

RÉSUMÉ

DES

VICTOIRES, CONQUÊTES,

DÉSASTRES ET REVERS

DES ARMÉES FRANÇAISES

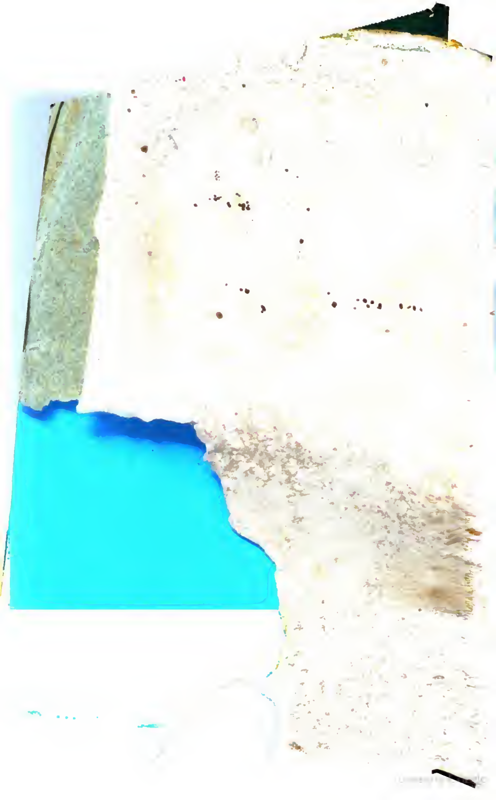
DE 1792 A 1823.

PAR LE CHEV^er. ISNARD DE Ste-LORETTE,

Officier supérieur en retraite.

CORBET

Qua



PRÉFACE
DE L'ÉDITEUR.

Une société de militaires et de gens de lettres ont élevé dans le grand ouvrage des *Victoires et Conquêtes*, publié par Panckouke, un monument impérissable à la gloire française; mais, ce monument, par son étendue, ne peut être visité par toutes les classes de citoyens. Le vétéran qui a transformé sa lance en soc d'une charrue, le jeune soldat, à peine sous les drapeaux, et dont tous les instans sont absorbés par les devoirs de son état, l'artisan qui travaille sans relâche pour nourrir une épouse et des enfans, ne trouveront point le loisir de l'admirer dans ses superbes et brillans détails. Cependant, tant de hauts faits méritaient de leur offrir une esquisse de ce magnifique temple de la gloire, qui tient la place de celui qu'on voulait édifier en l'honneur des armées françaises. Un officier supérieur, qui a partagé les fatigues, les dangers et les triomphes de ses frères d'armes, a entrepris cette tâche difficile. Dans un résumé aussi exact que rapide, il a retracé année par année, cam-

pagne par campagne, tous les glorieux faits d'armes qui ont immortalisé la valeur française. Suivant pas à pas la marche des colonnes, il parcourt avec la rapidité de la flèche lancée par un vigoureux archer, les diverses contrées, théâtres de tant d'exploits; la carte à la main, on peut le suivre de ville en ville, de village en village, et s'arrêter avec lui dans les lieux où de grands souvenirs appellent l'attention. Autant qu'il lui a été possible, il a cité le nom des braves qui se sont distingués par leur audace, leur bravoure et leur zèle. Eloge et blâme, il a tout distribué avec une égale impartialité. Il a rectifié des faits qui faisaient usurper une réputation peu méritée, ou couvraient d'opprobre des militaires sans reproches, ou laissaient dans l'oubli des actions dignes de prendre place dans l'histoire. La seule partie qu'il s'est abstenu de traiter, est celle des guerres civiles qui ont affligé la patrie. Bien des Français lui en sauront gré. Indépendant par sa situation, n'étant soumis à aucune influence, l'auteur de ce Résumé a écrit son ouvrage comme s'il ne devait jamais le mettre au jour; aucune concession n'a été faite à quelque parti que ce soit : *justice, impartialité et vérité*, ont été sa devise.

INTRODUCTION.

Le génie inquiet des révolutions planait sur notre belle France, tout-à-coup il s'abat sur la capitale, et sape avec son poignard ensanglanté les anciennes institutions. L'antique monarchie de Saint-Louis s'écroule avec fracas! à ce bruit, les princes de l'Europe tressaillent sur leur trône, et sentent la nécessité de s'unir entre eux pour repousser de leurs états l'hydre révolutionnaire qui s'avance aux cris de liberté! L'empereur d'Allemagne, Léopold, et le roi de Prusse, Frédéric-Guillaume, se réunissent à Pilnitz, le 27 août 1791. Ils concertent une coalition: leur but, disent-ils, n'est que de rétablir l'ordre et d'asservir les factions qui disputent l'autorité au monarque français. 1792.

Mais, loin d'agir avec la vigoureuse activité que l'Europe attendait des successeurs de Marie-Thérèse et du grand Frédéric, ils perdent un temps précieux avant de commencer les hostilités et se laissent déclarer la guerre par

1792. l'assemblée nationale, sur la proposition de Louis XVI lui-même, le 20 avril 1792.

François II venait de succéder à Léopold. Il resserre par un nouveau traité les liens qui l'unissent à la Prusse, et leurs armées se préparent à pénétrer en France sur trois points différens. A l'annonce de cette invasion prochaine, on court aux armes dans toutes les provinces, et du milieu des rangs de l'armée s'élancent des guerriers intrépides, prêts à commander, et à conduire à la victoire les nombreux bataillons qui s'organisent pour défendre les frontières.

Les généraux Rochambeau, Luckner et Lafayette étaient à la tête des troupes stationnées en Flandre, en Alsace et dans la Lorraine. Dumouriez tenait le porte-feuille des affaires étrangères. Ce général d'un esprit entreprenant, était plus propre à commander dans un camp, qu'à rester à la tête d'un ministère. On comptait sur une puissante diversion de la part des Belges, qui avaient déjà cherché à secouer le joug de la maison d'Autriche. Ce fut donc de ce côté qu'on résolut de commencer les hostilités.

Le général Biron, d'après les ordres de Rochambeau, quitte le camp de Famars, et s'em-

part de Quievrain le 28 avril, puis il marche 1792.
sur Mons; mais, tout-à-coup une terreur panique agite les troupes qu'il vient de conduire à la victoire. Les cris *nous sommes trahis* se font entendre, et chacun fuit en désordre. Biron, malgré tous ses efforts pour arrêter ses soldats, est forcé d'ordonner la retraite; bientôt poursuivi par les Autrichiens, il a la douleur d'être contraint à chercher un refuge dans le camp de Famars.

Sur un autre point, le général Théobald Dillon éprouve un sort encore plus malheureux. L'indiscipline de ses troupes le force à rétrograder sans avoir même combattu, et les hauteurs de Marquain sont les témoins de la déroute la plus complète. Bientôt Dillon périt par la main de ses propres soldats.

Tandis que l'armée du nord offre les funestes exemples de la crainte, de la méfiance en ses chefs et de l'insubordination, celle de l'Alsace remporte un avantage fait pour relever le courage des troupes. Luckner a chargé le général Custine de s'emparer de la province de Porentrui, appartenant à l'évêque de Bâle. Ce général exécute cet ordre avec autant de célérité que d'intelligence; sans avoir combattu, il entre dans la ville de Porentrui, et

1792. met aussitôt cette partie de la frontière à l'abri des attaques de l'ennemi.

Deux mois s'écoulent dans une inaction d'autant plus funeste, que Rochambeau venait de donner sa démission par suite de la manière peu convenable avec laquelle il avait été traité par le ministère. Vainement Lafayette avait fait tous ses efforts pour le retenir, il n'avait pu réussir; Luckner qui s'était rendu à l'armée du nord en qualité de volontaire, avait également échoué : il importait cependant de vaincre. Lafayette marche sur Maubeuge, Luckner sur la Flandre maritime. L'un, reste maître du champ de bataille à Glisnelle, et voit avec plaisir le jeune colonel Victor de Latour-Maubourg, annoncer ce qu'il sera par la suite; l'autre entre en vainqueur, dans Courtray. En vain douze cents Autrichiens veulent défendre cette place, Luckner combat avec audace, à la tête de ses troupes, malgré son grand âge, et répond fièrement aux officiers qui veulent le forcer à se retirer afin de se conserver pour son armée : « laissez, mes amis, les balles respectent les braves. » Inutiles efforts, cet intrépide général n'étant point soutenu par les autres corps de l'armée du nord, se voit forcé, quelques jours après,

d'évacuer Courtray pour défendre la frontière. 1792.

Dumouriez venait de prendre le ministère de la guerre, mais tombé en défaveur presqu'aussitôt, il avait quitté le porte-feuille pour venir combattre sous les ordres de Luckner.

La place d'Orchies, tombée au pouvoir des Autrichiens, malgré la belle défense du bataillon de la Somme, commandé par Dutay, fut reprise dès le lendemain par le général Marassé, accouru à la tête des troupes de la garnison de Douai, réunies à celles des camps de Famars et de Maulde. La tentative de l'ennemi sur Orchies occasione un changement de position dans les corps sous les ordres de Luckner et de la Lafayette; ce mouvement faussement interprété, amène la disgrâce de ce dernier, à qui le parti révolutionnaire ne peut pardonner d'avoir offert au roi de le recevoir au milieu de son armée. Dumouriez le remplace dans le commandement de celle du nord.

Les troupes hésitaient sur le parti qu'elles avaient à prendre dans la grande lutte politique qui se préparait. Des officiers émigraient à Coblentz, des bataillons suivaient leur exemple, persuadés que les puissances coalisées n'agis-

..êts des princes de la mai-
..orsqu'une arrogante procla-
.. de Brunswick fit pousser un cri
..ion aux Français. Dès ce moment,
..es militaires encore sous les drapeaux
..urent de soutenir l'indépendance nationale. Bientôt de nombreuses recrues viennent renforcer les bataillons, et le duc de Brunswick s'aperçoit qu'il est plus aisé de menacer que de vaincre.

La place de Landau que l'armée ennemie s'était flattée de soumettre en se présentant sous ses murs, oppose une vigoureuse résistance malgré le mauvais état de ses fortifications. C'est Custine qui y commande. Pendant ce temps, Luckner triomphe de vingt-deux mille Autrichiens au village de Fontoy, entre Thionville et Longwy. Cette victoire ne préserve pas cette dernière place d'être bombardée. Attaqué par des forces trop considérables, le brave commandant Lavergne veut en vain opposer une honorable résistance, les habitans, peu accoutumés aux désastres d'un siége, s'épouvantent, et le contraignent à ouvrir les portes à l'ennemi. Verdun éprouve peu de jours après le même sort. Le jeune Marceau y faisait ses premières armes en qualité de chef de batail-

lon. Il venait de perdre ses chevaux, ses équipages, son argent. « Que voulez-vous qu'on vous rende ? lui dit un représentant du peuple. — Un sabre pour venger notre défaite. » 1792.

Le roi de Prusse et le duc de Brunswick enorgueillis par ces deux succès, se croient déjà maîtres de la France entière. Ils pénètrent audacieusement dans la Champagne. Le général Kellermann qui a remplacé Luckner dans le commandement de l'armée du Rhin, vole au secours de Dumouriez, vivement pressé par les coalisés, il les attaque à Valmy. Longtemps la victoire lui est disputée, mais son audace la fixe dans les rangs français ; et le duc de Brunswick qui se regardait comme le premier général de l'Europe, fuit en désordre devant des bataillons qui ne savent encore se servir que de leurs baïonnettes.

Tandis que les premiers lauriers qui doivent former la couronne triomphale des guerriers français se cueillent dans les champs de Valmy, le général Montesquiou fait la conquête de la Savoie, et le général Anselme celle du comté de Nice.

Rien ne peut ralentir désormais l'ardeur des soldats français. Ils marchent en chantant à la victoire. Spire et Worms tombent au pouvoir

1792. de Custine. Le siège de Lille est levé. Verdun est rendu aux troupes sous les ordres du général Dillon. Thionville, défendue par le brave Wimpfen, qui a répondu « qu'on pouvait brûler la ville, mais qu'on ne brûlerait pas les remparts, » a déjà coûté quatre cents hommes et le prince de Waldeck aux ennemis. Bientôt Longwy est évacué et Custine s'empare de Mayence. Le Rhin dès lors n'est plus une barrière. Les généraux Neuwinger et Houchard marchent sur Francfort, ils y entrent en vainqueurs.

Tandis que l'armée du Rhin poursuit l'orgueilleux duc de Brunswick et les Prussiens, Dumouriez, secondé par les généraux Harville, Valence, Beurnonville et l'intrépide Dampierre, remporte une victoire éclatante au village de Jemmapes. Le duc de Chartres s'y couvre de gloire à la tête d'une colonne que sa rare intrépidité et sa froide valeur ont su rallier.

Cette victoire assure la conquête de la Belgique aux Français, la prise de Mons, de Tournay, de Bruxelles, de Tirlemont, de Liége, d'Anvers, de Namur, et force les Autrichiens, après de continuelles défaites, à se retirer derrière la Roër.

L'armée du Rhin répondait par de nouveaux 1792.
triomphes à l'annonce des succès des troupes sous les ordres de Dumouriez. Le combat de Limbourg consterne les Prussiens qui fuient à Montabaur. Mais secourus par de nombreux renforts, ils forcent le général Houchard d'évacuer Francfort.

L'armée de Piémont, de son côté, poursuivait le cours de ses triomphes. La prise et la destruction de la ville d'Oneille, apprenait aux nations comment les Français savent venger la violation du droit des gens et des lois de la guerre.

Kellermann avait quitté le commandement de l'armée de la Moselle, Beurnonville qui le remplaçait veut se distinguer. Il attaque les Autrichiens retranchés sur la montagne Verte à Pellingen, à Wavren et Hamm. Mais le courage de ses troupes ne peut rien cette fois contre le nombre. Après des prodiges de valeur, il est obligé de rentrer dans ses positions et de prendre des quartiers d'hiver sur les rives de la Sarre.

Ainsi se termine la campagne de 1792, commencée sous de si malheureux auspices. La France, délivrée de la crainte d'une invasion, voit au contraire tontes les horreurs de la

1792. guerre portées hors de ses frontières. Déjà son territoire s'est augmenté par des conquêtes, et de nombreux trophées attestent la valeur de ses intrépides bataillons. De quel heureux augure n'est point un pareil début et que ne doit-on pas attendre des braves qui ont ainsi illustré les couleurs nationales.

RÉSUMÉ

DES

VICTOIRES, CONQUÊTES,

DÉSASTRES ET REVERS

DES ARMÉES FRANÇAISES.

DE 1793 A 1823.

ANNÉE 1793.

L'Autriche et la Prusse seules avaient pris part à la guerre contre la France. Trois autres puissances se préparaient à combattre. Les souverains de l'Espagne, de l'Angleterre et de la Hollande, quoique mus par des intérêts divers, n'en prenaient pas moins part à la nouvelle coalition qui allait devenir plus formidable que jamais. Le courage des Français ne s'en étonna point, avoir plus d'ennemis à combattre, c'était augmenter la gloire d'un triomphe.

ARMÉES DU RHIN ET DE LA MOSELLE.

Les différentes armées occupaient des quartiers d'hiver, Custine seul tenait la campagne contre

1793. les Prussiens qui avaient réuni toutes leurs forces pour l'accabler. Frédéric-Guillaume et le duc de Brunswick s'apprêtaient à former le siége de Mayence malgré la rigueur de la saison. Déjà ils s'étaient emparés de Hockheim; il ne restait aux Français sur la rive droite du Rhin que le poste de Cotheim. Custine veut signaler le commencement de l'année par un succès; le 2 janvier en présence des commissaires de la Convention, il fait chasser les Prussiens de Hockheim par les généraux Houchard et Sedillot; mais bientôt les ennemis reviennent en force, nos troupes sont obligées de se retirer à Cassel, vis-à-vis Mayence. Les deux armées restent en présence durant l'hiver sans se livrer de nouveaux combats : cependant les Prussiens ne demeurent pas dans l'inaction. Le roi de Prusse en personne fait sommer la forteresse de Kœnigstein de se rendre. Cette place n'avait que quatre cents hommes commandés par le capitaine Meunier. A l'arrivée de l'officier ennemi, le courageux Meunier rassemble sa faible garnison : « Camarades, dit-il aux soldats, si vous restez inébranlables, comme je n'en doute point, nous défendrons Kœnigstein tant qu'un seul de nous restera en vie, mais si, contre mon attente, je vous trouvais faibles, parlez, ce moment serait le dernier de ma vie. » En même temps, il appuie deux pistolets sur son cœur : « Vaincre ou mourir! » s'écrie la garnison. Le

parlementaire témoin de ce dévoûment sublime, 1793.
retourne porter cette réponse à son maître, qui donne aussitôt l'ordre de l'attaque. L'intrépide Meunier se défend vigoureusement; enfin au bout de quatre mois il est forcé de se rendre, mais il obtient une capitulation qui prouve l'estime qu'il a inspirée aux ennemis. Le grade de général de brigade est la récompense qui l'attend à son retour en France. En même temps il reçoit l'ordre de marcher sur Spire avec douze mille hommes, pour menacer la tête du pont de Manheim, tandis que les généraux Neuwinger et Houchard s'avancent vers Stromberg où l'adjoint aux adjudans généraux Barthelemi signale son courage et son intrépidité.

Le combat de Stromberg fait prendre une nouvelle position à Custine; il appuie sa droite à Bingen et sa gauche à Creuznach. Attaqué par les Prussiens à Bingen, il a la douleur de voir le général Neuwinger tomber au pouvoir de l'ennemi, malgré la valeur avec laquelle le brave Delmas, qui commande le bataillon de la Corrèze, défend la position de Bingen. Forcé par la prudence de battre en retraite, Custine confie au chef d'escadron Clarke le soin de la protéger et lui donne l'occasion de se distinguer, ainsi que ses cavaliers.

Le surlendemain, Custine répare cet échec dans le combat d'Ober-Flershen et assure sa re-

1793. traite sur Franckenthal, laissant dans Mayence une garnison capable de défendre cette place importante que le roi de Prusse assiège en personne. Il établit ensuite ses lignes derrière la Lauter, depuis Lauterbourg jusqu'à Hombourg. Appelé au commandement de l'armée du nord, il veut signaler son départ par une action générale et livre le combat de Rixhem, dans lequel, par une fausse manœuvre et l'inexécution de ses ordres, il ne cueille pas tous les lauriers qu'il voulait emporter à son nouveau commandement, quoique de brillans avantages obtenus par le général Landremont eussent signalé le commencement de cette journée.

Le général Alexandre Beauharnais remplace Custine, et le général Delaagé passe au commandement de l'armée de la Moselle. On désirait faire une diversion en faveur de Mayence, vivement pressée par les Prussiens. Delaage entreprend un mouvement offensif sur Arlon. Secondé par deux mille hommes de l'armée des Ardennes, il marche à la tête des colonnes commandées par les généraux Beauregard, Laubardère, Tolozan et Desperières, fond sur l'ennemi, malgré le feu très-vif de ses batteries, le rompt, le disperse, et entre en vainqueur dans Arlon, où se trouvaient les magasins de l'armée autrichienne, qui se retire en désordre sur Luxembourg.

La victoire d'Arlon n'obtint point l'heureux

résultat qu'on aurait pu espérer. Mayence, après 1793.
un siége opiniâtre, est enfin forcée par famine de capituler. Mais cette capitulation, quoique excitant le courroux de la Convention, qui accuse la garnison d'avoir trahi la patrie, oubliant les prodiges de valeur des généraux et des soldats chargés de la défense, n'en est pas moins avantageuse à cette même Convention. Elle sert à détacher, pour ainsi dire, le roi de Prusse de la coalition et à faire reconnaître la république française par ce monarque. La patrie eut à regretter parmi les braves qui périrent durant ce siége, l'intrépide Meunier. On peut aussi mettre du nombre le général Custine, puisqu'il paya de sa tête les malheurs arrivés sur le Rhin.

La prise de Mayence favorise l'approche des troupes coalisées, elles se portent derrière la Lauter, le prince de Prusse bloque Landau, une çolonne autrichienne est sous les murs du fort Vauban. Les divisions françaises se retranchent dans les lignes de Weissembourg. Les armées sont en présence et n'osent s'attaquer. Bientôt, contre l'avis du général Moreaux qui commandait le camp de Weissembourg, les commissaires de la Convention veulent se mesurer avec les ennemis, et enlever de vive force le camp des Prussiens à Pirmasens. Cette attaque mal calculée a le plus fâcheux résultat : les colonnes françaises sont

1793. forcées de se retirer en désordre, derrière leurs lignes, après une perte considérable.

Ce désastre fut compensé par la reprise du camp de Nothweiller, dont l'ennemi s'était emparé par une surprise, suite de la défection du général Darlande qui, après l'avoir commandé pendant plusieurs mois, était passé à l'ennemi. A cette affaire mémorable, les coalisés ne durent l'honneur de disputer la victoire qu'aux Français émigrés qui combattaient dans leur armée. Une manœuvre hardie des généraux ennemis, la valeur du prince de Condé et des émigrés qu'il commande, et plus encore l'obstination et l'impéritie du général français qui veut conserver sa position, forcent nos colonnes à évacuer les lignes de Weissembourg, malgré la brillante conduite des généraux Ferrières et Desaix, qui se retirent en bon ordre, avec les troupes qu'ils commandent, derrière la Moder, et s'y réunissent au reste de l'armée. Là, attaqués par des forces supérieures, nos bataillons se défendent vaillamment et comptent déjà sur un succès, lorsque le général Dubois se retire en désordre. Ce mouvement force le général en chef à se porter derrière la rivière de Souffel, presque sous les murs de Strasbourg.

Un tel revers excite le courroux du comité de salut public : les généraux de cette armée sont destitués. Pichegru et Hoche sont appelés au

commandement en chef, l'un de l'armée du 1793.
Rhin, et l'autre à celui de la Moselle. Tous deux savent justifier ce choix.

Le fort Vauban, après une vigoureuse résistance, tombe au pouvoir de l'ennemi, tandis que l'intrépidité des habitans et des troupes qui occupent le fort de Biche forcent les Prussiens à en lever honteusement le siége. Le même jour le général Hoche signale son arrivée à l'armée de la Moselle par la brillante affaire de Bliescastel, et voit fuir les Prussiens en désordre sur Hombourg, et Deux Ponts qui tombent au pouvoir des carabiniers français commandés par le brave d'Anglard.

En apprenant les succès du général Hoche, et la tentative qu'il fait sur Kayserlautern pour débloquer Landau, Pichegru veut se distinguer à son tour. Il ordonne une attaque sur le village de Berchem. Long-temps les émigrés français lui disputent ce terrain avec avantage, mais enfin ils sont forcés de se retirer derrière Hagueneau. Alors, de concert avec le commandant de l'armée de la Moselle, Pichegru manœuvre pour faire sa jonction avec lui, et s'empare de Lembach, Druzenheim, Guttershoffen, Bichweiller et Hagueneau, tandis que Hoche bat complétement l'ennemi à Freischweiller et à Werdt.

Le général Hoche, investi du commandement des deux armées, forme aussitôt la résolution de

1793. délivrer Landau. Il marche sur l'ennemi, reprend les lignes de Weissembourg, remporte la victoire à Geisberg, et fait lever le siége de Landau, qui, depuis l'occupation des lignes de Weissembourg, se trouvait complètement bloqué par les coalisés. Ce glorieux fait d'armes amena la reprise de Lauterbourg, de Kayserlautern, de Guermersheim et de Spire, et termina la campagne pour les armées du Rhin et de la Moselle.

ARMÉES DU NORD, DE LA BELGIQUE ET DE LA HOLLANDE.

Les succès remportés dans la Belgique par l'armée sous les ordres de Dumouriez, excitèrent ce général à se rendre à Paris pour y recevoir les éloges et les récompenses qu'il espérait obtenir. Mécontent de l'accueil qu'on lui fait, il retourne aussitôt se placer à la tête de cette armée, qui se trouve dépourvue de munitions, de vivres et d'habillemens. L'occasion d'y ramener l'abondance se présente, Dumouriez la saisit avidement. La guerre vient d'être déclarée au Stathouder par la convention. Le général en chef se met à la tête de ses colonnes, sort d'Anvers, et marche à la conquête de la Hollande, secondé par les généraux Berneron, d'Arçon, les colonels Leclerc et Tilly. Après trois jours de bombardement, Breda ouvre ses portes, le fort de Klun-

dert se soumet, Gertruydenberg capitule, et l'on y trouve une marine suffisante pour effectuer le passage du Moerdyk; pendant ce temps, une division assiége Willemstadt, une autre bloque Berg-op-zoom et Steenbergen; le quartier général de Dumourlez est à Roovaërt; vingt-trois bâtimens y sont réunis dans l'anse; le passage va s'effectuer; un ordre de la convention force Dumouriez à se rendre à l'armée de la Belgique, après avoir laissé le commandement de celle de la Hollande au général Flers. 1793.

Cet ordre, si contraire aux projets du vainqueur de Jemmapes, avait été nécessité par la retraite derrière la Meuse du général Miranda qui, après avoir fait bombarder Venloo et assiéger Maëstricht, fut forcé de s'éloigner précipitamment de ces places, pour ne pas avoir suivi les ordres de Dumouriez et avoir trop étendu ses lignes.

Bientôt le général en chef répare l'échec causé par l'imprévoyance de Miranda; il attaque vigoureusement les Autrichiens à Tirlemont et s'empare de cette ville. Les troupes naguère découragées font des prodiges de valeur sous les ordres du duc de Chartres et des généraux Valence, Lamarche et Dampierre. Ce succès excite Dumouriez, il veut achever de ramener la victoire dans les rangs de son armée. Il ordonne une attaque générale sur Neerwinden, les troupes

1793. s'y conduisent avec la bravoure accoutumée. Le duc de Chartres, surtout, y donne de nouvelles preuves de sa rare intrépidité et de ses talens militaires. Neerwinden est pris et repris plusieurs fois; enfin, Dumouriez se croit sûr de la victoire, lorsque Miranda fuit tout-à-coup devant les grenadiers du prince Charles. Alors le désordre se met dans le reste de l'armée, fatiguée d'un combat opiniâtre, et la déroute devient complète. Les lauriers cueillis dans les champs de Jemmapes se flétrissent à Neerwinden, et Dumouriez, accusé de trahison, perd en un seul jour toute sa gloire militaire.

Le brave Dampierre par une savante manœuvre, arrête l'ennemi, pour donner le temps à Dumouriez de rallier ses troupes derrière Tirlemont sur les hauteurs de Cumptich. Mais cette position n'était pas tenable contre une armée victorieuse. Il fallut battre en retraite de nouveau, et abandonner Pellenberg, que le général Champmorin défendait vaillamment, pour se porter de l'autre côté de la Dyle, tandis qu'une forte division autrichienne se réunissait au prince d'Orange pour assiéger Gertruydenberg, qui ne se rendit qu'après la plus honorable résistance. Il n'en fut pas de même d'Anvers. Cette place, confiée au général Marassé, fut livrée sur une simple sommation de l'ennemi.

Par la plus étrange des contradictions de l'es-

prit humain, Dumouriez, qui s'était montré si zélé pour le parti révolutionnaire, devient tout-à-coup l'ennemi de ce parti et de la France. Il traite en secret avec les généraux coalisés, et leur livre le ministre de la guerre Beurnonville et les quatre commissaires de la convention venus à l'armée pour examiner sa conduite. Dès-lors, il perd l'estime de ses soldats, et prend le parti de chercher un asile parmi ceux contre lesquels il combattait naguères. 1793.

Le jeune duc de Chartres, indigné de voir la gloire du nom français ainsi compromise, se retire en pays neutre.

Dampierre succède à Dumouriez dans le commandement en chef, la tâche était difficile. Son activité, son zèle et sa fermeté, ont bientôt rétabli la discipline et ranimé le courage des soldats. Il voulait se tenir sur la défensive dans ses positions et le camp retranché de Famars; mais des commissaires de la convention le forcent à attaquer intempestivement les coalisés. Après trois jours de tentatives malheureuses, il se met à la tête de ses colonnes, et fond le premier sur l'ennemi. Un boulet le frappe. Le découragement s'empare de l'armée; elle se retire en désordre dans le camp de Famars. Le général Lamarche est investi provisoirement du commandement en chef. Kilmaine lui succède, et confie la défense de Cambray au brave général Delahaye. De nou-

1793. veaux revers amènent, peu de jours après, les Autrichiens jusque sous les murs de Valenciennes, qu'ils investissent complètement.

La reprise de Furnes, tombée au pouvoir de l'ennemi après les désastres de Dumouriez, prouve que les Français savent encore vaincre; mais ne peut empêcher la reddition de Condé et de Valenciennes, qui capitulent après la résistance la plus opiniâtre et un bombardement de plusieurs mois.

Le sol de la patrie allait être de nouveau envahi par les armées coalisées. Maubeuge leur manquait encore pour être en possession des points les plus importans de nos frontières. Déjà leurs avant-postes s'étendaient jusqu'à Péronne et Bapaume. Tout-à-coup la crainte d'une invasion semble réunir les partis, et une jeunesse belliqueuse vole renforcer les bataillons affaiblis par de glorieux combats et de funestes revers.

Tandis que de nombreuses recrues viennent se ranger sous les ordres du général Houchard qui a remplacé le général Kilmaine dans le commandement de l'armée, et ramené la confiance parmi les troupes par sa retraite du camp de César et le combat de Linselles, le duc d'Yorck met le siége devant Dunkerque, dont l'Angleterre ambitionne depuis long-temps la possession. Le prince de Cobourg s'approche de Maubeuge et du Quesnoy pour investir ces deux places. Malgré la supério-

rité de l'ennemi, une attaque général est résolue 1793.
sur toute la ligne par les commissaires de la convention, au nombre desquels se trouve Carnot, qu'on pouvait à juste titre appeler le Vauban du siècle. Houchard, dont cinquante-cinq blessures, reçues au service de la république, attestent la bravoure, ne partage pas cet avis, et prouve par son indécision, l'incapacité de commander en chef. On le force d'obéir, il dirige plusieurs attaques sur Hondtschoote, où l'ennemi s'est retranché. En même temps les autres colonnes se précipitent sur les lignes des coalisés, vainement ils veulent disputer la victoire; les désastres de Neervinden sont réparés, mais Houchard paye de sa tête, sur un échafaud, de ne point savoir profiter de tous les avantages que donnent un pareil succès.

Le siége de Dunkerque est levé à la hâte, les bagages, les munitions et cinquante-deux pièces de gros calibre sont abandonnés pendant la nuit devant la place, et attestent la terreur de l'ennemi, qui était loin de penser que le général en chef ne saurait pas tirer avantage de la victoire.

La bataille de Hondtschoote rendit aux guerriers français la confiance et le sentiment de leur force, et reporta le théâtre de la guerre sur le territoire ennemi, quoique le combat de Preux-aux-Bois n'eût point été à l'avantage de nos troupes, que le Quesnoy fût tombé au pouvoir des

1793. coalisés, et que Landrecies fût entièrement cernée.

Houchard s'était porté sur Ypres pendant que le général Vandamme s'emparait de Furnes, défendue par huit mille hommes; mais à l'annonce de la prise du Quesnoy, il se hâta de lever ce siége. Il sut réparer cependant ce faux mouvement aux combats de Tourcoing, de Lannoy et de Messin, où les troupes françaises obtinrent les plus brillans succès.

Ce furent les derniers exploits de Houchard; accusé de trahison, la hache révolutionnaire fit couler bientôt après son généreux sang qui tant de fois avait été versé pour la patrie. Jourdan, qui s'était distingué à la bataille de Hondtschoote, fut désigné pour commander l'armée du Nord. Le premier soin de ce général est de réorganiser l'armée et de secourir Maubeuge, vivement pressée par le prince de Cobourg. Après s'être vu long-temps disputer la victoire, Jourdan triomphe enfin à Wattignies, force les Autrichiens à se retirer derrière la Sambre, délivre Maubeuge, et fait enlever Menin aux ennemis par l'intrépide Souham. Après de tels avantages, les troupes, harassées de fatigues et dénuées de pain et de vêtemens, prennent leurs quartiers d'hiver, en attendant de s'illustrer par de nouveaux exploits.

1793.

ARMÉE D'ITALIE ET DES ALPES.

Des dilapidations exorbitantes avaient fait dénoncer Anselme à la convention : le général Biron lui succéda dans le commandement de l'armée de Piémont qui venait d'échanger son nom pour celui d'armée d'Italie. Sous ses ordres, servaient les généraux Dagobert et Brune, qui commencent la campagne par vaincre les Piémontais à Sospello, et compensent ainsi le peu de succès que l'amiral Truguet obtient en Sardaigne.

Les troubles survenus dans le Lyonnais, le Dauphiné et la Provence arrêtent la marche des armées des Alpes et d'Italie, et font voler une partie des troupes qui les composent, pour assiéger Toulon qu'on vient de livrer aux Anglais. Les Austro-Sardes s'enhardissent ; ils osent menacer la frontière, Kellermann les dé faitau combat de Saint-Maurice, et Dugommier assure, dans les affaires de Gilette et d'Utelle, la tranquillité du comté de Nice et de la Provence, avant d'aller assiéger Toulon. Masséna, dans celui de Castel-Gineste, prouve aux Piémontais que rien n'est impossible à la valeur française.

Dugommier a sous ses ordres le général Lapoype. Le chef de bataillon Marescot commande le génie. Le jeune Bonaparte est chargé de diriger l'artillerie. Une égale vigueur est déployée dans

1793. l'attaque et la défense de cette place. Enfin les Français occupent de nouveau ces remparts, et Bonaparte, nommé général de brigade sur le champ de bataille, reçoit la première récompense de la brillante conduite et du talent qu'il a déployé durant ce siége.

ARMÉE DES PYRÉNÉES.

Le roi d'Espagne, aprés avoir long-temps temporisé, venait de déclarer la guerre à la convention, au moment où l'approche de la belle saison permettait aux troupes de franchir les Pyrénées. Une armée, aux ordres du général Servan, n'attendait que cette déclaration pour entrer en Espagne. Elle s'empare de la vallée d'Aran. Le général en chef espagnol, don Ventura Caro, veut réparer ce premier échec en attaquant le camp d'Andaye, il est forcé de repasser la Bidassoa. Plus heureux sur celui de Sare, malgré la valeur du brave Latour d'Auvergne, il brûle et pille ce camp, dans lequel il ne peut cependant s'établir.

Du côté de Perpignan, les troupes françaises déployaient le même courage et contre-balançaient par leur intrépidité l'avantage du nombre, tandis que dans le Val Carlos, l'adjudant-général Nogués, accompagné de cinq cents braves, met en déroute dix-huit cents Espagnols. Bientôt ceux-ci se vengent en incendiant la fonderie de Baygorry, mais

ils achètent au prix de trois cents des leurs le plaisir d'avoir détruit ce magnifique établissement. 1793.
Quelques jours après, attaqué dans le camp de Château-Pignon, le capitaine Moncey, commandant les chasseurs cantabres, fond sur l'ennemi et le renverse. Mais, mal secondé par les troupes de nouvelle levée qui occupent le camp, il se voit contraint de fuir avec elles jusques sous le canon de Saint-Jean-Pied-de-Port. A l'annonce de ce désastre, le général Servan fait partir de suite une partie de ses troupes pour cette ville, attaque en même temps les Espagnols sur la Bidassoa, et s'empare de la montagne de Louis XIV, appelée ainsi depuis le traité des Pyrénées en 1659.

Servan ne jouit pas long-temps des fruits de cette victoire ; il fut destitué, arrêté et remplacé par Delbecq. Ce général était loin d'avoir l'activité de son prédécesseur. Les Espagnols s'en aperçoivent et viennent l'attaquer à Ispeguy et Baygorry, mais ils sont forcés de fuir et de repasser la frontière. Ce succès et ceux de Thuir et du Mas-de-Serre, dans lequel le colonel Pérignon contribue puissamment aux succès de la journée, compensent la perte de Bellegarde, forcée de se rendre après un siége vigoureusement poussé par le général don Ricardos, et celle de Villefranche enlevée par un coup de main.

La prise du camp de Mont-Louis ajoute aux triomphes du Mas-de-Serre et rend la confiance

1793. aux troupes. L'ennemi, poursuivi avec acharnement, perd toute son artillerie dans sa retraite : le camp de Peyrestortes est également enlevé. Le général Dagobert forme alors le projet de dégager Perpignan, investi par les Espagnols, et de les chasser du territoire français. L'événement ne répond pas à ce projet. Il est complètement battu à Truillas; mais il reçoit des renforts, pousse l'ennemi au-delà des frontières, et s'empare de Campredon.

Bientôt toutes les horreurs de la guerre sont reportées sur le territoire espagnol, et le général Turreau qui remplace Dagobert veut profiter de l'ardeur inspirée à ses troupes par la prise de Campredon, pour terminer la campagne par un coup d'éclat. Il ordonne une attaque générale de nuit, sur le camp du Boulou. L'obscurité empêche Turreau de profiter de ses premiers avantages, il est forcé de battre en retraite après avoir perdu une foule de braves. Éclairé par l'issue de cette entreprise malheureuse, le général reconnaît qu'il doit, comme Dagobert, harceler sans cesse l'ennemi et chercher à le vaincre partiellement. Dans ce dessein, il lui importe d'enlever la ville de Ceret, seul point par lequel le général Ricardos, cerné de tous côtés, puisse communiquer avec l'Espagne. Mais il échoue dans cette attaque, perd Villelongue, la Roque et se voit contraint de se retirer entre Elne et Argelès.

De nouveaux revers mirent au pouvoir des Espagnols les forts Saint-Elme, de Port-Vendre, de Collioure et terminèrent la malheureuse campagne des Pyrénées; tandis que dans le nord et en Italie les palmes de la victoire couronnaient nos guerriers. 1794.

ANNÉE 1794.

L'impulsion était donnée, une révolution subite s'était opérée dans l'art militaire par les soins et les talens de Carnot, chargé du service de la guerre. Les Français allaient marcher à de continuels triomphes; la victoire était venue se fixer sous leurs drapeaux.

ARMÉE DU RHIN ET DE LA MOSELLE.

Hoche, vainqueur aux lignes de Weissembourg, avait rapidement poursuivi les coalisés. Les Prussiens s'étaient retirés sous Mayence, les Autrichiens avaient repassé le Rhin, mais ils tenaient encore le fort Vauban. Le général Marchant est envoyé pour le reprendre, les ennemis redoutant la valeur française, minent les fortifications et en détruisent une partie tandis que nos braves enlevant l'autre de vive force, se précipitent avec intrépidité au milieu de cet affreux

1794. danger, et éteignent les mèches qui allaient allumer la foudre prête à les frapper.

Ce nouveau succès donna de l'inquiétude à un gouvernement aussi ombragenx que celui de la Convention. Tandis que Hoche s'apprêtait à porter la guerre sur le territoire ennemi, on le priva de son commandement, il fut arrêté et plongé dans un cachot infect. Jourdan qui avait eu à peu près le même sort après sa victoire de Wattigniès, fut nommé pour remplacer le vainqueur de Weissembourg. Il signala son arrivée à l'armée de la Moselle par la prise d'Arlon, parcourut le comté de Namur, la principauté de Nassau-Saarbruck, et n'y fit d'autres exploits que ceux de lever de fortes contributions, jusqu'au moment où les coalisés sortirent de l'inaction dans laquelle ils paraissaient plongés depuis l'ouverture de la campagne.

Le général Desaix qui commande la division de droite appuyée au Rhin, vers Schifferstadt, est attaqué vigoureusement par les Autrichiens. « Qu'ordonnez-vous? lui dit un officier. — La retraite de l'ennemi, » répond l'intrépide Desaix. En même temps, il marche en avant et force le prince de Hohenlohe à se retirer en désordre.

Le général Ambert est moins heureux à Kayserlautern; assailli par le prince de Moellendorf, il perd quinze cents hommes, et se retire sur Pirmasens et Tripstadt. L'armée du Rhin, deve-

nue trop faible pour prendre l'offensive, restait 1794.
dans l'inaction, lorsque des renforts arrivés de la Moselle, engagèrent le général Michaud, investi momentanément du commandement en chef, à attaquer les Prussiens dans leurs postes de Hocstadt, de Haimbach et de Fraischbach, entre Spire et Landau. Il les repousse sur tous les points malgré leur supériorité et leurs retranchemens. De nouveaux succès signalèrent les jours suivans. Michaud profite habilement de ces avantages; un mouvement combiné a lieu à la fois dans les armées du Rhin et de la Moselle. Elles agissent dans la vallée du Rhin, sur Tripstadt, sur Deux-Ponts et Lautern. Les hauteurs de Platzberg, celles de Tripstadt sont emportées à la bayonnette, les Autrichiens et les Prussiens sont rompus sur toute la ligne, après un combat de dix-neuf heures. Les positions de Pellingen et de Contz sont ensuite enlevées par le général Moreaux de l'armée de la Moselle, le général Ambert entre dans Trèves.

La prise de cette ville fit faire un mouvement à l'armée prussienne, pour couvrir Coblentz de concert avec les Autrichiens et pour profiter du peu de troupes qui se trouvaient sur le point de Kaiserlautern, afin d'attaquer et détruire les magasins et les établissemens. Des prodiges de valeur faits par les Français sous les ordres de Hoche ne peuvent rien contre le nombre et une for-

1794. midable artillerie; Kayserlautern reste au pouvoir de l'ennemi. Mais les Français retirés à Tripstadt cherchent bientôt à laver la honte de cette défaite. Ils fondent à la bayonnette sur les postes ennemis et rentrent en vainqueurs dans Kayserlautern. Franckenthal, Grundstadt, Kirckheim, Worms, Alzey et Oppenheim, sont également enlevés par les troupes aux ordres de Meunier et Desaix.

Les coalisés découragés par ces triomphes, et repoussés sur d'autres points par l'armée de Sambre-et-Meuse, quittent la rive gauche du Rhin depuis Bâle jusqu'à Coblentz, abandonnant Mayence, et les forts de Rheinfels au courage des fortes garnisons chargées de les défendre. En deux jours, les Français sont les maîtres de Rheinfels, et forment l'investissement de Mayence pendant un hiver si rigoureux, qu'il arrête momentanément les opérations des deux armées.

ARMÉES DU NORD, DE LA BELGIQUE, HOLLANDE, SAMBRE-ET-MEUSE ET ARDENNES.

Le plan de campagne des généraux coalisés ne tendait rien moins qu'à pénétrer par la Picardie, après avoir enlevé Landrecies, et marcher ensuite sur Paris, tandis qu'un corps, réuni de vingt mille Anglais et Hessois, feraient une diversion dans la Vendée. Ce projet aurait pu devenir fu-

neste à la France, si la connaissance n'en était 1794.
parvenue au comité de salut public qui s'empressa de nommer au commandement en chef de l'armée du Nord, le général Pichegru, déjà connu avantageusement dans les armées par le zèle et l'intrépidité avec laquelle il avait secondé le général Hoche à la prise des lignes de Weissembourg et sur les bords du Rhin.

La composition des troupes confiées à Pichegru était peu propre à faire obtenir des succès, aussi n'éprouva-t-il que des échecs dans ses premières opérations. Mais ces échecs aguerrirent les recrues et formèrent les soldats qui devaient remporter bientôt les victoires les plus éclatantes. Landrecies, par suite de ces légers revers, venait d'être investi par les ennemis. Le malheureux combat de Villers-en-Cauchies achève d'éclairer le général en chef, il reconnaît qu'au lieu d'attaquer les coalisés par le centre, comme l'ordonnait le comité de salut public, il faut changer le plan des opérations et le théâtre de la guerre.

Le projet était hardi, il ne s'agissait rien moins que d'entrer en Flandre à la tête de cinquante mille hommes, pour faire une diversion de Lille sur Courtray, en passant entre la mer et une armée qui pouvait en peu de jours rassembler cent vingt mille combattans; tandis que pour protéger ce mouvement, une attaque générale aurait lieu sur toute la ligne, depuis Dunkerque jusqu'à la

1794. Meuse, et que l'armée du Nord ferait sa jonction avec l'armée des Ardennes, à Baumont.

Les faux calculs des coalisés firent tourner contre eux cette manœuvre hasardée. Le général Souham, à la tête de trente mille hommes, dispersa l'ennemi et entra à Courtray; le général Moreau, à cheval sur la Lys, était venu former l'investissement de Menin et prendre cette place; tandis que le général Charbonnier s'emparait des hauteurs de Bossut, entrait à Baumont et se réunissait ainsi à l'aile droite de l'armée du Nord. Cette diversion ne put empêcher Landrecies de tomber au pouvoir des coalisés, mais ce ne fut que sur des ruines qu'ils firent flotter leurs étendards. La convention décréta que la garnison avait bien mérité de la patrie.

La prise de cette place importante facilita les opérations des ennemis. Le général autrichien Clairfait redouble d'efforts pour s'emparer de Courtray, qu'un mouvement du général Souham sur Dottingies laisse presque à découvert, mais celui-ci, de concert avec le général Macdonald, fond sur les soldats de Clairfait et les force à se retirer en désordre vers Thiel, après un combat aussi long qu'opiniâtre.

Comme Pichegru l'avait prévu, les troupes coalisées se portèrent sur le terrain où il voulait les attirer, mais malheureusement pour lui, ce mouvement eut lieu plutôt qu'il ne s'y attendait,

et les généraux Souham et Moreau surent vaincre 1794.
à sa place. Les sages dispositions qu'ils prirent dans le pressant danger qui allait fondre sur eux les fit triompher à Tourcoing, et établit leur réputation militaire ainsi que celle des généraux Macdonald et Bonneau qui les secondèrent.

La bataille de Tourcoing prouva aux coalisés que l'armée française possédait des généraux faits pour rivaliser avec ceux qui se croyaient les premiers maîtres dans l'art de la guerre, et montra aux soldats français que désormais rien n'était impossible à leur courage.

Pendant que les Français se couvraient de gloire à Tourcoing, le conventionnel Saint-Just, dont l'impéritie égalait la fougue imprudente, forçait le général Charbonnier à passer la Sambre et à attaquer l'ennemi au bois de Bonne-Espérance. Fier d'un succès qui n'a coûté que quelques braves, Saint-Just veut se porter en avant et prend position vers Merbes-le-château. Là, il est attaqué vigoureusement par le prince de Kaunitz, et aurait succombé sans l'intrépide Kléber qui accourt faciliter la retraite avec sa division. L'opiniâtre Saint-Just renouvelle le passage de la Sambre; enfin il parvient à faire investir en partie Charleroi; mais l'armée ennemie qui n'avait point été battue, vint attaquer les assiégeans qui se retirèrent avec perte. Le courage ne peut rien contre des forces trop considérables.

2

1794. Le général Pichegru accourt à l'aile de son armée, afin de profiter des succès obtenus à Tourcoing. Il attaque les coalisés sous les murs de Tournay, mais il éprouve à Templeuve et à Pont-Achin une résistance qui l'oblige à rentrer dans ses positions, alors il change de plan et donne l'ordre au général Moreau de se porter sur Ypres afin d'attirer l'ennemi sur un champ de bataille plus avantageux.

Clairfait demeure tranquille spectateur de ce mouvement. Alors, Pichegru ordonne le siége d'Ypres et se porte en personne entre Courtray et Menin pour le soutenir. Enfin, Clairfait se présente pour faire lever le siége, et attaque si vigoureusement qu'il compte déjà sur la victoire, lorsque les bonnes dispositions de Macdonald et sa courageuse résistance obligent l'ennemi à se retirer.

La reddition d'Ypres fut le résultat de cette brillante affaire.

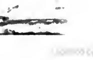
Parmi les nombreux traits de bravoure qui distinguèrent le siége de cette place, on ne doit pas oublier celui du quatrième bataillon du Nord, qui s'attela en entier aux pièces de grosse artillerie pour les mettre à même de jouer plus promptement sur la ville, et parcourut ainsi sous le feu des remparts un espace de cent cinquante toises.

Ypres fut mise aussitôt en état de défense; l'armée marcha sur la Mandel, prit Deynse, et pour-

suivit Clairfait jusqu'aux portes de Gand. Dans 1794. cette affaire, les soldats donnèrent des preuves de la noblesse et de la générosité de leurs sentimens. La convention avait décrété guerre à mort aux Anglais; parmi les prisonniers il s'en trouva plusieurs. Un officier se plaint de la position embarrassante dans laquelle on le place en amenant ces prisonniers, et demande aux soldats qui les gardent s'ils ne connaissent pas la loi affreuse rendue contre ces malheureux. « Nous la connaissons, répondent-ils; mais la convention n'a « pas prétendu que des soldats français fissent le « métier de bourreaux. Au reste, voici nos pri« sonniers, envoyez-les aux représentans du peu« ple; et si ceux-ci sont des sauvages féroces, « qu'ils les tuent et les mangent ensuite, ce n'est « plus notre affaire. »

Saint-Just voulant se maintenir de l'autre côté de la Sambre, dont il avait été déjà repoussé cinq fois, fit donner l'ordre au général Jourdan de venir le seconder avec l'armée de la Moselle, tandis que l'aile droite de celle du Nord devait se rapprocher également. Jourdan arriva à propos pour sauver les troupes du général Charbonnier, que Saint-Just avait encore forcées de passer la Sambre, et ranimer le courage abattu des soldats, qui n'en donnaient pas moins des preuves d'intrépidité.

Aussitôt ce général fait les préparatifs nécessaires



1794. pour repasser la Sambre, et mettre le siége devant Charleroy. En vain l'ennemi veut résister, culbuté sur tous les points, il est obligé de se renfermer dans cette place, ou de prendre position en arrière de ses remparts. Jourdan se porte en avant, et le siége se pousse avec vigueur. Le prince d'Orange accourt pour le faire lever. Un mouvement rétrograde du général Marceau fait croire aux coalisés qu'ils vont remporter la victoire, lorsqu'une manœuvre hardie de Kléber leur ravit tout-à-coup cette espérance, mais ne peut empêcher la levée du siége.

Le général Jourdan, revenu de l'autre côté de la Sambre, prend de nouvelles dispositions; et, plus heureux cette fois, il attaque avec succès Charleroy, tandis que les généraux Kléber, Championnet et Dubois, contenaient le prince d'Orange, et le poursuivaient jusqu'au-delà de Genappe. La garnison de la place, perdant l'espérance d'être secourue, et voyant l'artillerie française, dirigée par Marescot, démanteler ses remparts, se rend à discrétion. Au moment où elle venait de défiler et de mettre bas les armes, on entend une canonnade dans le lointain; il était trop tard : cet inutile secours n'arrivait que pour donner des regrets aux prisonniers, et enflammer le courage des vainqueurs. C'était le prince de Cobourg qui, renforcé d'une partie des garnisons de Valenciennes, de Landrecies, et de

Condé, attaquait les Français dans les champs de 1794.
Fleurus, où la valeur française devait, à deux époques bien différentes, briller d'un si vif éclat.

Beaulieu, le prince Charles, ceux de Kaunitz, de Cobourg et d'Orange, se présentent avec des forces considérables pour combattre Jourdan, qui compte sous ses ordres, Kléber, Marceau, Championnet, Dubois, Lefebvre et Hatry. La victoire reste long-temps incertaine, des ruisseaux de sang arrosent les hauteurs d'Anderlues, de Fontaine-l'Evêque, les bois de la Gloriette, la cense de Mont-à-Gouy, Marchienne-au-Pont, Vagny, Lambusart, Velaine et les Trois-bras. Le nombre allait l'emporter sur le courage, lorsque quelques bataillons épouvantés demandent à battre en retraite. « Non, point de retraite aujourd'hui, s'écrie Jourdan! nous retirer quand nous pouvons combattre! Non, non, point de retraite! » Ce cri devient celui de la victoire; il glace de terreur les coalisés, qui déjà proféraient des chants de triomphe. Bientôt les Français n'ont qu'à poursuivre les vaincus, et à voler à la conquête de la Belgique, dont cette bataille mémorable vient de leur ouvrir les portes.

Tandis que Jourdan s'immortalisait à Fleurus, Pichegru marchait sur Ostende, dont il s'empara sans tirer un coup de fusil, ainsi que des immenses magasins amoncelés dans cette place; puis il se dirige sur Bruxelles, pour opérer sa jonction

1794. avec l'armée de Sambre-et-Meuse, qui, après les combats de Mont-Palissel, la prise de Mons et de Nivelle, avait marché sur la capitale de la Belgique, faisant évacuer Saint-Amand, Marchiennes, Château-Cambrésis, et forçant les coalisés d'abandonner à leurs propres forces les garnisons de Condé, Valenciennes, le Quesnoy, et Landrecies, dont on ne devait pas tarder à faire l'investissement.

Par une impéritie peu commune, les représentans ordonnent à Jourdan et à Pichegru de se séparer au lieu de marcher avec leurs armées réunies contre le duc d'York, ou le prince de Cobourg. Il fallut obéir, quoiqu'à regret. Ce faux mouvement obtint cependant aussitôt un résultat favorable par la hardiesse avec laquelle Kléber s'empara de vive force de la place de Louvain. En même temps, Pichegru, après l'audacieux passage du canal de Vilvorden par le lieutenant Dardennes, enlevait Malines par escalade.

La tranchée fut ouverte devant Landrecies. Bientôt cette place livra ses portes au général Ferrand. Le même jour, le général Jourdan entrait dans Namur, évacué par les Autrichiens aux premiers coups de canon tirés contre les remparts. Niewport, vigoureusement assiégé par Moreau, se rend par une capitulation qui fait honneur à la générosité de ce général, et l'expose à perdre la vie sur

un échafaud, pour avoir contrevenu aux ordres 1794.
de la convention, en sauvant la vie à deux mille Hanovriens. Ensuite il pénètre dans l'île de Cassandria par un de ces traits d'audace à peine croyables dans les fastes de l'histoire. Sous les retranchemens d'un camp, au milieu d'une grêle de balles et de mitraille, les soldats français se précipitent dans de frêles nacelles, ou à la nage, et vont chasser les ennemis d'une position qu'ils regardaient comme inexpugnable. Moreau lui-même y fit briller sa valeur et son intrépidité. Un batelet allait être submergé, il s'élance à la nage vers ceux qui vont périr, et les ramène sur la rive.

Ce succès excite Pichegru, qui, depuis la prise de Malines, était demeuré dans l'inaction; il marche sur Anvers, et s'en empare sans résistance.

En même temps Jourdan, à la tête du centre de l'armée de Sambre-et-Meuse, combattait vaillamment sous les murs de Liége et pénétrait dans cette ville, où les Autrichiens n'avaient pas osé tenir; tandis que, par ses ordres, le général Schérer, qui avait secondé le général Ferrand dans le siége de Landrecies, investissait le Quesnoy et se préparait à l'attaquer suivant les règles de l'art, par les soins du colonel de génie Marescot, qui s'était distingué à Toulon, Charleroi et Landrecies. Le commandant du Quesnoy, loin de se laisser intimider comme celui de cette der-

1794. nière forteresse, montre, au contraire, le courage et le dévouement le plus sublime, et ne rend la ville qui lui était confiée qu'à la dernière extrémité.

Une particularité qui distingue ce siége, est le premier emploi des lignes télégraphiques, moyen ingénieux et prompt de transmettre les ordres d'un point à un autre avec une rapidité qui le rend presque le rival de la parole.

Un siége non moins remarquable avait lieu, pendant ce temps, dans l'île de Cassandria. Le fort l'Ecluse opposait une courageuse résistance, et les troupes françaises montraient une intrépidité et une constance digne des plus grands éloges. Exposés à la fois au feu des ennemis, à la fureur des élémens et à l'insalubrité de l'air, les soldats s'excitaient les uns les autres à vaincre, et juraient qu'ils n'en auraient pas le démenti. Enfin on allait donner l'assaut que tous demandaient à grands cris, lorsque le gouverneur, voyant qu'il ne pouvait plus tenir dans une place démantelée, demande à capituler et livre le fort au général Moreau, qui, en y entrant, ne voit pas sans étonnement les ravages effrayans faits par ses batteries. Après tant de fatigues et de dangers, la division du général Moreau est répartie dans les villes de Gand et de Bruges, pour se reposer et se remettre des maladies qui l'ont assaillie.

La division du général Schérer n'eut pas plutôt pris le Quesnoy, qu'elle se transporta devant Valenciennes, et l'investit le 18 août. Marescot, devenu général de brigade, fut encore chargé de diriger les travaux de ce siége, qui ne servirent à rien, puisque le gouverneur consentit à se rendre sans combattre, effrayé par le décret de la convention, qui condamnait les garnisons des places de Valenciennes, Landrecies, le Quesnoy et Condé à être passées au fil de l'épée, si elles opposaient la moindre résistance. 1794.

Il ne restait plus que Condé à reconquérir pour délivrer le sol de la patrie de la présence des étrangers. Schérer se porte devant cette forteresse, fait connaître à la garnison le fatal décret, et dépeint l'isolement dans lequel se trouve cette place, privée de tout espoir de secours. Le gouverneur reconnaît cette vérité, et livre sur-le-champ les portes aux Français, à condition qu'il rentrera dans sa patrie avec les troupes de la garnison, comme on l'avait accordé à celles de Valenciennes.

L'armée du Nord, après avoir pris quelque repos, s'était remise en campagne. L'intention de Pichegru était d'empêcher la jonction de l'armée anglaise avec les Autrichiens, harcelés par celle de Sambre-et-Meuse. Il rencontre à Boxtel l'avant-garde du duc d'Yorck, dans une position avantageuse, qui aurait arrêté toute autre troupe

1794. que des Français. L'attaque est ordonnée, et cette avant-garde se retire en désordre, après une perte considérable. Cet échec fit évacuer, par les Anglais, la rive gauche de la Meuse, laissant les places de Berg-op-zoom, Breda et Bois-le-Duc livrées à leurs propres forces. Pichegru n'inquiéta point cette retraite, qui se termina sur les hauteurs de Mook.

La division Schérer était venue renforcer l'armée de Sambre-et-Meuse; Jourdan fait attaquer alors les Autrichiens sur divers points, tandis que Schérer se dirige sur la Chartreuse près de Liége, et enlève rapidement cette position, malgré la résistance de l'ennemi, qui perd trois mille hommes, trente-cinq pièces de canon, cinq drapeaux, et se replie sur Juliers, après avoir jeté dix bataillons dans Maëstricht, investi peu de jours après par Kléber.

Jourdan, à la suite de cette victoire, s'empare d'Aix-la-Chapelle, et se prépare à fondre sur les Autrichiens retranchés derrière la Roër. Il divise son armée en quatre corps sous les ordres des généraux Schérer, Kléber, Lefebvre, se réservant celui du centre, commandé par Hatry, Morlot, Championnet et le général de cavalerie Dubois. Le signal de l'attaque est donné, le camp de Juliers est forcé en moins de deux heures, les hauteurs d'Aldenhoven sont enlevées à la baïonnette, et l'armée autrichienne ne trouve de salut

que sous le canon des remparts de Juliers. Mais 1794. le soir même, à la faveur d'un épais brouillard, elle opère sa retraite au-delà du Rhin, abandonnant ainsi Juliers, qui ouvre ses portes à l'approche des Français.

L'armée du Nord répondait par des triomphes aux victoires de celle de Sambre-et-Meuse; la prise du fort de Crèvecœur et celle de Bois-le-Duc fut d'une grande importance pour les opérations du reste de la campagne. Après une vigoureuse défense, cette place s'était rendue au général Delmas, chargé par Pichegru de ce siége, durant lequel le géuéral de génie Fauviac, les capitaines Gerbet, Larcher et Lavit, qui fut tué dans une sortie, les adjoints Prud'homme, Casals et Descroix, de la même arme, trouvèrent occasion de déployer leur zèle et leur intrépidité.

Pichegru, après la prise de Bois-le-Duc, passe la Meuse, et attaque aussitôt l'ennemi sur les digues du Wahal et de la Meuse, tandis que deux colonnes traversent à la nage le canal d'Oude-Watering avec tant d'audace qu'elles étonnent et déconcertent les Anglais qui fuient en désordre. La légion de Rohan, composée d'émigrés, occupait le village d'Appeltern; elle oppose seule une résistance opiniâtre et meurtrière. A la valeur avec laquelle elle combat, il était aisé de reconnaître des Français; enfin elle est obligée de céder, après une perte de plus de trois cents

1794. hommes. Dans cette affaire, le neuvième régiment de hussards se couvre de gloire. Le hussard Ménier pénètre le premier dans les rangs anglais, tue le porte-enseigne, et s'empare du drapeau ennemi.

Après ce combat glorieux, la division du général Moreau, remise de ses fatigues, se porte devant Venloo ; mais il ne peut achever lui-même le siége de cette place importante pour la navigation de la Meuse. Le général Pichegru, tombé malade devant Nimègue, appelle Moreau pour le remplacer provisoirement. Celui-ci charge à son tour le général Laurent de s'emparer de Venloo. Le chef de bataillon de génie, Poitevin, reçut la direction des travaux qui se poussèrent avec une extrême activité, mais sans qu'il fût besoin d'en faire usage. La place se rendit le quatrième jour. Cette nouvelle fut regardée partout comme un rêve, la garnison étant aussi forte que la division assiégeante.

L'armée de Sambre-et-Meuse poursuivait, pendant ce temps, le cours de ses succès ; de Juliers, le général Jourdan dirigea sur Bonn, pour lier sa gauche avec l'armée de la Moselle, une partie de ses troupes, tandis qu'avec le reste il marchait sur Cologne et Coblentz. Un combat très-vif fut livré sous les murs de Bonn, où les Français entrèrent en vainqueurs généreux. A Cologne on les accueillit avec des démonstrations

de joie; mais à Coblentz la résistance fut opi- 1794.
niâtre; une forte division autrichienne occupait les hauteurs. Marceau cherchant en vain à attirer l'ennemi dans la plaine, fond sur lui à la baïonnette, le chasse de l'autre côté du Rhin et entre dans la ville qui long-temps avait servi de refuge aux émigrés.

La division du général Kléber, chargée du siége de Maëstricht, jalouse de répondre par un noble fait d'armes à la gloire dont viennent de se couvrir leurs camarades sur les bords du Rhin, écrase les remparts de cette ville avec les foudres de son artillerie afin de livrer l'assaut, mais la garnison effrayée capitule, et lui ravit ainsi l'honneur d'enlever à la baïonnette cette forteresse redoutable.

Moreau avait fait faire sur l'île de Bommel une tentative qui n'eut point de succès; mais les froids rigoureux ayant entièrement gelé le Wahal et la Meuse, il reprend cette expédition, traverse les canaux sur la glace, surprend les avant-postes, et met en fuite les troupes qui occupent cette île, presqne sans combattre. Les lignes de Breda, d'Oudenbosch, et de Levenbergen sont enlevées; celle sur la Merk éprouve le même sort; le fort de Grave capitule, et, par sa prise, complette glorieusement la campagne.

1794.

ARMÉES D'ITALIE ET DES ALPES.

Les troupes, employées au siége de Toulon, avaient renforcé dans le comté de Nice l'armée d'Italie, sous les ordres du général Dumerbion, celle des Alpes venait de recevoir également les corps employés au siége de Lyon. La guerre put donc se pousser en Piémont avec plus d'activité. Un seul port restait encore au roi de Sardaigne; c'était celui d'Oneille. On lui ôtait en s'en emparant les moyens de communiquer avec les Anglais. Les troupes se mettent en marche; la république de Gênes refuse un passage sur son territoire, on méprise ce refus, mais on respecte les personnes et les propriétés, et Oneille tombe au pouvoir de Masséna, qui a trouvé le moyen de conduire de l'artillerie, à travers des rochers et des précipices, pour foudroyer les Piémontais.

Loano est ensuite enlevé, et Masséna marche sur Ponte-di-Nave sur le Tanaro. Rien ne résiste à l'attaque impétueuse des Français; les Autrichiens, qui occupent ce passage difficile, fuient sur Ormea et Garessio, qui sont bientôt occupées par nos troupes. Saorgio est enlevé après une vigoureuse résistance des Piémontais, qui sont encore battus à Rocabigliara et Saint-Martin. La communication avec l'armée des Alpes a lieu par la vallée de Barcelonette. Cette armée, comman-

dée par le général Dumas, s'emparait pendant ce 1794.
temps du mont Valaisain et du petit mont Saint-Bernard, et ouvrait ainsi la campagne par un combat aussi glorieux que meurtrier. Le mont Cénis fut également enlevé par une attaque hardie. Le fort Mirabouc, la vallée de Bardenoche et de Cézane, Oulx, Fenestrelles, et le col d'Argentières furent occupés après de légers combats.

De son côté l'armée d'Italie poursuivait le cours de ses conquêtes; le col de Tende, vigoureusement défendu, tombe enfin au pouvoir du général Macquart qui est venu secourir Masséna.

Le peu de troupes dont se composent l'armée des Alpes et celle d'Italie, force les généraux qui les commandent à manœuvrer en présence de l'ennemi, et à ne pas profiter des avantages que leur donnent les combats partiels de Briga, de la vallée d'Aost, et en avant du petit mont Saint-Bernard, tandis que sur la Méditerranée la garnison de Loano chasse quatre mille Autrichiens venus pour la surprendre, et s'empare de la Pietra. Le village de Vernante et celui de Roccavione sont pris de vive-force par le général Lebrun.

Le général autrichien, fatigué de ces échecs partiels, fait faire un mouvement aux troupes postées entre Final et Acqui pour s'emparer de

1794. Savonne, violant par cette manœuvre, à l'exemple des Français, la neutralité de la république de Gênes. Le général Dumerbion, calculant de suite les résultats fâcheux de cette invasion, réunit ses troupes et marche pour attaquer les Autrichiens. La position de San-Giacomo est enlevée, les villages de Bormida, Malère, Pallère, Altare et le plateau de Carcare sont évacués par les ennemis qui se retirent vers Cossaria, au-dessus de Millesimo pour se réunir à la réserve commandée par le général Wallis. Atteints à Cairo, ils sont chargés par les troupes de Masséna, Laharpe et Cervoni que dirige Dumerbion. Vainement les Autrichiens se croient invincibles dans cette position, en moins d'une heure et demie, ils sont culbutés sur tous les points et se retirent en désordre. Le nommé Brimont, quoique voyant couler son sang par quatre blessures qu'il vient de recevoir, y tue de sa main quatre soldats ennemis qui voulaient le faire prisonnier. Il fut promu au grade de sous-lieutenant sur le champ de bataille.

Cette brillante affaire fut la dernière de l'armée d'Italie pendant cette campagne. De part et d'autre on prit des positions dans lesquelles on ne jugea pas à propos de s'attaquer.

1794.

ARMÉE DES PYRÉNÉES.

Les armées des Pyrénées avaient été augmentées par de nombreux bataillons de volontaires, accourus pour s'opposer aux progrès des Espagnols. Un camp redoutable était établi sous les murs de Saint-Jean-de-Luz. Malgré l'intempérie de la saison, les soldats de recrue s'exerçaient journellement au métier des armes, et par de légères escarmouches avec l'ennemi, préludaient aux combats sanglans qui devaient ceindre leurs fronts des lauriers de la gloire. Ce camp qu'on appelait des *sans culottes*, suivant le langage du temps, avait été fortifié sous la direction du chef d'artillerie Lespinasse, qui le commandait en l'absence du général Fregeville, lorsque les Espagnols vinrent l'attaquer le 5 février.

Le général Caro avait si bien pris ses dispositions, que ses divisions débouchent ensemble, quoique par des chemins différens, pour emporter ses retranchemens de vive force. La confusion se met d'abord dans le camp, mais bientôt, par les sages mesures de Lespinasse, l'ordre renaît, et les Français font payer aux Espagnols l'audace de les avoir attaqués.

De nombreux traits de bravoure signalèrent cette victoire qui aguerrit les troupes de nouvelle levée, et prouva à nos soldats que leurs ennemis

1794. n'étaient point à redouter. Le colonel Lespinasse s'y couvrit de gloire et mérita le grade de général de brigade, qui lui fut donné sur le champ de bataille. Ce brave officier voulait remettre au fort de l'action le commandement des troupes au général Fregeville qui venait d'arriver : « Non, dit celui-ci, tu en as trop bien usé, achève ton ouvrage, et que la France te doive cette belle journée toute entière. » Le général Moncey, quoique dangereusement malade, prend part à ce combat et s'y fait remarquer par son intrépidité. Latour-d'Auvergne, Roucher, César Vernier, le caporal Dufour, le sergent-major Dougados et l'adjudant-major Bigot y donnèrent d'éclatantes preuves de bravoure.

Aux Pyrénées-Orientales les Français sont les premiers à attaquer leurs ennemis. Le général Dagobert, après avoir chassé les Espagnols de la Cerdagne française, les débusqua de Belver où ils s'étaient postés. Cette position était formidable. Les ennemis ne peuvent tenir contre la vigoureuse attaque de nos troupes, et fuient en mettant le feu à leurs magasins. Dagobert marche aussitôt sur Urgel; n'ayant pas l'artillerie nécessaire pour s'emparer du fort, il se contente de pénétrer dans la ville et d'y lever une forte contribution. Il emmène ensuite sept pièces d'artillerie qui s'y trouvent et une centaine de prisonniers. Ce fut le dernier de ses exploits; miné depuis

long-temps par une fièvre lente, il meurt à l'âge 1794.
de soixante-quinze ans à Puycerda, ne laissant pour héritage à sa famille que l'exemple de sa valeur et d'un rare désintéressement.

Les Espagnols, surpris de ne point avoir été poursuivis après l'échec qu'ils avaient essuyé au camp des *sans culottes*, reprirent de l'audace et osèrent attaquer de nouveau les Français, au poste d'Arneguy, de Roque-Luche et d'Iramenaca. Là, comme au camp des *sans culottes*, ils apprennent par expérience, combien les soldats que naguère ils regardaient avec dédain, sont maintenant redoutables. Les Basques eurent principalement les honneurs de la journée; l'adjudant-général Harispe y donna des preuves de son intelligence et de sa bravoure.

Dugommier avait succédé à Dagobert. Il manœuvrait pour attaquer le général espagnol Las Amarillas, dans lequel l'impéritie se joignait à la morgue insolente d'un courtisan, lorsque celui-ci fut remplacé par le comte de la Union, qui, devinant les projets du général français, réunit aussitôt l'armée espagnole dans la plaine du Boulou, et se campa derrière des retranchemens garnis d'artillerie, la gauche appuyée à Ceret et Oms, et la droite à Collioure et Port-Vendre. Dugommier alors change de plan. Au lieu d'aller mettre le siége devant ces deux places, il marche pour attaquer le camp du Bou-

1794. lou. Par une ruse adroite, il attire une partie des forces ennemies sur leur gauche, qu'il met en déroute au combat de Oms. Ensuite il attaque toute la ligne, s'empare des redoutes qui flanquent le camp, enlève les retranchemens, fait gagner à ses tirailleurs le sommet des montagnes par une marche brusque et forcée, et occupe tous les défilés. Les Espagnols découragés fuient en désordre. Cette déroute est une des plus complètes que les fastes militaires nous retracent. Le comte de la Union parvient enfin à rallier, sous les murs de Figuières, ceux qui sont échappés à ce désastre.

Après la victoire de Boulou, Dugommier donne l'ordre à Augereau d'attaquer les ennemis sur la Mouga. Ce général remonte la vallée du Tech, traverse les montagnes et s'empare de Saint-Laurent de la Mouga, qui renferme une fonderie dans laquelle l'artillerie trouve à s'approvisionner de projectiles. Pendant ce temps, Dugommier se préparait à attaquer Bellegarde, Collioure et les autres places encore au pouvoir des Espagnols. Le fort Saint-Elme et Port-Vendre tentent en vain de résister. Les Français y entrent en vainqueurs, et l'artillerie des remparts sert à faire le siége de Collioure, dont la garnison capitule bientôt après, et met bas les armes sur le même terrain où, deux ans auparavant, le maire de Banyuls-la-Maizo, entouré d'ennemis,

sommé par eux de déposer les armes dont les habitans du village se servaient avec la plus généreuse intrépidité pour défendre les défilés qui mènent à leurs foyers, répondit : « Les Français savent mourir, mais ne rendent point les armes ! » Quel rapprochement l'histoire ne peut-elle pas faire de ces paroles toutes nationales ! 1794.

L'armée des Pyrénées Orientales répondit par un succès à l'annonce de la victoire du camp de Boulou. Attaquée par les Espagnols, qui voulaient l'empêcher de pénétrer dans la vallée de Bastan et de Ronceveaux, elle les culbute à la baïonnette, et leur fait payer une telle témérité au combat de la Croix-des-Bouquets. Le général Harispe y acquit une nouvelle gloire. Cette affaire fut bientôt suivie de celle d'Arquizun, dans laquelle le courageux Moncey et l'intrépide Latour-d'Auvergne conduisirent de nouveau les Français à la victoire et leur ouvrirent la vallée de Bastan. Le général en chef Muller ordonne aussitôt de chasser les Espagnols des postes qu'ils occupent encore dans cette vallée. Moncey gravit avec sa division les hauteurs qui dominent Eratzu, et foudroie ce village avec l'artillerie qu'il a fait porter à force de bras. Vainement les Espagnols en se retirant cherchent à résister, la terrible baïonnette des Français les force à fuir de nouveau.

Le général Laborde s'emparait en même temps,

1794. avec un égal succès, du col de Maya et des hauteurs d'Etchalar, pour opérer sa jonction avec Moncey. Le général Dessein, commandant la division du centre, ne devait faire son mouvement qu'après cette jonction ; à peine l'a-t-il apprise, qu'il ébranle ses troupes et attaque Berra et le roc de Commissari. L'Espagnol Cagigal défendait ce poste retranché. Il fait sur les Français un feu si meurtrier, que ceux-ci, étonnés, hésitent, et sont prêts à reculer; Dessein s'en aperçoit, s'élance à leur tête, et se précipite dans les retranchemens ennemis ; le jeune Cagigal se défend en brave. Enfin il met bas les armes pour sauver la vie au peu de soldats qui l'entourent encore. Un Français, irrité de sa noble résistance, veut le frapper, Dessein se jette devant le coup, et prouve par cette action qu'il est aussi intrépide que généreux.

L'occupation de la vallée de Bastan fut suivie de la prise du camp de Saint-Martial et de celle non moins glorieuse de Fontarabie, que les Espagnols surnommaient avec orgueil *la Pucelle*. Le gouverneur de cette place demandait vingt-quatre heures, pour consulter son conseil de défense, sur la sommation qui lui était faite de rendre la place. Le général Frégeville ne veut lui accorder que six minutes. Surpris d'une telle audace, il ouvre ses portes aussitôt. Le général Muller profite de ces avantages, et poursuit

vigoureusement les Espagnols, qui fuient en désordre jusqu'à Tolosa, tandis que Moncey fait sommer Saint-Sébastien de se rendre, par l'intrépide Latour-d'Auvergne, qui s'acquitte de cette mission délicate avec autant d'adresse que de courage. Le commandant de cette place, à demi persuadé, dit à ce courageux parlementaire : « Mais, capitaine, vous n'avez pas tiré un « seul coup de canon sur ma citadelle; faites-« moi du moins l'honneur de me saluer. Sans « cela vous sentez bien que je ne puis pas me « rendre. » Latour-d'Auvergne revient vers sa troupe et fait jouer une pièce de huit, la seule qu'il ait avec lui. Les batteries de la place y répondent par une grêle de boulets. L'intrépide parlementaire retourne auprès du commandant espagnol, et le détermine à lui remettre les clefs de sa forteresse. L'occupation d'une partie de la province de la Guipuscoa fut la suite de ces différens succès. La prise de Tolosa suivit de près celle de Saint-Sébastien; mais un combat sanglant y fut livré, et la victoire long-temps disputée resta fidèle dans nos rangs. 1794.

Dugommier bloquait étroitement Bellegarde, afin d'éviter à cette ville française les horreurs d'un siége. Le comte de la Union, renforcé des sept mille hommes de la garnison de Collioure, qu'au mépris de la capitulation, il avait conservés dans ses rangs, manœuvra pour dégager cette

1794. place, et livra une bataille aux Français à Saint-Laurent de la Mouga. La division Augereau le fit repentir de sa témérité. Le général Mirabel contribua puissamment au succès de cette belle journée. Un mois après, la garnison de Bellegarde, en proie à la famine la plus affreuse, demanda à capituler. Le comte de la Union essaya vainement de reprendre cette place, un nouvel échec essuyé par ses troupes lui montra l'impossibilité d'une pareille entreprise.

Une conduite impolitique de la part du gouvernement français exaspère les habitans de la Guipuscoa, qui demandaient à se constituer en état libre et neutre, et en fait autant d'ennemis. Moncey qui avait remplacé le général Muller, voulait sagement évacuer Toloza et concentrer ses troupes sous le canon de Saint-Sébastien. Le conventionnel Garreau s'y oppose. Il ordonne de s'emparer de la vallée de Ronceveaux, au lieu de laisser le général en chef frapper les grands coups qu'il méditait après la réunion de ses troupes. Des combats partiels ont lieu, les Espagnols se défendent vaillamment et l'occupation de la vallée, où jadis Charlemagne et ses preux furent défaits, coûte un sang précieux à la France, sans lui rapporter autre chose que quelques lauriers de plus.

Le bruit des exploits de l'armée des Pyrénées Occidentales, répercuté par les échos de cette

immense chaîne de monts, retentissait aux 1794.
bords de la Méditerranée; Dugommier voulut rivaliser de gloire avec cette armée après la prise de Bellegarde. Il marche sur la ligne redoutable qu'occupe le comte de la Union et livre la bataille sanglante de la montagne Noire. Mais il n'a point la satisfaction de jouir du triomphe de ses frères d'armes, un obus éclate sur sa tête, le frappe, le renverse, son sang jaillit sur ses deux fils qui sont auprès de lui; mais dans les bras même de la mort, sa courageuse prudence ne l'abandonne pas. « Faites en sorte de cacher ma mort aux soldats, dit-il, à ceux qui l'entourent, afin qu'ils achèvent de remporter la victoire, seule consolation de mes derniers momens. » Il expire en achevant ces mots.

Le général en chef espagnol, périt également dans ce combat meurtrier, où les généraux français Pérignon, Augereau, Victor, Sauret et l'adjudant-général Duphot se firent distinguer de nouveau par leur audace et les brillantes dispositions qui fixèrent la victoire dans les rangs des troupes sous leurs ordres.

La prise de Figuières fut le résultat de cette bataille; Pérignon investi provisoirement du commandement en chef, somma impérativement cette place de se rendre. Le gouverneur redoutant un assaut que les Français n'auraient pu livrer, s'empressa de capituler. La prise de

1794. cette place importante fut, le dernier exploit de l'armée des Pyrénées Orientales, dans cette campagne. Pérignon fit prendre des quartiers d'hiver à ses troupes. Aux Pyrénées Occidentales on suivit cet exemple, après le combat de Bergara, dans lequel les Français cueillirent de nouveaux lauriers avant de se concentrer, comme Moncey désirait le faire, lors de l'invasion dans la vallée de Ronceveaux.

ARMÉES NAVALES, ILES ET COLONIES.

Tandis que les armées de terre se couvraient de gloire du nord au midi, le pavillon français avait été plus d'une fois humilié sur les mers. Presque tous les officiers de la marine avaient émigré. Ceux restés fidèles à leur poste furent accusés de conspiration et remplacés par des jeunes gens, remplis de bravoure à la vérité, mais sans expérience. L'occupation de Toulon par les Anglais avait été fatale à la marine, vingt bâtimens de guerre furent perdus pour la France. L'impéritie des représentans de la convention envoyés dans les ports de mer et sur les escadres, lui porta des coups plus terribles encore, et l'Angleterre s'empara entièrement de la suprématie sur les mers qu'elle partageait naguères avec la France.

Les expéditions contre la Sardaigne, la Corse

et la ville d'Oneille n'avaient pas répondu à ce 1794
qu'on devait attendre de la marine. Mais, on ne reconnut qu'après de funestes revers combien il importait d'avoir des officiers expérimentés pour commander les vaisseaux de guerre.

Ce ne fut pas seulement sur les officiers du corps de la marine que s'étendirent les mauvaises dispositions de la convention. L'artillerie souffrit également de son imprévoyance ou plutôt de son impéritie dans cette partie. Les régimens de marine furent employés sur terre, des recrues les remplacèrent. Ceux-ci, cependant, donnèrent des preuves de valeur et de l'enthousiasme le plus soutenu, et rivalisèrent d'intrépidité avec les vieux marins.

Tandis qu'on faisait tout pour désorganiser et affaiblir l'armée navale, l'Angleterre augmentait la sienne et préparait de nombreux armemens dans ses ports. Une horrible famine affligeait la France : un convoi de subsistances parti des Etats-Unis devait surgir au port de Brest. L'envie de protéger son arrivée, décide enfin le comité de salut public à faire sortir de ce port une escadre de vingt-six vaisseaux de ligne, sous les ordres du jeune Villaret Joyeuse, promu du grade de capitaine à celui d'amiral. Heureusement Villaret était digne de cette distinction par ses talens.

Le représentant Jean-Bon-Saint-André, mon-

1794. tait le vaisseau amiral; sa présence ne pouvait être que fatale à cette expédition. Villaret suivait soigneusement la route qu'on lui avait prescrite, bien résolu, conformément à ses ordres, d'éviter tout engagement avec les Anglais avant d'avoir rencontré le convoi, lorsque du haut des hunes, on signale tout-à-coup une flotte ennemie. C'était celle de l'amiral Howe, forte également de vingt-six vaisseaux. Jean-Bon-Saint-André commande alors de se préparer au combat; en vain Joyeuse s'en excuse, et parle des dangers que peut courir en cas d'échec le convoi qu'il doit protéger. Le représentant n'écoute rien, et le signal de *branle-bas général partout* est donné. Les Français se couvrent de gloire dans cette bataille terrible et mémorable, tandis que Jean-Bon-Saint-André, saisi d'épouvante, se cache à fond de cale. Jamais combat plus meurtrier et plus glorieux n'avait été livré. On se bat en désespéré, le vaisseau *le Vengeur*, prêt à couler bas, décharge sa dernière bordée au moment où l'eau effleurait déjà ses canons. Les matelots, après avoir attaché leur pavillon pour ne pas le laisser au pouvoir de de l'ennemi, préférent d'être engloutis sous les ondes plutôt que de se rendre.

La Montagne, monté par l'amiral, perd ses mâts, ses agrès, presque tout son équipage, et se trouve sur le point d'être enlevé par les Anglais, lorsque l'audacieuse intrépidité du jeune Bouvé

de Cressé force l'amiral Howe à fuir à toute voile, 1794.
et va donner la victoire aux Français ; mais le représentant, en entendant les cris de triomphe que profèrent déjà les matelots, sort du lieu où il s'est réfugié, ordonne la retraite, et empêche Villaret de secourir son arrière-garde, composée de six vaisseaux qui tombent au pouvoir de l'ennemi, étonné qu'on lui abandonne une aussi riche proie.

C'est ainsi que par la volonté d'un représentant, Villaret fut forcé de livrer bataille et ne put terminer ce terrible combat par un triomphe.

Tandis que cet affreux revers paralysait les forces maritimes dans l'Océan, le pavillon anglais flottait librement dans la Méditerranée, par suite des malheurs arrivés à l'escadre de Toulon. Les villes de Bastia et de Calvi, dans la Corse, ouvraient leurs portes aux Anglais après la plus vigoureuse et la plus noble défense. Celles du Port-au-Prince dans l'île de Saint-Domingue, leur étaient livrées par la plus insigne trahison. La Martinique, défendue vaillamment par le général Rochambeau, fils du maréchal de ce nom, n'avait pu résister et devenait une conquête de l'Angleterre.

1795.

ANNÉE 1795.

Des succès glorieux ont signalé la campagne de 1794, celle de 1795 s'ouvre sous les présages le plus favorables, quoique la France soit en proie à l'anarchie et déchirée par les désordres des guerres civiles.

ARMÉES DU NORD, DE SAMBRE-ET-MEUSE.

Les généraux ennemis, étonnés de l'audace héroïque avec laquelle les Français avaient combattu sur les glaces du Wahal, centralisèrent leurs forces pour opposer une résistance invincible lors de la reprise des hostilités qu'ils comptaient ne devoir avoir lieu qu'au printemps; mais Pichegru, avide de poursuivre ses avantages, attend que le Wahal soit entièrement gelé vers Nimègue, passe ce fleuve sur divers point et s'empare en personne du fort de Knossembourg, où il prend position.

Les coalisés, surpris par cette attaque imprévue, veulent en vain se défendre et reprendre les lignes de la Linge qu'ils avaient abandonnées. Mais repoussés par nos bataillons victorieux dans divers combats partiels, ils cherchent un refuge sur le Rhin ou derrière le Leck, abandonnant les forts de Lœvestein, de Workum au second con-

fluent de la Meuse et du Wahal, ainsi que 1795.
Heusden qui se rend par capitulation.

Les Français se préparaient à profiter de la rigueur de la saison pour achever la conquête de la Hollande, que leur établissement, derrière la Wahal et sur la Linge rendait certaine, lorsqu'un dégel prématuré vint porter la consternation dans leurs rangs et remplir les coalisés d'allégresse. Heureusement ce dégel ne dura que deux jours, et le froid reprenant tout-à-coup son intensité le 24 janvier, permit de poursuivre les succès de cette campagne. Par une manœuvre adroitement calculée, Pichegru décide le général Walmoden à faire un changement de front et à livrer, par ce faux mouvement, la Hollande aux Français. Dès ce moment l'armée n'a plus à combattre, c'est une marche triomphale qu'elle opère.

Gertruydenberg est investi par le général Bonneau; Weck, Duurstède, Rheenen sont évacués par les Anglais, vivement poursuivis par les Français, qui entrent en vainqueurs dans Wageningen. Gorcum, cette clef de la Hollande, qu'on regardait comme imprenable, abandonnée par le prince d'Orange, qui y avait établi son quartier-général, ouvre ses portes au général Salm. Vandamme entre à Arnheim, le général Dewinter prend possession d'Amersfoort. Pichegru occupe Utrecht avec son quartier-général et fait

1795. bientôt après son entrée dans Amsterdam au milieu des acclamations des habitans.

L'armée de Sambre-et-Meuse n'ayant plus d'ennemis à combattre, prend ses quartiers d'hiver dans le pays de Clèves, tandis que les troupes de l'armée du Nord entrent dans Dordrecht, après la capitulation de Guertruydenberg. Roterdam, La Haye où le Stathouder a fait naguère ses adieux aux états généraux, décidé à abandonner les rênes du gouvernement et à se retirer en Angleterre, sont également occupées. La Hollande, constituée en république, devient l'alliée de la France.

Un nouveau prodige d'audace devait célébrer cette conquête mémorable. La marine hollandaise, retenue dans les ports par les glaces amoncelées, n'avait point encore arboré le pavillon de la république. Pichegru ordonne à des détachemens de cavalerie et d'artillerie légère de traverser le Texel et de s'approcher des vaisseaux de guerre hollandais qu'il sait y être à l'ancre, et de s'en emparer. On s'empresse d'obéir; des plaines de glaces sont franchies au galop, et l'armée navale est prisonnière sans combat.

Vainement les Anglais, dans l'espoir d'un dégel, cherchaient à conserver quelques places frontières du côté de l'Allemagne. Ils furent bientôt forcés de fuir en Westphalie, derrière la ligne que le roi de Prusse venait d'y établir depuis

Wesel jusqu'à Emden. Un fort dégel arrêta les Français. Les routes étaient impraticables : Pichegru prit position sur l'Ems, et resta dans l'inaction jusqu'au moment où il fut appelé à commander sur le Rhin. 1795.

ARMÉES DE RHIN-ET-MOSELLE ET DE SAMBRE-ET-MEUSE.

Les froids rigoureux qui favorisaient l'audacieuse conquête de la Hollande, rendaient impraticable le passage du Rhin, attendu le dénument absolu dans lequel se trouvait l'armée du Rhin et celle de la Moselle. Cependant le comité de salut public ordonna au général Michaud de commencer l'investissement de Mayence, et au général Moreaux de former le blocus de Luxembourg. Malgré l'âpreté de la saison et la force numérique de l'armée ennemie renfermée dans la ville ou campée sur les glacis, le général Michaud, renforcé de deux divisions de l'armée de la Moselle, brave tous les obstacles, s'établit autour de Mayence, et fait exécuter des ouvrages pour loger ses soldats et servir en même temps au siége de cette place, lorsqu'on aurait passé sur la rive droite et qu'on pourrait l'investir de tous côtés. Des combats partiels étaient continuellement livrés, et presque toujours ils étaient à l'avantage des Français, quoique l'ennemi se présentât en nombre supérieur. Michaud comp-

1795. tait pouvoir bientôt exécuter le passage du Rhin et s'emparer enfin de Mayence, lorsqu'un décret de la convention réunit les deux armées du Rhin et de la Moselle, sous les ordres de Pichegru, et prescrit que les divisions de l'armée du Nord, inutiles à la garde de la Hollande, iront renforcer les troupes du siége de Mayence. Cependant Michaud reste encore investi du commandement, le général Pichegru s'étant rendu à Paris au lieu d'aller se mettre à la tête de sa nouvelle armée, et les troupes destinées à la renforcer ne faisant aucun mouvement.

Quoique n'étant chargé que du commandement provisoire d'une armée qu'on venait de lui enlever, ce général n'en opéra pas moins pour l'honneur et la gloire de la France. Les entreprises des Autrichiens sur le Rhin furent déjouées, et ils furent battus complètement dans une attaque générale sur toute la ligne. Michaud eut la jambe fracassée par un biscaïen au milieu de la mêlée dans laquelle il combattait avec l'audacieuse intrépidité d'un soldat. Non encore rétabli de sa blessure, il est averti par un déserteur que l'ennemi doit l'attaquer de nouveau. Il prend ses dispositions en conséquence, et force les Autrichiens à fuir en désordre dans le combat meurtrier de Monbach. Devenu dangereusement malade des suites de sa blessure, il remet le commandement de l'armée au général Kléber, qui suit

ses dispositions, et demeure dans ses lignes, que 1795.
les Autrichiens n'osent attaquer.

Tandis que les troupes employées devant Mayence donnaient des preuves d'un courage et d'une constance héroïques, celles de l'armée de la Moselle, que le général Moreaux avait établies à l'entour de Luxembourg pour en former le blocus, se montraient dignes de la pénible mission dont elles étaient chargées. Des retranchemens s'élevaient à la hâte, et l'ennemi, repoussé dans toutes ses sorties, présageait déjà le sort qui lui était réservé.

Lors de la réunion de l'armée de la Moselle à celle du Rhin, un changement eut lieu, comme il est dit ci-dessus, dans les troupes employées à ce blocus, et le général Hatry remplaça Moreaux. Les Autrichiens, trompés par le mouvement qu'ils remarquaient dans les camps français, crurent qu'on levait le siége; ils firent une sortie pour inquiéter la retraite; mais, bientôt repoussés de toutes parts, ils reconnurent leur erreur. Les travaux furent conduits avec plus d'activité; une forte batterie de mortiers et d'obusiers joua sur la ville, et causa tant d'épouvante aux habitans, qu'ils demandèrent à grands cris qu'on leur évitât les horreurs d'un bombardement par une capitulation. Le gouverneur y accéda, et le général Hatry lui accorda des conditions honorables. Les troupes employées à ce blocus fu-

1795. rent dirigées sur Mayence, afin d'en presser le siége avec vigueur.

Une funeste inertie avait remplacé la turbulente activité des membres de la convention. La plupart se montraient indifférens aux succès des armées. On se contentait de donner l'ordre de s'emparer d'une place forte, et l'on n'accordait aux généraux chargés de ce soin aucun des moyens nécessaires pour y parvenir. C'est ainsi qu'on agit à l'égard de Mayence : on ordonna au général Kléber de se rendre maître de cette forteresse, et, comme par le passé, en négligea de lui fournir les moyens de parvenir à ce but. Des raisons d'une secrète et astucieuse politique paralysaient la valeur française ; il n'appartient point au cadre que nous nous sommes tracé de les dévoiler, assez d'autres se sont chargés de ce soin. Ainsi, nous ne ferons remarquer la lenteur mise par le général Pichegru à se rendre à son nouveau commandement, que pour dire combien cette lenteur était préjudiciable aux succès des armes françaises. Enfin ce général arrive devant Mayence pour remplacer Kléber, qui n'avait pas voulu charger sa réputation militaire du poids d'une entreprise aussi hasardée, que celle de prendre cette place de force. Les soldats reçoivent le vainqueur de la Hollande avec des acclamations ; tous comptent qu'un tel chef les conduira bientôt à la victoire ; il n'en est rien : Pichegru s'appli-

que à retenir la valeur des troupes plutôt qu'à 1795.
l'exciter. Etrange conduite qu'on ne saurait expliquer... si les événemens ne l'avaient à demi dévoilée.

Jourdan avait conservé le commandement de l'armée de Sambre-et-Meuse; Kléber était venu de nouveau servir sous ses ordres. On lui prescrivit de se mettre en mouvement afin de seconder Pichegru dans la grande opération du siége de Mayence, au lieu de se porter sur Wesel pour l'enlever d'un coup de main, comme il en avait formé le projet. La paix venait d'être signée avec le roi de Prusse; ce monarque se détachait de la coalition, et reconnaissait la république. L'Autriche, restée seule pour soutenir la guerre en Allemagne, faisait d'immenses préparatifs du côté de Mayence et de Coblentz. Jourdan reçut en conséquence l'ordre de se rapprocher de cette dernière ville. Son zèle, son courage, surent triompher de tous les obstacles qu'on opposait au succès de ses armes, et tandis que Pichegru mettait tout en usage pour paralyser d'aussi nobles efforts, l'armée de Sambre-et-Meuse s'emparait par un coup de main de l'île de Neuwied, près du village de Weisenthurn, et faisait arriver de la Moselle à cette île les bateaux nécessaires pour la construction d'un pont sur le Rhin. Les Autrichiens portent toute leur attention sur ce point; Jourdan en profite, il fait passer le fleuve au-

1795. dessous de Dusseldorf par un nombreux corps de troupes aux ordres du général Kléber. Championnet, à la tête de six cents grenadiers, se jette dans des nacelles, et aborde au rivage opposé sous un feu meurtrier. Pas un des braves qui l'accompagnent n'a brûlé une amorce durant la traversée. La charge se bat, et la baïonnette en avant, tous fondent sur les Autrichiens étonnés d'une telle intrépidité. Le général Legrand, à la tête d'un bataillon, arrive sur les glacis de Dusseldorf, Championnet combat d'un autre côté la réserve ennemie, et la met en fuite. Le commandant de Dusseldorf, surpris de tant d'audace, capitule aussitôt. Cette conquête favorise le passage de la division Lefebvre, et force le général ennemi à se retirer à la hâte vers Kalkum et Angermund, dans la crainte d'être coupé par les vainqueurs.

Le lendemain, Jourdan fait pousser une reconnaissance par l'adjudant-général Ney, qui s'en acquitte avec la bravoure et l'intelligence qui ont distingué sa glorieuse carrière. A l'aspect des troupes conduites par Ney, les Autrichiens prennent la fuite, deux escadrous d'émigrés seuls s'opposent à son passage vers les hauteurs d'Opladen. Chargés deux fois, ils résistent avec avantage; enfin, à la troisième, ils se retirent sans désordre, et laissent les François attaquer et enlever une redoute qui défend un pont sur la Wipper.

Cette reconnaissance fit connaître à Jourdan 1795.
que le général ennemi battait en retraite pour opérer sa jonction avec l'armée du prince de Wurtemberg; aussitôt il ordonne au général Lefebvre de le poursuivre, et fait accélérer la marche des autres divisions, afin de soutenir son avant-garde qui venait de remporter un nouvel avantage sur l'arrière-garde ennemie. Plusieurs ponts sont construits sur le Rhin, et de nouvelles troupes occupent le duché de Berg, afin d'assurer l'arrivée des convois, et les communications avec la rive gauche. L'ennemi s'était retranché à Blankerberg, et semblait vouloir s'y défendre. Lefebvre l'attaque avec son audace accoutumée, et le force à la retraite après un combat sanglant. Vainement le prince de Wurtemberg rallie son infanterie à l'entrée d'un bois; chargé vigoureusement par la cavalerie du général d'Hautpoul, il se retire sur Alten-Kirchen, et n'échappe qu'à la faveur de la nuit. Le lendemain, quelques volées de canon suffirent pour faire occuper Alten-Kirchen par les Français.

Ces différens échecs forcent les généraux ennemis Derlach, Wansterleben et Wurtemberg, à se réunir. Jourdan alors rappelle auprès de lui la division Hatry, stationnée encore de l'autre côté du Rhin, et promet à ses soldats de les conduire en quatre jours sur les rives de la Lahn. En conséquence, il dirige ses colonnes sur

1795. Wetzlar, Weilburg, Dietz, Limburg, et Nassau, et charge les généraux Lefebvre, Grenier, Tilly, Championnet et Bernadotte, de s'emparer de ces places : c'était être assuré de leur conquête. Partout les Autrichiens fuient ou tombent sous les coups des Français, et l'armée, avide de cueillir de nouveaux lauriers, est réunie sur la Lahn, comme Jourdan l'avait promis. Une prompte retraite des ennemis priva nos braves de la satisfaction de combattre et de vaincre. Jourdan fait en vain poursuivre les fuyards, on ne peut les atteindre. Sans obstacles, il arrive sur les bords du Mein, et bientôt se trouve en face de Mayence.

Tandis que la brave armée de Sambre-et-Meuse se signalait par de nouveaux succès, celle de Rhin-et-Moselle, plongée dans l'inaction, attendait impatiemment que son général la conduisît à la victoire; mais ce guerrier n'était plus le vainqueur de la Hollande : les lâches machinations du conspirateur avaient remplacé les savantes combinaisons du général prêt à verser tout son sang pour la patrie. Jaloux des triomphes d'un rival qu'il était forcé d'estimer tout en cherchant à le perdre, Pichegru avait refusé de coopérer aux manœuvres de Jourdan ; mais lorsqu'il vit ce général occuper la rive droite du Rhin, il jugea nécessaire de faire agir ses troupes, afin de ne pas éveiller le soupçon. Manheim, sommé de se rendre, ouvrit ses portes sans ré-

sistance. Ce mouvement opéra la jonction des deux armées, qui dès lors se trouvèrent, par ordre de la convention sous le commandement de l'adroit Pichegru. Bientôt l'indiscipline se glissa dans les rangs de celle stationnée sur la rive droite, et Jourdan ne put en arrêter les progrès : les soldats manquaient de subsistances. 1795.

Les généraux ennemis surent mettre ce désordre à profit. Pichegru manœuvrait dans le Haut-Rhin; Jourdan et Kléber, restés devant Mayence avec quarante mille hommes, furent forcés de lever un blocus qu'ils n'avaient pu convertir en siége par le manque d'outils nécessaires aux travaux. La retraite de Jourdan s'opéra sur Dusseldorf, pendant que Kléber se fortifiait sur la rive gauche du Rhin, qu'il avait passé sur le pont de Neuwied.

Les Autrichiens, intimidés par les triomphes encore récens de l'armée de Sambre-et-Meuse, n'osèrent point l'attaquer dans sa retraite, à laquelle le général Pichegru n'avait paru porter aucune attention. Tranquille dans ses camps, il s'y regardait comme en sûreté, lorsque Clairfait, par une nuit orageuse, passe le Rhin sur deux colonnes, et fond sur les lignes françaises; la garnison de Mayence le seconde. Le général Schall, attaqué le premier, appelle vainement Pichegru à son secours; il se voit forcé de se réfugier dans le bois de Monbach, abandonnant

1795. les lignes aux assiégés. Le jeune capitaine Marmont donna dans cette circonstance la preuve du sang-froid et de l'intrépidité qui distinguent le vrai militaire au moment du danger.

Un instant venait de détruire les efforts d'une année, Mayence était délivrée, et Pichegru fuyait devant les troupes ennemies, s'arrêtant parfois, cependant, afin de mettre sa responsabilité à couvert, s'éloignant du Rhin et abandonnant à ses propres forces la garnison de Manheim qu'il avait portée à dix mille hommes.

En apprenant les succès de l'ennemi et la retraite de Pichegru, le général Jourdan oublie les sujets de plainte que ce général lui a donnés, il oublie également qu'il ne l'a pas fait prévenir de sa situation et de la levée du blocus de Mayence. Il ne songe qu'à faire une diversion en sa faveur. Le général Marceau se porte dans le Hundsbruck avec quinze mille hommes : Marceau avait déjà donné des preuves de sa brillante valeur et de sa prudence, il justifie le choix de Jourdan, en s'emparant de vive force des gorges de Stromberg, et avançant sur les bords de la Nahe. Bientôt le général en chef vient établir son quartier général à Simmern, pour être plus à portée de s'opposer à Clairfait, mais le directoire exécutif lui ordonne de marcher au secours de Manheim. Jourdan, quoiqu'à regret, obéit à un projet aussi mal conçu, heureusement pour sa

gloire militaire, la place vers laquelle il doit se diriger, capitule après la plus honorable résistance. 1795.

Délivré de la nécessité de faire une entreprise aussi hasardée, Jourdan attaque les ennemis et reste maître des postes qu'ils occupaient dans le Sohn-Wald. Il les chasse également de Stromberg et arrive sur la Nahe. Bernadotte enlève Creutznach à la baïonnette aux généraux autrichiens Kray et Nauendorf. Le général Marceau est moins heureux à Glann, où il se trouvait posté depuis le faux mouvement ordonné par le directoire sur Manheim. Attaqué par le général Clairfait, qui conduit des forces doubles des siennes, il dispute long-temps la victoire avec sa valeur ordinaire, et se reploie sur Kirn, après une perte considérable. Cet échec qu'un peu de prévoyance aurait évité, force Jourdan à abandonner une seconde fois les bords de la Nahe, et à étendre ses lignes en arrière du Sohn-Wald, afin de couvrir ses ponts sur la Moselle. En vain Clairfait veut poursuivre les Français, Marceau l'attaque et le chasse de Sulsbach, le général Nalèche le force d'évacuer Scheffweiler, et Poncet le repousse jusqu'au-delà de Bronschied.

Après ces combats glorieux pour les armes françaises, Jourdan s'attendait à être attaqué par des forces considérables, Kléber l'en avait prévenu. Ce général, toujours placé du côté de

1795. Coblentz, avait reconnu les préparatifs immenses de l'ennemi. Quelle est la surprise de tous deux! un parlementaire autrichien envoyé par Clairfait est chargé de proposer un armistice.

Une telle offre fut acceptée sur-le-champ. La position de l'armée était difficile. En présence d'ennemis plus nombreux, et après des succès qui pouvaient leur donner l'espoir de réussir, jamais Jourdan ne se serait attendu à voir les Autrichiens demander eux-mêmes qu'on cessât de combattre, quand tout devait leur présager la victoire. Toujours bon et généreux, il ne voulut pas profiter seul de ces dispositions favorables, et exigea que l'armistice proposé pour l'armée de Sambre-et-Meuse, fût commun avec celle de Rhin-et-Moselle, et que les rives de la Nahe fussent évacuées par les troupes du général Clairfait. Ainsi, l'armée en retraite dictait des conditions aux vainqueurs. Combien de réflexions en faveur de la France un tel événement n'inspire-t-il pas. .

Pichegru voulait refuser un pareil avantage, mais pressé par les officiers de son armée, il accepta enfin, et les troupes entrèrent dans leurs quartiers d'hiver. Cet armistice valait à la France une victoire, et doublait les lauriers du vainqueur de Fleurus.

ARMÉES D'ITALIE ET DES ALPES.

Les troubles survenus dans l'est et le midi de la France, avaient empêché le comité de salut public de pousser la guerre en Italie avac l'activité qu'on déployait dans le nord, sur le Rhin et aux Pyrénées. La crainte d'une invasion des Austro-Sardes, dont les forces réunies montaient à cent cinquante mille hommes, tandis que les troupes françaises, placées dans les Alpes, ne formaient pas le tiers de ce nombre, engagea ce comité à envoyer pour commander l'armée des Alpes et celle d'Italie, un général dont le dévoûment égalât l'expérience et la valeur. Kellermann fut choisi, et sut développer, dans cette mission difficile, le zèle, l'intelligence, la bravoure et la courageuse activité qui distinguaient les autres généraux commandant les armées de la république.

Le premier soin de Kellermann fut de donner des ordres au général Moulins, qui commandait celle des Alpes, pour se tenir sur la plus absolue défensive. Ensuite il visita l'armée d'Italie dont le délabrement était extrême : les généraux Masséna, Serrurier, Macquart et Garnier, cherchaient par des combats partiels, sans but et sans résultat, à se soutenir dans leurs positions, à aguerrir leurs soldats de nouvelle levée, et à

1795. détruire les partisans appelés *barbets*, qui inquiétaient les derrières de leurs divisions.

La campagne s'ouvre, le général Moulins, d'après les ordres de Kellermann, attaque les Austro-Sardes au col de Monte ou de Grisanche, et emporte les retranchemens qu'ils y ont construits, avec la valeur qui distingue le soldat français; ayant non seulement un ennemi nombreux à combattre, mais encore les élémens et un froid si rigoureux, que le vin et l'eau-de-vie gelaient dans les bidons.

La nouvelle de ce brillant succès est à peine parvenue à l'armée d'Italie, que tous les soldats demandent à marcher à l'ennemi pour répondre à l'appel de leurs frères d'armes. Le combat de Murseco, Spinardo, Vado et Melogno, attestent qu'ils sont dignes de servir sous le même chef, et prouvent que la valeur française dédaigne de calculer le nombre des ennemis à combattre. Masséna, Laharpe, Garnier, l'adjudant-général Gardanne et le grenadier Guitard se font remarquer dans ces différentes affaires, où tous les soldats en général donnèrent de grandes preuves de courage. Il en est de même aux combats de San-Bernado, de Viosena et du col de Terme, où le général Pelletier et les chefs de bataillon Dallous, Mallin la Rivoire et Jeannet montrèrent, ainsi que les soldats, leur intrépidité.

Cependant tous ces triomphes ne purent em-

pêcher Kellermann de replier ses positions, par 1795.
suite de la trop grande infériorité de ses troupes, pour en prendre de nouvelles capables d'arrêter un ennemi trois fois plus nombreux; vainement les Austro-Sardes cherchent à l'en chasser, ils échouent continuellement et fuient en désordre dans leurs retranchemens. Les ports de Saint-Etienne, les cols de Tanée et de Fréjus, celui de Limone, de Saint-Barnouil et du Mont-Cenis attestent à l'ennemi combien leurs efforts sont impuissans. Ici, c'est le bataillon de Maine-et-Loire qui se couvre de gloire. Là, le capitaine Gazan, blessé, et prêt à être fait prisonnier, jette son sabre au milieu des rangs, et s'écrie: «Grenadiers, sauvez mon sabre de la main des esclaves!» Et bientôt sa main est armée de nouveau aux bruyantes acclamations de la victoire. Plus loin, l'aide-de-camp Abbé, enlève une position ennemie sans brûler une amorce, tandis que quelques grenadiers s'élancent dans une frêle barque, et reprennent aux corsaires ennemis une tartane française que ceux-ci avaient remorquée. D'un autre côté, le général Garnier fournissait à ses soldats l'occasion de se signaler de nouveau, et réparait un léger échec par une victoire.

Enfin, des secours vont arriver à Kellermann, dix mille hommes de l'armée du Rhin renforceront ses divisions; les combats du col de Tende, de Tuirano, de Limone, de Saint-Barnouil et

1795. d'Allasio, livrés avant l'arrivée de ces troupes, doublent les trophées des armées des Alpes et d'Italie, et excitent le courage des guerriers qui viennent augmenter ses rangs. Les généraux Laharpe, Macquart, d'Allemagne, Serrurier, Masséna, cueillent de nouveaux lauriers, tandis que le général Moulins et Valette défendent vaillamment le Mont-Genèvre, et que l'ennemi échoue devant le poste de la Coche, enlevé deux fois par lui à la baïonnette.

Après cette action où les troupes rivalisèrent d'intrépidité, le sergent-major Janeria fut fait officier sur le champ de bataille, pour avoir à lui seul délivré vingt-un prisonniers conduits par trente Piémontais.

Les postes de Lantosca, et de San-Martino, celui de Cerise, le col de Finestra, Saint-Barnouil et la gorge des Bains sont encore les témoins de la valeur française. Dans cette dernière affaire, le bataillon de Maine-et-Loire, commandé par le brave Guillot, y acquiert une gloire nouvelle. Le simple soldat Halmont s'y fait surtout remarquer par sa rare intrépidité.

Bientôt un succès plus glorieux vient illustrer l'armée d'Italie, les Austro-Sardes restés dans l'inaction, après l'engagement au camp de Cerise, s'apprêtaient à attaquer les Français sur le point le plus important de leur ligne; c'était un poste fortifié, appelé par nos braves le *petit Gi-*

braltar, non loin de Campo-di-Pietri. Masséna, 1795. qui acquiert la connaissance de ces dispositions, en instruit Kellermann. On se prépare aussitôt au combat. Le *petit Gibraltar* était confié à quatre cents braves commandés par l'adjudant général Saint-Hilaire. Ce courageux officier fait jurer à sa troupe de mourir, plutôt que de céder les retranchemens qui leur sont confiés. Attaqué par deux mille hommes, l'élite de l'armée ennemie, il se défend avec une valeur surnaturelle et repousse plusieurs assauts; enfin il s'aperçoit d'un moment d'hésitation dans les rangs de ses acharnés adversaires, il ordonne aussitôt la charge, et fond avec la rapidité de l'oiseau de proie sur les ennemis, les rompt, les culbute et couvre la terre de leurs cadavres sanglans. A peine si quelques fuyards peuvent aller porter la nouvelle de ce désastre à leur général.

Cet échec déjoue le projet du commandant en chef austro-sarde, il replie pendant la nuit ses troupes, pour leur faire reprendre les anciennes positions. Le brave Saint-Hilaire est nommé, par Kellermann, général de brigade sur le champ de bataille.

Le glorieux combat de Campo-di-Piétri, fut le dernier qui eût lieu, sous les ordres du vainqueur de Valmy, dans cette partie de l'Italie. Scherer, qui commandait l'armée d'Espagne, est désigné pour le remplacer. Kellermann doit se rendre à

1795. celle stationnée en Savoie, qui reprend le nom d'armée des Alpes.

Tandis que ce général attend son successeur, le brave Moulins, attaqué par les ennemis au col de la Croix, les fait bientôt repentir d'une telle témérité. Secondé par les généraux Pouget et Fournier, il les chasse du village de Malchaussée et de celui de la Novalaise, et fait un grand nombre de prisonniers, n'ayant à regretter dans cette glorieuse journée que la perte d'un seul carabinier. Le lieutenant Magné y fit des prodiges de valeur.

Kellermann arriva pour prendre le commandement de l'armée des Alpes après ces brillantes affaires. Il résolut d'en profiter en inquiétant sans cesse les Piémontais, afin de les empêcher d'envoyer des secours aux troupes opposées à Scherer. C'est par de nouveaux succès dans les combats du col d'Argentura et de la vallée d'Houlx, qu'il se venge de ce qu'on l'a privé du commandement d'une armée qu'il comptait bientôt conduire à la victoire.

Pendant que nos bataillons s'illustraient en Savoie par la diversion faite en faveur de l'armée d'Italie, celle-ci se préparait à livrer une bataille qui allait signaler la fin de la campagne, et ouvrir aux Français les portes du pays dont elle désirait si ardemment de faire la conquête. Les combats de Garessio et Borghetto avaient pré-

ludé à de plus brillans exploits. Les troupes sous 1795.
les ordres des généraux Miollis et Victor en s'y couvrant de gloire, inspiraient aux soldats de l'armée des Pyrénées, venues pour renforcer celle d'Italie, le désir de faire assaut de bravoure avec les héros des Alpes.

Scherer reconnut bientôt la mission difficile qui lui était confiée. L'Italie était pour lui un pays neuf qu'il devait étudier : Masséna l'éclaira de son expérience, et tous deux concertèrent un plan d'attaque qui devait conduire les Français à la victoire. Après diverses dispositions plus savantes les unes que les autres, le beau jour de Loano arrive enfin. Les Français attaquent les Austro-Sardes sur trois points différens, et de tous côtés obtiennent les plus brillans avantages. Les généraux Laharpe, Charlet, Cervoni, Saint-Hilaire, Mercier, Chabran, Bizanet et Joubert culbutent l'ennemi, le dispersent. Masséna à la tête de deux divisions s'empare des positions de Malsabeno et de Banco, enlève le poste de Bardinetto et poursuit les fuyards non loin de la Bormida. Pendant ce temps, Scherer faisait envelopper par la brigade du général Victor les troupes autrichiennes retranchées en avant de Loano. L'adjudant-général Rusca secondait ce mouvement au pas de charge. Le général Barnel d'un autre côté emportait à la baïonnette le village de Tuirano. Ce général est

1795. dangereusement blessé, l'intrépide Lannes le remplace et enlève consécutivement cinq positions retranchées. Tandis que le général Dammartin fond sur l'ennemi qui cherche à se rallier, un orage épouvantable vient arrêter la marche victorieuse des Français. Masséna, aussitôt, calculant le parti que les ennemis peuvent tirer de cet heureux hasard, envoie quatre bataillons s'emparer de la gorge de San-Giacomo, par laquelle il compte que les vaincus battront en retraite. Bientôt il se porte lui-même vers ce défilé, et disperse les ennemis qui cherchent à le passer pour échapper aux baïonnettes du général Augereau.

La victoire de Loano, en rendant les Français maîtres de Finale, Vado et Savone, ainsi que des approvisionnemens que ces villes renfermaient, leur ouvrait la route du Milanais et de l'Italie entière. Au lieu de profiter de tant d'avantages, Scherer fait prendre des quartiers d'hiver à son armée, se contentant de distribuer des éloges aux braves qui se sont distingués, entre autres à l'adjudant-major Jérome, au sergent-major Tendic, qui seul enlève un drapeau à un détachement qui le gardait, et au sergent-major Siméon qui donne également des preuves d'une valeur héroïque.

1795.

ARMÉE DES PYRÉNÉES.

L'âpreté de la saison ne refroidissait pas le courage des soldats français dans les Pyrénées orientales. Cette armée non moins infatigable que celles du nord de la France, volait tous les jours à de nouveaux succès, tandis que celle des Pyrénées occidentales, en proie à toutes les horreurs d'une épidémie désastreuse, était forcée de prendre des quartiers d'hiver.

Le général en chef Pérignon, après la victoire de la Montagne Noire et la prise de Figuières, s'était porté sur Roses pour en faire le siége, laissant le général Augereau aux environs de Figuières pour garder cette conquête importante. Les Espagnols, sous les ordres d'un nouveau général, veulent venger leur défaite. Ils attaquent un parc d'artillerie placé à Pla-del-Coto, entre Figuières et Bellegarde, et triomphent, non sans peine de quelques canonniers qui le gardent, quand l'alarme donnée au camp français change bientôt ce faible succès en un revers. Ils ne sont pas plus heureux sur les bords de la Fluvia. Cette diversion qu'ils voulaient faire pour attirer Pérignon loin de la place de Roses, ajoute encore un laurier aux trophées des Français.

Après une défense opiniâtre de la part de la garnison, Roses capitule enfin. Le siége de cette

1795. ville fit le plus grand honneur au talent de Pérignon et à la constance héroïque des troupes sous ses ordres qui, ne pouvant plus travailler à la tranchée par suite de la rigueur de la saison, enlèvent à la baïonnette les retranchemens que l'artillerie devait détruire. Maître de Roses, le général Pérignon rappela auprès de lui la division Augereau afin de marcher sur l'ennemi; mais les nombreux renforts que celui-ci avait reçus forcèrent à rester sur la défensive. Divers combats eurent lieu sans amener de résultat; quoique dans les journées de Bezalu, d'Orfans et de Bascara, les avantages restassent aux armes françaises.

Tandis que le général Pérignon guerroyait contre l'espagnol Urrutia, le général Moncey avait concentré autour de Toloza l'armée des Pyrénées occidentales, accablée par une maladie épidémique qui chaque jour enlevait à la France une foule de braves. Bientôt la disette vint se joindre à cet affreux fléau. Moncey appréhendait d'être attaqué par les Espagnols qui recevaient continuellement des renforts; mais ceux-ci, se rappelaient combien les Français étaient intrépides, et n'osaient rien entreprendre.

Enfin l'épidémie cesse ses horribles ravages, le printemps vient réveiller l'audace des Français, ils reprennent l'offensive. Leur première tentative n'est pas couronnée de succès; les gé-

néraux Merle et Roucher échouent par trop de 1795.
précipitation dans une attaque sur Ascarate. Le général Marbot, plus heureux, enlève de vive force le camp établi sur la montagne de Marquirnechu, et le conserve glorieusement après un combat sanglant livré aux renforts espagnols, accourus pour le reprendre à la faveur d'une brume épaisse.

Des succès, également contestés, étaient le résultat des opérations de l'armée des Pyrénées du côté de la Méditerranée. Le général Scherer avait succédé à Pérignon; c'est en lui enlevant le commandement des troupes qu'il avait conduites à la victoire, que le gouvernement le récompensait de la prise de Roses et de ses glorieux faits d'armes à la Montagne Noire. Scherer voulut signaler son arrivée en attaquant les Espagnols. En même temps le général Urrutia qui regardait le départ de Pérignon comme devant diminuer la confiance des Français, prenait ses dispositions pour tomber sur le front de la ligne. Divers engagemens meurtriers ont lieu aux bords de la Fluvia. Les avantages sont compensés pendant plusieurs jours. Scherer fait une attaque générale, dirigée principalement sur Calabuix, mais ses mauvaises dispositions font échouer son entreprise, après les prodiges de valeur des troupes françaises.

Deux mois se passent dans l'inaction. Scherer

1795. enfin se décide à marcher contre l'ennemi. Renforcé par la division Augereau, qui était journellement aux prises dans les environs de Figuières avec les *Soumateurs* ou corps francs appelés depuis *Guérillas*, il livre sur les bords de la Fluvia un combat dont le double but est de chasser les Espagnols de leurs postes, et de couvrir un grand fourrage nécessaire à son armée. Après avoir disputé long-temps la victoire, elle reste incertaine, mais le dernier but est rempli, et l'on amène au camp français trois cents charriots de grains achetés au prix de la vie d'une foule de braves. Augereau dans cette occasion signala son courage, et préserva l'armée, d'un revers honteux, par une manœuvre exécutée avec autant de vigueur que de sagacité.

A peu près à la même époque, des combats bien glorieux pour la valeur française se livraient aux Pyrénées occidentales. Le pont de Madariaga est enlevé malgré le feu de neuf pièces d'artillerie chargées à mitraille. Les positions d'Irurzun et d'Aïzcorbe sont emportées par la brillante valeur du général Harispe qui, à la tête d'un bataillon de grenadiers avait long-temps résisté aux forces réunies des Espagnols, au moment où un mouvement rétrograde venait d'être ordonné par le général Digonnet. Le brave général Willot dans cette circonstance donne également des preuves d'intrépidité et d'un rare sang-froid. Une nom-

breuse artillerie, des magasins et seize milliers 1795. de poudre sont les résultats de ce brillant fait d'armes, suivi de celui d'Urbina. Bientôt la Biscaye entière est au pourvoir des Français. Vittoria ouvre ses portes, et Miollis s'empare de la ville et du château de Miranda, tandis que des détachemens de troupes légères, faisant partie de la division de Saint-Jean-Pied-de-Port, délogeaient du sommet des Aldudes, les Espagnols qui occupaient ces hautes montagnes.

Le passage de l'Èbre allait s'effectuer par l'armée sous les ordres de Moncey. L'invasion de la Cerdagne était résolue par Scherer, lorsque tout-à-coup l'olivier de la paix fleurit aux yeux des Français et des Espagnols. Les horreurs de la guerre disparaissent devant les toast joyeux de deux peuples qui renouent les anciens liens d'amitié qui les avaient unis.

A[illegible]ÉES NAVALES, COLONIES.

La marine était loin de répondre aux succès des armées de terre, l'impéritie des hommes chargés de l'organiser, paralysait les efforts des braves qui servaient à bord des vaisseaux de guerre. Tous combattaient dans l'occasion avec cette intrépidité et cette bravoure innée chez les Français, mais le courage ne pouvait surmonter les entraves innombrables qu'on lui opposait à

1795. chaque instant. On aurait dit que le génie malfaisant, qui planait sur la Convention, se plaisait à appesantir ses coups sur la marine française.

Cependant le zèle et l'audace de quelques officiers, rappelaient encore les temps où les Jean-Bart, les Duquesne, les Forbin et les Dugay-Trouin, fesaient briller le pavillon français de tout son éclat, sur la vaste étendue des mers. Dans l'Océan indien, l'intrépide Renaud, commandant la division française, sort de l'Ile-de-France avec les frégates la *Prudente*, la *Cybèle*, et le brick le *Coureur*, pour attaquer deux vaisseaux anglais qui bloquent les ports de cette île. Après un combat aussi glorieux que sanglant, il les contraint, malgré l'infériorité de ses forces, à s'éloigner pour réparer leurs avaries, et facilite par ce moyen la rentrée des corsaires qui amènent de riches captures.

Tandis que le courageux Renaud rendait le pavillon français redoutable dans les mers de l'Inde, l'ineptie d'un commissaire de la Convention entraînait de nouveau l'escadre de Brest à sa perte. Ne considérant ni le mauvais état des navires, ni la rigueur de la saison, non plus que les prières et les représentations de quelques officiers ; il fait sortir du port environ soixante voiles qui tiennent la mer pendant un mois sans objet, et sans rencontrer d'ennemis à combattre. Après avoir essuyé plusieurs tempêtes et perdu plusieurs

vaisseaux engloutis par les flots, le reste de la 1795.
flotte rentra enfin à Brest, dans un délabrement extrême, amenant à sa suite une frégate anglaise prise sans combattre, et une centaine de navires marchands, faible indemnité des immenses pertes qu'on venait d'essuyer. Villaret commandait encore cette expédition malheureuse.

Quelque temps après une flotte sortit du port de Toulon; elle se composait de quinze bâtimens de guerre. Son but paraissait être de jeter quelques troupes dans l'île de Corse sur le point de tomber au pouvoir des Anglais. L'impéritie du représentant Le Tourneur-de-la-Manche et l'inexpérience de l'amiral Martin qui commandait cette escadre, fut encore bien funeste à la marine française, quoiqu'un succès eût signalé sa sortie du port. La capture du vaisseau de 74 le *Berwick*, faite par une frégate, après quinze minutes d'engagement, avait électrisé tous les courages; on ne demandait qu'à combattre. La flotte ennemie croisait dans ces parages, elle était forte de quatorze vaisseaux, dont trois à trois ponts. L'escadre française n'en comptait qu'un, et l'amiral eut l'imprévoyance de l'éloigner. Malgré une telle diminution de forces, on n'attaqua pas moins l'ennemi avec une intrépidité qui seule assurait la victoire, si de fausses manœuvres n'eussent donné l'avantage aux Anglais, et causé la perte de deux vaisseaux, dont les équipages

1795. se couvrirent de gloire, et soutinrent l'honneur du pavillon français.

Le reste de la flotte rentra dans Toulon sans être inquiété; plusieurs bâtimens n'avaient pas combattu, tandis que tous les navires ennemis avaient pris part à l'action et avaient souffert de grandes avaries.

Une autre expédition, non moins mal entendue, eut encore lieu dans l'Océan. Villaret sortit du port de Brest avec neuf vaisseaux pour débloquer, à Belle-Isle, trois navires sous les ordres de l'amiral de Vence. Vainement le contre-amiral Kerguelen, officier très-expérimenté, voulut faire des représentations sur l'inutilité de cette expédition, il ne fut point écouté. A quelques lieues de Groaix on trouva la division de Vence. On faisait route pour retourner à Brest, lorsqu'on aperçut cinq vaisseaux ennemis commandés par l'amiral Cornwallis; Villaret leur donne la chasse aussitôt, et compte s'en emparer, quand une fausse manœuvre, de quelques-uns des capitaines français, ouvre un passage dont Cornwallis sait habilement profiter.

Après ce léger engagement, on se dirige de nouveau sur Brest; mais un coup de vent disperse les vaisseaux et les ramène, malgré leur volonté, dans les eaux de Belle-Isle, où l'escadre se rallie. A peine cette réunion est-elle opérée, qu'une escadre anglaise, forte de quatorze vais-

seaux, dont plusieurs à trois ponts, se présente. 1795.
Vainement Villaret veut éviter le combat, contrarié par les vents, il ne peut forcer de voiles. Une fausse combinaison lui fait perdre le temps qu'il devait employer à s'éloigner. Les Anglais en profitent et entourent trois vaisseaux qui se défendent avec une opiniâtreté qui fait le plus grand honneur à leur équipage. Enfin, accablés par le nombre, ils sont forcés d'amener leur pavillon; et l'Anglais remorque en triomphe l'*Alexandre*, le *Formidable* et le *Tigre*, tandis que Villaret va chercher un asile dans le port de Lorient, avec le reste de sa flotte.

Pendant que Villaret éprouvait un aussi funeste revers à Groaix, une violente insurrection éclatait dans la rade de Toulon. Cette ville aurait été livrée de nouveau aux Anglais, si le contre-amiral Renaudin, arrivé récemment de Brest avec six vaisseaux, n'eût profité de la tranquillité de leurs équipages, qui n'avaient pris aucune part à ces troubles, pour défendre avec eux l'entrée de la rade aux Anglais.

Un tel exemple ramena les insurgés à leur devoir. Le représentant Niou, qui avait servi dans la marine, sut tirer parti de ce changement. Il promit aux équipages des divers navires de faire oublier leur faute, en les menant au combat, et reçut leur serment de vaincre ou de mourir. Aussitôt l'armée sortit de la rade et fit

1795. une longue croisière sans rencontrer de flotte ennemie. Enfin, à trois lieues des îles d'Hyères, on découvrit l'escadre anglaise; l'amiral Martin qui commandait encore, attendu l'infériorité numérique de ses forces, cherche à éviter le combat, et fait voile en conséquence pour la baie de Fréjus. Les Anglais lui donnent la chasse; et, favorisés par le vent qui soufflait moins pour les Français, plus rapprochés de la côte, ils atteignent leur arrière-garde. Alors celle-ci tire la première, et avec tant de succès, qu'un vaisseau à trois ponts est aussitôt démâté. Les Anglais, de leur côté, répondent par des bordées soutenues et maltraitent le vaisseau l'*Alcide*, au point qu'il ne peut plus tenir son poste. L'amiral allait voler à son secours, lorsque tout-à-coup ce superbe navire s'enflamme si violemment qu'on perd tout espoir de le sauver. Bientôt il saute en l'air avec une explosion horrible; amis et ennemis s'éloignent épouvantés. L'escadre française trouve un réfuge dans la baie de Fréjus, où les Anglais n'osent pas venir l'attaquer.

Ces combats furent les derniers livrés sur mer, jusqu'à la malheureuse et mémorable bataille d'Aboukir. Des attaques partielles eurent lieu cependant avec succès; une division française détruisit les établissemens anglais sur les côtes de Guinée et fit de riches prises. Le chef de division Perée reprit une frégate et deux cor-

vettes enlevées de Toulon par les Anglais. L'amiral Richery, conduisant de ce dernier port à celui de Brest six vaisseaux et trois frégates, attaque dans sa route un convoi escorté par trois vaisseaux de ligne et plusieurs frégates, s'empare de l'un des vaisseaux et de trente navires richement chargés, qu'il fait entrer dans le port de Cadix. D'autres divisions obtiennent aussi des succès et conduisent leurs riches captures dans les différens ports de la république, tandis que ses corsaires inquiétaient journellement le commerce des Anglais, et se rendaient redoutables même aux vaisseaux de guerre par leur audacieuse intrépidité. 1795.

L'île Saint-Domingue était insurgée, la Jamaïque au pouvoir des Anglais; bientôt ils occupèrent la Guadeloupe et l'île de Sainte-Lucie. Ces pertes décidèrent la convention à envoyer des troupes pour reprendre ces îles; mais comment les y conduire? Ce n'était qu'en trompant la vigilance des croisières ennemies qu'on pouvait y parvenir; le commissaire Victor Huges a ce bonheur. Avec des forces peu imposantes, il débarque à la Guadeloupe, attaque aussitôt les Anglais, leur tue plus de cinq cents hommes, et force le général Graham à capituler. Ses agens se répandent aussitôt dans les autres îles du vent, une insurrection éclate, et le pavillon français flotte à Sainte-Lucie. Les îles Saint-Martin et Saint-Eustache rentrent sous la domination hol-

1795. landaise. A Saint-Vincent les Caraïbes réveillent leur ancienne haine contre les Anglais et courent aux armes : de glorieux faits d'armes signalent les combats livrés dans la Jamaïque. Un officier s'approche seul des retranchemens anglais, poignarde deux sentinelles avancées, tue d'un coup de pistolet une troisième, saute dans la batterie par une embrasure, et s'en rend maître à l'aide de quelques soldats qui l'ont suivi de près; les autres batteries sont enlevées ensuite, et le camp est emporté d'assaut. Les Anglais fuient en désordre, et ne s'arrêtent que pour prendre position sur les mornes voisins de Kingstown.

Des succès étaient en même temps remportés à la Grenade et à la Dominique par les colons et les nègres, aidés de peu de troupes, et prouvaient que les habitans de ces îles conservaient toujours le souvenir de ce qu'ils devaient à leur mère patrie. C'est ainsi que le génie d'un homme adroit et entreprenant sait se créer des ressources, qui suppléent au manque de moyens, pour pousser vigoureusement les entreprises les plus difficiles.

ANNÉE 1796.

La Prusse et l'Espagne s'étaient séparées de la coalition et avaient signé la paix; la Hollande

était devenue l'alliée de la France. Un armistice demandé par l'ennemi donnait aux troupes sur le Rhin la facilité de se remettre de leurs fatigues : tout se réunissait pour présager aux Français des triomphes glorieux dans la campagne qui allait s'ouvrir. 1796.

ARMÉE D'ITALIE.

L'Autriche, jalouse de réparer l'échec essuyé à la bataille de Loano, suscita pour ennemis à la France tous les princes de l'Italie. Une nouvelle coalition se forme; et Beaulieu, qui avait donné de si grandes preuves de talens et de courage à la bataille de Fleurus, est désigné, malgré son âge avancé, pour commander les troupes coalisées et s'opposer aux entreprises des vainqueurs. De nombreux renforts sont dirigés sur ce théâtre de la guerre, tandis que Scherer, inactif dans ses cantonnemens, ne profite pas de tous les avantages que lui donne la victoire. Une telle inertie allait devenir funeste aux Français, lorsqu'un général, à peine sorti de l'adolescence, est appelé à remplacer le vainqueur de Loano; c'est Napoléon Bonaparte, déjà célèbre par la valeur et les connaissances militaires qu'il a déployées au siége de Toulon.

Loin de suivre les timides instructions du directoire exécutif, l'ardent successeur de Scherer se livre à toute l'impétuosité de son vaste génie.

1796. Son premier soin, en arrivant à l'armée qui lui est confiée, est de gagner le cœur de ses soldats, et d'étouffer la jalousie qui aurait pu s'emparer de l'esprit des généraux employés sous ses ordres. Il s'immisce dans leur confiance, et flatte leur amour-propre en les consultant fréquemment. Sans cesse il vante le courage déployé dans les campagnes précédentes et exalte les hauts faits qui les ont illustrées; en même temps il promet des triomphes nouveaux et repaît ses soldats des magiques illusions de la gloire. Bientôt un noble enthousiasme brille sur toutes les physionomies, et les bataillons se croient désormais invincibles sous un tel chef.

Assuré de l'empire qn'il vient de prendre sur les guerriers qu'il commande, Bonaparte se dispose à ouvrir la campagne. Vainement quelques hommes pusillanimes lui représentent qu'il ne peut rien entreprendre avec aussi peu de troupes : « J'en ai assez si je suis vainqueur, leur répond-il froidement, et j'en aurai trop pour pleurer une défaite. »

Par une savante combinaison, il feint de vouloir se porter sur Gênes, pour empêcher le général autrichien de communiquer avec la flotte anglaise qui croise dans la Méditerranée. Beaulieu aussitôt dégarnit son centre pour renforcer l'aile gauche de son armée et conserver un point aussi important; il repousse le général Laharpe, qui

n'oppose qu'une faible résistance. Enhardi par ce succès, Beaulieu forme de suite le projet d'attaquer l'armée française ; il fait marcher les troupes de son aile gauche, et, protégé par les chaloupes canonnières anglaises, il force le général Cervoni à lui céder Voltri. Ce mouvement de Beaulieu avait été prévu par le général français, mais il attendait qu'il l'eût exécuté pour en profiter. A peine en eut-il acquis la conviction, qu'il s'empressa d'attaquer les Autrichiens par le centre, depuis Altare jusqu'à Montenotte. Vainement le général en chef ennemi fait porter en toute hâte des renforts au point menacé, plus vainement encore Argenteau, qui le remplace tandis qu'il confère avec l'amiral Nelson, à Voltri, cherche-t-il à fixer la victoire sous ses drapeaux, le colonel Rampon la lui ravit par la plus sublime des résistances. Entouré d'ennemis, ayant épuisé ses munitions, Rampon défend, à la baïonnette, la redoute qui lui est confiée, et, pendant une journée entière, arrête la marche des Autrichiens. Secouru durant la nuit par la division Laharpe, il fond sur les troupes d'Argenteau avant le point du jour, pour faire diversion et favoriser l'attaque du général en chef sur la droite de cette division ennemie. 1796.

Masséna, à la tête des dix-huitième et soixante-quinzième demi-brigades, accourt à travers la crête des Apennins. Il tombe sur les Autrichiens,

1796. qui opposaient la plus vigoureuse résistance; jaloux de réparer l'affront que Rampon a fait essuyer à leurs armes, il les culbute et déborde leur ligne : Laharpe, pendant ce temps, marche sur Monte-Prato, Augereau s'avance vers Monte-Fredda.

En vain le général Argenteau manœuvre avec habileté pour dégager les différens corps sous ses ordres, les savantes combinaisons de Bonaparte assurent le triomphe des Français. Masséna surmonte tous les obstacles; Laharpe, de son côté, chasse le colonel Nesslinger devant lui. Les Autrichiens, poursuivis l'épée dans les reins par l'infanterie française, se rallient avec peine à Ponte-Ivrea. Si l'armée eût eu quelques régimens de cavalerie avec elle, c'en était fait des coalisés.

Napoléon ne laisse pas à Beaulieu le temps de connaître toute l'étendue de ses pertes à Montenotte. Dès le soir même, il donne l'ordre au général Laharpe de s'emparer de Sassello. Il se porte à Carcare de sa personne, et place le reste de son armée sur les pendans des Apennins, coupant ainsi la droite du général Beaulieu d'avec la gauche. Désormais la victoire était certaine; il ne s'agissait plus que de combattre pour compter des succès.

De son côté Beaulieu, manœuvre pour réparer l'échec que vient d'éprouver le général Argen-

teau. Il sait que l'armée française manque d'habillemens et de vivres, et qu'une sédition est sur le point d'éclater dans ses rangs; il lui importe d'augmenter encore la misère des soldats qui viennent de le battre, afin d'en triompher à son tour. Mais il ignore que le général français, loin de s'étonner des plaintes audacieuses des plus mutins, leur a montré du haut des monts qu'ils occupent les plaines qui sont à leurs pieds, en disant : « Soldats! voici les champs de la fertile Italie : l'abondance est devant vous, sachez la conquérir; sachez vaincre, et la victoire vous fournira demain tout ce qui vous manque aujourd'hui. » 1796.

Bientôt les Autrichiens reconnaissent l'effet produit par ces paroles. L'intrépide Augereau force les gorges de Millesimo. Les généraux Ménard et Joubert entourent quinze cents grenadiers autrichiens, commandés par le général Provera, et les somment de se rendre. Ceux-ci refusent et s'ouvrent un passage jusque sur le sommet de la montagne de Cosseria, où ils se retranchent dans un vieux château. Après la plus vigoureuse défense, ils mettent bas les armes devant les troupes que conduit Augereau. Pendant ce temps le général Argenteau, vivement pressé à Dego par la division Laharpe qui a passé la Bormida sous un feu meurtrier, par la brigade Cervoni et une colonne que dirige l'adjudant-général Boyer,

1796. essaie en vain de résister. Masséna accourt, attaque par le flanc les renforts qui viennent protéger la retraite ou plutôt la déroute d'Argenteau, les culbute et enlève cinq bataillons et vingt pièces de canon.

Ces triomphes ne suffisaient point à Bonaparte: la victoire doit être décisive. Il ordonnait au général Augereau de s'emparer des hauteurs de Monte-Zemolo, afin d'isoler les troupes piémontaises de l'armée autrichienne, quand le bruit d'un léger revers vient frapper ses oreilles. La division Labarpe, surprise par les Autrichiens, a fui devant eux et leur a abandonné Dego, sans songer même à défendre cette ville. Aussitôt le général en chef se met à la tête de la division Masséna, fond sur l'ennemi qui, fier de son premier succès, oppose une vigoureuse résistance, enlève Dego à la baïonnette, et fait poursuivre les vaincus par un escadron de chasseurs à cheval, conduits par l'adjudant-général Vignolles.

Les glorieuses journées de Millesimo et de Dego exaltèrent le courage des soldats français, et leur firent oublier toutes les privations qu'ils avaient supportées. Vingt-deux pièces de canon, quinze drapeaux, et douze mille Autrichiens tués ou prisonniers, étaient les brillans résultats de leur valeureuse conduite. Beaulieu fuyait vers Tortone, abandonnant aux Français le territoire de la république de Gênes, et s'isolant plus que

jamais des troupes piémontaises, qui bientôt allaient être attaquées par les vainqueurs dans le camp retranché de Cera. 1796.

Le directoire exécutif décerna des éloges publics au général en chef, à ses braves généraux et aux intrépides soldats qui avaient combattu sous leurs ordres. Ils excitèrent de nouveau l'émulation belliqueuse des divers régimens qui se regardaient déjà comme les maîtres de l'Italie, tant leur général avait su inspirer à tous les soldats le noble désir de s'immortaliser dans cette campagne. Douze jours suffirent pour vaincre les Piémontais et forcer le roi de Sardaigne à se séparer de la coalition.

Le général Colli avait concentré ses forces à Céva, où il espérait recevoir des secours. Les Français ne leur donnèrent pas le temps d'arriver. Augereau part précipitamment des hauteurs de Monte-Zemolo, il attaque et enlève les redoutes qui protégeaient le camp de Ceva, tandis que les généraux Serrurier et Rusca accouraient pour le seconder, et que Masséna cherchait à passer le Tanaro pour tourner l'armée piémontaise. Cette manœuvre, aussi bien exécutée que conçue, force Colli de se retirer à Mondovi, malgré un léger succès remporté sur la division Serrurier à Saint-Michel.

Suivis dans leur retraite par les généraux Guyeux, Fiorella et Dammartin, les Piémontais

1796. sont débusqués des hauteurs de Vico, traversent en désordre Mondovi, qu'ils abandonnent aux Français. Murat, aide-de-camp de Bonaparte, se met à leur poursuite, et se distingue par son audace à la tête du vingtième régiment de cavalerie.

Le général Colli, abandonné par Beaulieu, qui n'avait fait aucun mouvement pour se porter à son secours, quoiqu'il n'eût devant lui que la division Laharpe, avait pris position en arrière de la Stura, entre Coni et Cherasco. Les Français venaient de passer l'Elero, le Pesio, et occupaient Bene; Serrurier canonnait Fossano de l'autre côté de la Stura, sans en obtenir de résultat, tandis que Bonaparte en personne s'emparait de Cherasco.

La prise de cette place fut de la plus grande importance pour l'armée française; elle y trouva vingt-huit pièces de canon dont elle manquait, des munitions, des vivres. Par sa position au confluent de la Stura et du Tanaro, elle offrait un poste à l'abri d'un coup de main, dans lequel on pouvait établir les dépôts de première ligne. Colli, privé de ce point d'appui, se retire à la hâte pour couvrir Turin, dont les Français ne sont plus qu'à neuf lieues, abandonnant Fossano où Serrurier entre aussitôt pendant qu'Augereau, par un temps affreux, se rend maître d'Albe sans brûler une amorce.

Les progrès rapides des Français portent la terreur dans la cour de Sardaigne; elle sollicite un armistice, afin d'avoir le loisir de demander la paix au directoire exécutif. Bonaparte l'accorde, à condition qu'on lui livrera les places de Coni et de Tortone, et une étendue de terrain qui agrandissait les conquêtes et facilitait les communications avec Paris, se laissant en outre la liberté de passer le Pô à Valence. 1796.

Tandis qu'on traitait de cet armistice, Beaulieu, craignant d'être accusé, fait un mouvement pour se porter au secours de l'armée piémontaise; il lève son camp d'Acqui, mais trop tard, pour opérer une diversion favorable. A la nouvelle de l'armistice, il se retire pour couvrir le Milanais, évacuant avec la plus grande précipitation Acqui, Terzo, Varragio, Campo Freddo, Novi, Pozzolo, Nizza de la Pallia et Alexandrie, traverse le Pô et coupe le pont de Valence, se retranche sur le Tesein et à Pavie, et campe son armée pour s'opposer au passage des Français qu'il attend sur ce point.

Par une manœuvre savante autant que hardie, Bonaparte trompe son adversaire, passe audacieusement le Pô à Plaisance, rendant ainsi inutiles tous les préparatifs de défense du général ennemi. Le chef de brigade Lannes donne, durant ce passage, de nouvelles preuves de la brillante valeur, qui déjà l'ont fait remarquer dans l'armée.

1796. Beaulieu, instruit de la marche des Français, vole pour s'opposer à leur débarquement, tandis que le général Liptay, par ses ordres, se porte entre le Lambro et l'Adda, pour couvrir Pizzighetonne et Mantoue. Bonaparte avait traversé le Pô; il rencontre Liptay retranché dans Fombio; il l'attaque avec les troupes sous les ordres de l'adjudant-général Lanusse, du chef de brigade Lannes et les grenadiers commandés par le général Dallemagne. Fombio reste au pouvoir des Français après un sanglant combat, et Codogno est pris; la cavalerie poursuit les vaincus qui traversent précipitamment l'Adda.

Après ce triomphe, Bonaparte revient sur ses pas, calculant que Beaulieu en apprenant l'attaque contre Liptay, doit marcher à son secours, ignorant sa défaite. En effet, les Autrichiens fondent sur la division Labarpe, durant la nuit, pour reprendre Codogno. Labarpe monte précipitamment à cheval, atteint par un coup meurtrier, il expire sur le champ. Les Français alarmés par cette perte ne se défendaient que faiblement, lorsque Berthier accourt, les rallie, et culbute les troupes de Beaulieu qui essaye de se défendre dans Casal-Pusterlengo, et se voit forcé de se replier sur Lodi. Bonaparte vient, et lui livre la bataille à jamais mémorable de ce nom. Avant, il avait accordé un armistice à l'infant duc de Parme et de Plaisance, dont une des prin-

cipales conditions avait été la remise des tableaux précieux envoyés ensuite au Musée de Paris. 1796.

Beaulieu avait retranché à la hâte le pont de Lodi, pour rallier ses troupes sur ce point, comptant ne pas être attaqué dans une position qui lui paraissait inexpugnable. Il aurait dû pourtant se rappeler qu'il n'en est pas pour la valeur française. Tandis que des attaques simulées se font sur divers endroits, pour forcer le passage de l'Adda, Bonaparte arrive devant Lodi à la tête des divisions Augereau et Masséna. Sous une grêle de mitraille il fait lui-même la reconnaissance du pont, ordonne le passage : trente pièces de canon chargées à mitraille vomissaient la mort sur ce pont ; les grenadiers hésitent, les généraux s'élancent à leur tête, on les suit. Les Autrichiens épouvantés fuient de toutes parts, et la victoire vient couronner l'intrépidité française.

Pizzigithone s'était rendue, Cremone ouvrait ses portes, Beaulieu se réfugiait vers les remparts de Mantoue pour attendre des renforts au milieu des marais qui entourent cette place. Milan n'était plus défendu que par une faible garnison : Bonaparte se présente devant ses murs. Le peuple, toujours avide de contempler un héros, se précipite hors des portes et l'accueille avec des cris de joie, tandis que l'archiduc, sa famille et sa cour fuient l'approche des vainqueurs, et que le directoire exécutif

1796. signe à Paris la paix avec le roi de Sardaigne. De nouveaux trophées enlevés dans Milan partirent pour enrichir la capitale. Bonaparte voulait donner aux Français des preuves de ses triomphes : vingt-un drapeaux étaient joints à ces trésors des beaux-arts.

Pendant que Bonaparte s'occupait à Milan de traiter avec le duc de Modène et enrichissait encore notre musée, Beaulieu recevait des renforts. A peine le vainqueur de l'Italie en a-t-il l'avis, qu'il se prépare à marcher au combat, et se rend à Lodi pour réunir ses troupes. Mais, averti qu'une insurrection vient d'éclater dans la Lombardie, à et Milan dont la citadelle est encore au pouvoir de l'ennemi, il court aussitôt dans cette ville, suivi de plusieurs escadrons. Là, il prend des mesures si rigoureuses que le calme se rétablit sur-le-champ. Ensuite il vole à Pavie, foyer central de l'insurrection, fait briser les portes à coups de hache, disperse les rebelles, fait fusiller les membres de la municipalité, et envoie en otage à Paris deux cents des principaux habitans. Une pareille fermeté en impose et sauve les Français des nouvelles vêpres siciliennes, dont le signal allait se donner dans toute l'Italie. Elle ranime en outre le courage des partisans de la révolution française, et bientôt une république fait flotter ses couleurs sur les contrées où planait naguère l'aigle autrichienne.

Beaulieu redoutait l'approche des Français ; sa position sur l'Oglio ne lui parut point assez forte pour arrêter leur audace : il se retire derrière le Mincio, et emploie tous les secours de l'art, depuis le lac de Garda et Peschiera jusqu'à Mantoue pour rendre sa ligne de défense formidable. Bonaparte, après différentes manœuvres, afin de donner le change à l'ennemi, se dirige sur Borghetto pour y passer le Mincio. Les Autrichiens ne peuvent résister à la valeur française : ils repassent en désordre le pont et en coupent une arche. Tandis que sous le feu des batteries ennemies on la raccommode avec peine, le général Gardanne, à la tête de cinquante grenadiers, s'élance dans le fleuve, le traverse presque à la nage et aborde sur l'autre rive ; les Autrichiens croient voir la terrible colonne de Lodi ! ils fuient épouvantés. Le pont se rétablit de suite, alors les divisions marchent à l'ennemi, rallié entre Valeggio et Villafranca ; pendant ce temps Augereau se dirigeait vers Peschiera pour couper la retraite du Tyrol à Beaulieu ; mais celui-ci, averti de ce mouvement par ses éclaireurs, se retire aussitôt sur Castelnovo, laissant vingt bataillons de ses meilleures troupes dans Mantoue. Bientôt Rivoli et Castelnovo sont au pouvoir des Français. Vérone ouvre ses portes, et le passage de l'Adige n'offre plus d'obstacles à surmonter. Bonaparte forme le projet d'enlever Mantoue aux

1796. Autrichiens, c'est la dernière place qui leur reste en Italie : il ordonne, en conséquence, à ses divisions de se diriger vers cette ville. Beaulieu a prévu cet ordre; laissant ses troupes sur les hautes montagnes qui défendent l'entrée du Tyrol, ayant son avant-garde sur l'Adige, il est allé s'enfermer dans cette forteresse pour achever de la mettre en état de défense, tandis que les Français rassembleront les moyens de l'assiéger. Bientôt les troupes d'Augereau, après s'être emparées de Peschiera, arrivent devant Mantoue, enlèvent les postes extérieurs et le bourg de Ceriolo, dont un tambour de douze ans, par un trait d'audace qui se renouvelle depuis à Logrono, leur ouvre les portes malgré le feu des ennemis qui tirent sur lui. En même temps, le général en chef, à la tête de la division Serrurier, se dirigeait sur la Favorita, superbe palais des ducs de Mantoue, à une demi-lieue de cette place, dont le chef de brigade Lannes emportait à la baïonnette les faubourgs. Les Français dans l'enthousiasme que donne la victoire, voulaient livrer l'assaut, oubliant qu'on n'escalade pas des remparts garnis d'une artillerie formidable comme on franchit un pont. Déjà ils s'étaient formés en colonne; Bonaparte modéra leur ardeur, et leur fit prendre position pour former un étroit blocus.

Deux ennemis redoutables, plutôt par leur in-

fluence politique que par leur puissance, restaient 1796.
à soumettre en Italie, c'étaient le souverain pontife et le roi de Naples. Bonaparte s'apprêtait à marcher à la conquête de leurs états, lorsqu'un envoyé napolitain vint demander la paix. Une telle proposition fut acceptée aussitôt, mais les conditions furent à l'avantage de la France. Il ne restait plus que le pape qui eût pris part à la coalition des princes de l'Italie. Ses troupes n'étaient point à redouter, mais les Français avaient à venger le massacre de leur envoyé Hugon de Basseville, assassiné par la populace romaine en 1793. Augereau, en conséquence, passe le Pô à Borgo Forte et s'empare de Bologne. Le chateau d'Urbin se rend à l'adjudant-général Vignolles. Ferrare capitule, et Bonaparte qui a suivi le mouvement de ces troupes, en passant par Modène, trouve, dans ces trois forteresses, une artillerie suffisante pour assiéger Mantoue. En même temps le général Vaubois entrait à Reggio, et marchait sur Rome par Fiorenzola, Castel Guelfo et Parme, traversant les Apennins pour se porter à Pistoia.

La terreur s'empara des habitans de Rome à l'approche des troupes françaises. Le saint Père implora la paix, les conditions en furent sévères. Les légations de Bologne et de Ferrare déjà conquises, les côtes de l'Adriatique, depuis les embouchures du Pô, jusques y compris la citadelle



1796. d'Ancône, furent cédées aux vainqueurs qui reçurent en outre cent tableaux, statues, bustes ou vases et cinq cents manuscrits de la bibliothèque du Vatican, aux choix des commissaires désignés par le général en chef des Français.

Tandis que Bonaparte traitait d'une paix favorable à la France, une nouvelle insurrection éclatait dans les pays conquis. Le bourg d'Arquata, à cinq lieues de Tortone, venait d'être pris par les rebelles. Le général Lannes reçoit aussitôt l'ordre de marcher contre eux : il enlève Arquata à la baïonnette, fait fusiller tous les insurgés pris les armes à la main, brûle les maisons de ceux qui se sont échappés, et rétablit bientôt l'ordre par les mesures sévères qu'il emploie à l'égard des contrées qu'il parcourt rapidement avec sa colonne mobile.

Pareille rigueur est exercée, peu de temps après, envers les habitans de Lugo dans la Romagne, par le général Augereau, qui y rétablit également l'ordre en peu de jours, tandis que la citadelle de Milan capitule enfin, et que les Anglais sont chassés du port de Livourne par les troupes sous les ordres du général Vaubois.

Bonaparte n'avait plus à s'occuper que du siége de Mantoue; quittant Florence où il s'est rendu pour conférer avec le grand duc, il rejoint les divisions restées autour de Mantoue. Masséna, quelques jours auparavant, avait annoncé l'arri-

vée du général en chef par un succès. Les autrichiens étaient trop rapprochés de ses avant-postes ; il donne l'ordre au général Joubert de les chasser, en les attaquant par la Bocchera di Campion. Cet ordre est exécuté avec autant d'audace que d'intrépidité ; les grenadiers gravissent des rochers escarpés sans tirer, et culbutent les Autrichiens de leurs retranchemens. 1796.

A l'arrivée de Bonaparte, le siége de Mantoue se poussa vigoureusement. De nouveaux travaux furent faits, et plusieurs combats glorieux pour les armes françaises, livrés aux ennemis sortis de la place pour les détruire. La tranchée fut ouverte et poussée avec vigueur; plusieurs batteries jouèrent sur la ville, qu'elles eurent bientôt incendiée en différens endroits. Enfin, on pouvait espérer que, malgré la fermeté du gouverneur, on serait bientôt maître de cette place importante, lorsqu'on apprit qu'une armée autrichienne descendait des montagnes du Tyrol, et s'avançait vers Mantoue dans l'espoir de venger les défaites de Beaulieu.

On était à la fin de juillet. La longueur des jours favorisait la marche des colonnes, Wurmser parti de Trente, débouche des montagnes du Tyrol, et vient fondre sur la division Masséna, trop peu nombreuse pour résister aux forces qui l'attaquent. Le général Joubert qui occupait les positions retranchées de Brentino et de la Corona,

1796. entre la montagne de ce nom et l'Adige, résiste long-temps avec sa valeur accoutumée; mais sur le point d'être tourné par les troupes que commande Sebottendorf, il se retire sur Rivoli. Masséna suit sagement le mouvement rétrograde de son avant-garde, et se replie de Vérone sur Piavesano, entre Rivoli et Castel-Novo. En même temps la division Sauret, cédait Salo à l'ennemi, après la défense la plus opiniâtre; et, ne pouvant secourir Brescia, se retirait sur Dezenzano.

Les généraux Masséna et Sauret font prévenir le général en chef de l'approche de Wurmser et du résultat de sa première attaque. Bonaparte se décide aussitôt à marcher à la rencontre de cette armée et de celui qui remplace Beaulieu. Il lève le siége de Mantoue, abandonnant la grosse artillerie qu'il ne peut traîner à sa suite, rassemble ses divisions, et vole punir l'arrogante présomption du général autrichien, qui s'était flatté d'écraser la faible armée d'Italie avec les nombreuses phalanges qu'il amenait.

Mais pour parvenir à l'exécution de ses desseins, le vainqueur de Lodi doit repasser le Mincio. Il envoie l'ordre à la division Augereau de se retirer sur Roverbella, en rompant les ponts de Porto-Legnago, et d'y attendre une nouvelle destination. Bientôt Bonaparte est à Roverbella, et concerte avec Augereau un plan

d'attaque pour reprendre San-Marco, Brescia, 1796.
et rétablir avec Milan, les communications interceptées par la marche rapide de l'ennemi.

Les troupes ne tardent pas d'arriver sur le Mincio. Tandis qu'elles se rassemblent, le général Sauret reçoit l'ordre de marcher au secours du général Guyeux, renfermé avec un bataillon à Salo, dans un grand bâtiment où il s'est jeté, et qu'il défend avec une bravoure étonnante. Sauret retourne à Salo, culbute les ennemis, délivre Guyeux et son bataillon qui viennent de se couvrir de gloire, en combattant sans relâche et sans vivres depuis quarante-huit heures.

En même temps le général Dallemagne, à la tête de la trente-deuxième et soixante-douzième brigade, livre à Lonato un combat aussi long que meurtrier. Mais la victoire doit rester aux Français. Bonaparte dit en apprenant combien elle est disputée : « Je suis tranquille, la trente-deuxième est là. » Masséna vient, après ce succès, occuper Lonato et San-Marco ; tandis qu'Augereau chargeant lui-même à la tête de quatre cents chasseurs à cheval, enlevait Brescia aux Autrichiens.

Wurmser, enorgueilli de l'avantage que ses troupes avaient remporté à la Corona, s'avançait cependant avec précaution vers Mantoue. Il entra dans cette place aux acclamations de la garnison, le même jour que les généraux Sauret et

1796. Dallemagne, prouvaient à Lonato et Salo que les troupes venues nouvellement des bords du Rhin, n'étaient pas plus invincibles que celles de Beaulieu. L'équipage de siége et les approvisionnemens abandonnés par les Français étaient encore devant Mantoue ; Wurmser croît augmenter son triomphe en les faisant entrer avec appareil dans la place. Mais il est dérangé dans cette opération par l'annonce des revers qu'ont éprouvé ses armes : alors il songe à se rapprocher du général Quasdanowich, qu'il avait regardé comme suffisant pour forcer les Français à la retraite.

Wurmser se rend à Goito : son avant-garde pousse jusqu'à Castiglione que le général Valette a reçu l'ordre de défendre pour arrêter la marche du général en chef autrichien ; mais Valette à l'aspect des ennemis prend lâchement la fuite jusqu'à Monte-Chiaro, où il arrive avec une partie de sa troupe pour jeter l'épouvante dans la division Augereau, disant que le reste de ses soldats sont massacrés ou prisonniers. Heureusement il n'en était rien : Augereau donne le commandement des troupes fugitives au général Robert, et ordonne de les ramener à Castiglione.

Bonaparte survient, la lâcheté de Valette le décidait à changer son plan d'attaque, et à se retirer sur le Pô. Augereau s'y oppose, il est sûr de sa division : il conduit le général en chef dans les

rangs, tous les soldats, électrisés à sa vue, demandent à marcher à l'ennemi, et jurent, en montrant les hauteurs de Castiglione, d'y remporter la victoire ou de périr. Le signal du combat est donné, et l'ennemi fuit de nouveau devant la valeur française. 1796.

Le même jour, un engagement général avait lieu sur toute la ligne; les divisions Masséna, Sauret et la réserve, aux ordres de Kilmaine, battaient les Autrichiens sur tous les points. Bonaparte en personne, à la tête des dix-huitième et trente-deuxième demi-brigades de ligne, avait fondu sur l'ennemi et l'avait chassé devant lui comme le vent impétueux d'Arabie disperse le sable du désert.

Cependant, Wurmser était encore à redouter. A la tête de vingt-cinq mille hommes de troupes d'élite, il manœuvrait pour faire sa jonction avec Quasdanowich. Bonaparte se détermine sur-le-champ à se débarraser de ce dernier. Par une marche savamment combinée, il le contraint à se retirer dans les montagnes qui avoisinent Salo, tandis que, réunissant la division Serrurier et celle que le général Despinois a rassemblée à Brescia, il attaque Wurmser à Guidizzolo, sur la route qui conduit de Mantoue à Brescia. Une retraite adroitement faite par Augereau, attire le maréchal Wurmser sur Castiglione. Alors le général Fiorella qui commande

1796. en l'absence de Serrurier, débouche de Guidizzolo, pour prendre à revers la ligne ennemie, et manque de faire le général autrichien prisonnier. En même temps l'adjudant-général Leclerc enlevait les hauteurs et la tour de Solferino, à la tête de la cinquième demi-brigade de ligne qu'il amenait de Brescia. Ce dernier succès compromettait la position de Wurmser, il ordonne la retraite, passe précipitamment le Mincio dont il fait couper les ponts, et ne s'arrête qu'à Valeggio, maudissant la fortune de son jeune rival, qui, par cette victoire, assurait le sort de l'Italie.

Toutes les troupes firent des prodiges de valeur dans cette glorieuse journée. Les adjudans-généraux Verdier et Vignolles, le général Dallemagne, les chefs de bataillon Ballet et Songis reçurent de l'avancement.

Wurmser ne put pas se reposer long-temps; le surlendemain de la bataille de Castiglione, Augereau s'avance sur Borghetto pour canonner Valeggio, tandis que Masséna se dirige sur Peschiera, où l'ennemi commançait à retrancher son camp. Le général Victor, avec la dix-huitième demi-brigade, y culbute les troupes des généraux Liptay et Bayalitsch et détruit leurs ouvrages.

Ce nouveau revers détermine le maréchal autrichien à quitter la ligne du Mincio. Augereau venait de se porter sur Vérone, la division Ser-

rurier marchait pour le rejoindre. Bonaparte se met à la tête de cette division, et somme dès son arrivée, la place de se rendre. Le provéditeur vénitien demande vingt-quatre heures. Le général en chef, pour toute réponse, fait enfoncer les portes de la ville à coups de canon. Il était dix heures du soir : les grenadiers français se précipitent dans les rues la baïonnette en avant, se contentent de faire main basse sur les Autrichiens et de s'emparer de leurs bagages. Exemple de modération digne des plus grands éloges. Après cet exploit, la division Serrurier continue son mouvement par Marmirolo pour investir de nouveau Mantoue. Pendant ce temps, Masséna chassait devant lui le général Bayalitsch, et lui enlevait sept pièces de canon et les positions de Rivoli. Bonaparte, toujours infatigable, dirige des renforts sur la division Masséna, en donnant ordre à ce général de poursuivre sans relâche les Autrichiens jusque dans le Tyrol, tandis que par un mouvement combiné, Augereau attaquera Wurmser dans la vallée de l'Adige. 1796.

Un succès complet répond aux calculs du génie. Masséna fond sur les avant-postes ennemis à Monte-Baldo, à la Corona et à Préaboco, et les punit des revers qu'il a essuyés quatorze jours auparavant dans ces mêmes lieux. D'un autre côté, les généraux Sauret et Saint-Hilaire cul-

1796. butaient la brigade du prince de Reuss, et lui enlevaient Lodrono, six pièces de canon, onze cents prisonniers et ses bagages : tandis qu'Augereau chassait Wurmser jusques à Ala, et complétait ainsi les triomphes de Lonato et de Castiglione.

Des troupes tirées de l'armée des Alpes et de l'intérieur arrivaient pour renforcer les phalanges victorieuses. Trois mille Français prisonniers, habilement échangés pour un pareil nombre d'Autrichiens, augmentaient encore les rangs, et excitaient, par le récit de leurs souffrances, l'envie de punir les ennemis et de les vaincre de nouveau. L'occasion s'en présente bientôt. Bonaparte prend à peine le temps de donner quelques ordres pour étouffer une insurrection éclatée en Lombardie et dans la Romagne, à l'approche des Autrichiens. Il sait que quelques compagnies suffiront pour disperser de vils attroupemens conduits par quelques nobles et des prêtres; mais il s'occupe plus sérieusement de ceux nécessaires pour pousser le siége de Mantoue avec vigueur : ensuite il marche à l'ennemi.

Le Tyrol offrait à Wurmser un théâtre avantageux pour une guerre défensive, qui pouvait devenir funeste à l'armée française. Les positions occupées par les Autrichiens les mettaient à l'abri d'une attaque, en attendant de nombreux renforts : les officiers et même les soldats calcu-

laient ainsi, lorsque le général Lauer arrive au 1796.
quartier général de Wurmser, avec un plan d'opérations dicté par le cabinet de Vienne. Il ne s'agissait rien moins que de marcher encore une fois à la délivrance de Mantoue, bloquée de nouveau par la division Serrurier sous les ordres de Sahuguet. Vingt mille hommes seulement, commandés par Davidowich, devaient rester pour défendre les gorges du Tyrol. D'aussi fausses dispositions ne purent échapper à l'œil pénétrant de Bonaparte, il s'empresse d'en profiter : par une manœuvre habilement concertée, Masséna passe l'Adige au pont de Polo, le 2 septembre, et se dirige sur Trente par Ala, tandis que le général Vaubois débouche par Riva et Torbole, et qu'Augereau quitte Véronne, pour observer Wurmser vers Tiene et Bassano, et au besoin secourir Masséna.

Les divisions Vaubois et Masséna rencontrent l'ennemi. L'attaquer et le mettre en fuite fut l'affaire d'un moment : ce premier succès exalte encore le courage des soldats, ceux nouvellement arrivés surtout, brûlent de prouver à leurs frères d'armes, qu'ils sont dignes de servir dans leurs rangs. Les hauteurs de San-Marco sont enlevées ensuite par les troupes de Masséna, et Vaubois attaque le camp de Mori, sur la rive droite de l'Adige.

La résistance de l'ennemi, à San-Marco, est

1796. opiniâtre, Bonaparte qui ne connaît point d'obstacles fait charger sa cavalerie ; les Autrichiens ne peuvent résister au choc impétueux du premier régiment de hussards, ils se retirent sur Roveredo, d'où bientôt ils sont forcés de fuir après une perte considérable.

La France eut à regretter, dans ce glorieux combat, le brave général Dubois. Atteint de trois balles, en chargeant à la tête des hussards, il eut du moins la consolation, comme il le dit lui-même, de mourir en apprenant que les Français étaient vainqueurs.

L'attaque du camp de Mori fut également couronné de succès. Le général Wukassowich se retira sur la route de Trente, abandonnant à la division Vaubois trois pièces de canon et huit cents prisonniers, ainsi que ses blessés.

L'intention du général en chef était de laisser reposer, à Roveredo, la division Masséna ; mais ayant reconnu lui-même, à la tête de deux escadrons de cavalerie la position des troupes de Davidowich et de Wukassowich qui venaient d'opérer leur jonction, il veut profiter de la funeste impression produite par l'arrivée des vaincus. La division Masséna accourt au pas de charge, rien ne résiste à son ardeur impétueuse. Un défilé est franchi, des hauteurs escarpées sont emportées et les retranchemens forcés. Les Français ne se sont servis que de leurs baïonnettes, l'artillerie

seule a tonné sur les Autrichiens qui fuient épouvantés. Dans cette déroute des plus complètes, la voix des chefs est méconnue, les soldats errent à l'aventure, et Davidowich, arrivé sous les murs de Trente, peut à peine réunir la moitié de son armée vaincue à Caliano. 1796.

Près de huit mille prisonniers, vingt pièces de canon et sept drapeaux furent les glorieux trophées que la division Masséna offrit au général en chef, dans les journées de Roveredo et de Caliano : à ce dernier combat, le capitaine Bessière, des guides de Bonaparte, avec six hommes seulement s'empara de deux pièces de canon, après avoir tué les canonniers qui les défendaient.

Pendant la nuit, la division Vaubois se réunit aux vainqueurs. On marche sur Trente, et Bonaparte fait son entrée dans cette ville, que viennent d'abandonner les Autrichiens, pour chercher un refuge derrière le torrent de Lavis. Une telle position paraissait inattaquable. Un pont étroit, défendu par une nombreuse artillerie, est sur le torrent : les Français, à cet aspect, se rappellent le pont de Lodi; ils poussent d'avance des cris de triomphe. Le général Dallemagne, à la tête de la vingt-cinquième demi-brigade, s'élance sur le pont : une grêle de mitraille ne peut ralentir sa bouillante ardeur. La victoire couronne son audace ; Davidowich est forcé de se

1796. retirer précipitamment sur Salurn et Neumark, pour échapper au général Murat, qui traverse le torrent à gué avec le dixième de chasseurs, dont chaque cavalier porte un fantassin en croupe.

Ce combat mémorable fut signalé en outre par l'audace de l'adjudant-général Leclerc et celle du colonel Desaix, qui, suivis de douze carabiniers et de trois chasseurs, se jettent à la nage, et vont se placer en embuscade, à plus d'un quart de lieue sur les derrières de l'ennemi. Cent hussards et quatre cents fantassins ennemis donnent dans cette embuscade en fuyant, et mettent bas les armes devant dix-sept braves qui les conduisent au village de Lavis, et présentent ces prisonniers et un étendard au général en chef.

N'ayant plus à redouter Davidowich, qu'il fit observer cependant par la division du général Vaubois, établie dans une bonne position à Lavis, Bonaparte s'empresse d'assurer sa conquête, en confiant l'administration du Tyrol à l'ancien conseil aulique de la province, prenant toutes les mesures pour rétablir la tranquillité parmi les habitans : puis il se remet en marche pour aller combattre et vaincre Wurmser.

Des difficultés insurmontables avaient forcé la division Augereau de descendre dans la vallée de l'Adige, Bonaparte lui ordonne de se porter sur Levico dans celle de la Brenta. Masséna, en quit-

tant Trente, prit la même direction ; les deux divisions réunies marchèrent sur Primolano; l'avant-garde, commandée par le général Lanusse, rencontre un corps de Croates, retranchés dans ce village pour défendre l'entrée de la vallée. Il fond dessus, et les oblige à se retirer dans le fort de Covolo, où ils se défendent courageusement; mais la crainte d'être bientôt cerné par les troupes qui passent la Brenta, engage le colonel Cavasini à abandonner ce fort. Il était trop tard, pris en tête de sa colonne par le quatrième de dragons, et attaqué vigoureusement en queue par l'infanterie d'Augereau, le colonel fait mettre bas les armes à ses trois bataillons : dix pièces de canon, trois drapeaux et deux mille prisonniers, indemnisèrent la division Augereau de ne point avoir partagé la gloire des combats de Loveredo, Caliano et Lavis. 1796.

Wurmser, qui continuait sa route sur Vicence, pour arriver à Mantoue par ce détour, s'arrête à l'annonce de cet échec auquel il ne peut croire, regardant comme impossible que Bonaparte ait fait faire, par des chemins aussi difficiles, vingt lieues en deux jours à ses troupes. Bientôt il reconnut par expérience que son heureux rival n'avait qu'à ordonner : au lieu de réunir son armée, le vieux maréchal qui suivait toujours l'ancien système des morcellemens, fait prendre position aux généraux Quasdanowich et Sebottendorf, sur

1796. un plateau en avant de Bassano, parallèlement à la Brenta, dont ce plateau n'était éloigné que de deux mille pas de sa personne; il reste dans Bassano avec une réserve d'élite, envoyant trois bataillons vers Campo-Lungo, sur la rive droite de la Brenta, et trois autres au village de Solagna, sur la rive gauche.

Augereau attaque Solagna, tandis que Masséna est de l'autre côté de la rivière; bientôt une déroute complète rejette les Autrichiens sur le camp de Quasdanowich et sur Bassano, où ils sèment la terreur. Les deux divisions arrivent par des chemins opposés devant cette ville, et y entrent au pas de charge. Le pont de la Brenta est enlevé, et le maréchal Wurmser sur le point d'être pris : l'intrépidité de quelques vieux grenadiers sauve leur général. Quasdanowich déborde sur sa gauche, fuit dans le Frioul après un léger combat qui n'est point à son avantage.

Trois mille prisonniers, trente-cinq pièces de canon, cinq drapeaux, la majeure partie des bagages de l'armée ennemie, et deux équipages de pont également attelés, furent les résultats de ce combat, où le général Lannes enleva de sa main deux drapeaux. Les généraux Verdier et Saint-Hilaire, le chef de bataillon Frère, les capitaines Cassau et Gros de la quatrième demi-brigade de ligne et le capitaine Sporck furent remarqués.

Wurmser se retira vers Mantoue, en passant

par Vicence et Véronne, avec les débris d'une 1796.
armée qui comptait n'entrer qu'en triomphe dans ces villes, tandis qu'un bataillon fourni par Mazeros, que Wurmser avait tenu éloigné avec ses troupes dans la direction de Montebello, servait à protéger la fuite sur Legnago, du général Lauer, dont le plan de campagne n'avait pas obtenu les heureux résultats qu'il en attendait.

Bonaparte n'eut pas plutôt connu la direction que prenait Wurmser, qu'il marcha à sa poursuite pour l'anéantir avant son entrée dans Mantoue. Malgré la fatigue de ses troupes, il ordonne à Masséna de se porter rapidement sur Vicence : le général Augereau marche sur Padoue, tandis que des détachemens de la division Sahuguet sont distraits du blocus de Mantoue pour venir à la rencontre des Autrichiens et retarder leur marche.

Ce mouvement combiné par le génie de la victoire, assurait l'entière destruction des débris de l'armée de Wurmser, si un guide n'avait pas choisi le chemin le plus long, pour conduire Masséna de Ronco à Sanguinetto. Ce fâcheux contre-temps sauve les Autrichiens, qui, arrivés en force à Cerca, repoussent le général Murat et la brigade Pigeon, prêts à entrer dans ce village. Vainement Bonaparte était accouru au premier coup de canon à l'avant-garde : seul il ne pouvait s'opposer au passage des soldats de Wurmser. Le lendemain, tandis qu'Augereau sommait Legnago

1796. de se rendre, Masséna dépassait Cerca pour attaquer l'arrière-garde ennemie.

Enfin, le général autrichien arrêté devant Castellaro par les troupes de Sahuguet, n'avait aucun espoir d'échapper aux baïonnettes des vainqueurs, lorsqu'il apprit que le pont de Villimpenta sur la Molinella n'était point coupé. Aussitôt il se dirige de ce côté, laissant quelques escadrons vers Castellaro pour donner le change aux Français. Sahuguet reconnaît sa faute trop tard, il veut la réparer en envoyant le général Charton vers Villimpenta avec trois cents hommes pour retarder la marche de l'ennemi. Charton, après des prodiges de valeur, tombe frappé d'un coup mortel : ceux de ses soldats qui n'ont pas péri sont faits prisonniers. Après ce bien léger succès, que l'intrépidité de ces trois cents braves lui a fait payer chèrement, Wurmser entre sans obstacles dans Mantoue, aux acclamations de la garnison, qui ne croyait pas saluer un général vaincu.

Le même jour, Augereau entrait en vainqueur dans Legnago, et rendait la liberté aux prisonniers français faits au combat de Cerca.

C'est ainsi que l'erreur d'un guide et l'imprévoyance du général Sahuguet ou plutôt l'inexécution des ordres qu'il avait reçus du général en chef, empêchèrent Bonaparte de compléter la ruine des ennemis, et facilitèrent leur entrée

dans Mantoue. Le blocus de cette forteresse fut 1796.
aussitôt repris. Le 15 septembre, en même temps que le maréchal autrichien recevait les félicitations momentanées de la garnison, Augereau quitta Legnago pour s'approcher de Mantoue, et boucher les passages de Governolo aux débris de l'armée qui chercheraient à suivre Wurmser. Masséna s'arrêta à Castellaro et Sahuguet se porta sur la Favorite, où il ne put s'établir. Pendant la nuit, Masséna marche sur Due-Castelli pour surprendre l'ennemi; il réussit à pénétrer dans leur camp, mais la présence d'esprit de quelques officiers, arrête les Français, qui, bientôt chargés par des forces supérieures, sont obligés de se retirer.

Ces légers succès excitèrent la présomption naturelle aux Autrichiens. Wurmser crut que rien désormais ne saurait résister à ses troupes, il ordonne une sortie générale : un faible échec qu'éprouve la division Sahuguet, lui donne l'espoir du triomphe; mais Masséna accourt : ses colonnes tournent la plaine dans laquelle la cavalerie ennemie comptait faire de brillantes charges et fixent l'attention de Wurmser sur les ailes. C'est ce qu'attendait Bonaparte : il fait attaquer par le centre, culbute les Autrichiens et les force de rentrer précipitamment dans la place, abandonnant aux vainqueurs le faubourg de Saint-Georges et deux mille prisonniers.

1796. La prise de ce faubourg fournit à la dix-huitième légère l'occasion d'un fait d'armes qui lui attira les applaudissemens de l'armée : un de ses bataillons chargé par deux escadrons de cavalerie ne s'étonne point de leur attaque impétueuse, et fond au contraire si intrépidement sur eux, qu'elle les détruit et leur fait mettre bas les armes sans qu'il en échappe un seul. Les généraux Victor, Saint-Hilaire, Bertin, Murat, Mayer, Lannes, les colonels Leclerc, Payen, l'adjudant-général Belliard, le chef de bataillon Suchet de la dix-huitième de ligne, furent cités par Bonaparte comme s'étant plus particulièrement distingués.

Ce combat, où les Français déployèrent le courage et l'intrépidité dont ils avaient déjà donné tant de preuves, termina les opérations de Bonaparte contre Wurmser. Des soins plus importans l'appelaient à Milan : le général Kilmaine prit le commandement en chef des troupes employées au blocus. Quelques tentatives eurent lieu sur Governolo et le faubourg Saint-Georges, mais les Français firent si bonne contenance que l'ennemi n'osa pousser plus loin ces attaques ; celle sur le château de Prada leur devint plus funeste, ils y perdirent beaucoup de monde et laissèrent deux cent cinquante prisonniers entre les mains de la onzième et de la soixante-neuvième de ligne, le capitaine Magne, de cette

dernière demi-brigade, à lui seul, en prit dix-sept. 1796.

Bonaparte dès son arrivée à Milan, employa tous ses soins à mettre en mouvement les grands ressorts qui devaient doubler son armée, en armant les habitans de Modène, Reggio, Ferrare et Bologne, pour soutenir leur indépendance. Bientôt la Lombardie suivit cet exemple; des désordres, résultats inévitables de pareilles révolutions, commençaient à se commettre; Bonaparte s'empresse de les arrêter, et par cette sage conduite augmente encore le nombre de ses partisans.

Non content d'avoir changé en alliés les peuples, qui naguère regardaient encore les Français en ennemis, le vainqueur de Beaulieu et de Wurmser tourne ses regards vers les lieux qui l'ont vu naître. Il frémit à l'idée que les Anglais en sont maîtres, et prend des dispositions pour les en chasser : le général de division Gentili, son compatriote, est mis à la tête de cette entreprise; des troupes s'embarquent à Livourne sous les ordres de Casalta : elles abordent en Corse sur un point, tandis que Gentili débarque sur un autre. Les habitans accourent se ranger sous leurs ordres, les Anglais sont chassés de Bastia et de Saint-Florent par Casalta, Gentili délivre Ajaccio, patrie de Bonaparte, et bientôt la Corse, rendue à la France, ne compte plus un Anglais sur son territoire.

1796. Tandis que d'aussi puissans intérêts occupaient Bonaparte à Milan, l'Autriche, voulant venger les défaites essuyées par deux de ses meilleurs généraux, rassemblait une troisième armée dans le Tyrol, sous les ordres du feld-maréchal Alvinzi, dont les talens et la bravoure avaient été déjà mis à l'épreuve sur les bords du Rhin. Non content de faire marcher des troupes d'élite pour combattre les vainqueurs de l'Italie, le cabinet de Vienne mettait en usage tous les ressorts de la plus astucieuse politique afin de leur susciter des ennemis. Venise, Naples et Rome, étaient remplies d'agens qui ranimaient les anciennes espérances, et excitaient les peuples à s'armer contre les vainqueurs.

Bonaparte n'avait reçu que de bien faibles secours de la France, il trouva dans son vaste génie les ressources qui lui manquaient. Il savait que la levée du blocus de Mantoue était la première opération arrêtée dans le plan de campagne d'Alvinzi, en suivant à peu près la marche de Wurmser, lorsqu'il déboucha du Tyrol : il agit en conséquence. Masséna placé sur la Brenta se replia, suivant les instructions de Bonaparte, sur Vicence et Montebello, le 3 et 4 novembre, pour se réunir à Augereau qui venait des bords de l'Adige : tandis que le général Vaubois s'opposait aux débouchés du Tyrol à la jonction de Davidowich avec Alvinzi par les

gorges de la Brenta. Vaubois affaiblit ses troupes 1796.
en les partageant en deux corps, et fut cause de l'échec que les généraux Guyeux et Fiorella éprouvèrent à Segonzano; mais il sut le réparer en prenant position sur les hauteurs qui dominent le défilé de Caliano. Davidowich, par cette manœuvre, se trouvait séparé de la Brenta, c'est ce que Bonaparte attendait. A peine en est-il instruit, qu'il dirige Masséna sur Cittadella, et s'avance avec Augereau vers Bassano pour attaquer Alvinzi; par ce mouvement bien combiné de la part de l'ennemi, Masséna qui avait rencontré son avant-garde, allait être tourné et poussé sur la division du général autrichien Provera, par les colonnes de Quasdanowich, lorsque Augereau les rencontre à le Nove; apercevoir ces colonnes, fondre sur elles et les culbuter avant qu'elles se soient formées en bataille, fut aussi rapide que la pensée. Ce premier succès n'eut aucun résultat avantageux, les positions dans lesquelles se retirèrent les ennemis étaient trop formidables pour les attaquer avec une aussi faible armée. Bonaparte résolut en conséquence de les attirer sur les bords de l'Adige, les divisions Masséna et Augereau rétrogradèrent sur Véronne.

Pendant ce temps, Vaubois attaqué vigoureusement se défendait, avec une rare intrépidité, dans ses positions; mais, accablé par le nombre,

1796. après plusieurs jours de combats, il se vit forcé de se retirer pour prendre les positions de la Corona et de Rivoli, déjà illustrées par Masséna.

La retraite des Français sur Véronne persuade à Alvinzi que le vainqueur de l'Italie fuit devant lui, et déjà il se voit décerner ce titre. Vaine illusion! Le génie entreprenant de Bonaparte sait bientôt la dissiper. Les savantes manœuvres du combat de Caldiero, et le courage de ses soldats qui y luttent intrépidement contre les élémens et le feu des ennemis, prouvent au général autrichien qu'il est difficile de triomper des guerriers qui se sont fait une habitude de vaincre.

Kilmaine reçoit l'ordre de diriger trois mille hommes du blocus de Mantoue sur Véronne, et Vaubois celui de tenir à la Corona jusqu'à la dernière extrémité; les divisions Masséna et Augereau traversent l'Adige à Véronne et marchent sur Ronco. Le projet de Bonaparte était d'attaquer Alvinzi sur ses derrières, par cette manœuvre d'autant plus hardie, que le terrain sur lequel il allait combattre était un vaste marais coupé dans tous les sens par des canaux et des ruisseaux rapides, au milieu duquel les habitans avaient élevé des chaussées pour faciliter les communications. Le village d'Arcole est situé au centre de ce marais. Un pont sur un torrent nommé Alpon unit ce village à la digue qui y conduit : c'est sur cet étroit passage que Bona-

parte vient assaillir les Autrichiens ; en vain le 1796.
brave Augereau s'élance à la tête de sa division, tenant un drapeau à la main pour franchir le pont ; en vain, Bonaparte lui-même rappelle à ses grenadiers leur audace au pont de Lodi, et s'avance jusqu'au milieu du pont, la mitraille qui renverse tout ce qui l'entoure le force à rétrograder. Les généraux Lannes, Verdier, Bon Verne, Vignolles, Belliard ont été mis hors de combat : Murion, aide-de-camp du général en chef, a été tué à ses côtés. Bonaparte lui-même, jeté par son cheval dans le marais, doit son salut à l'intrépidité de quelques grenadiers qui font volte face par les ordres de Belliard.

Le général Guyeux qui avait passé l'Adige près d'Albaredo, s'avance sur Arcole par la gauche. Tandis que la retraite d'Augereau s'opère, il emporte le village. Pendant ce temps, Masséna enlevait Bionde et Porcil, et chassait devant lui les troupes de Provera.

Ce combat glorieux et meurtrier n'eut pour résultat que de sauver Véronne d'une attaque, dès le soir même Arcole avait été évacué. Le lendemain, oubliant combien ce terrible passage avait coûté à sa division, Augereau voulut reprendre Arcole. Il échoua de nouveau. Sept généraux et une foule de braves furent blessés dans cette imprudente entreprise. Bonaparte cherchait un autre passage sur l'Alpon, et Masséna battait en-

1796. core Provera à Porcil; enfin, un pont sur chevalets est construit, les diverses colonnes s'ébranlent, attaquent à la fois les Autrichiens : Masséna, par une marche hardie, à la tête de la dix-huitième de ligne, fond sur la queue des colonnes d'Alvinzi et les culbute dans le marais ; tandis qu'à la droite, Augereau combat avec son audace accoutumée. La position des ennemis les protégeait : Bonaparte se sert aussitôt d'un stratagème qui obtient le plus heureux résultat. Le lieutenant Hercule, de la compagnie des guides à cheval, reçoit l'ordre de tourner le marais par la droite, sans être aperçu, et de fondre sur le flanc des Autrichiens, en faisant sonner la charge par plusieurs trompettes. Cette attaque inattendue donne un moment d'hésitation aux ennemis, Augereau en profite, et la victoire n'est plus incertaine.

Alvinzi se retire sur Montebello, après une perte de dix mille hommes, emportant la plus haute idée de la valeur française, ainsi que du génie déployé par Bonaparte pendant les trois jours qu'ont duré cette bataille mémorable.

Vaubois venait d'éprouver un revers, il avait été contraint d'abandonner ses positions, et d'opérer sa retraite sur Compara. Le général Fiorella avait été fait prisonnier avec sept à huit cents hommes de sa brigade. Bonaparte, à ces nouvelles fâcheuses, marche sur les divisions de

Davidowich, faisant suivre Alvinzi par quelques escadrons de cavalerie pour cacher son mouvement. Masséna se porte vers Villafranca, où doit le joindre le général Vaubois. Augereau est chargé de couper la retraite du général autrichien, en descendant dans la vallée de l'Adige vers Dolce; mais Davidowich informé du désastre d'Alvinzi à Arcole, rétrograde sur-le-champ vers les montagnes, il essuie cependant la perte de deux régimens de son arrière-garde. 1796.

Bonaparte confie à Vaubois la poursuite de l'ennemi, et retourne sur ses pas pour faire face à Alvinzi, qui, s'étant aperçu qu'il n'était suivi que par quelques escadrons, avait deviné le mouvement sur Davidowich, et accourait à son secours. Surpris de rencontrer Bonaparte près de Vérone, il juge que l'activité de cet infatigable général déjouerait toutes ses combinaisons, il prend position sur la Brenta, établissant son quartier général à Bassano pour y attendre une saison moins rigoureuse. On était alors à la fin de novembre.

Wurmser n'avait pas voulu rester inactif en apprenant l'approche d'Alvinzi, il sortit de Mantoue, mais ce ne fut qu'après la bataille d'Arcole, et lorsque Kilmaine avait ramené au blocus les trois mille hommes détachés sur Vérone. Les Français étaient sur leurs gardes, après une perte de deux pièces de canon, un obusier et

1796. deux cents prisonniers, Wurmser rentra dans Mantoue, cette action fut la dernière de cette brillante campagne. Les Français et les Autrichiens harassés de fatigues, prirent des quartiers d'hiver : les premiers se reposant sur les lauriers qu'ils avaient cueillis, les seconds ne se rappelant qu'avec effroi leurs nombreuses défaites.

ARMÉES DE RHIN-ET-MOSSELLE, ET DE SAMBRE-ET-MEUSE.

Déjà la moitié de l'année était presque écoulée lorsque les foudres de la guerre tonnèrent de nouveau sur les bords du Rhin. Quoique l'armistice conclu entre les généraux Jourdan et Clairfait fût expiré, on se tenait de part et d'autre sur la défensive, attendant en silence le signal des combats. Cette inaction de l'Autriche provenait sans doute de la terreur que lui inspiraient les triomphes toujours croissans de l'armée d'Italie. Abandonnée par tous les princes qui avaient pris part à la coalition contre la France, le cabinet de Vienne devait trouver des ressources dans ses propres forces, à l'aide cependant de l'or de l'Angleterre, qui n'en fut jamais avare pour nuire à la nation française. De nombreux renforts avaient été envoyés à l'armée sur le Rhin, pour remplacer vingt-cinq mille hommes d'élite, dirigés sur l'Italie sous les ordres du feld-maréchal

Wurmser, qu'on regardait comme devant venger 1796.
les défaites de Beaulieu. Le prince Charles, frère de l'empereur, commandait en chef cette armée, qui, naguères, divisée en deux corps, était sous les ordres des généraux Clairfait et Wurmser. Ce prince était digne d'un tel commandement; son premier fait d'armes à Fleurus avait annoncé ce qu'il serait par la suite.

Les armées de Rhin-et-Moselle et de Sambre-et-Meuse opposées à celles du prince autrichien, se trouvaient inférieures en nombre. Jourdan commandait toujours la seconde, la première avait été mise sous les ordres du général Moreau, appelé de l'armée du nord pour remplacer Pichegru qui, avait donné sa démission, sa conscience lui reprochant sans doute les revers qu'il avait fait essuyer à des braves, depuis longtemps, accoutumés à des triomphes. Par suite d'un plan de campagne envoyé par le directoire, et corrigé en partie d'après les représentations des deux généraux en chef, Jourdan porte une partie de ses troupes sur la rive droite du Rhin, le 30 mai, par Dusseldorf; son avant-garde passe l'Agger et s'avance sur la Sieg, défendue par la droite de l'armée autrichienne aux ordres du duc de Wurtemberg, qui accourt d'Altenkirchen avec six bataillons et quatorze escadrons pour soutenir les troupes postées sur la Sieg. Il était trop tard, elles étaient déjà culbutées : les géné-

1796. raux Lefèvre, Collaud et Soult, sur d'autres points de la même rivière, avaient remporté de pareils avantages. Le premier jour de la reprise des hostilités, les Français avaient fait éprouver une perte de plus de deux mille hommes aux ennemis. Un pareil début était fait pour enflammer tous les courages; les jours suivans furent signalés par de nouveaux succès. Le combat d'Altenkirchen prouve aux Autrichiens que le repos n'a point amolli le courage de leurs intrépides adversaires. Dans ce combat, la conduite du chef d'escadron Richepanse fut si brillante, que Scherer prit sur lui de le nommer général de brigade sur le champ de bataille. Quatre drapeaux, douze pièces de canon et mille prisonniers furent les trophées qui attestèrent la victoire d'Altenkirchen. Les colonnes autrichiennes battaient en retraite sur tous les points, abandonnant leurs bagages et d'immenses magasins aux vainqueurs, qui, peu accoutumés à une pareille abondance, se félicitaient chaque jour de la reprise des hostilités, et poussaient gaîment leurs ennemis jusque sur la rive gauche de la Lahn, où le général Waters-leben remplaça le duc de Wurtemberg.

Comme le directoire l'avait prévu dans son plan, le prince Charles, en apprenant l'échec essuyé par son aile droite, vola à son secours en repassant sur la rive droite du Rhin. Alors Jourdan qui ne redoutait plus d'être attaqué sur

la Nahe par des forces trop supérieures, put 1796.
s'avancer pour soutenir Kléber, avec les divisions Bernadotte, Championnet et Grenier. Malgré un détour de deux journées de marche, Jourdan arrive sur la Lahn, en même temps que le prince Charles, dont toutes les forces ne sont point encore réunies. C'était une occasion favorable pour l'attaquer : Jourdan la néglige, et s'en repent bientôt. Le combat de Wetzlar, lui annonce que trop de circonspection lui a fait perdre les moyens de battre un ennemi aussi actif que l'archiduc. Les Français, malgré toute leur valeur, ne peuvent résister au nombre, et surtout à un innombrable essaim de cavalerie, principale force des Autrichiens : il fallut battre en retraite ; mais le but projeté était rempli, les masses imposantes de l'ennemi étaient sur la rive droite. L'armée de Rhin-et-Moselle se trouvait à même d'effectuer le passage du fleuve, tandis que Jourdan repasse le Rhin sur le pont de Neuwied, sans éprouver de nouvelles pertes, grâce à la bonne contenance de la division Bernadotte. Kléber, moins heureux, éprouve un échec à Uckerad, où il s'est arrêté une journée sans nécessité ; mais l'intrépidité déployée par ses soldats, dans ce combat, empêche les Autrichiens de les attaquer de nouveau. Les divisions Lefèvre et Collaud se retirent dans leurs positions derrière la Wipper, afin de couvrir Dusseldorf, la

1796. division du général Bonnard passe le Rhin à Bonn et à Cologne.

La marche du prince Charles sur la Lahn, avait forcé Wurmser, qui n'était point encore parti pour l'Italie, à abandonner ses positions de Kayserlautern, Neustadt, Tripstadt et Spire, ne laissant que vingt mille hommes sur la rive gauche du Rhin, pour défendre la tête du pont de Manheim. Moreau se met aussitôt en mouvement pour effectuer le passage du fleuve près de Strasbourg. Mais afin de cacher sa marche aux ennemis, il ordonne une attaque générale; elle est couronnée du succès. Les Autrichiens repoussés de toutes leurs positions sur la Rehbach, sont forcés de se retirer sous la protection du camp retranché de la tête du pont. Sans inquiétude alors sur les intentions ultérieures des ennemis, Moreau laisse une forte division pour les contenir, et dirige le restant de ses troupes sur Strasbourg, laissant ignorer, même aux généraux, le but de ce mouvement. Tout avait été disposé en secret pour le passage. Dans la nuit du 23 au 24 juin, plusieurs fausses attaques ont lieu sur la ligne du Rhin, tandis qu'en silence on aborde sur la rive droite et qu'on s'empare des redoutes qui défendent Kehl, avec l'audace qui caractérise le soldat français. A dix heures du matin, on était maître de tous les postes, et l'on poursuivait déjà les ennemis sur la route d'Offenbourg. La

prudence et le courage du général Desaix contribuèrent beaucoup au succès de ce passage. C'est lui qui dirigeait les troupes qui combattirent si vaillamment dans cette journée. Bientôt un pont se construisit sur le Rhin, et les divisions furent réunies sur la rive droite. Moreau pouvait sur-le-champ se mettre à la poursuite des Autrichiens, il se contenta de faire pousser quelques reconnaissances, et perdit l'occasion de combattre les troupes renfermées dans le camp de Wilstadt. Deux jours après, ce camp était évacué. Enfin, Moreau se décide le 27 à mettre ses divisions en mouvement pour attaquer les troupes de Souabe aux ordres du général Stain. Trop de lenteur dans la marche des colonnes et le mauvais temps qui survient, favorisent la retraite de Stain que le duc d'Enghien protège avec un détachement de l'armée de Condé. 1796.

Tandis que les troupes de Souabe se retiraient en bon ordre dans la vallée de la Kintzig, le général Latour quittait Manheim pour s'opposer aux progrès de Moreau. Mais trop de lenteur dans ses opérations et de faux calculs, donnent le temps aux Français de remporter une victoire sur la Renchen. Desaix y cueillit de nouveaux lauriers. Deux bataillons de la 97ᵉ demi-brigade, chargés de toutes parts par les cuirassiers ennemis, surent si bien diriger leur feu, qu'ils les forcèrent à prendre la fuite après une perte énorme. Le général

1796. Sainte-Suzanne, le chef de brigade Fauconnet et l'adjudant-général Levasseur contribuèrent au succès de cette journée qui fut suivi d'une déroute complète pour l'ennemi.

Moreau ne profite point encore de sa victoire, il perd six jours à réorganiser son armée. Les soldats brûlaient de combattre. Enfin le général Laroche reçoit l'ordre de s'emparer de la vallée de la Renchen, et d'occuper le revers des montagnes noires. Il s'en acquitte avec autant de bravoure que de zèle à la tête de la 21e légère, vingt et une pièces de canon sont abandonnées par les ennemis dans le fort de Freudenstadt, que Laroche emporte à la baïonnette. Le même jour, le général Sainte-Suzanne chassait les Autrichiens du village d'Oos, et le général Delmas les forçait à se replier sur la route de Rastadt.

Pendant ce temps de nouvelles cohortes renforçaient les ennemis. Le prince Charles avait donné des ordres pour hâter leur arrivée, appréciant l'importance de s'opposer à la marche victorieuse de l'armée du Rhin-et-Moselle, qui favorisait les opérations de celle de Sambre-et-Meuse, et faisait un nouveau mouvement sur la rive droite pour opérer leur jonction sur le Necker. Lui-même accourt avec sa cavalerie pour secourir le général Latour et livrer bataille à Moreau dans les plaines de la Mug. Heureusement le général français se décide à attaquer

avant l'arrivée des troupes de l'archiduc. Après 1796. s'être vu long-temps disputer la victoire, il reste enfin maître du champ de bataille et des villes de Gerspach, Loffenau et Rastadt. Le général Latour se retire pendant la nuit sur Etlingen.

Le succès du combat de Rastadt, n'avait point excité la lenteur du général français, il temporisa de nouveau, et donna le temps au prince Charles d'arriver avec d'autres renforts au secours de son lieutenant. Bientôt Moreau perdit sa supériorité numérique, et l'archiduc, habile à profiter de cet avantage, allait l'attaquer, lorsqu'il ordonna de marcher aux ennemis. Ce ne fut point contre toute la ligne des Autrichiens que le vainqueur dirigea les troupes. Il manœuvra sur leur aile gauche et la culbuta vers Etlingen par la prudence et l'audace avec lesquelles le général Saint-Cyr s'empara des redoutables retranchemens de Rothensohl. Les efforts de Desaix sur Malsch, n'étaient pas couronnés du même succès. Ce village, pris et repris trois fois, resta aux ennemis sur les dix heures du soir, quoique leur perte fût plus considérable que celle des Français.

Cependant le prince Charles ne jugea point à propos de garder Malsbach. Il se retira sur Pforzheim en apprenant l'issue de l'attaque sur Rothensolh et les progrès de l'armée de Sambre-et-Meuse, qui après avoir traversé le Rhin, s'était

1796. portée rapidement jusque sur le Mein. Moreau porta alors le centre des troupes de Desaix à Etlingen, qui donna son nom au combat de Rothensohl et de Malsch. Le général Saint-Cyr occupa les bords de l'Enz jusqu'à Neuenburg.

Jourdan, en apprenant le départ du prince Charles pour le Haut-Rhin, résolut de passer de nouveau ce fleuve afin de faire une diversion en faveur de Moreau, et d'attaquer le général Watersleben sur le Lahn. Il donne ses ordres en conséquence. Tandis que Marceau, avec une partie de ses troupes, resserrera la garnison de Mayence sur la rive gauche du Rhin, le général Kléber, avec les divisions Lefèvre et Collaud, s'avancera de Dusseldorf sur la Wipper, et opérera sa jonction avec le corps d'armée principal conduit par Jourdan, qui effectuera son passage à Neuwied. La division Grenier et la réserve du général Bonaud partie de Cologne, se réuniront à la division Collaud.

Kléber effectue son mouvement le 2 juillet, l'adjudant-général Ney commande l'avant-garde, il chasse impétueusement devant lui tout ce qui voudrait s'opposer à sa marche, l'Agger et la Sieg sont passés à gué, la cavalerie porte des fantassins en croupe.

En même temps, trois compagnie de grenadiers de la division Championnet traversent le Rhin, sous le feu d'une batterie de vingt-quatre

pièces de canon, abordent sur la rive droite et enlèvent Neuwied au pas de charge. Le chef de bataillon Cauchard les dirige. Vainement les Autrichiens essayent de résister, ils sont forcés de fuir en désordre. Trois autres compagnies, sous les ordres du chef de bataillon Maréchal, viennent se joindre à Cauchard, qui marche sur la redoute en avant d'Heddesdorf, et s'en empare avec audace, tandis que le chef de bataillon Winten, avec trois nouvelles compagnies de grenadiers, attaquent et pénètrent avec une égale intrépidité dans le village d'Heddesdorf, chassent l'ennemi et le poursuivent dans sa fuite. 1796.

Sur un autre point, l'adjudant-général Mineur, de la division Bernadotte, secondé par Maison, Couroux et Maurin débarque avec quatre cents hommes, enlève en moins de dix minutes le village et la redoute de Bendorf, et s'y défend ensuite pendant six heures, pour donner le temps à des renforts de venir chasser les nombreux ennemis qui l'attaquent avec fureur.

Ce prélude présageait de glorieux succès. Les jours suivans ne le démentirent point, Ney disperse à Salzberg l'avant garde ennemie; Championnet, contraint l'arrière-garde du général Werneck à précipiter sa marche sur Limburg; tandis que Lefèvre bat complètement le général Kray dans le combat de Wildendorf. Jourdan veut mettre à profit le noble enthousiasme de ses trou-

1796. pes, il se prépare à attaquer Watersleben dans son camp, retranché de Neukirchen. Le général autrichien ne l'attend pas, il se retire sur Wetzlar en suivant la rive gauche de la Lahn.

Un nouveau succès de Bernadotte force le général Werneck à abandonner Limburg et à fuir vers Nauheim, dans la crainte d'être jeté sur le Rhin. Jourdan s'approche de Wetzlar. Le général Championnet enlève d'un coup de main Runkel. Les Autrichiens battent en retraite de nouveau. Werneck, atteint par Championnet, cherche en vain à résister, le 12e régiment de dragons et le 13e de chasseurs chargent si impétueusement ses cuirassiers, qu'il se voit bientôt contraint de prendre position en arrière du fort de Kœnigstein. Le général Grenier chasse les ennemis de Weilburg. Kléber voit son avant-garde triompher à Niéder-Merle, et le courageux Ney s'y couvrir d'une gloire nouvelle, à la tête de la vingtième légère, après avoir combattu long-temps des forces supérieures avec ses braves cavaliers. En vain le général Kray veut reprendre le village de Niéder-Merle, les Français sont encore vainqueurs dans ce combat opiniâtre, et Watersleben poursuit son mouvement rétrograde sur Wilstadt et Rosbach.

Kray se retire à Friedberg, où bientôt, par ordre du prince Charles, le général Watersleben vient attaquer les Français et augmente la mois-

son de lauriers des divisions Collaud et Lefeb- 1796.
vre, qui font essuyer aux Autrichiens une perte de douze cents hommes, trois pièces de canon et un drapeau et les contraignent à se retirer précipitamment sur Francfort pour y passer le Mein. Attaqués bientôt par Kléber dans cette ville, ils la livrent aux Français après un armistice de quarante-huit heures qui leur donne le temps de prendre des positions formidables sur le Haut-Mein, tandis que la division Championnet forme l'investissemept de Kœnigstein.

Pendant que Jourdan accordait si mal à propos ce court armistice aux Autrichiens, le général Moreau ne se départait pas de son système, et donnait, par sa lenteur, le temps au prince Charles de combiner à Pforzheim le plan qui devait devenir si funeste aux deux armées du Rhin. Il consistait *à disputer le terrain pied à pied, sans accepter de bataille; à profiter de la première occasion pour réunir ses troupes divisées, et se jeter avec supériorité, ou au moins à forces égales sur une des deux armées ennemies.* D'après ce plan, les bords du Danube devaient devenir le théâtre de ses opérations. C'est aussi vers ce fleuve qu'il se dirige, lorsque Moreau se détermine enfin à marcher sur Pforzheim.

Durant l'inaction du général en chef, le général Ferino, qui déjà aurait dû être en mouvement, et le général Duhesme, s'emparaient avec

1796. autant de bonheur que de bravoure de la vallée de Kintzig. Le général Jordy fit attaquer constamment à la baïonnette.

Le prince Charles venait de passer le Necker, ne laissant sur la rive gauche de ce fleuve, qu'un corps de troupe pour contenir les Français et défendre Stuttgard, abandonné après une vigoureuse résistance à la division Saint-Cyr.

Retranchés derrière cette ville, les ennemis occupaient une forte position à Esslingen et Canstadt; Moreau manœuvre pour les tourner, et s'éloigne de Canstadt, tandis que le général Taponnier s'empare avec audace de cette ville, et culbute les Autrichiens qu'il n'ose poursuivre, n'étant pas soutenu. Moreau pouvait forcer le passage en accourant vers le général Taponnier, il n'en fit rien, et persista à traverser le Necker au-dessus d'Esslingen. Pendant ce temps, le prince Charles, abandonné par les princes de Souabe et de Wurtemberg, qui venaient de conclure un armistice avec la France, afin de traiter de la paix, se jetait à la hâte dans les montagnes, dont Moreau voulait s'emparer.

Les Français suivent le mouvement de l'archiduc, l'atteignent enfin après plusieurs jours de manœuvres, et restent maîtres du champ de bataille de Heresheim, après s'être vu disputer long-temps la victoire. Le prince Charles passe le Danube à Donawerth.

Tandis que l'armée du Rhin-et-Moselle s'avançait sur le Danube, Jourdan, après avoir donné quelque repos à celle de Sambre-et-Meuse, marchait sur Wurtzburg, où s'était retranché le général Watersleben. Marceau entraît à Kœnigstein et le général Hardy battait la garnison de Mayence qui avait voulu s'emparer des bois de Winterheim. Le général Lefèvre poursuivait Werneck sur la Kintz, Collaud suivait la même direction. 1796.

Aschaffenburg est au pouvoir de Bernadotte. Schwimfurt est pris par l'adjudant-général Mortier, et Wurtzburg est abondonné par Watersleben, qui est à peine suivi dans sa retraite précipitée. Dans Wurtzburg, seulement, Jourdan eut connaissance des progrès de l'armée du Rhin-et-Moselle; ne craignant plus alors d'être inquiété sur ses derrières, par le prince Charles, il résolut de marcher en avant, mais une maladie l'empêcha d'exécuter ce projet. Kléber fut chargé de le remplacer : aussi circonspect que Moreau, ce général n'agit pas avec la vigueur nécessaire dans une telle circonstance. Watersleben eut le temps de se retirer à Bamberg pour couvrir les frontières de la Bohême. Plusieurs combats glorieux pour nos troupes eurent lieu durant cette retraite, Ney s'y distingua de nouveau. La prise de Bamberg faillit être funeste aux avant-gardes des divisions Championnet et Grenier, mais se-

1796. courues à temps, elles forcèrent l'ennemi à évacuer cette ville avec précipitation.

Par un changement de front en arrière, Watersleben se mit à même d'opérer sa jonction avec l'archiduc, par Nordlingen, couvrit son front par la Wisent, appuyant sa gauche à Forcheim et sa droite à la Rednitz. Kléber l'attaque dans cette position, après une conversion à droite, faite en plusieurs jours et n'obtient qu'un résultat insignifiant, qui coûte beaucoup de sang de part et d'autre. La bravoure et l'intelligence de Ney assurent le triomphe aux Français. Scherer le nomme général de brigade sur le champ de bataille. Le soir même de cette affaire et de la prise de Forcheim, le général Jourdan reprit le commandement de l'armée. Il n'osa point opérer sa jonction avec Moreau, et poursuivit Watersleben sur Nurenberg dont Bernadotte s'empara. Ney, avec un faible détachement, força le commandant de Rothenberg d'ouvrir ses portes.

Afin de donner le temps au prince Charles d'arriver avec des renforts, le général Watersleben ordonne au général Kray de s'opposer vigoureusement à la marche des Français. Plusieurs combats ont lieu : celui de Sulzbach est long et meurtrier, enfin l'ennemi est poussé jusque derrière la Nab, qui oppose une barrière à la marche victorieuse de Jourdan. Le Danube, de son

côté, arrête également les progrès de l'armée de Rhin-et-Moselle. 1796.

Le prince Charles, après avoir fait brûler les ponts sur le Lech, avait remis le commandement de son aile gauche au général Latour, et s'était porté avec vingt-huit mille hommes au secours de Watersleben. Moreau, loin de le suivre pour opérer sa jonction avec l'armée de Sambre-et-Meuse et la soutenir, s'avance mal-à-propos en Bavière, comptant par ce mouvement faire une diversion favorable à Jourdan. Les événemens lui prouvèrent qu'il avait peu calculé cette manœuvre, et que l'archiduc, fidèle à son plan de campagne avait tout prévu, lorsqu'il dit au général Latour en le quittant : *Que Moreau aille jusqu'à Vienne, peu m'importe, pourvu que je batte Jourdan.*

Le 19 août, il passe le Danube à Hochstadt, Dillingen et Laningen. La Zusara est traversée, les divisions françaises avancent sur le Lech, et repoussent vigoureusement les Autrichiens qui essaient d'en défendre le passage. Le combat de Friedberg vient ajouter de nouveaux lauriers à ceux cueillis dans les journées précédentes. Deux drapeaux, dix-sept pièces de canon et deux mille prisonniers laissés entre les mains des vainqueurs attestent la déroute de l'ennemi sur la route de Munich. La victoire coûte plus cher à l'affaire de Greisenfeld, long-temps disputée, elle

1796. est due enfin à l'audace des troupes sous les ordres de Desaix, et les ponts sur l'Iser sont au pouvoir des Français, qui occupent Mosbourg, Mainbourg et Neustadt. Le général Delmas était devant Ingolstadt.

Après de tels succès on comptait voir Moreau se diriger par Munich sur le Tyrol pour faire sa jonction avec l'armée d'Italie. Il change de marche tout-à-coup, inquiet sans doute sur le sort de l'armée de Sambre-et-Meuse, et détache la division Desaix sur Nurenberg pour avoir des nouvelles de Jourdan, dont les gazettes allemandes annoncent déjà la retraite. Il repasse le Danube à Neuburg, son aile droite se repliant sur Friedberg. Latour suit ce mouvement rétrograde, tombe sur les Français à l'improviste vers Neuburg et croit à leur déroute, lorsque l'intrépidité des généraux Delmas, Oudinot et Dubesme protège la retraite.

Pendant que Moreau se retirait sur le Danube, une colonne, détachée par le prince Charles, marchait contre les Français laissés pour observer Philisbourg et Manheim. Le général Scherb, averti à temps de ce mouvement offensif, se retire à Kehl par Radstadt en passant sur le corps de plusieurs détachemens autrichiens qui veulent s'opposer à sa retraite. Surpris sous le canon de Kehl par l'ennemi, il reprend ce village après un combat opiniâtre qui fait le plus grand honneur

à la bravoure de de la soixante-huitième demi-brigade, et au bataillon d'ouvriers accourus de Strasbourg. 1796.

Le général Latour suivait Moreau pas à pas sans oser l'attaquer. Le 24 septembre les Français passaient l'Iller sans obstacles, Desaix s'était réuni au reste de sa division après sa reconnaissance sur Nurenber, et secondait, dans le combat de Biberach les belles dispositions du général en chef, dont le triomphe fut complet et décisif. La prise de dix-huit pièces de canon, deux drapeaux et quatre mille prisonniers signalèrent cette victoire sans assurer cependant la retraite des Français, qui se jetèrent dans le Val-d'Enfer pour échapper à l'archiduc, dont les colonnes victorieuses, après avoir tenté un coup de main sur Landau, s'avançaient à marches forcées. Les Autrichiens essayèrent de disputer le passage, le général Saint-Cyr les eut bientôt culbutés, et rappela à Latour, la journée de Bibcrach, dans la vallée de Neudstadt. La retraite à travers un pays que les plus grands capitaines avaient toujours regardé comme impraticable, eut lieu sans d'autres obstacles que ceux de la nature du terrain. L'intrépidité et la constance des soldats, l'active intelligence des officiers et les savantes combinaisons de leur général en chef, sauvèrent à la France le désastre de perdre une armée qui avait donné tant de preuves de bravoure.

1796. A sa sortie du val d'Enfer, Moreau voulut se porter sur Kehl. Mais le prince Charles s'était avancé pour lui couper le passage et le forcer à repasser le Rhin sur-le-champ. Vainement les Français combattent avec leur valeur accoutumée sur l'Elz, et compensent la perte du brave Beaupuy, surnommé par les soldats le Bayard de la république française, par les blessures qui mettent hors de combat le général Watersleben. Moreau accablé par le nombre est contraint de faire évacuer Emmedingen et de se retirer derrière l'Elz. Il renonce alors au projet de s'avancer sur le Brisgaw, et se dirige vers Huningue. L'archiduc fait occuper Fribourg. Les Français, avant de repasser le fleuve qui borde leur frontière, veulent encore une fois faire sentir à leurs ennemis le poids de leurs armes. La bataille de Schliengen est livrée, mais elle n'a point de résultat décisif. Un orage épouvantable survenu à l'entrée de la nuit, sépare les combattans. Le lendemain, les Autrichiens laissent Moreau achever une retraite qui le couvre à jamais de gloire, et fait connaître à l'Europe ses talens militaires. Le Rhin est mis entre les deux armées.

Jourdan de son côté s'était aussi retiré sur le Rhin. L'isolement dans lequel l'avait laissé Moreau, et l'arrivée du prince Charles le contraignirent d'abandonner les rives de la Nab pour rétrograder sur Schweinfurt, malgré les succès

remportés par la division Bernadotte, à Teining 1796.
et Neumarck, sur les Autrichiens, qui avaient cherché à l'inquiéter dans sa retraite. Le combat d'Amberg que Jourdan ne put éviter, fut de nouveau glorieux pour les armes françaises, Ney s'y distingua encore par son audace. Dans ce combat, deux bataillons de la vingt-troisième demi-brigade, commandés par Deshayes, se voyant entourés d'ennemis, et sans espoir de secours, jurent de mourir plutôt que de se rendre. Long-temps, ils résistent, mais accablés par le nombre, couverts de sang et de blessures, épuisés par un combat aussi long qu'opiniâtre, ils tombent au pouvoir de l'ennemi, étonné d'une résistance si brillante.

Nurenberg se trouvant occupé par les Autrichiens, Jourdan se dirige sur Bamberg et arrive à Schweinfurt, après plusieurs combats, dans lesquels son arrière-garde, toujours commandée par l'intrépide Ney, sut repousser constamment les assaillans. Là, il apprend les succès de Moreau sur le Lech : les soldats s'enflamment d'une nouvelle ardeur à ces nouvelles, ils demandent à marcher à l'ennemi; Jourdan qui quittait à regret la Franconie, forme la résolution de ne point céder le terrain sans combattre, et reprend la route de Wurtburg en passant par le défilé de Kornach. Déjà le souvenir de Fleurus vient sourire à l'imagination du général en chef, déjà il

1796. voit la couronne triomphale se tresser pour ceindre de nouveau son front, lorsque les masses formidables qui s'avancent, dissipent son illusion et le forcent à se retirer sur le Lahn, après une bataille, dans laquelle toutes ses troupes ne démentent point la belliqueuse ardeur qui présageait un succès; mais le courage souvent est forcé de céder au nombre.

De Wurtzburg, Jourdan se rend à Arnstein et passe par les montagnes de Fulde, pour arriver plutôt dans les positions sur le Lahn, sans être inquiété dans ces défilés difficiles. Quelques coureurs ennemis se présentent seulement à la suite de l'arrière-garde que Ney rend toujours redoutable. Les divisions Lefèvre et Bonnaud restèrent en avant de Wetzlar, les autres troupes sont placées derrière le fleuve pour s'y reposer en attendant l'arrivée de la division Marceau, que le général en chef a rappelée.

Les blocus de Mayence et d'Ehrenbreitstein étaient levés, le prince Charles alors se dirige contre Jourdan pour le forcer à passer de l'autre côté du Rhin, avant de marcher sur Moreau. Il attaque les Français à Limburg, Giessen et Wetzlar, ne dirigeant ses efforts cependant que vers cette première ville; force les lignes, et contraint Jourdan à se retirer sur Altenkirchen, non sans avoir éprouvé combien la valeur française est redoutable. Le général Bonnaud, dan-

gereusement blessé dans cette affaire, mourut 1796.
quelques mois après. Bientôt Marceau devait éprouver le même sort; prêt à passer le défilé d'Altenkirchen, il est frappé d'un plomb meurtrier, emportant dans la tombe, l'estime et les regrets de ses frères d'armes, et des ennemis qui lui rendent les honneurs funèbres en même temps que les troupes françaises.

Après cette perte cruelle, Jourdan repasse le Rhin, la Sieg et l'Agger, faisant reprendre à ses troupes les postes qu'elles occupaient au moment de son mouvement offensif. Bientôt la démission de son commandement, qu'il sollicitait, lui est accordée, et l'armée de Sambre-et-Meuse passe sous les ordres de Beurnonville, qui, après quelques affaires d'avant-poste sur Neuwied, ne tarde pas à conclure un armistice avec les Autrichiens.

ARMÉES NAVALES, EXPÉDITION D'IRLANDE, COLONIES.

L'amiral Truguet, parvenu au ministère, se proposait de rendre à la marine française son ancienne splendeur, lorsqu'un exil honorable lui enleva le portefeuille. Les intérêts personnels l'emportèrent alors de nouveau sur le bien général. Les officiers de marine rivalisaient de zèle, les équipaques étaient animés d'un noble enthou-

1796. siasme ; mais tous les élémens de succès étaient anéantis par l'impéritie des hommes chargés de tracer les plans d'opérations. Le courage et l'intelligence des officiers placés à la tête des escadres, suppléa souvent au défaut d'instructions, et prouva que la marine française serait capable de rivaliser de gloire avec les armées de terre.

C'est ainsi que Gautheaume fit une croisière de six mois dans les mers du levant et ramena de riches prises. Le capitaine Bergeret, après un combat glorieux et opiniâtre, est forcé d'amener son pavillon. Conduit en Angleterre, il obtient de venir solliciter à Paris son échange contre le commodore Sidney-Smith, pris à l'embouchure de la Seine. Nouveau Régulus, sur le refus du directoire, il retourne reprendre ses fers; mais plus heureux que le général Romain, il est à son retour rendu à la liberté, par suite de l'évasion du commodore. Le corsaire Surcout, remplit les mers des Indes du bruit de ses exploits, et fait trembler les Anglais par son audace. L'amiral Sercey, chargé de conduire des troupes et une escadre à l'île de France, s'acquitte de cette mission pénible avec autant d'intelligence que de bonheur, et fait respecter le pavillon français dans les mers qu'il parcourt. L'amiral Richery après avoir enlevé un convoi, qu'il mène dans le port de Cadix, se rend ensuite dans les mers de l'Amérique

septentrionale, et cause le plus grand dommage 1796.
au commerce anglais.

Le ministre Truguet et le général Hoche avaient formé le projet de porter un coup fatal à l'Angleterre, en lui enlevant l'Irlande. Des contrariétés, des lenteurs nuisibles empêchent l'exécution de ce plan qui présentait une réussite assurée, les habitans de cette île désirant ardemment de se soustraire au joug des Anglais. Enfin, un armement considérable se prépare à Brest, on met à la voile le 16 décembre : l'amiral Morard de Galles, commande cette flotte, le général Hoche monte, avec lui, le même vaisseau. Le vent contrarie les manœuvres et sépare les navires, sans que l'amiral puisse faire comprendre ses signaux. Tous marchent sans bût, et rentrent à Brest après avoir erré long-temps sur les mers, ayant perdu deux mille hommes, plusieurs vaisseaux, et tenté une descente qui ne servit qu'à exciter encore davantage la haine des Anglais contre la France.

Pendant que cette flotte sortait de Brest, la frégate *la Vestale*, après un combat meurtrier, non loin de Cadix, était forcée d'amener son pavillon. Son équipage profitant d'une tempête se révolte contre les Anglais, les force à leur tour à mettre bas les armes, les fait prisonniers, mène *la Vestale* à Cadix, avec le pavillon de la république, et termine par ce bril-

1796. lant trait d'audace les campagnes maritimes de l'année.

ANNÉE 1797.

Des négociations entamées entre le directoire et le cabinet autrichien avaient échoué par suite des succès du prince Charles en Allemagne. La guerre allait recommencer de nouveau : les armées autrichiennes, renforcées par de nombreuses recrues, prenaient sur le Rhin et en Italie une attitude menaçante. Le courage des guerriers français ne s'en étonna point.

ARMÉE D'ITALIE.

La victoire d'Arcole avait encore affaibli l'armée française en Italie, épuisée déjà par tous les combats qu'elle avait livrés, et avait donné de nouvelles inquiétudes à un gouvernement aussi ombrageux que celui du directoire. Au lieu d'envoyer à Bonaparte des renforts, on était sur le point de le destituer, tandis que les Autrichiens recevaient tous les jours de nouvelles cohortes, et s'apprêtaient à quitter leurs positions dans la vallée de la Brenta, pour essayer de laver la honte de leurs défaites. L'espoir d'être secondés

par la révolte de différens peuples de l'Italie, 1797.
augmentait encore les espérances du général d'Alvinzi.

Bonaparte s'avançait vers Rome pour châtier les rebelles qui levaient de nouveau la tête dans les états du pape, il apprend que les Autrichiens se sont mis en mouvement : aussitôt il vole à Vérone, donne des ordres au général Serrurier, sur les dispositions à prendre dans le cas où les troupes d'Alvinzi s'avanceraient vers Mantoue, fait faire divers mouvemens à ses divisions pour secourir promptement la division Joubert, contre laquelle se dirigeaient les principales forces de l'ennemi, et leur livrer bataille à la faveur des positions redoutables de Rivoli, sur lesquelles Joubert s'est habilement retiré. Les généraux Masséna et Rey s'avançaient à marches forcées vers ces positions, déjà illustrées par des combats glorieux pour les armes françaises. Alvinzi l'ignorait, et se riait de la folle présomption de Joubert, qui osait lui tenir tête avec sa division. Bientôt il reconnut la présence de Bonaparte aux coups qui lui étaient portés. Masséna et ses braves étaient arrivés ; dès-lors la victoire n'est plus douteuse; et le nom de Rivoli s'apprête à devenir la récompense du brave Masséna, qui, par sa brillante conduite dans cette bataille, assure un des plus beaux succès de la campagne d'Italie.

Bonaparte ne se donne pas la peine de pour-

1797. suivre les Autrichiens qui fuient en désordre, il laisse ce soin à Joubert et se dirige aussitôt sur Mantoue pour arrêter le général Provera qui, dans le dessein d'en renforcer la garnison, se dirige rapidement vers cette place, après avoir passé l'Adige. Arrivé à la Favorite avec la division Masséna, il apprend avec satisfaction la belle conduite du général Miollis, qui, sommé par Provera de se rendre dans le poste de St.-Georges, répondit fièrement, « Je sais me battre et non me rendre. » Instruit en même temps qu'Augereau a culbuté et détruit l'arrière-garde ennemie dans le combat d'Anghiari, il s'apprête à compléter sa ruine. Dès le lendemain elle est effectué, et Provera, entouré de tous côtés près de la Favorite par les Français qui s'avancent sur lui au pas de charge, fait mettre bas les armes à six mille hommes qui l'accompagnent.

Augereau accouru avec sa division, avait pris part à cette brillante affaire. Wurmser avait tenté par une sortie de protéger l'attaque de Provera, le général Serrurier le contraignit à se retirer dans la place.

Pendant ce temps, Joubert, avide de justifier la confiance du général en chef, attaquait et culbutait les troupes d'Alvinzi à Saint-Martin, et les forçait à se précipiter du haut des rochers dans l'Adige ou à se rendre prisonniers. Murat avait puissamment contribué au succès de cette jour-

née, par une manœuvre hardie pour couper la retraite de l'ennemi sur la Corona. 1797.

Bientôt les Français vainqueurs à Rivoli, Saint-Martin, Enghieri et la Favorite, poursuivent en tous sens les débris de l'armée d'Alvinzi. Joubert s'avance jusqu'à Lavis, Masséna au-delà de Prado, ils opèrent leur jonction par les gorges de la Brenta. Augereau occupe Trévise.

Les généraux Victor, Brune, Vial, Bon, les adjudans-généraux Vaux, Argool, les chefs de brigade Destain, Marquis, Fournesy, toutes les demi-brigades en général, et principalement les dix-huitième, trente-deuxième, soixante-quinzième et dix-huitième légère que commandait Masséna, se firent remarquer dans ces différentes affaires, où de nombreux traits de bravoure prouvèrent aux Autrichiens que les vainqueurs de l'Italie n'avaient point dégénéré.

La garnison et les habitans de Mantoue, en proie aux horreurs de la famine et moissonnés par une fièvre pestilentielle, demandait à grands cris de se rendre. Wurmser tient encore aussi long-temps qu'il lui est possible : mais, après avoir perdu tout espoir de secours, il conclut enfin, le 3 février, une capitulation honorable, preuve de l'estime que lui porte son vainqueur. Ainsi tomba ce dernier rempart de l'Italie. Le bruit de sa chute retentit aux bords de la Seine et sur les rives du Rhin, et ranima les espérances abat-

1797. tues par les désastres éprouvés en Allemagne.

L'expédition contre les états romains fut reprise; une telle conquête était aisée. Peu de jours suffirent pour disperser des rassemblemens qui mirent bas les armes ou prirent la fuite à l'approche des Français que commandait Victor, nouvellement promu au grade de général de division. Le pape s'empresse de demander la paix et cède Avignon, le comtat Venaissin, les légations de Férare, Bologne, ainsi que la Romagne. Cette cession fut confirmée par le traité de Tolentino.

Tandis que la capitulation de Mantoue et la soumission des états romains occupaient Bonaparte; le cabinet de Vienne s'apprêtait à recommencer la guerre avec une nouvelle vigueur. Les succès du prince Charles en Allemagne le firent regarder comme la seule digue capable d'être opposée au torrent, qui de l'Italie pouvait fondre sur la capitale de l'Autriche par le Tyrol. A peine le vainqueur de Lodi, d'Arcole et de Rivoli, a-t-il acquis la certitude de l'approche de l'archiduc, qu'il reconnaît combien il lui importe de prévenir un ennemi dont l'activité égale presque la sienne et qui vient de donner des preuves de ses talens militaires.

Renforcé par dix-huit mille hommes tirés du bord du Rhin, que le directoire vient enfin de lui envoyer, Bonaparte ne veut plus combattre sur le sol de l'Italie; les états de l'empereur sont le théâtre qu'il choisit pour de nouveaux exploits. Il réunit à la

fin de février quatre divisions dans la Marche 1797.
Trévisane, et pendant que Joubert défend à sa gauche les débouchés du Tyrol, il s'élance à travers les longs défilés des Alpes Noriques et Juliennes. La Piave est traversée, le général autrichien Lusignan, repoussé par Masséna, atteint et cerné à Longara, est forcé de mettre bas les armes. En vain le prince Charles se dispose à défendre le Tagliamento, ce fleuve ne peut opposer une barrière à la marche du héros de l'Italie. Les avant-gardes des divisions se jettent dans les flots, fondent sur l'ennemi, le culbutent et le contraignent à la retraite.

Dans le passage de la Piave, une vivandière, attachée à la cinquante-unième demi-brigade, signale le nom français par un trait de courage digne d'être cité. Un soldat, entraîné par le courant était sur le point de se noyer; cette femme se jette à la nage, après et avoir lutté long-temps contre le courant, parvient à sauver ce militaire. Le général en chef lui fit présent d'un collier d'or, auquel devait être suspendue une couronne civique avec le nom du soldat qu'elle avait si généreusement sauvé.

L'archiduc avait vainement cherché à résister aux Français sur les bords du Tagliamento, il espérait se maintenir sur la Torre. Les divisions Gayeux et Bernadotte vinrent bientôt l'en chasser, après s'être emparé de Palmanova, tandis

1797. que Masséna manœuvrait pour tourner son flanc droit et couper à Villach le point de communication des différens corps ennemis. Le Lisonzo, que l'archiduc regardait comme un obstacle insurmontable, est passée à gué, et la garnison de Gradisca capitule. Deux mille cinq cents prisonniers, huit drapeaux et dix pièces de canon sont les trophées de cette journée.

L'activité de Bonaparte dérangeait tous les calculs du prince Charles; accoutumé à la lenteur de Jourdan et de Moreau, il se retirait presque sans combattre et sans former de plan capable de ranimer le courage de ses troupes déconcertées par l'audace de leurs vainqueurs. Les fautes de ses prédécesseurs n'ont point éclairé le général autrichien. Il sépare son armée en deux colonnes; l'une sous ses ordres doit couvrir la route de Vienne, l'autre commandée par les généraux Gontreuil et Bayalitsch, ayant avec elle le gros du matériel de l'armée, remontera le Lisonzo et le Natizone, et débouchera par les défilés d'Ober-Preet, Tarvis et Caporetto.

Bonaparte s'empresse de profiter d'une faute qui déjà lui a été si avantageuse. Bernadotte est chargé de poursuivre le prince : Masséna se dirigera sur Tarvis, en culbutant tout ce qui se présentera. Guyeux, après avoir battu Bayalitsch à Pufero, le refoulera dans les gorges de Caporetto, tandis que de sa personne, le général en

chef marchera par Canale sur Caporetto. Ces 1797.
divers mouvemens sont aussitôt exécutés que conçus. En vain, les généraux Ocskay et Gontreuil veulent reprendre Tarvis pour déjouer un plan qui devait devenir si funeste aux armées autrichiennes, ils sont repoussés. Plus vainement encore, Bayalitsch compte s'appuyer à la Chiusa-di-Pletz : ce fort est enlevé à ses yeux par les troupes françaises. Entouré de tous côtés, Bayalitsch n'oppose alors qu'une faible résistance et met bas les armes. Quatre mille cinq cents hommes, vingt pièces de canon et quatre cents charriots chargés de bagages attestèrent le triomphe de Bonaparte.

Les divisions Masséna, Serrurier et Guyeux furent établies sur les bords de la Drave; le général polonais Zayonscheck s'avança jusqu'à Lienz, en remontant la vallée, pour savoir des nouvelles de Joubert qui agissait dans le Tyrol. Pendant ce temps, Bernadotte battait l'arrière-garde de l'archiduc à Camigna, marchait sur Laybach, faisant occuper Idria, renommée par ses mines de vif-argent, et Trieste, seul port remarquable que l'Autriche possédât dans l'Adriatique. Tandis que Bonaparte triomphait ainsi du prince Charles, le général Joubert obtenait de brillans succès dans le Tyrol; malgré les difficultés qu'éprouvait sa marche, par suite de l'appui que les habitans belliqueux de ces montagnes prêtaient aux Autri-

1797. chiens. Le passage de Lavis avait été forcé et le général Kerpen battu. Delmas et Baraguey-d'Hilliers s'avancent sur Boztano par la chaussée de Trente ; le général Belliard fait évacuer Neumarck où les trois divisions doivent se réunir.

Le général autrichien Landon vient l'attaquer dans cette ville ; à la tête de la quatre-vingt-cinquième demi-brigade Belliard fond sur lui, le rompt, le disperse, et le général Dumas n'a plus qu'à le poursuivre avec sa cavalerie.

Joubert était maître de Brixen, après avoir battu de nouveau le général Kerpen à Clauson. Les vaincus furent chassés le lendemain des hauteurs de Muhblach, position favorable pour défendre la route d'Inspruck. Retirés à Mittewald, ils sont forcés, après un combat opiniâtre de fuir en désordre ; le général de cavalerie Dumas les poursuit jusqu'à Sterzing, à quinze lieues d'Inspruck.

L'occasion de marcher en avant était favorable, mais Joubert qui devait attendre à Brixen, des nouvelles de son général en chef, ainsi que de celles de Moreau, qu'on supposait avoir ouvert la campagne sur le Rhin, ne poussa pas plus loin, et s'occupa d'établir ses communications avec Bonaparte par la vallée de la Drave. Après avoir rétrogradé sur Brixen, il prend la route de Lienz, détruit le pont sur l'Eisacole pour ne pas être inquiété dans son mouvement : culbute à

Mühlbach près de Spital, les paysans insurgés 1797.
qui veulent s'opposer à son passage, et opère sa jonction avec le centre de l'armée.

Vingt jours ont suffi à Bonaparte pour battre les Autrichiens sur toute la ligne. L'archiduc, retiré derrière la rivière de Mur, ne saurait résister à la marche du vainqueur, qui, méprisant les mouvemens insurrectionnels du Tyrol, et les armemens faits en secret dans les états de la république de Venise, va s'avancer sur la capitale de l'Autriche.

Cependant, Bonaparte, avant de prendre cet audacieux parti, digne des vastes conceptions de son génie entreprenant, écrit de Klagenfurt d'où Masséna a chassé le général Mercantin, au prince Charles, pour l'engager à conclure la paix. Sa lettre d'un style simple et franc n'a point le résultat qu'il espère : alors il met plus d'activité dans ses opérations. Masséna chasse les troupes qui occupaient les gorges de Dirnstein, et pénètre la baïonnette en avant dans Aneten et Bas-Aneten. Les grenadiers autrichiens qui s'étaient distingués sur les bords du Rhin, ne peuvent soutenir le choc des dix-huitième et trente-deuxième de ligne. Ils cherchent un refuge derrière les barricades de Neudeck : bientôt ce village est emporté par la deuxième légère. Le prince ordonne, alors, une retraite qu'il n'est plus maître d'empêcher. Friebach et Neumark,

1797. quartier général du prince, sont occupés par les Français, Masséna et Serrurier entrent le lendemain dans Schiefling. Guyeux y arrive bientôt. Bonaparte détache une brigade de cette division sur Murau, pour s'opposer à la jonction du général Kerpen avec l'archiduc. Dès ce moment, le général en chef autrichien, voyant qu'il ne peut réunir son armée qu'au-delà de la chaîne des montagnes qui couvrent Vienne du côté de Maria-Zell, presse sa retraite, en évitant tout engagement sérieux.

A l'annonce de la marche victorieuse des Français, la terreur s'empare du cabinet de Vienne. On se rappelle la proposition récente de Bonaparte, et les généraux Bellegarde et Merweld se rendent à Judenburg, auprès du vainqueur, pour entamer une négociation. Bonaparte refuse d'abord la suspension d'armes qu'ils demandent, il y accède enfin, animé par le désir de donner la paix à sa patrie, mais ce n'est qu'à la condition de conserver ses avant-postes dans les positions qu'ils occupent, en établissant une ligne de démarcation de Fiume à Trente, Rottenberg, et la Vallée de l'Eus, jusqu'à Radstadt. Par cet accord, l'armée française, occupait trois points importans, dont elle ne s'était pas encore emparée. Gratz, capitale de la Styrie, Bruck et Rottenmann.

Bonaparte établit son quartier général à Leoben,

et plaça ses divisions de manière à les réunir, au 1797.
premier signal, dans les plaines de l'Autriche.

Huit jours après, les préliminaires du traité de paix furent signés; ils étaient entièrement à l'avantage de la France. L'empereur renonçait à la Belgique, reconnaissait les limites de la république telles qu'elles avaient été décrétées par la convention, et assurait l'établissement et l'indépendance de la république Lombarde.

Tandis que Bonaparte traitait de la paix à Leoben, les étincelles révolutionnaires allumaient un violent incendie dans la république de Venise. Les prêtres et les nobles cherchaient depuis longtemps à soulever le peuple contre les Français : leur marche à travers les Alpes Noriques parut une occasion favorable, le signal est donné, le tocsin sonne, les Français sont attaqués à Vicence, Padoue et Véronne, et dans toute la terre ferme, et n'échappent qu'avec peine aux poignards assassins. A Véronne, ils sont moins heureux, de nouvelles vêpres siciliennes annoncent la destruction de tous les militaires isolés et des malades sans défense. Le général Balland est assailli dans les trois forts où il s'est retiré, par une populace effrénée, conduite par des moines et des prêtres.

A l'annonce de cette insurrection, les généraux Victor et Kilmaine accourent pour rétablir l'ordre; les rebelles fuient devant les baïonnettes

1797. françaises, et bientôt l'antique république aristocratique de Venise, ennemie des rois comme des peuples libres, a cessé d'exister. Un seul mot de Bonaparte, à son retour de Leoben, suffit pour la rayer du tableau des états de l'Europe.

Le Traité de Campo-Formio, ratifié par l'empereur d'Autriche, vient consolider les hauts faits de l'armée d'Italie. Cent cinquante mille prisonniers, cent soixante-dix drapeaux, cent cinquante pièces de siége, six cents pièces de campagnes, cinq équipages de pont; les chefs d'œuvres de Michel-Ange, du Guerchin, du Titien, de Paul Veronèse, Corrège, Albane, des Carraches, Raphaël, Léonard de Vinci et autres artistes célèbres, sont les glorieux trophées dus au génie de Bonaparte, et offerts à la patrie par les mains de la victoire et de la paix.

ARMÉES DE RHIN-ET-MOSELLE ET DE SAMBRE-ET-MEUSE.

Après la retraite sur la rive droite du Rhin des armées commandées par Jourdan et Moreau, un armistice tacite avait laissé les troupes se reposer de leurs fatigues. Cependant, le prince Charles qui voulait enlever aux Français les derniers postes qu'ils occupaient sur la rive gauche du fleuve, laisse le prince de Furstemberg devant Huningue, et marche sur Kehl pour en faire le

siége en personne. De son côté, Moreau avait confié Huningue et sa tête de pont au général Ferino, et s'était porté à Strasbourg, prêt à seconder les efforts de Desaix, chargé de défendre le fort que l'archiduc venait attaquer. Les talens militaires et le courage du général Desaix était un garant de sa conduite dans le poste périlleux qui lui était confié. 1797.

Khel, fortifié autrefois par Vauban, avait été détruit un siècle auparavant par suite du traité de Bâle. Les officiers du génie français s'étaient efforcés de le mettre en état de défense. Desaix fit ajouter de nouveaux travaux à ceux déjà existans. Les Autrichiens de leur côté, travaillèrent vigoureusement pour les détruire. Plusieurs combats meurtriers eurent lieu. Des attaques de la part des assiégeans, des sorties de la part des assiégés, dans lesquelles les Français se distinguent sans cesse par leur audace, assignent une place dans l'histoire à ce siége mémorable. Enfin, après plusieurs mois de tranchée ouverte, les généraux français sentant l'impossibilité de conserver plus long-temps un tel poste, font un arrangement avec le général Autrichien, et lui cèdent des retranchemens tombés en ruine, d'où, ils ont enlevé leur artillerie, tous leurs magasins, et jusqu'aux palissades.

La tête du pont d'Huningue fut attaquée avec vigueur aussitôt après la reddition de Kehl, les

1797. Français la défendirent avec une égale intrépidité. Tous les soldats, animés d'un noble zèle, combattirent avec courage, et ne rendirent ce poste qu'après qu'il n'y resta plus que des monceaux de sable. Là, comme à Khel, l'artillerie, et généralement tout ce qui avait servi à la défense, fut porté dans Huningue, dont le siége deviendra de nouveau célèbre à une époque plus reculée. On eut à regretter dans une sortie la perte du brave général Abatucci, cher à tous les soldats par sa brillante intrépidité.

Tandis que l'armée de Rhin-et-Moselle se couvrait d'une nouvelle gloire par la défense de Khel et de la tête du pont d'Huningue, celle de Sambre-et-Meuse dont Beurnonville avait pris le commandement, restait plongée dans l'inaction, lorsque ce général aurait pu faire une diversion si favorable à la brillante résistance des troupes sous les ordres de Moreau. Attaqué par les Autrichiens, Beurnonville laisse aux généraux Bernadote et Championnet le soin de les repousser, et se contente d'étendre sa droite vers Kayserlautern pour appuyer la ligne défensive de l'armée de Rhin-et-Moselle. Enfin le général Hoche, à qui le directoire devait la pacification de la Vendée, remplace Beurnonville, et l'armée de Sambre-et-Meuse doit se porter au-delà du Rhin en même temps que celle commandée par Moreau.

Les soldats brûlaient de combattre et de vain-

cre. Hoche donne le signal, et les divisions s'élancent par les ponts de Neuwied et de Dusseldorf sur la rive droite. Championnet s'établit sur la Sieg afin d'attirer les forces autrichiennes vers ce point. A peine Werneck a-t-il ordonné un mouvement par Altenkirchen pour attaquer Championnet, que les divisions Lefebvre, Grenier et la cavalerie, réunies à Andernach, se forment au débouché du pont devant Neuwied dans la plaine qui borde la rive. Alors Werneck reconnaît son erreur et veut gagner du temps pour se tirer de cette situation critique. Il propose un nouvel armistice, alléguant celui conclu à Léoben par le général Bonaparte. Mais Hoche qui devine ses projets l'attaque vigoureusement sur Bendorf et Hedersdorf. Le général Richepanse charge l'ennemi avec sa cavalerie légère, et bientôt il poursuit les fuyards sur le chemin de Montabaur, où les deux divisions d'infanterie arrivent presqu'en même temps, après avoir culbuté les Autrichiens à la baïonnette. Dans l'attaque d'Hedersdorf, le brave général Bastoul se précipite sur les retranchemens et les emporte à l'arme blanche. Les généraux Olivier, Watrin et Ney contribuèrent également au succès de cette journée, dans laquelle les ennemis perdirent environ six mille hommes, vingt-sept pièces d'artillerie, sept drapeaux et une partie de leurs bagages. De son côté le général Championnet s'emparait 1797.

1797. d'Uckerad et d'Altenkirchen, et répondait par ce succès à la victoire de Neuwied.

Hoche ne donna pas le temps à l'ennemi de se reconnaître; il s'avance sur Hachenburg: Werneck ne l'attend pas, il sent combien sa position est difficile, et se retire sur Neukirchen et Wetzlar, tandis que sa réserve, qui n'a pu le joindre, gagne les bords du Mein par Hofheim.

Le Lahn est passé à Limburg par Lefebvre, les autres divisions marchent sur Weilburg, Greiffenstein et Neukirchen. L'intrépide Ney chasse l'arrière-garde ennemie des hauteurs de Hohenrode. En vain elle veut lui résister à la faveur de deux pièces de canon masquées à l'entrée du bois de Roth, et de deux bataillons embusqués derrière des taillis, la charge se bat, l'infanterie s'élance la baïonnette en avant, la cavalerie tourne le bois au galop, les Autrichiens prennent la fuite. Ney les poursuit de nouveau et les chasse encore de Herborn, du village de Flersbac, la nuit seule l'empêche de continuer; il bivouaque sur les deux rives de la Dill. Cette poursuite vigoureuse contraint Werneck à abandonner le Lhan pour se retirer sur le Mein.

Hoche se hâte de faire marcher Lefebvre sur Francfort pour y précéder le général autrichien, tandis qu'il le suit sur le Haut-Lahn avec les hussards, la grosse cavalerie et l'aile gauche. Le

général Soult qui commande l'avant-garde atteint, près de Steinberg, le général Elsnitz qui essaie de lui résister, mais l'approche de Championnet, et celle des dragons conduits par le général Klein, le contraignent à la retraite sur Giessen. Ney aperçoit le mouvement des ennemis, il s'élance, tourne Giessen et s'empare de deux pièces de canon et de quatre cents prisonniers à leur sortie de cette ville. Werneck rallie les fuyards et s'arrête sur les hauteurs de Gruningen. Ney charge de nouveau, mais son cheval s'abat dans un ravin, et ce brave demeure prisonnier avec quelques hussards qui l'entourent. 1797.

Cette perte fut sensible aux hussards qui résolurent de venger leur général. Ils n'en eurent pas le temps; au moment où les Français entraient, après un léger combat, pêle mêle avec les vaincus dans Francfort, le colonel Milius qui y commandait pour les Autrichiens, s'avance à la rencontre du général Lefebvre avec un courrier, porteur des préliminaires de paix signés à Léoben.

Ce ne fut pas sans regret que l'armée de Sambre-et-Meuse se vit arrêtée dans sa marche victorieuse, et prit des cantonnemens sur la ligne qu'elle venait de conquérir. La défaite totale des troupes de Werneck était certaine, quelques jours de plus, et la Nab voyait de nouveau sur ses bords nos étendards vainqueurs.

1797. Tandis que l'armée de Sambre-et-Meuse, par les succès de Neuwied facilitait les opérations du général Moreau sur le Haut-Rhin, ce général cherchait à passer ce fleuve sur le point le plus favorable. La baisse des eaux le rendait difficile près de Kehl, ce fut cependant cet endroit qu'on choisit; des fausses attaques ont lieu comme à l'époque du premier passage. La bravoure du capitaine d'Henin, aide-de-camp du général Montrichard, trompe l'ennemi et fait diriger ses principales forces sur la grande île située en face de la batterie de Beclair. Moreau, favorisé par cette erreur, surmonte enfin les obstacles qu'oppose le manque d'eau dans plusieurs bras du fleuve, et aborde près de Diersheim. L'adjudant-général Heudelet, à la tête d'un bataillon de grenadiers de la soixante-seizième et de ceux de la centième, chasse les Autrichiens de leurs retranchemens, et les autres troupes débarquent. Le général Duhesme s'avance contre le village de Diersheim à la tête de la colonne commandée par Davoust, une vigoureuse résistance lui est opposée. Les tambours qui l'environnent tombent percés de coups, Duhesme saisit une caisse et bat la charge avec le pommeau de son épée. Les soldats électrisés sont enfin maîtres du village et du bois qui l'avoisine. Alors la ligne française peut s'étendre dans la direction d'Honau, que Vandamme et Davoust enlèvent presque sans com-

bat, au moment où l'ennemi tentait de reprendre Diersheim. 1797.

Vainement le général autrichien Starray, veut défendre encore le passage, les Français l'attaquent sur divers points. Offenburg ouvre ses portes, l'arrière-garde ennemie se rend près de Griesheim, le général Dufour s'empare de Kehl, et Starray, chassé, de tous côtés, perd dans ces combats cinq mille hommes, vingt pièces de canon et plusieurs drapeaux. Desaix, quoique blessé n'en reste pas moins à la tête des troupes qui s'avancent sur Freudenthal et Biberach. Le général Dufour marche vers Ettenheim. Lecourbe poursuit le corps franc de Michalowitz jusqu'à Liechtenau.

Le lendemain Moreau s'apprêtait à suivre l'ennemi sur Radstadt, lorsqu'un parlementaire, accompagné d'un courrier, fait cesser les hostilités, en annonçant le traité de Léoben. Moreau s'établit alors dans les positions que viennent de conquérir les braves sous ses ordres.

Ainsi se termine une campagne qui aurait eu les plus grands résultats pour la France, si le passage du Rhin avait été effectué plus tôt.

Le directoire décerna aux armées de Rhin-et-Moselle et de Sambre-et-Meuse une récompense nationale, en faisant placer dans le lieu de ses séances, un drapeau qui retraçait les nombreux faits d'armes dans lesquels elles s'étaient illustrées.

1797. Pareil honneur avait été rendu à l'armé d'Italie, à qui la France était redevable de la paix conclue avec l'Autriche.

ARMÉES NAVALES.

La marine ne s'était point relevée des pertes immenses qu'elle avait faites, malgré la bravoure que les équipages déployaient dans toutes les circonstances. Le combat du vaisseau *les Droits de l'Homme*, commandé par le capitaine Lacrosse, contre le vaisseau et la frégate anglaise *l'Infatigable* et *l'Amazone*, est un des plus glorieux pour les fastes de la marine française. Après un engagement aussi long qu'opiniâtre et renouvelé deux fois, ce brave capitaine préfère s'exposer à toutes les horreurs d'un naufrage plutôt que d'amener son pavillon. A son retour à Brest, le grade de contre-amiral est la récompense de sa brillante conduite.

ANNÉE 1798.

Toutes les puissances coalisées du continent avaient demandé la paix à la France, les unes après les autres, l'Angleterre seule s'acharnait à continuer une guerre désastreuse pour le commerce

des deux peuples, et cherchait sans cesse à susciter des ennemis à une république dont elle enviait la prospérité. Le directoire, voulant donner la paix à la patrie, se prépara, aussitôt après le traité de Campo-Formio, à punir le cabinet britannique de sa perfidie, et à conquérir par la force des armes une tranquillité si nécessaire au bonheur des Français. 1798.

ARMÉE D'ÉGYPTE.

Les préparatifs d'une grande expédition étaient faits dans le port de Toulon, un voile impénétrable en couvrait le but, le vainqueur de l'Italie, désigné pour commander en chef l'armée destinée à agir contre l'Angleterre, arrive dans cette ville, théâtre de ses premiers exploits. Sa présence excite de vifs transports parmi les troupes. Le signal du départ est donné. Les voiles sont déployées et la flotte entière sort de la rade aux acclamations générales des équipages, des habitans et au bruit d'une artillerie formidable qui tonne sur les remparts et à bord des navires.

Les généraux de division Berthier, Kléber, Desaix, Reynier, Bon, Dugua, Menou, Vaubois, Dumuy et Dumas, les généraux de brigade Lannes, Lanusse, Verdier, Murat, Damas, Vial, Rampon, Mineur, Davoust, Leclerc, Zayonscheck, Cafarelli-Dufalga et Dommartin, sont

1798. répartis sur les différens navires avec les quatrième, vingt-unième et vingt-deuxième légère, les neuvième, treizième, dix-huitième, vingt-cinquième, trente-deuxième, soixante-unième, soixante-neuvième, soixante-quinzième, quatre-vingt-cinquième et quatre-vingt-huitième de ligne; le septième bis de hussards, le vingt-deuxième de chasseurs à cheval, les troisième, quatorzième, quinzième, dix-huitième et vingtième de dragons. Un escadron de guides à cheval et un bataillon de guides à pied, sous les ordres du chef de brigade Bessières, et plusieurs compagnies d'artillerie sont sur les divers vaisseaux de guerre ou navires de transports chargés de conduire cette armée à la destination dont Bonaparte connaît seul le véritable but, quelques conjectures qu'on ait pu former.

Un vent favorable pousse la flotte vers la Sardaigne, point de réunion désigné aux convois partis de Bastia, Gênes et Civita-Vecchia. Bientôt la Sicile voit le spectacle majestueux de plus de trois cents voiles réunies. Elle tremble à cet imposant appareil, mais ce n'est point contre elle que se dirigent les intrépides cohortes qui ont triomphé dans l'Italie et sur les bords du Rhin. L'Egypte est le théâtre sur lequel vont se déployer de nouveau leur courageuse constance et leur brillante audace; mais avant d'y aborder, Malte doit voir son pavillon redouté du crois-

sant, remplacé par les couleurs nationales. 1798.

L'occupation de l'île de Malte était importante; point intermédiaire entre la France et l'Egypte, il eût été dangereux de le laisser à un ordre tel que celui qui en était le maître. Bonaparte, pour éviter l'effusion du sang, demande que le port lui soit ouvert, le grand-maître s'y refuse, alors l'ordre d'un débarquement sur tous les côtés de l'île est ordonné, et bientôt l'orgueilleux rocher, qui a résisté si souvent aux forces des Musulmans, appartient à la république française. Les chevaliers de Malte n'ont qu'à se louer de la générosité du vainqueur. Une garnison de quatre mille hommes, sous les ordres du général Vaubois reste dans cette conquête, et la flotte vogue vers les rives de l'Afrique en poussant des cris d'espérance et de joie.

Après la plus heureuse des traversées, la tour des Arabes est signalée du haut des mâts. Bientôt les minarets d'Alexandrie brillent aux regards des soldats animés du noble enthousiasme que vient de produire en eux la lecture d'une proclamation du général en chef. On s'élance dans les barques, malgré la violence du vent qui rend un débarquement dangereux; chacun veut toucher le premier le sol de cette prochaine conquête, et Bonaparte passe enfin la revue de ses troupes pour marcher sur Alexandrie, que l'intrépidité française enlève par escalade, malgré la vigoureuse

1798. résistance des habitans et des troupes qui l'occupent. Les généraux Kléber, Menou, et l'adjudant-général Escale furent blessés à cette attaque, le chef de brigade Masse, de la trente-deuxième y fut tué. Bonaparte y courut les plus grands dangers.

Le polonais Sulkowski, aide-de-camp du général en chef, les sergens-majors Labruyère et Sabatier, le sergent Brueis, les caporaux Hébert et L'Archevêque, les soldats Marceau, Chauvet, Bruiron et Calla, furent récompensés sur le champ de bataille, de la bravoure qu'ils avaient déployée plus particulièrement encore que leurs camarades.

Après ce premier succès, le général en chef adresse une proclamation aux habitans de l'Egypte, dans laquelle il cherche à leur persuader que les Français viennent seulement pour rétablir l'autorité du grand seigneur, avilie et méconnue par les Mameluks, que les propriétés et la religion du prophète seront respectées. Pour premier garant de cette promesse, Mohamed Coraïm, scherif d'Alexandrie, est maintenu dans ce poste, et prête serment de fidélité au grand seigneur son maître, et à la république française sur le coran.

L'armée se dirige ensuite sur le Kaire, laissant une garnison dans Alexandrie, dont Kléber est nommé gouverneur.

L'artillerie et tout le matériel de l'armée étaient

débarqués, Bonaparte ordonne à l'amiral Brueis 1798.
d'aller mouiller dans la rade d'Aboukir, à neuf lieues d'Alexandrie, et de partir pour Corfou, si elle ne pouvait se défendre contre des forces supérieures, dans le cas où les Anglais viendraient l'attaquer. De l'exécution de cet ordre, dicté par une sage prévoyance, dépendait le salut de l'escadre. On verra comment il fut suivi... Une flotille, sous les ordres du chef de division Perrée devait agir sur le Nil, de concert avec l'armée de terre.

Deux routes conduisaient au Kaire, Bonaparte prit la plus courte, quoique le général Dugua fût détaché pour aller s'emparer de Rosette, y laisser garnison, et se réunir avec le gros de l'armée à Damanhour.

Les soldats, non accoutumés à marcher dans un désert, jetèrent dès le premier jour les vivres et l'eau dont on les avait chargés, et souffrirent bientôt toutes les horreurs de la faim et d'une soif brûlante. Harcelés par les Arabes qui voltigeaient continuellement sur les flancs des colonnes, ils ne pouvaient s'écarter sans courir les plus grands dangers. Déjà le général Mineur était tombé sous leurs coups, près de Damanhour, des officiers et des soldats avaient subi le même sort. Bonaparte lui-même, leur avait échappé comme par miracle en sortant de Damanhour, et s'écria en rejoignant l'armée : « Il n'est point

1798. écrit là-haut que je doive être pris par les Arabes. »

Arrivé à Ramanich, le général français apprend que les Mameluks s'avancent à sa rencontre. Il se dirige aussitôt sur Miniet-Salamé, où se trouve l'avant-garde commandée par Desaix. Il forme ses divisions par carrés en échelons, plaçant au milieu de chaque carré la cavalerie et les équipages, et marche à l'ennemi rangé en ligne dans la plaine en avant du village de Chebreis. Par cet ordre de bataille, chaque carré se protégeait par des feux croisés, tandis que l'artillerie était disposée à jouer sur tous les fronts devant lesquels l'ennemi se présenterait. Cette manœuvre, habilement adaptée au pays et au genre d'attaque à soutenir, fut constamment suivie dans toutes les occasions où les troupes eurent à combattre, de même que dans les marches au milieu des immenses plaines de sable.

Etonnés de la contenance intrépide de ces remparts mobiles, les Mamelucks tournèrent autour de chaque division, essuyèrent un feu meurtrier et se retirèrent sans oser les charger. Pendant ce temps un combat opiniâtre avait lieu entre la flotille française et celle des beys. L'audace seule des soldats montés sur les chaloupes canonnières, et les sages dispositions des généraux Andreossi et Zayonscheck qui, des bords du Nil, protégèrent la flotille avec un bataillon tiré

des chaloupes coulées à fond, et sauvèrent la petite armée navale. Les savans Monge et Bertholet, qui avaient accompagné Bonaparte dans cette expédition lointaine, y déployèrent du sang-froid et de l'intrépidité, quoique pour la première fois ils assistassent à un combat meurtrier. 1798.

L'armée ne trouva aucune ressource dans les villages de Chebreis, Schabar, Kom-el-Scherif, El-Hanka, Teraneh, El-Kata et d'Abou-Nechabeth, les habitans les avaient abandonnés. Quelques pastèques, ou melons-d'eau, furent les seules ressources que purent se procurer les soldats et les officiers. Un bataillon, détaché sur la rive droite du Nil par Desaix, occupa la pointe du Delta, avec ordre d'arrêter toutes les barques qui remontaient de Damiette ou de Rosette. D'autres détachemens se portèrent sur les villages de Schum et de Tally pour y lever une réquisition; les habitans en empêchèrent l'approche par une vive fusillade. Ceux des autres villages accueillirent mieux les Français, et partagèrent avec eux leurs provisions. Une espèce d'abondance régna dans l'armée à celui de Wardain. Les soldats broyaient eux-mêmes entre deux pierres le peu de grain qu'on leur distribuait. A Omedinar, Bonaparte apprend que Mourad-Bey l'attendait entre Embabeh et Giseh, où ses forces étaient réunies. Les Français se préparent au combat avec joie. Bientôt l'armée se mit en mouvement pour attaquer

1798. l'ennemi. A l'approche des Pyramides, tous les soldats font halte, étonnés par l'aspect de ces masses énormes élevées par la main des hommes. « Soldats, s'écrie Bonaparte aux braves qui l'entourent, vous allez combattre aujourd'hui les dominateurs de l'Egypte, songez que du haut de ces monumens quarante siècles vous contemplent. »

Le noble enthousiasme dont le général en chef est animé, passe dans le cœur des soldats, les cris d'en avant retentissent, les divisions se forment en carré, comme au combat de Chebreis. On marche à l'ennemi, Desaix était à l'aile droite; Regnier, Dugua, Vial commandant la division Menou au centre; Bon tenait la gauche, appuyée au Nil vers le village d'Embabeh; tous brûlaient d'enlever les retranchemens de Mourad-Bey; les Mameluks en sortent impétueusement et chargent les divisions de la droite. En vain ils veulent pénétrer jusque sur les carrés. Bientôt le champ de bataille est couvert de morts, le reste prend la fuite et va tenter un coup de main sur le village de Bitkil, où se trouvent quelques compagnies détachées par Desaix pour y ramasser des vivres et des chevaux. La bravoure et l'intrépidité française, prouve aux Mameluks dans ce village, qu'ils ont à combattre des ennemis plus redoutables que les milices efféminées de l'Egypte.

Cependant ces audacieux cavaliers tentent encore un effort sur la division Desaix, après avoir fui en désordre de Bitkil; il est suivi du même résultat. Pendant ce temps, le brave Rampon s'élance, la baïonnette en avant, sur les retranchemens d'Embabeh et les emporte. Dès lors, les troupes de Mourad-Bey fuient de tous côtés : lui-même se dirige vers la Haute-Egypte. 1798.

Trois mille hommes qui gisent inanimés sur le champ de bataille, quarante pièces d'artillerie, quatre cents chameaux chargés et un grand nombre de chevaux richement équipés attestent la victoire que les Français ont remportée aux Pyramides. Les Mamelucks s'y étaient battus avec l'audace du désespoir, leurs vainqueurs avec le calme et le courage de la valeur la plus intrépide. Un immense butin enrichit les soldats.

Giseh fut occupé, Bonaparte et son état-major logèrent à la maison de plaisance de Mourad-Bey. Là, ils s'occupèrent de recueillir le nom de ceux qui s'étaient plus particulièrement distingués, et bientôt ceux des généraux Belliard, Friant; des chefs de brigade Silly, Robin, Conroux, Latournerie; des chefs de bataillon Dorsenne, Morand, Ravier; des capitaines Labarre et Douhard, de la division Desaix; les généraux Rampon, Marmont, les chefs de bataillon Delzons, Duranteau, Darmagnac, les aides-de-camp Gasquet et Montelegier, le capitaine du génie

1798. Bertrand, qui depuis ne se sépara plus de Bonaparte, les capitaines Lurges, Stiller, Barthe, Attanoux, Laplace, Girard, les lieutenans Malet et Maréchal, Milliot, les sergens-majors Salomon, Lambert, Tronchon; les grenadiers et soldats Vavasseur, Chibret, Guignard, les dragons Charles et Jean-Baptiste Rampon, de la division Bon, furent cités avec éloges.

Le Bey-Ibrahim avait été témoin du combat de l'autre côté du Nil, et ne s'était occupé qu'à faire brûler quelques barques à Boulaq, pour empêcher le passage du fleuve. Epouvanté de l'audace et de la bravoure déployées par les Français dans la journée des Pyramides, il porte la terreur et la confusion dans le Kaire, et persuade au pacha d'Egypte, vieillard faible et crédule, de fuir avec lui vers Belbeis, en laissant son kiaya, ou lieutenant, dans le château du Caire, pour observer les vainqueurs.

Le lendemain l'armée française fit son entrée triomphante dans le Kaire, occupé pendant la nuit par un détachement aux ordres du général Dupuy. Les premiers soins de Bonaparte, en arrivant dans cette immense cité, furent d'organiser l'administration du pays, comme il avait déjà fait à Milan. Ensuite, il dirige ses troupes sur les divers points où elles devaient agir. Desaix campé à Tersy, marche sur la haute Egypte. Vial se porte sur Damiette qu'il occupe bientôt,

ainsi que les bords et la branche orientale du Nil 1798.
jusqu'à la mer. Le général Zayonscheck se rend dans le Delta, tandis que les généraux Murat et Leclerc s'avancent sur la route de Belbeis.

Le général Verdier fut chargé de couvrir les grandes Pyramides, afin de faciliter aux savans et aux curieux les moyens de visiter en sûreté ces antiques monumens de l'orgueil des rois d'Egypte. Cette dernière expédition donna lieu à un trait de bravoure digne d'être cité. Quelques soldats s'étaient rendus au village d'El-Bothoun, pour moudre du grain. Attaqués par les Arabes, ils allaient être massacrés, lorsque le carabinier Maillard de la deuxième légère, s'élance vers le village, fond sur les Arabes, et les contraint d'abandonner ceux qu'ils allaient égorger. La compagnie, dont Maillard fait partie, arrive sur ses pas, et déjà les Arabes ont pris la fuite.

Murat et Leclerc avaient rencontré des obstacles dans leur marche. Ibrahim, décidé à disputer le terrain, leur opposait des Arabes et des paysans armés. Bonaparte s'avance aussitôt pour les combattre; dans sa route il rencontre la caravane de la Mecque, déjà à moitié pillée par les Arabes, et dont Ibrahim voulait s'approprier les restes. Il accorde sur-le-champ à ces pélerins une escorte pour se rendre au Kaire, et les serviteurs du prophète trouvent dans le général français une généreuse protection, tandis que le

1798. bey musulman voulait compléter leur ruine.

Les Mameluks repoussés de tous côtés par leurs ennemis, n'avaient osé tenir à El-Khanka, en apercevant le renfort amené par Bonaparte, Belbeis fut égalcment évacué, Koraïn servit de bivouac. Les alentours de Salahieh furent le théâtre d'un combat meurtrier qui fit le plus grand honneur à la bravoure des cavaliers français, et força Ibrahim de se retirer précipitamment au-delà du désert.

Là, Bonaparte apprit le désastre d'Aboukir. Aucune émotion ne se peignit sur sa physionomie. Il annonça à ceux qui l'entouraient la ruine de la flotte avec une indifférence qui fit regarder cet événement comme d'une très-petite importance pour l'armée. Cependant il reprit la route du Kaire, afin de réparer ce malheur par de sages dispositions. Les Arabes s'étaient répandus sur les derrières de l'armée, des colonnes mobiles furent dirigées contre eux. Partout les Français combattirent avec leur audace accoutumée, et culbutèrent leurs ennemis. Le maréchal-de-logis Moyen, le sous-lieutenant Chesnet de la dix-huitième de ligne, le chef d'escadron Rabasse et le chef de brigade Lefebvre se firent surtout remarquer dans ces différens combats.

Tandis que Bonaparte travaillait à rétablir l'ordre et la tranquillité dans sa nouvelle conquête, et cherchait à se faire des amis de tous les

Scheiks voisins, le général Desaix s'avançait 1798.
dans la haute Egypte à la poursuite de Mourad-Bey qui prit constamment la fuite devant lui, et se retira dans le Faïoum. Après avoir fait plusieurs prises considérables sur le Nil; on atteignit enfin les Mameluks, retranchés au village de Sédiman. Après un combat où de part et d'autre la plus grande intrépidité fut déployée; l'ennemi prit la fuite, laissant, le champ de bataille couvert de morts, et quatre pièces de canon que l'aide-de-camp Rapp avait enlevées à la tête des tirailleurs. Les chefs de bataillon Eppler et Morand, les capitaines Sacrost, Geoffroy et Vallette, les lieutenans Hormann et Nicolas, les sergens Gérome et Laurent, les soldats Chatelain, Demonge, Duchêne, Girard, Morin, Marchand, Richoux, Rougereau, Pariles, Tissot et Tremier, furent distingués par les chefs.

Ce combat mémorable enflamma l'armée d'un nouveau courage, les Français avaient triomphé d'ennemis six fois plus nombreux. Dès ce moment, Mourad-Bey reconnut l'impossibilité de battre leurs ennemis en masse. Il ne chercha plus qu'à les harceler et les détruire partiellement.

Tandis que Desaix remportait la victoire de Sediman, une révolte éclatait dans la basse Egypte. La fermeté des généraux, la bravoure des soldats, et les mesures rigoureuses prises contre les rebelles, rétablirent le calme, et faci-

1798. litèrent les travaux des savans attachés à l'armée. Cependant ceux-ci et même tous les Français qui se trouvaient au Kaire, coururent les plus grands dangers pendant l'insurrection de cette ville. Le général Dupuy, le colonel Sulkowski, les ingénieurs Thévenot et Duval, tombent sous les coups des révoltés, qui pressés de tous côtés se retirent dans une grande mosquée, où ils se retranchent. Aussitôt l'artillerie est dirigée contre eux, les bombes écrasent la mosquée, un orage survient, les éclats du tonnerre se mêlent au bruit de l'artillerie, et jettent l'épouvante dans le cœur des rebelles, qui implorent la clémence des Français. Les Arabes Bedouins et les Fallahs, accourus pour seconder les habitans, sont dispersés par les généraux Dumas, Lanusse et Vaux.

De nouveaux soins pour rétablir la tranquillité furent pris par Bonaparte, en même temps qu'il s'occupait de faire fleurir les arts et les sciences, et gagnait l'affection du peuple par la douceur avec laquelle il le traitait.

Les ingénieurs travaillèrent rapidement pour mettre les troupes à l'abri de nouvelles insultes, des forts furent construits non seulement au Kaire, mais dans les postes principaux. Partout il régnait un activité extrême, et bientôt des remparts capables de soutenir un siége, assurèrent la conquête de l'Egypte. Les Mameluks

l'éprouvèrent bientôt à Faïoum. Profitant de l'absence de Desaix, qui était allé punir quelques révoltés, ils pénètrent dans cette ville, croyant surprendre la garnison française, mais le chef de brigade Epplet, les charge si vigoureusement à la tête de son faible détachement, qu'il les met en fuite, malgré l'extrême supériorité des assaillans. 1798.

La tranquillité dont jouit l'armée après ces affaires brillantes pour la valeur française, permit aux savans de donner plus d'extension à leurs travaux. Le projet de joindre la mer rouge à la méditerranée par un canal, souriait à l'imagination active de Bonaparte. Une expédition fut dirigée sur Suez pour faciliter les opérations des ingénieurs et des savans chargés de visiter l'Isthme qui unit l'Asie à l'Afrique. Le général Bon fut chargé du commandement des troupes parties du Kaire le 2 novembre; l'avant-garde commandée par Eugène Beauharnais, entra dans Suez six jours après. Bientôt Bonaparte s'y rendit en personne, et poussa différentes reconnaissances dans les environs. Ensuite il retourna au Kaire pour méditer sur l'expédition de Syrie, qu'il voulait faire l'année suivante, la guerre ayant été déclarée à la France par le Grand-Seigneur.

1798.

ARMÉE D'ITALIE.

Au mépris du traité de Tolentino, les cardinaux, qui entouraient Pie VI, fomentèrent de nouveaux troubles dans les états romains. Le général Duphot devient la première victime de ceux qui éclatent à Rome, l'ambassadeur français Joseph est Bonaparte insulté, et sa résidence violée. Ce n'est qu'avec peine qu'il parvient à s'échapper. A ces nouvelles, le général Alexandre Berthier qui commande les troupes restées en Italie, accourt de Milan sur Ancône. Bientôt il se présente davant Rome, il s'empare du château Saint-Ange. Berthier savait qu'une partie des habitans, fatigués du joug des favoris de Pie VI, voulaient se déclarer en état libre. Il attend que leur mouvement ait éclaté, pour entrer dans cette ancienne capitale du monde. Appelé par le peuple, le général français monte au Capitole, assure au nom du Directoire l'indépendance de la République romaine, et protége le départ du souverain Pontife qui demande de se retirer dans la chartreuse de Pise. Ainsi fut éteint en peu de jours le vaste incendie que la cour de Rome croyait allumer en Italie.

Berthier appelé auprès du vainqueur de l'Italie, en qualité de chef d'état major de l'armée d'angleterre, laisse le commandement des

troupes dans Rome à Masséna. L'intrépide héros 1798.
de Rivoli, que ses soldats avaient surnommé *l'enfant gâté de la Victoire*, ne sait pas dans cette mission importante se concilier l'estime des braves qui servent sous ses ordres. Les dilapidations et les exactions des princicipaux employés de l'armée sur le peuple romain, tolérées par ce général, indignent les officiers et les soldats. Tous se réunissent et signent une adresse au Directoire pour protester contre une conduite si contraire au noble désintéressement déployé par les troupes. En vain, Masséna veut étouffer ce mouvement d'insubordination contraire à la discipline militaire. Il est forcé de se démettre de son commandement, et de quitter l'Italie. Le général Dallemagne le remplace, et les soldats rentrent aussitôt dans le devoir pour châtier les habitans du faubourg Trastevère et de plusieurs petites villes qui avaient voulu profiter des dissensions des Français, pour se délivrer d'une armée que les employés de Masséna avaient rendue odieuse.

La cour de Naples cédant aux instigations de l'Angleterre, ouvre ses ports aux vaisseaux de cette nation, au mépris du traité conclu avec la France. L'amiral Nelson, après la bataille d'Aboukir, est reçu en triomphe par le souverain et par le peuple. En vain l'ambassadeur français veut protester contre cette violation du traité, on

1798. ne l'écoute point, et de tous côtés on vole aux armes pour marcher contre les troupes françaises et les chasser de l'Italie. Le général Mack arrive de l'Autriche pour commander l'armée napolitaine que l'Angleterre a prise à sa solde. Cette armée fond sur les états romains, et contraint le général Championnet qui commande l'armée d'Italie, à battre en retraite, laissant au château Saint-Ange une garnison qu'il promet de venir délivrer dans vingt jours.

Mack, sûr de la victoire, disait que que l'aile gauche des Français ne pouvait lui échapper. Le brave Lemoine, avec une poignée de braves, résiste courageusement dans l'étroite plaine de Terni, et donne le temps au général Dufresse de venir prouver aux Napolitains qu'ils n'étaient pas invincibles.

Le roi Ferdinand et l'orgueilleux Mack, font une entrée triomphale dans Rome, où la populace, toujours avide de révolutions, se porte aux plus grands excès envers tout ce qui peut retracer le souvenir des Français. Alors, Ferdinand rappelle le pape, et excite le roi de Sardaigne à seconder son agression, ne prévoyant pas qu'il entraînait ce monarque à une perte certaine. Charles Emmanuel venait de succéder à son père, trop confiant envers de perfides conseillers qui lui peignaient sans cesse le traité conclu avec la France, comme un joug odieux. Il ordonne

secrètement une levée de troupes, pour seconder 1798.
les opérations de l'armée napolitaine. Bientôt, profitant de quelques troubles survenus dans ses états, il les rassemble et va déclarer la guerre aux Français, lorsque le Directoire qui le surveillait, commence les hostilités. Joubert s'avance à la tête d'une armée pour venger la mort des Français massacrés dans un grand nombre de villages et sur les routes; partout les troupes piémontaises fuient au premier coup de fusil. Les forteresses sont occupées par les soldats de Joubert, Turin ouvre ses portes, et le roi, qui n'a pas même songé à fuir, renonce à ses droits sur le Piémont, et se retire en Sardaigne, jurant de fermer les ports de cette île aux Anglais.

Quelques jours suffirent pour achever cette guerre, dont le roi de Naples apprit en même temps le commencement et les tristes résultats pour son allié. Mack, loin d'agir avec activité, s'était arrêté dans Rome à calculer un mouvement avec les troupes napolitaines débarquées par les Anglais à Livourne, pour insurger la Toscane; cette lenteur est favorable à Championnet, qui dans les premiers jours n'aurait pu résister aux forces réunies de l'ennemi. Enfin il sort de son inertie et attaque avec quarante mille hommes la droite de l'armée française. Macdonald la commandait; sans calculer le nombre des ennemis, il sait qu'il est à la tête de six mille braves,

1798. et bientôt il prouve au présomptueux Mack que c'était contre les vainqueurs de Lodi et d'Arcole qu'il s'était mesuré. Les champs de Nepi, de Civita-Castellane, de Borghetto, et les bords du Tibre, furent témoins du triomphe des Français. Les chefs de bataillon Bru, Villeneuve; les capitaines Esse, Derouche, Fermot, Jelsch, Lelchior; les lieutenans Callandre, Delfortain, Espoulier, Estaffort, Faille, Serre; les sous-lieutenans Coquet, De Doucerin, Le Maire, La Forgue, Regnier et le maréchal-des-logis Siber, s'y distinguèrent par leur bravoure.

Rieti et Civita-Ducale sont occupés par le général Lemoine. D'après les ordres de Championnet, un fort détachement est jeté dans Contigliano. Le général Mathieu s'empare à la baïonnette de Magliano, reprend de vive force Otricoli, et somme le gouverneur de Calvi de se rendre. En moins d'une heure cette ville ouvre ses portes à Macdonald. Tandis que Civitella del Tronto, regardée comme le boulevard des Abruzzes, se rendait au général Mounier.

Mack à cette dernière nouvelle, quitte son camp retranché de Cantalupo, et se retire sur Rome, qu'il abandonne à l'approche des vainqueurs, justifiant par cette fuite la promesse de Championnet qui, avant les vingt jours promis, délivre la garnison du château Saint-Ange. Les Français, dans ce court espace, avaient fait à

l'ennemi quinze mille prisonniers, pris quarante pièces de canon et vingt drapeaux. 1798.

Mack et ses généraux fuyaient en désordre, un seul montra du courage et du caractère, c'était un Français émigré. Le général Damas. Sommé de se rendre par l'adjudant-général Bon, « ami, quand on a sept mille hommes et des cartouches on ne pose pas les armes », répond-il, intrépidement. Les sages dispositions du général Damas le tirèrent de cette position critique, non sans éprouver cependant une perte considérable. Il put s'embarquer à Orbitello, abandonnant son artillerie aux vainqueurs. Witerbe ouvre ensuite ses portes.

Après avoir donné quelque repos à ses troupes et avoir réorganisé le gouvernement de la république romaine, Championnet marche à la poursuite des vaincus qui cherchaient à se rallier derrière la Volturne et les fortifications de Capoue. Le général Maurice Mathieu attaque l'arrière-garde ennemie, campée à Ceprano, sur une hauteur qui domine cette ville de la rive gauche du Garigliano, et le poursuit jusque sur la Melfa, force ce passage et arrive à San-Germano. Dans cette ville, Championnet accorde un armistice de quarante-huit heures à Mack, faisant toutefois pousser son avant-garde jusqu'à deux milles de Calvi. Le troisième jour, le général en chef occupait Spasanari. Le poste de la Torella fut em-

1798. porté par l'aide-de-camp Rey, parent du général. Fondi fut évacué et le passage d'Itri forcé par la division Rey. Les généraux Duhesme et Lemoine, après s'être emparés de Civitella del Tronto, occupaient Canzano, Guarda-el-Monte-Pagano, où le général Rusca fit trois cents prisonniers. Duhesme, malgré l'insurrection des paysans de la contrée qui venaient d'attaquer et d'occuper Terano et brûler le pont sur le Tronto, marche sur Pescara, après avoir envoyé deux détachemens pour disperser les révoltés. L'audace des Français leur livre bientôt le pont et la forteresse de Pescara. Soixante-dix pièces d'artillerie en bronze, sans compter celles en fonte, avaient été abandonnées par les Napolitains dans cette place. Duhesme s'établit à Chietti, le général Broussier pousse jusqu'à Torre-di-Passeri, après avoir battu l'arrière-garde ennemie qui perd douze canons et tous ses caissons; là, il fait sa jonction avec la brigade Rusca. Ce dernier succès complète les triomphes de cette année, et leur ouvre la route de Capoue, vers laquelle les soldats français s'élancent avec le noble enthousiasme que donne l'espoir de la victoire.

La Suisse avait gardé une stricte neutralité depuis six années, et aucune des puissances belligérantes ne songeait à troubler le paisible bonheur de ses habitans, lorsque tout-à-coup, les oligarques des villes de Fribourg et de Berne ras-

semblent des troupes à l'effet d'étouffer une insurrection qu'ils prétendent être sur le point d'éclater. A la nouvelle de ces armemens, le directoire fait avancer la division Menard de l'Italie, vers les frontières de la Suisse, et signifie au sénat de Berne qu'il ait à licencier les troupes dont il avait ordonné la levée. 1798.

Les habitans du pays de Vaud, avides de secouer le joug de ceux qu'ils étaient forcés d'appeler leurs magnifiques seigneurs, profitent de l'approche des Français pour proclamer leur indépendance. Menard leur accorde sa protection, et charge le capitaine Antier, son aide-de-camp, de porter au colonel qui commande les troupes de Berne, la déclaration du directoire. Antier ne peut exécuter cette mission, attaqué par des soldats bernois, il voit périr à ses côtés deux hussards qui l'escortent. Dès ce moment les hostilités commencent, et Menard s'avance pour punir l'insulte faite à un parlementaire français.

Le premier soin du général fut d'occuper le pays de Vaud, et de faciliter l'organisation de la nouvelle république lemanique. Remplacé par le général Brune, qui amenait des renforts, Menard n'eut pas le temps de marcher sur Berne et Fribourg, comme il en avait le projet. Le général Schawembourg vient se joindre à Brune. Aussitôt ils s'avancent sur Fribourg, après s'être emparés de Soleure; le sénat, sommé par le gé-

1798. néral Pigeon, d'ouvrir ses portes, demande quelques heures pour donner le temps aux Bernois d'évacuer la ville, et profite de cet intervalle pour faire sonner le tocsin dans les alentours. Les paysans accourent pour seconder la garnison. Le général Pigeon alors fait tirer sur les murs, une brèche est bientôt ouverte, le sergent Barthe, de la dix-huitième de ligne, accompagné de quelques soldats, escalade audacieusement les remparts et se précipite dans la ville : on le suit, et les paysans épouvantés de tant de valeur fuient devant les baïonnettes françaises. Aucun excès ne fut commis dans Fribourg : exemple éclatant de modération et de discipline. Bientôt le monument élevé à Morat, avec les ossemens des soldats de Charles-le-Téméraire, est détruit par deux bataillons de la Côte-d'Or de l'Yonne. Le passage de Seuse est forcé au village de Neuenek. Une perte de quatre mille hommes, sept drapeaux et vingt pièces de canon signalèrent la défaite des ennemis. La France eut à regretter le courageux Barthe, que Brune avait nommé officier à Fribourg. Arrivé le premier sur le pont de Neuenek, il fut emporté par un boulet. Le chef de brigade Fugière, le chef de bataillon Dumoulin, les capitaines Largier, Chaslat, et le sergent Tioche se firent remarquer par leur intrépidité.

Le général Rampon enlève les premières batteries de Gumenen. Schawembourg entre dans

Berne après avoir chassé les troupes bernoises du bois de Schahiren, des hauteurs de Fraubrunnen, d'Artenen, et des rochers d'Altmerkingen. Vingt-cinq drapeaux pris sur les ennemis dans ces différentes affaires, furent portés à Paris par les chefs de brigade Ruby et Suchet. 1798.

Le général Schawembourg fut investi du commandement en chef au départ de Brune, parti pour l'Italie. Il fit marcher sur Aran, Zurich, Lucerne. Les combats de Mellingen, du couvent de Muri, sur la route de Zug et Rapperswif, Feldbach et Richtenswif, attestèrent de nouveau la bravoure française, et causèrent des pertes considérables à la Suisse, qui fut organisée en république helvétique. Le canton de Schwitz, une partie de celui d'Underwal et quelques bourgs ne voulurent pas prêter le nouveau serment à cette république; alors le directoire helvétique réclama l'intervention des troupes françaises. Le sang généreux des descendans de Guillaume Tell fut de nouveau versé. Enfin la paix se rétablit, mais ce malheureux pays eut encore longtemps à gémir des suites fatales de la guerre.

ARMÉES NAVALES ET COLONIES.

Malgré les secours de la Hollande pour rendre à la marine française son ancien éclat, les escadres rassemblées dans les ports de Brest et de

1798. Toulon devaient éprouver encore de funestes revers par l'inexpérience des officiers chargés de les commander. Cependant quelques marins détachés faisaient resplendir la gloire de leur pavillon, les corsaires, surtout, se rendaient redoutables par leur audace. Le capitaine Carry de Boulogne, sur le point d'être pris par un cutter anglais, après un combat de huit heures, malgré son extrême infériorité, s'élance à l'abordage et ramène cette glorieuse prise au Hâvre. Le brave Vandezante, monté sur le *Prodige* de Dunkerque, est entouré par sept navires anglais; il se bat avec une telle intrépidité, qu'il force trois de ces bâtimens à amener leur pavillon.

Les corsaires l'*Espiègle* et le *Rusé* de Boulogne, s'emparent d'un brick-canonnier, après un combat aussi opiniâtre que meurtrier, et ramènent en triomphe cette prise formidable.

Les marins Selys et Thierry, prisonniers en Angleterre, tentent vainement, à différentes reprises, de s'échapper. Embarqués sur un vaisseau de la compagnie des Indes pour Botany-Bey avec cent dix-sept prisonniers, ils gagnent six de leurs compagnons d'infortune, et sans armes, sans aucun autre secours que leur propre courage, ils forcent cinquante-huit soldats bien armés et vingt-six hommes d'équipages à devenir prisonniers à leur tour, et conduisent leur prise à Monte-Video, dans la rivière de la Plata.

Une escadre légère, sous les ordres de Gan- 1798.
teaume, favorisait l'entrée des navires marchands dans le port de Brest. Plusieurs engagemens avec les Anglais firent apprécier le mérite de cet officier. La protection accordée aux navires marchands, avait encore pour but de faciliter l'arrivée des convois. De grands préparatifs se faisaient dans ce port, une flotte était prête à mettre à la voile. Une mesure funeste ordonne le désarmement et le renvoi des équipages. Quelques mois après il fallut les rappeler. Etrange imprévoyance !...

Une grande expédition allait avoir lieu, le vainqueur de l'Italie arrive à Toulon et met à la voile, trois cents navires sillonnent la Méditerranée ; ils abordent à la côte d'Egypte. L'amiral Brueys reçoit après le débarquement l'ordre de conduire l'escadre française dans la rade d'Aboukir, ou de se rendre au besoin à Corfou, dont les Français s'étaient emparés par suite du traité de Campo-Formio. Loin d'exécuter ce dernier ordre en apprenant l'approche des escadres réunies de l'amiral Nelson et Saint-Vincent, il demeure dans la rade d'Aboukir, n'ayant pas même pris les positions convenables en pareille circonstance, afin de ne pas être tourné par l'ennemi. Un mois environ après ce mouillage contre toute règle, on aperçoit la flotte de Nelson. Aussitôt l'amiral donne le signal de *branle-bas de combat*. Par une ma-

1798. nœuvre que tout marin expérimenté pouvait prévoir, Nelson fait doubler la ligne de Brueys, ou mouiller par le travers à plusieurs de ses vaisseaux ou prendre poste à terre, coupant ainsi les navires français les uns des autres, attaquant des deux bords, l'avant-garde et le centre de Brueys, dont l'arrière-garde restait paisible spectatrice du combat.

Brueys déjà blessé dès le commencement de cette action meurtrière, est frappé d'un boulet qui le partage presqu'en deux. On veut l'enlever de dessus la dunette, il s'y oppose : « Un amiral français doit mourir sur son banc de quart ! » dit-il d'une voix ferme, et bientôt il expire. L'équipage de l'*Orient* n'en combat pas moins avec le même courage, et le reste de la flotte ignore la perte de l'amiral. Nelson de son côté venait d'être blessé lorsque le feu éclate sur l'*Orient*. Les flammes s'élèvent rapidement dans les airs et éclairent le théâtre du combat pendant près de deux heures; enfin, les tristes funérailles de l'amiral français se font au bruit d'une explosion si épouvantable qu'elle jette une longue stupeur parmi les combattans.

Au point du jour, il ne restait que six vaisseaux et trois frégates français qui conservassent encore leur pavillon, l'amiral Villeneuve les commandait, c'était principalement ceux de l'arrière-garde, faiblement attaquée jusqu'alors par les

Anglais, qui avaient trop souffert dans le combat 1798.
pour recommencer un nouvel engagement. Villeneuve prend le large et se retire à Malte pour rallier les tristes restes de cette superbe escadre, se reprochant sans doute intérieurement l'inaction dans laquelle il était resté plongé, tandis que l'intrépide Ducayla, d'Albarade, Emeriau, Raccord, Gillet, Etienne, Chambon, plus ou moins dangereusement blessés, et Trullet, qui avait échappé aux périls de la journée, s'étaient couverts de gloire. Du Petit-Thouars, Thévenars et Casa-Bianca emportèrent dans la tombe les lauriers qui couronnèrent leur brillante intrépidité.

La France perdit dans cette malheureuse affaire onze vaisseaux et deux frégates. Les marins y firent preuve d'une bravoure au-dessus de tout éloge. S'ils eussent été secondés par l'arrière-garde, cette défaite douloureuse se changeait en triomphe.

Tandis que ces événemens malheureux se passaient sur la côte d'Egypte, la marine française éprouvait de nouveaux revers dans l'Océan. La malveillance incendiait le vaisseau *le Quatorze Juillet*, dans le port de Lorient, et les Anglais s'emparaient du vaisseau *l'Hercule*, à peine sorti de ce port pour se rendre à Brest. Une flottille de bateaux plats échouait dans une entreprise sur les îles Saint-Marcouf. Les ennemis, de leur

1798. côté, avaient le même sort à Ostende, où l'intrépidité de la garnison et l'audace de celle de Bruges, firent éprouver une perte considérable aux Anglais, et détruisirent tout ce qui avait mis pied à terre. Les corvettes la *Confiante* et le *Vésuve* soutenaient d'un autre côté un combat opiniâtre contre un vaisseau anglais, et préféraient de se jeter à la côte plutôt que de se rendre.

Dans les mers de l'Inde, l'amiral Sercey con- continuait à cueillir de nouveaux lauriers, et protégeait le commerce hollandais et espagnol. L'île de France florissait de nouveau, tandis que dans une antre mer, Saint-Domingue était en proie à toutes les horreurs des dissensions intestines.

ANNÉE 1799.

Une nouvelle lutte va s'ouvrir. De nombreux bataillons s'apprêtent à marcher contre la France. La renonciation du roi de Sardaigne à ses possessions du Piémont, la révolution helvétique, celle des Etats Romains et plus encore l'or de l'Angleterre excitent l'Autriche et la Russie à opposer une digue au torrent qui menace l'Europe, tandis qu'une partie de l'élite des troupes françaises est occupée avec le meilleur général de la républi-

que dans une expédition lointaine, et que la Turquie va réunir ses forces pour les combattre. 1799.

ARMÉE D'ÉGYPTE.

Le pacha d'Acre avait refusé de recevoir l'envoyé de Bonaparte, chargé de lui proposer une alliance. C'en était assez. L'envahissement de la Syrie fut projeté; les préparatifs se poussèrent avec activité. Un autre motif excitait encore le général en chef. Les Mamelucks ne cessaient d'inquiéter les Français, il fallait les mettre hors d'état de recommencer leurs incursions.

Les généraux Reynier, Kléber, Bon, Lannes sont désignés pour accompagner Bonaparte, avec les neuvième, treizième, dix-huitième, vingt-cinquième, trente-deuxième, soixante-neuvième, soixante-quinzième et quatre-vingt-cinquième de ligne; le deuxième, quatrième et vingt-deuxième légère sous les ordres des généraux de brigade Lagrange, Verdier, Junot, Vaux, Robin, Rambaud, Vial et Rampon. Le général Murat commandait neuf cents cavaliers tirés de divers corps. Dammartin et Caffarelli étaient à la tête du génie et de l'artillerie dont les pièces de siége avaient été audacieusement embarquées à Alexandrie, quoiqu'une forte croisière anglaise en bloquât pour ainsi dire le port.

Après une marche pénible à travers les déserts,



1799. le village d'El-Arich est enlevé par l'avant-garde, après un combat sanglant, dans lequel les Français se voient disputer la victoire pas à pas, de maison en maison. Il restait à s'emparer du fort, qui domine le village, le général Reynier allait l'attaquer, lorsqu'on signale l'approche d'un secours amené par Ibrahim. Le reste de l'armée n'était point encore arrivé. Alors, il se retranche dans le village; bientôt le général Kléber survient, il marche sur les Mameluks, Reynier le seconde, et leurs ennemis ont cessé d'être redoutables; culbutés dans un ravin dont ils ne peuvent s'échapper, ils périssent sous les coups des Français, ou sont forcés de se rendre.

Bonaparte arrive après cette victoire, il dirige aussitôt son artillerie contre le fort, et fait ouvrir la tranchée. Une ancienne mine favorise les approches, et l'Aga-Ibrahim est forcé de capituler.

Le chef de bataillon, Sabathier; les capitaines, Lamy et Joubert; les sergens-majors, Germain et Kaiser; les caporaux, Paul, Ancelin et Buret; les grenadiers et soldats, Brachet, Bonnet, Bontemps, Laffin, Lamotte, Otto, Riouste, Sableau et Sellier; les tambours, Larçon et Lavy furent présentés au général en chef comme s'étant particulièrement distingués.

La possession d'El-Arich était importante. En cas de revers, ce fort offrait un appui. Bonaparte en fit augmenter les fortifications. Après avoir

donné quelques jours de repos à ses troupes et 1799.
organisé les Maugrabins de la garnison, qui demandaient à servir sous ses ordres, il fait marcher en avant. Un guide égare l'armée dans le désert, et le général en chef, qui la croit arrivée à Kan-Younes, premier village de la Palestine, tombe avec sa faible escorte sur les débris des Mamelucks qui, encore épouvantés du combat d'El-Arich, prennent la fuite. La fortune, en cette circonstance, favorise encore le jeune héros. Enfin, Kléber qui commande l'avant-garde a retrouvé sa route. Malgré la fatigue de l'armée, une attaque contre le pacha Abdallah, campé à une lieue de Kan-Younes, est ordonné; mais celui-ci n'attend pas les Français, il se retire à Gazza.

L'aspect des plaines fertiles de la Palestine, ranime le courage et la gaîté des soldats français; c'est en chantant qu'ils s'avancent vers Gazza, dont ils s'emparent sans combat. Bientôt ils se dirigent sur Jaffa où l'ennemi a réuni ses forces. La marche fut pénible à travers une plaine de sable; le désir de cueillir de nouveaux lauriers triompha de tous les obstacles. Une brêche praticable s'ouvre sous les coups de l'artillerie, l'assaut est ordonné, la résistance de l'ennemi excite la fureur des soldats, et le massacre des habitans et de la garnison trace ce fait d'armes dans l'histoire, avec des caractères de sang.

Le pillage de Jaffa devint funeste à l'armée fran-

1799. çaise. Dès le lendemain la mort planait sur ses rangs. Les miasmes pestilentiels des fourrures et des vêtemens, que les soldats s'étaient appropriés, se répandirent avec une effrayante rapidité. Cependant les Français revinrent bientôt de leur terreur, et supportèrent ce fléau avec une résignation dont les Turcs leur donnaient l'exemple. Dès lors il devint moins dangereux.

Après avoir organisé l'administration de la province, comme il avait fait au Kaire, Bonaparte marcha vers Saint-Jean-d'Acre, tandis que le général Kléber se disposait à triompher des Naplousains, qui cherchaient à faire une diversion en faveur de la garnison de Jaffa. La précipitation de quelques grenadiers à poursuivre l'ennemi, chassé des hauteurs de Qâquoun, fait éprouver un léger échec à l'avant-garde, mais ne peut empêcher les Français de marcher en avant. Ils s'emparent du port et de la forteresse de Caïffa, dans laquelle on établit les hôpitaux et les magasins; dispersent les tirailleurs qui défendent le passage du Kerdanneh, et arrivent sur les hauteurs qui dominent Acre. Bientôt les troupes du pacha sont chassées des jardins qui entourent la ville. Elle est investie et la tranchée ouverte.

La prise de Jaffa avait électrisé les courages. Tous les soldats comptaient achever aussi aisément ce nouveau siége, et n'avoir affaire qu'à

des Musulmans. Mais un Français était dans la place 1799.
et dirigeait la défense. Ami du commodore Sidney-Schmit, avec lequel il avait été renfermé dans la prison du Temple, à Paris, ce Français nommé Phelipeaux était parvenu à s'évader avec lui. Depuis ils ne s'étaient plus quittés. La flottille qui apportait de Damiette les munitions et l'artillerie nécessaires pour ce siége avait été prise par les Anglais. Phelipeaux les fait servir à la défense de la place, et pour protéger les fréquentes sorties de la garnison. Les mines jouent, des brêches sont ouvertes, les soldats demandent l'assaut, hélas ! leur intrépidité ne peut rien contre les nouveaux murs qui se présentent derrière un large fossé. Après plusieurs attaques réitérées, dans lesquelles les Français étonnent l'ennemi par leur audace et leur valeur, deux cents hommes environ pénètrent dans la place, mais ils ne sont point suivis par leurs camarades, et sont forcés de se rendre au commodore anglais, après la plus opiniâtre des résistances.

Des secours étaient arrivés par mer pour renforcer la garnison, il fallut lever ce siége désormais impossible. Cependant, avant de partir, Bonaparte fait payer chèrement une sortie du pacha Dejzzar. Ce brillant fait d'armes met les ennemis dans l'impossibilité d'inquiéter la retraite des Français.

Un combat plus éclatant encore avait eu lieu

1799. sur la route de Damas pendant la durée du siége. Les Naplousains renforcés par les Mameluks et les troupes d'Abdallah s'approchaient pour attaquer les Français. Le général Junot, avec trois cents hommes, avait triomphé à Koubi de quatre mille cavaliers. Kléber accouru à son secours à la tête de deux mille hommes, résistait à trente mille, dont au moins vingt mille de cavalerie, lorsque Bonaparte se présente, suivi d'une division, et fait tomber sous ses coups cet essaim innombrable, comme la faux des moissonneurs abat les blonds épis qui couvrent un vaste champ. Ce combat si glorieux, pour les annales françaises, rend à jamais célèbre les plaines au pied du mont Thabor dans lesquelles il fut livré. L'armée ennemie y fut entièrement détruite. Ses nombreux et riches magasins tombèrent au pouvoir des vainqueurs, mais ne purent servir à la conquête d'Acre.

L'armée quitta la Palestine après avoir détruit tous les ponts qui pouvaient faciliter le passage des troupes du Pacha, les fortifications de Jaffa, et ruiné le pays; la seule ville de Gazza fut épargnée. L'accueil fait aux Français par ses habitans la sauva. Enfin, après des fatigues et des périls sans nombre, les glorieux débris des troupes employées à l'expédition de Syrie, rentrèrent en Egypte, couverts de gloire, il est vrai, mais n'apportant que des lauriers teints par

le sang d'une foule de leurs vaillans et intrépides 1799.
camarades.

Pendant cette expédition aussi brillante en nobles faits d'armes que malheureuse dans ses résultats. Les troupes restées en Egypte y avaient acquis de nouveaux droits à la bienveillance du général en chef. Desaix poursuivait le cours de ses triomphes sur Mourad-Bey. Le général Davoust, par ses ordres, marche sur Souaki, et disperse sept mille Arabes, qui essaient en vain de résister à son choc impétueux. Le combat de Tahta est non moins glorieux. La victoire de Samnhoud force Mourad à renoncer de nouveau à une guerre offensive. Cinquante mille hommes y avaient été culbutés, et détruits par une seule division française. Bientôt les villes d'Esneh, de Sienne (ou Assouan) sont occupées, et Mourad, consterné de tant de revers, abandonne l'Egypte pour se retirer dans la Nubie. Il laisse cependant son lieutenant Hassan pour inquiéter ses ennemis, et entretenir l'espoir des habitans. Bientôt Hassan est battu complètement au village de Luxor, près des ruines de Thèbes, et fuit dans le désert. Les brillantes affaires de Kené, Aboumanah, Syout, Benouth, Beniadi, Kous, la prise de Kosseïr sur la mer Rouge, détachent les tribus d'Arabes du parti de Mourad, et en font autant d'alliés des Français. Desaix, par sa sagesse et ses brillantes qualités, se fait bientôt chérir et respecter de ces

1799. peuplades barbares, qui ne l'appelaient autrement que le *sultan Juste.*

Tandis que dans la haute Egypte la division Desaix triomphait de Mourad, les généraux commandant les contrées inférieures achetaient leur tranquillité par une surveillance et une activité continuelle. Toujours, ils avaient les armes à la main, contre des partis d'Arabes habitans des déserts. Le fanatisme vint se joindre au brigandage des Arabes. Mustapha-Bey qui, après avoir prêté serment de fidélité à Bonaparte, s'était armé contre les Français, avait rassemblé de nombreux partisans en se faisant passer pour l'ange El-Mohdhy. Attaqué par le général Lefebvre, il lui résiste dans les champs de Sauhour; mais les généraux Lanusse et Fugière, venus au secours de Lefebvre, battent complètement ce faux prophète à Damanhour, qu'ils détruisent par les flammes, et Lanusse le voit voit tomber sous ses coups dans le Baheireh. Mourad-Bey accouru sur ces entrefaites pour profiter des succès de Mustapha, fut de nouveau contraint de fuir dans le désert, devant Davoust qui l'avait constamment suivi.

Bonaparte, prévenu des dangers qui menaçaient les Français en Egypte, avait hâté sa marche; il arriva au Kaire après la défaite et la mort de l'ange El-Mondhy, ne rapportant de son expédition que des drapeaux enlevés aux enne-

mis : c'en était assez pour prouver des triomphes 1799.
et exciter le courage. Plus que jamais les Français allaient avoir besoin de toute leur intrépidité pour sortir vainqueurs des nouveaux combats qu'ils allaient livrer. Les garnisons des forts furent renforcées et les divisions se tinrent prêtes à marcher. L'arrivée par mer d'une armée turque était annoncée, tout faisait présager qu'elle débarquerait sur la plage d'Aboukir. Bientôt on en acquiert l'assurance. Bonaparte alors s'élance vers ce rivage témoin du désastre de l'escadre française et jure d'effacer, par une victoire, les malheurs de ce terrible combat. Déjà, les Turcs débarqués au nombre de dix-huit mille hommes, sans que Marmont, qui commandait à Alexandrie, s'y fût opposé, s'étaient emparés de vive force du château d'Aboukir, malgré la courageuse résistance du chef de bataillon Godard et de deux cents braves qui périrent tous les armes à la main. Déjà, ils s'étaient retranchés sur la plage, au lieu de marcher vers Rosette ou Alexandrie, lorsque Bonaparte arrive avec ses troupes. Aussitôt, il fait reconnaître la position des ennemis placés sur une langue de terre entourée par la mer, et, les attaque. Deux redoutes placées en avant de leur ligne sont enlevées à la baïonnette. Les retranchemens sont ensuite assaillis avec l'impétuosité française. Les Turcs, qui s'aperçoivent mais trop tard qu'ils n'ont que la mer pour retraite, se dé-

1799. fendent jusqu'à la dernière extrémité. Culbutés enfin après un combat terrible dans lequel la dix-huitième de ligne avait perdu bon nombre de ses braves, ils se précipitent dans les flots où la cavalerie les poursuit encore; là, ils trouvent une mort affreuse. Leur général, Mustapha Pacha, est fait prisonnier par Murat qu'il a blessé de sa main, deux cents janissaires ont partagé son sort. Le reste a péri les armes à la main ou au milieu des eaux. Cette victoire coûtait deux cents braves à l'armée française, sept cent cinquante étaient blessés.

Cependant cinq mille Turcs tenaient encore le château d'Aboukir, sommés de se rendre, ils refusent, obstinément et ne mettent bas les armes qu'au moment où la faim dévorante a épuisé leurs forces et leur courage. L'escadre anglaise et turque témoins du triomphe des français ne purent y apporter obstacle et virent ainsi se terminer une expédition sur laquelle la Sublime Porte avait formé les plus grandes espérances.

Parmi les trophées de cette journée, on trouva deux pièces en bronze données par la cour de Londres à celle de Constantinople. Le général en chef y fit graver les noms de Murat et de l'adjudant-général Roize, comme s'étant particulièrement distingués. Mustapha fut traîné à la suite du vainqueur pour servir à son entrée triomphale dans le Kaire.

L'Egypte était rendue à la tranquillité. Les

Arabes et les Mameluks n'osaient plus inquiéter 1799.
les Français que les naturels du pays, depuis la victoire d'Aboukir et les brillantes promesses de Bonaparte, servaient avec un zèle extrême. Le général en chef, sous le prétexte de visiter le Delta, part du Kaire avec les généraux Berthier, Lannes, Murat, Marmont et Andreossi, les savans Dénon, Monge et Berthollet. Deux cent cinquante guides commandés par le général Bessières l'accompagnent. Il se rend à Alexandrie, là, il s'embarque, laissant le commandement de l'armée au général Kléber, et fait voile pour la France, où les plus hautes destinées l'appellent.

ARMÉE D'ITALIE.

La marche rapide des Français avait jeté la consternation dans la cour de Naples; n'ayant plus de soldats à leur opposer, on organisa à la hâte des bandes de partisans plus dangereux que les troupes réglées. Ces bandes, tantôt réunies, tantôt séparées, tombaient à l'improviste sur les détachemens ou les hommes isolés et causaient chaque jour des pertes à l'armée, qui n'avança pas moins vers Capoue. Le général Mack, retranché devant cette forteresse avec les débris de l'armée napolitaine, fut bientôt contraint de fuir dans la ville. Ses retranchemens et la redoute San-Antonio venaient d'être enlevés à la baïonnette.

1799. Un armistice de quelques heures, intempestivement accordé par le général Championnet, donna aux ennemis le temps de se rallier, et arrêta les Français prêts à pénétrer avec eux dans les fortifications de la place.

Le général Rey s'était avancé vers Gaëte, la terreur l'avait précédé; le commandant de cette forteresse formidable, épouvanté par un incendie qu'occasione la chute d'un obus sorti du seul obusier que possèdent les Français, s'empresse de capituler, et fournit par sa lâcheté, les moyens d'assiéger Capoue. Mais tandis qu'on ouvrait la tranchée devant cette place, les paysans insurgés s'étaient rassemblés en si grand nombre, que la position de l'armée française devenait des plus critiques. Déjà son grand parc de réserve avait été incendié, les communications interceptées, et Championnet s'apprêtait à vendre chèrement sa ruine, lorsque des parlementaires viennent offrir un armistice qui sauve l'armée, la rend maîtresse de Capoue, de l'artillerie et des magasins qui s'y trouvent, d'une étendue considérable de pays dans lequel elle n'a pas encore pénétré, procure dix millions de livres tournois au trésor de la république, et laisse aux troupes françaises la liberté d'étouffer l'insurrection qui vient d'éclater.

Cet armistice, si favorable à l'armée de Naples, n'eut cependant pas l'assentiment du directoire,

et Championnet, qui avait rendu tant de services à la patrie, fut disgracié. 1799.

Tandis que ce général s'occupait à faire rentrer la contribution convenue, les Lazzaronis s'insurgent, le vice-roi est contraint de fuir en Sicile. Mack et les officiers napolitains se réfugient dans le camp français qui bientôt est attaqué par cette populace effrénée. La vigoureuse résistance des grand'gardes donne le temps au général Poitou de se préparer au combat, il fond sur les Lazzaronis, qui déjà poussent des cris de victoire, et les chasse jusqu'à la ligne de démarcation qu'il ne dépasse point, fidèle à la foi de l'armistice, que cette agression des Lazzaronis venait cependant de rompre.

Championnet marche alors sur Naples, il a des intelligences dans cette capitale, il sait que les partisans des Français doivent s'emparer du fort St.-Elme. Vainement les Lazzaronis défendent intrépidement les approches de la ville, après plusieurs combats meurtriers dans lesquels ils perdent vingt-sept pièces de canon, et une multitude des leurs, tombés sous les coups des divisions Duhesme et Broussier, ils sont forcés de se retirer dans les murs de cette cité superbe. Championnet voudrait éviter les horreurs d'une prise de vive force, il envoie un parlementaire aux magistrats, les insurgés l'empêchent d'approcher. Alors une attaque générale est résolue, et c'est sur des mon-

1799. ceaux de morts que les Français s'avancent dans la ville, qui retentit aussitôt des cris de *vive les Français*, par suite de la promesse de Championnet, à quelques habitans, de faire respecter les propriétés, les églises, et de donner une garde-d'honneur à celle de St.-Janvier.

Bientôt les partisans de la république demandent à changer la forme du gouvernement napolitain, et Championnet, qui a l'ordre de favoriser cette révolution, proclame la république parthénopéenne.

Une insurrection ne tarde point à éclater dans la Pouille et la Calabre. Les ennemis du nouveau système d'autorité avaient causé cette contre-révolution. Le général Championnet fait aussitôt marcher les divisions Duhesme et Olivier contre ces provinces. La fermeté de Duhesme, la discipline sévère qu'il maintient parmi ses troupes, la sévérité qu'il déploye envers les insurgés causent une telle terreur, que dans peu il a rétabli le calme dans la Pouille. Un rassemblement d'environ douze mille hommes, la plupart forçats, dont on a brisé les chaînes lors de l'approche des Français, restait cependant à soumettre. Duhesme attaque ce ramas de misérables à San-Severo et en fait un horrible massacre. Trani, Andria et Molfeta étaient encore occupés par les insurgés. Duhesme allait marcher sur ces villes, lorsque le général Macdonal, qui venait

de remplacer Championnet dans le commandement de l'armée, ordonne l'évacuation de la Pouille. Cet ordre excite l'audace des paysans, et bientôt cette malheureuse province est dévastée par un plus grand nombre de partisans qu'à l'époque où Duhesme avait marché contre eux, et coûte la perte d'une foule de braves, lorsque Macdonald s'aperçoit, mais trop tard, qu'il est nécessaire de réparer la faute qu'il a commise. Le général Broussier est mis à la tête de cette expédition. Son activité, sa prudence et son audace contribuent puissamment à la destruction des insurgés, qui partout se défendent avec une opiniâtreté qui tient d'une fureur fanatique. Les villes de Trani et d'Andria ne présentent bientôt plus qu'un monceau de cendres, Carbonara et Ceglie éprouvèrent le même sort. Broussier allait terminer cette sanglante expédition, quand il fut destitué ainsi que Duhesme et Championnet, pour s'être opposés aux dilapidations et aux rapines des employés qui suivaient l'armée. 1799.

Tandis que Championnet perdait le commandement des troupes qu'il avait conduite de victoires en victoires jusque sur les laves brûlantes du Vésuve, Joubert indigné des déprédations des agens du directoire, se démettait de celui des guerriers chargés de la défense de l'Italie. Scherer le remplace : à sa suite, on voit accourir de nou-

1799. veaux dilapidateurs; les habitans des pays occupés par les Français, accablés sous le poids des réquisitions continuelles dont ils sont frappés, appellent des libérateurs. L'Autriche les entend, déjà elle avait rassemblé, sur le bas Adige, soixante mille hommes d'élite, prêts à fondre sur ses anciennes possessions. Ses agens promettent des vengeurs aux peuples écrasés par les employés de l'armée française. Le général Melas, chargé du commandement en chef, n'attend que l'arrivée du corps auxiliaire russe pour commencer les hostilités.

Scherer réunit les troupes éparses dans l'Italie; il établit son quartier général à Mantoue. Quatre bataillons gardaient Bergame et Brescia, l'aile gauche de l'armée se liait avec la division Dessoles, stationnée dans la Valteline. Macdonald, après avoir évacué le royaume de Naples, en laissant toutefois des garnisons dans les principales places fortes, devait le joindre avec l'armée de Naples.

Il importait d'attaquer les Autrichiens avant l'arrivée des troupes russes. Scherer divise son armée en deux corps. Le premier sous les ordres de Moreau, privé de son commandement sur le Rhin pour ne point avoir découvert assez tôt au Directoire les trames de Pichegru, devait par une fausse attaque sur Véronne et Legnago, occuper l'ennemi. Le second qu'il dirigera lui-même mar-

chera sur la droite des Autrichiens, vers le lac de Garda. 1799.

Les généraux Delmas et Grenier se précipitent sur les redoutes et le camp des ennemis le 26 mars. En vain, pendant quatre heures on leur oppose une résistance opiniâtre, les têtes de pont sur l'Adige et toutes les positions sont enfin enlevées, et les vaincus fuient en désordre vers Péri. De son côté le général Serrurier illustrait, par un nouveau triomphe, les champs à jamais célèbres de Rivoli; tandis que Moreau repoussait les colonnes sorties de Véronne et de Legnago, et faisait enlever Sancta-Lucia par la division Victor.

Une foule de braves se distinguèrent dans cette journée; les chefs d'escadrons Lepic et Coindet furent promus à un grade supérieur sur le champ de bataille. Le général Pigeon, les adjudans-généraux Argod et Blondeau, les chefs de brigade Morel et Petit, les chefs de bataillon Dumesnil et Ledoux, les capitaines Blondeau, Héron et Roche s'y firent distinguer.

Cette victoire due à la bouillante audace des soldats, demeura sans fruits pour eux. Scherer, comme à Loano, ne sut point en profiter. La rive droite de l'Adige fut évacuée. Mais cette retraite devint fatale à la division Serrurier, chargée de la couvrir par un mouvement sur Véronne. Assaillis par des forces trop considérables, cinq

1799. mille Français restèrent sur le champ de bataille.

Bientôt Scherer veut se porter de nouveau en avant. Le général autrichien, qui avait le même dessein, marche de son côté. Les deux armées sont en présence, les pertes qu'essuient les divisions Grenier et Victor, l'opiniâtre résistance du général Delmas, sont compensées par les avantages remportés par Moreau. Mais l'armée française n'est pas moins forcée de se retirer sur le Mincio, après avoir jeté une forte garnison dans Mantoue. Scherer perdait, par son imprudente retraite après la bataille de Véronne et sa journée de Magnano, les fruits des fatigues, des dangers et des triomphes de l'immortelle armée d'Italie. Si Scherer, au lieu de faire envahir la Toscane par le général Gauthier, et d'y lever de fortes contributions, eût renforcé son armée des troupes sous les ordres de ce général, ainsi que de celles de Miollis, qui s'emparait de Livourne, les chances de ces combats n'auraient point été douteuses, et les vainqueurs de l'Italie n'eussent point cédé, le théâtre de tant d'exploits, aux vaincus.

Le général Kray commandait l'armée autrichienne en l'absence de Mélas, retenu depuis long-temps sur les derrières par une forte maladie. Il suivit les Français, fit passer le Mincio vers Valeggio pour investir Peschiera, tandis que le général Bellegarde faisait marcher, du Ty-

rol sur Brescia, un corps de troupes en arrière du flanc gauche de Scherer. Dès lors la ligne du Mincio dut être abandonnée, et l'Oglio couvrit la retraite des Français découragés par la facilité avec laquelle leur général en chef se retirait à la seule approche de l'ennemi. 1799.

Les Russes avaient hâté leur marche en apprenant les mouvemens rétrogrades de l'armée française. Le général Sowarow, que ses campagnes contre les Turcs avaient rendu célèbre, était investi du commandement en chef des deux armées; il arrive au quartier général de Kray en même temps que Scherer opérait sa retraite sur la Chièse et l'Adda. La réunion des troupes austro-russes formait un total de cent mille hommes, les Français n'étaient pas trente mille. Sowarow s'empresse de profiter d'une telle supériorité numérique. Il fait attaquer Brescia que défend le chef de brigade Boucret. Après une honorable résistance, les Français sont forcés de capituler.

Bientôt Scherer fait rompre les ponts sur l'Adda et se retire à Milan, où il se démet du commandement en faveur de Moreau. Il reconnaissait toute son insuffisance : c'était un peu tard pour l'armée!.... Le nouveau général en chef avait le dessein de se retirer en Piémont pour y attendre des secours; mais ce mouvement livrait à l'ennemi l'armée aux ordres de Macdonald. Il résolut en conséquence de défendre le passage

1799. de l'Adda; des retranchemens furent élevés et de de nouveaux travaux ajoutés à ceux des têtes de ponts. Celle de Lecco, attaquée par le prince Bragation, vit l'intrépide resistance des Français et la défaite des Russes. Sur toute la ligne et surtout à Cassano, la même valeur fut déployée mais inutilement encore, Moreau fut prendre une nouvelle position derrière le Tesin, abandonnant aux Austro-Russes cent pièces de canon et plusieurs obusiers, après une perte de neuf mille hommes.

Cependant la dix-huitième légère occupait encore la tête du pont de Lecco après la retraite de l'armée. Attaqués par les Russes ; ces braves opposent une valeur surnaturelle à l'audace de leurs nombreux adversaires et couvrent le sol de monceaux de cadavres ; quelques dragons du neuvième étaient avec eux, le capitaine Letort se met à leur tête, fond sur l'ennemi, le culbute, le taille en pièces et ramène cinquante prisonniers. Le colonel Soyez profite de ce succès et des ombres de la nuit pour faire embarquer en silence les blessés et les troupes qui ont combattu si courageusement, et tandis qu'elles prennent le large, un officier de génie fait sauter les fortifications. Ces intrépides guerriers ont le bonheur de rejoindre l'armée sur le Tesin. Le général Serrurier n'eut pas le même sort ; séparé du gros de l'armée, il est forcé de mettre bas les armes dans le village de Verderio, à condition cependant que

les officiers rentreront en France et que les soldats seront les premiers échangés. 1799.

La bataille de Cassano ouvrit les portes de Milan à Sowarow qui y fit une entrée triomphale, avant de se diriger sur Novare et sur Pavie qui ne tarda pas à être abandonnée par les Français, ainsi que Plaisance et Parme. Moreau porta alors son quartier général à Alexandrie, le gros de ses troupes posté sous les murs de Tortone, la droite vers les Apennins pour attendre et favoriser l'arrivée de Macdonald.

Peschiera et Pizzighettone avaient ouvert leurs portes, Ivrea, Crescentino, Chivasso, Trino, étaient évacuées, le général Wukassowich s'avançait jusques sous les murs de Turin. La position de Bobbio entre Plaisance et Gênes était occupée, les seules places de Mantone, Urbin, Ravenne, Bologne et Ancône tenaient encore.

Le prince Constantin, fils l'empereur de Russie, arrive à Pavie pour faire ses premières armes sous les ordres de Sowarow. La présence du jeune prince enflamme le vieux général, il veut le rendre témoin d'une victoire. Tortone est enlevée par Bragation qui assiège aussitôt la citadelle. Tandis que le général Rosemberg passe le Pô au-dessus de Valence et échoue dans une attaque contre la division Grenier. Le lendemain l'épouvante se met parmi les Russes, qui fuient en désordre derrière le Pô.

Les habitans du pays, excités par la présence

1799. des coalisés, se soulèvent et inquiètent les communications. Moreau sur le point d'être coupé en deçà et en delà des Appenins, fait un mouvement sur Tortone; il attaque les Cosaques à Marengo, dont le nom deviendra bientôt à jamais célèbre, et les chasse jusqu'à San-Guliano pendant que sa droite aborde impétueusement l'ennemi à Lusignan; mais le prince Bragation arrive avec des renforts, la fortune du combat change et les troupes françaises se retirent précipitamment dans Alexandrie, la vallée de la Bormida et Ceva. Cet échec et le mouvement des généraux Melas et Wukassowich contraignent Moreau à rétrograder sur Coni, après avoir, par cette sage résistance dans les Apennins, donné le temps à Macdonald d'opérer sa jonction, sans être inquiété, avec le général Pérignon, placé à Gênes. Une forte garnison avait été jetée dans Alexandrie, que Sowarow fit assiéger aussitôt, fidèle à l'ancien système de ne pas laisser de places fortes qui pussent inquiéter les derrières de l'armée.

Les commandans de plusieurs forteresses, par une faiblesse indigne d'un militaire d'honneur, livrent leurs murs sans opposer la noble résistance qui distingue le vrai guerrier. D'autres se couvrent de gloire et ne capitulent qu'à la dernière extrémité. La situation de l'armée française était des plus critiques. Turin venait d'ouvrir ses portes aux Russes, la garnison n'avait eu

que le temps de se jeter dans la citadelle. Carmagnolo, Alba et Scherasco, étaient occupées par les Autrichiens. Sowarow marche contre Moreau, celui-ci, trop faible pour résister, se retire sur le col de Tende, laissant des troupes pour défendre Coni. En moins de deux mois et demi, les conquêtes de l'Italie ont été perdues pour les Français, et les restes de leur armée se retrouvent sur les hauteurs d'où, trois ans auparavant, le génie de la victoire s'était élancé pour voler à des triomphes continuels. 1799.

Macdonald, après avoir opéré sa jonction avec la division Victor, détachée par Moreau vers la Toscane, et les troupes commandées par le général Montrichard, fait lever le siége de Bologne et du fort d'Urbin, reprend la position de Pontremoli, occupe Massa et Catare, et rétablit la communication avec Gênes. Par une manœuvre hardie, digne des savantes combinaisons du vainqueur de l'Italie, Macdonald, d'accord avec Moreau, qu'il a prié de le seconder, veut voler à la délivrance de Mantoue, après avoir opéré leur réunion à Plaisance, par la marche du général en chef, sur la rivière du levant, vers Pontremoli et dans la vallée du Taro, tandis que l'armée de Naples traverserait les Apennins à la hauteur de Modène, et s'avancerait par Reggio et Parme.

La victoire sourit aux conceptions de Macdo-

1799. nald. Moreau est à Gênes avec vingt mille hommes détachés des positions du col de Tende. Le mouvement de l'armée de Naples commence, le prince de Hohenzollern est battu près de Modène, elle arrive à Plaisance. Moreau n'y est point. Ce général n'a pas abandonné Gênes, une seule brigade s'est avancée vers Bobbio et la vallée de la Trébia. La crainte de voir ses communications coupées avec la France a retenu le général en chef. Une telle irrésolution ne pouvait avoir que de funestes résultats. Macdonald, privé des secours de Moreau, ne se décide pas moins à attaquer vaillamment les forces que Sowarow dirige en personne contre lui. Placé sur la rive droite de la Trébia, il dispose son artillerie et foudroie les Austro-Russes qui veulent effectuer le passage. Après trois jours de combats continuels, dans lesquels les Français remportent l'avantage, après avoir été forcé de ne se servir que des baïonnettes, faute de munitions et avoir repoussé l'ennemi sur tous les points, Macdonald, qui voulait encore tenter les hasards d'un nouvel engagement, dans l'espérance de voir enfin arriver Moreau, est contraint par les avis de ses généraux qu'il a réunis en conseil, d'opérer sa retraite sur Modène, pour ne point exposer à une perte certaine, les troupes qui s'étaient couvertes de gloire en combattant avec tant de valeur des ennemis en nombre bien supérieur.

Les généraux Victor, Montrichard, Olivier, Salm, Dombrouwski, Darnaud, Watrin, Rusca et l'adjudant-général Blondeau s'étaient montrés dignes de commander les guerriers intrépides qui, durant cette bataille meurtrière, excitèrent souvent l'admiration des ennemis par leur brillante audace. 1799.

Sowarow chercha, mais vainement, à inquiéter la retraite de la colonne que dirigeait Macdonald. La contenance de l'arrière-garde suffit pour intimider les Cosaques, encore étonnés de la valeur des Français. Le général Victor, qui suivait une autre route, eut son arrière coupée, et la brave dix-septième demi-brigade, fut obligée de mettre bas les armes après un combat opiniâtre qui lui acquit l'estime et les égards du général en chef austro-russe.

Tandis que Macdonald se couvrait de gloire, Moreau, qui avait renoncé si timidement à l'honneur de le seconder, attaquait à San-Giuliano, le général Bellegarde, chargé de couvrir le siége de Tortone avec quinze mille hommes, le mettait en déroute, le forçait à repasser la Bormida et délivrait la garnison assiégée. Assaillis par le général autrichien à l'improviste, les Français éprouvent un léger revers, mais ils reprennent l'avantage et les bords de la Bormida, sont de nouveau témoins de la défaite de Bellegarde.

Sowarow, accouru avec une partie des trou-

1799. pes qui avaient combattu Macdonald, s'apprêtait à venger ces deux échecs, lorsque Moreau se replie sur Novi et Gênes, et reprend ensuite à Voltri les positions de l'armée de Bonaparte, lorsqu'elle s'élança à la conquête de l'Italie. Bientôt Macdonald vint s'y réunir avec ses troupes, et quitta le commandement pour se rendre à Paris.

Par suite de cette nouvelle retraite, la citadelle de Turin et celle d'Alexandrie venaient de capituler après une noble défense. Coni était investi. Fenestrelles, vivement attaqué. Mantoue, défendue par le brave Latour-Foissac, allait ouvrir ses portes pour échapper aux horreurs de la famine et à tous les périls d'un long bombardement. Le petit St.-Bernard fut assailli. Les frontières du Dauphiné étaient menacées.

La terreur s'empare alors de l'esprit du directoire, il sort de l'inertie dans laquelle il était plongé, et veut créer de nouvelles armées pour repousser l'invasion des phalanges victorieuses des coalisés. Joubert est appelé de nouveau au commandement de l'armée d'Italie; Championnet, également disgracié, dirigera celle de réserve sous le nom d'armée des Alpes, Masséna restera à la tête de celle d'Helvétie, tandis que Moreau prendra le commandement d'un corps rassemblé à Mayence sous le nom d'armée du Danube. Brune organisera celle de la Belgique et Hollande.

Les coalisés, de leur côté, dirigeaient des troupes sur ces différentes frontières, dans l'espoir d'anéantir enfin la république française. Sowarow publiait hautement que seul il se chargeait de ce soin. Déjà trente mille Russes, amenés par le général Korsakow, l'attendaient en Suisse, pour entrer en France avec lui, lorsqu'il aurait soumis toutes les places de l'Italie. 1799.

Joubert, dans le dessein de faire lever le siége de Tortone, marche sur les Austro-Russes, les attaque, les chasse de Novi, et se trouve en présence de Sowarow qui, sagement, n'a point engagé d'action générale pour attendre des renforts; vainement le vieux général cherche à attirer les Français dans la plaine, Joubert conserve ses positions, sur les montagnes se contentant de porter une forte colonne vers Tortone. Sowarow alors se décide à livrer bataille : il attaque le centre avec les Russes. Kray et Bellegarde fondent à Pustaruna, sur l'aile gauche, Melas se mesure avec la droite. Dès le commencement de l'action, Joubert qui veut profiter de l'enthousiasme que sa présence inspire aux troupes, marche la baïonnette en avant, à la tête des grenadiers, sur les troupes de Kray; une balle le frappe au cœur, il tombe et expire, en s'écriant : « marchez toujours en avant ». Moreau qui n'a point encore quitté l'Italie, reprend aussitôt le commandement et répare bientôt le désordre qu'a

1799. occasioné la mort de Joubert; mais la fortune trahit son courage. Sowarow ajoute un laurier, dans les champs de Novi, à ceux qu'il a cueillis dans sa longue carrière. On s'était battu de part et d'autre avec fureur. Un carnage affreux eut lieu dans le village de Pasturana. Les généraux Pérignon, Grouchy et Partouneaux, malgré toute leur intrépidité, y furent faits prisonniers. Jamais les deux armées n'avaient essuyé plus de pertes. Moreau opéra sa retraite par les Apennins. Les coalisés n'osèrent point le poursuivre. Leurs efforts se dirigèrent contre Tortone, commandée par le chef de brigade Gast, qui enfin capitula, après une courageuse et longue résistance. Les forts de Sainte-Marie et de Sestri-di-Levante se rendent au général Klenau, qui marche sur Gênes.

Pendant ce temps, l'armée des Alpes, aux ordres de Championnet, s'était mise en mouvement pour se réunir à celle d'Italie par le col de Tende; ses attaques sur toute la ligne prouvèrent aux Austro-Russes que les Français, loin de se laisser abattre par le désastre de Novi, étaient excités au contraire à le venger. Suze, Aoste et Pignerol avaient été témoins de la fuite des ennemis qui s'étaient retirés sur le fort de Bard. Un corps de sept mille Français se dirigeait sur Turin de la Villa-Valletta, quartier-général de Championnet; tandis que Duhesme, après les

combats de Fossano et Savigliano, marchait par la gauche sur Ivrea et se présentait à l'entrée de la vallée de Stura pour envelopper la capitale du Piémont. Mais des forces trop considérables obligent les Français à se replier sur Maira ou Duhesme remplace Championnet, qui se rend à Gênes pour y prendre le commandement de l'armée d'Italie, Moreau étant appelé à celle du Danube. 1799.

Un changement avait également eu lieu dans les commandans des troupes coalisées. Le général Melas et Kray devaient désormais diriger en chefs l'armée d'Italie, et Sowarow marcher sur la France par la Suisse. Masséna y commandait. Mis à la tête de l'armée d'Helvétie après la démission de Jourdan, le héros de Rivoli n'avait pu opérer sa jonction avec celle d'Italie lorsque les ennemis la forcèrent à se retirer derrière l'Adige. Contraint de battre en retraite après avoir soutenu des combats glorieux, Masséna avait pris des positions formidables et réuni le commandement de l'armée du Danube à celui qu'il avait déjà. Le brave Lecourbe commandait son aile droite. Ce général attaque vigoureusement les hauteurs de Richterswyl, Etzel et Schindelleggi, les culbute des postes de Zurich et de Rapperschwyl, et, coupant le centre et l'aile de l'armée ennemie, attaque depuis le mont Saint-Gothard jusques à Altorf. Les Autrichiens, tour-

1799. nés en avant de Schweitz, sont chassés vers Glaris. Le pont de Muthen est enlevé par l'aide-de-camp Montfort après un combat meurtrier. Les Autrichiens chargés impétueusement à Alfort, se retirent en désordre par la vallée de Schœchenthal et coupent les ponts sur la Reuss. Meyenthal est enlevé d'assaut par le général Loison, malgré les difficultés du terrain et la résistance de trois cents hommes chargés de sa défense. Le pont du Diable et le mont Saint-Gothard, sont témoins de la bravoure française et de la défaite des ennemis. Le général Gudin contribue à ces triomphes par des manœuvres hardies. L'arrivée des Russes arrête la marche victorieuses des Français. Bientôt le vieux Sowarow vient en prendre le commandement et marche vers le mont Saint-Gothard. A l'aspect de ces pics couverts de glaces éternelles, les Russes, épouvantés de combattre les vainqueurs de ces sauvages contrées, refusent d'avancer : menaces, châtimens, prières, rien ne saurait changer leur résolution : que fait Sowarow alors ? Il se dépouille de ses vêtemens, se place dans une fosse creusée par ses ordres et demande aux plus mutins de le couvrir de terre : «abandonnez ici votre général, leur dit-il, vous n'êtes plus mes enfans, je ne suis plus votre père, je n'ai plus qu'à mourir. » Ces paroles produisent un effet magique sur le cœur de ces barbares. Sowarow en pro-

fite. Il attaque le poste d'Airolo, et enlève cette position importante après douze heures de combat ; elle était confiée à six cents Français. Le général Gudin, profitant d'une pluie abondante, opère sa retraite en ordre, repasse la Reuss et prend une attitude menaçante sur le sommet du Grimsel et du mont Furca. 1799.

La possession du Saint-Gothard excite le courage des Russes. Ils marchent en avant et sont bientôt à Amsteg, de là ils se dirigent vers Seedorf. Le général Lecourbe, placé sur le penchant du mont Surenen, à l'embouchure de la Reuss, y arrête pendant trois jours avec une poignée de braves ; l'avant-garde ennemie, forte de trente mille hommes : fond sur elle, la culbute et opère ensuite sa retraite pour se joindre au général Loison.

Masséna, de son côté, remportait de brillans avantages sur le général Korsakow, qui avait remplacé, avec sa colonne, le prince Charles à Zurich. Après avoir ordonné aux généraux Mesnard une fausse attaque sur Bruck, et avoir manœuvré dans le Frinkthal et sur l'Aal, il fait passer la Limmat au général Lorges pour attaquer le camp des Russes, tandis que les généraux Klein et Mortier s'empareront des hauteurs de Zurich, et que le général Soult fondra sur les avant-postes ennemis. Ces différens mouvemens s'exécutent. Le général autrichien Hoze est tué, le

1799. pont de Grignan enlevé, et tous les postes repoussés jusqu'aux portes de Zurich. L'aveugle et farouche intrépidité des Russes se déploie dans ces diverses affaires, mais partout la valeur française triomphe : toute l'artillerie, les drapeaux, les bagages de l'armée ennemie ensevelis sous des monceaux de morts sont les trophées de cette victoire. Le général Oudinot emporte de vive force Zurich, et consolide par ce fait d'armes la réputation militaire qu'il s'est acquise déjà. Korsakow se retire, par Saint-Gall et Schaffouse, au-delà du Rhin.

Sowarow, furieux de l'échec essuyé par Korsakow, veut le réparer en pénétrant dans le canton de Zurich par la Linth; le général Molitor fait échouer ce plan, secondé par la brillante intrépidité de la quatre-vingt-quatrième demi-brigade. Douze compagnies de la soixante-seizième, accablées par des forces supérieures, mettent bas les armes. Molitor accourt et venge ce revers par la défaite du général Linken, au débouché du Klonthal. Bientôt Sowarow se présente sur ce point; Molitor punit, par une défaite, l'audacieuse sommation du général russe, qui voudrait le forcer à se rendre. Les troupes suisses et le général Gazan contribuèrent puissamment à la conservation du village de Nafels, qui fut pris et repris trois fois. Le fier Sowarow, qui s'était flatté d'arriver bientôt à Paris, fuyait

avec les débris de son armée devant les Français. 1799.
Le pont de la Muotta ne put opposer une barrière capable d'arrêter les vainqueurs : il fut enlevé après un combat opiniâtre. Trois pièces de canon et douze cents prisonniers signalèrent le passage de celui de Schwanden par Molitor; tandis que le général Loison reprenait le Saint-Gothard et pénétrait dans les Grisons par Dissentis, Mortier occupa Melz et Sargans. Mesnard, de son côté, culbutait Korsakow et les Bavarois qui, l'avaient attaqué, près de Busingen. La division Lorges chassait les Russes de Deissenhofen, pendant que le général Gazan, aux prises avec l'arrière-garde des émigrés, commandée par le duc d'Enghein, se voyait disputer la victoire à Constance, dont enfin il resta maître.

L'ennemi venait de perdre, dans ces différens combats, dix mille tués ou blessés, près de vingt mille prisonniers, cent pièces de canon, quinze drapeaux et tous ses bagages. Quinze jours avaient suffi à l'intrépide armée d'Helvétie pour remporter d'aussi brillans avantages, suites de la victoire de Zurich. Le général Loison couronna ces succès par le combat de Reichenau.

De nombreux traits de courage signalèrent cette campagne mémorable. Les jeunes soldats rivalisèrent de zèle, de constance et d'intrépidité. Un d'entre eux, nommé Doublot, fatigué de s'entendre appelé conscrit, s'élance avec audace

1799. au milieu des rangs ennemis, saisit par le collet un grenadier hongrois qu'à peine il peut atteindre, et le conduit au général en chef: « Je vous amène un prisonnier, lui dit-il; pour le coup je ne suis plus un conscrit. « C'est juste, répond Masséna, je te fais grenadier. » Que ne devait-on pas attendre de tels hommes!....... Les Français prirent des quartiers d'hiver: leur valeur les avait assurés de ne point y être troublés.

Tandis que Masséna détruisait en Helvétie l'armée sur laquelle les coalisés avaient fondé leurs plus grandes espérances, les troupes françaises en Italie, perdaient peu à peu les places fortes, se maintenant avec peine dans leurs positions. Le fort Saint-Elme, Capoue, Gaëte, Pescara étaient forcés d'ouvrir leurs portes, après une courageuse défense. Le brave Garnier, malgré des prodiges de valeur, était contraint de capituler et d'évacuer Rome. Ancône était vivement attaquée. Dans le Piémont et les états de Gênes, les généraux autrichiens Melas et Kray, quoique commandant des corps séparés, agissaient de concert pour triompher de la courageuse résistance des Français. Le premier s'approche de Coni pour l'investir, le second se dirige sur la vallée d'Aoste. Le général Klenau s'approche de plus en plus de Gênes, du côté de la rivière du Levant; mais Gouvion Saint-Cyr commande dans cette place. Son activité, sa prudence, son

courage et ses talens militaires le rendent digne 1799.
du poste important qui lui est confié. Serré de trop près par l'ennemi, Gouvion Saint-Cyr marche à lui par divers côtés, mais les difficultés du terrain empêche la colonne du général Watrin d'attaquer en même temps que Miollis. Le général Klenau a le temps d'effectuer sa retraite en bon ordre, abandonnant l'importante position de Rapalo. Le lendemain les Français marchent vers Novi pour fondre sur les troupes du général Karacksay, qui bat en retraite sur Alexandrie; mais des renforts de cavalerie, envoyés par Melas, culbutent à Bosco la colonne du général Laboissière. Saint-Cyr, instruit de cet échec, accourt, s'élance sur les Autrichiens, les rompt, les disperse, leur enlève quinze cents prisonniers et sept pièces de canon, et les force à se retirer en toute hâte de l'autre côté de la Bormida. Pendant trois semaines les Français restent hors du territoire de Gênes, et font une diversion favorable à l'armée d'Italie, en contraignant Melas d'envoyer des forces considérables pour les faire rentrer dans leurs anciennes positions.

Pendant ce temps, Championnet rassemblait des troupes vers Coni, pour faire cesser l'investissement de cette forteresse. La proximité de l'ennemi donna souvent lieu à des combats partiels, qui devenaient funestes aux Français, quoique toujours ils obtinsent l'avantage; mais l'ar-

1799. mée était trop faible pour acheter un léger succès par la moindre perte. Cette considération décide le général en chef à attaquer Melas. Il manœuvre en conséquence, mais son projet est deviné, et le général autrichien choisit un champ de bataille dans lequel il puisse se servir de sa nombreuse cavalerie. Le succès répond à ce sage calcul, et les Français sont obligés de battre en retraite, après avoir perdu huit mille hommes, dans la bataille de Genola ou Fossano. La reddition de Coni, dont Mélas fit presser vigoureusement le siége après cette malheureuse affaire, en fut encore un des funestes résultats.

Un nouveau succès de Gouvion Saint-Cyr vint laver cet affront. Attaqué par le général Kray sur les hauteurs de Novi, il ne s'étonne point du nombre des ennemis, fond sur eux au pas de charge, et les culbute jusqu'à la ville, sans leur donner le loisir de se reconnaître. Bientôt la cent sixième demi-brigade court à la baïonnette sur Novi, en chasse les Autrichiens, et couvre, des lauriers qu'elle cueille dans ce combat, la tombe de Joubert, tombé sous les coups des Austro-Russes. Deux mille prisonniers et quatre pièces de canon attestent la défaite des Autrichiens.

Le vainqueur, averti qu'une révolution est sur le point d'éclater à Gênes, se rend aussitôt dans cette ville, et prévient ce malheur par de sages dispositions. De même il arrête une révolte

que la misère et la malveillance a fait éclater 1799.
dans l'armée, et inspire de nouveau son noble courage aux généraux qui servent sous ses ordres. Les combats de la Bochetta et de Monte-Faccio effacèrent les taches de cette sédition, et terminèrent une campagne bien glorieuse pour des braves qui avaient constamment combattu un ennemi en nombre supérieur. Mais ils ne purent soulager la misère des soldats, qui allait toujours en croissant.

ARMÉES DU RHIN.

Trois armées considérables avaient été réunies en Suisse, sur le Haut-Rhin et à Mayence, dès l'instant où le directoire s'était aperçu des intentions hostiles de l'Autriche, et connut la part active que la Russie allait prendre à la nouvelle coalition formée contre la France. Jourdan commandait celle de Mayence, Bernadotte était à la tête du corps d'observation dans le Haut-Rhin, et Masséna, placé en Helvétie, formait le point intermédiaire entre l'armée d'Italie, dont on doit le regarder plutôt comme l'aile gauche, par les ennemis qu'il eût principalement à combattre.

Les instructions de Jourdan lui prescrivaient de porter ses forces au-delà des montagnes Noires, et d'occuper les sources du Necker et du Danube. Pour opérer sa jonction avec l'armée d'Helvétie,

1799. qui allait entrer dans le pays des Grisons, et diriger un corps de troupes vers Schaffausen, tandis que celle d'observation se porterait entre le Mein et le Necker pour seconder les opérations de Jourdan, la division de l'armée d'Italie, placée dans la Valteline, devaient aider Masséna en s'avançant jusqu'à Sainte-Marie.

Ces trois armées se mettent en mouvement dans les premiers jours de mars. Jourdan passe le Rhin à Kehl et à Huningue, et s'avance vers le Danube sans obstacles. Le prince Charles réunissait ses troupes à Memmingen. Il n'en fut pas de même pour Masséna. Les Autrichiens occupaient le pays des Grisons : il fallut les en chasser. Les combats de Reichenau, de la vallée de Dissentis, celui de Steige, assurèrent la communication des deux armées et l'occupation de Schaffausen. Bientôt celui de Coire et de Feldkirch vinrent y ajouter un nouveau triomphe et firent briller la valeur des généraux Oudinot, Chabran; du chef de brigade Lacroix, le vétéran de l'armée, couvert déjà des plus nobles cicatrices; du chef de bataillon Ducos et du capitaine Bergier. A peine si la campagne était commencée, et le pays des Grisons, six mille prisonniers, cinq drapeaux et vingt-quatre pièces de canon enlevées aux ennemis étaient au pouvoir des Français.

Il ne restait aux Autrichiens que la position de Feldkirch. Elle était importante en ce qu'elle

empêchait les communications par Bregentz, Lindau, Wasserburg et la rive orientale du lac de Constance. Le général Joubert manœuvre pour faciliter à l'armée d'Helvétie une attaque décisive sur ce point, et place sa droite au lac de Constance, le centre à Stokach et la gauche au Danube. Les hauteurs de Feldkirch étaient formidablement retranchées : Hotze les commandait. La parfaite connaissance que ce général, né dans ces contrées, avait de la Suisse, le rendait plus que tout autre capable de diriger les opérations des troupes opposées à Masséna. 1799.

Oudinot, chargé d'attaquer les retranchemens de Feldkirch, en enlève une partie malgré le feu le plus meurtrier, mais il ne peut s'y maintenir; assailli par des forces supérieures, il est contraint de les abandonner. Ce combat fait connaître au prince Charles toute la bonté des lignes défensives de Feldkirch, et l'excite à se porter vers Stockach. Il établit son quartier-général à Ochsenhausen. En vain Jourdan écrivait pour presser l'arrivée d'une partie de l'armée d'observation; Bernadotte, qui avait occupé Manheim, investi Philisbourg, et pris position à Heilbron, ne pouvait disséminer ses troupes. Attaqué lui-même par les Autrichiens, il avait peine à conserver la ligne qu'il occupait.

Les manœuvres du prince Charles annonçaient l'intention d'attaquer les Français : Jourdan veut

1799. le prévenir. Les divisions Gouvion Saint-Cyr et Ferino fondent sur les Autrichiens et les culbutent sur les rives de l'Ostrach et de l'Asch. Lefèvre enlève les positions d'Holzkirchen, l'abbaye de Zieben et Bachhaupten. Le chef d'escadron Erveck, du cinquième de hussards, et le capitaine Baron, du premier de chasseurs, décidèrent, par leur brillante valeur, du succès de cette journée.

Le lendemain, l'archiduc veut réparer ces échecs, il attaque les Français à son tour et les contraint à évacuer les positions prises la veille, un combat meurtrier s'engage sur les bords de l'Estrach, les généraux Soult et Leval y combattent comme des grenadiers, Jourdan a un cheval tué sous lui. Après des prodiges de valeur, les Français cèdent au nombre et se retirent en ordre dans la position de Pfullendorf qu'ils abandonnent ensuite pour reprendre leur ligne à Stockach. En même temps Masséna, avec ses forces réunies tentait une nouvelle attaque sur Feldkirch, elle fut aussi inutile que les précédentes. Ces positions étaient inexpugnables, et la valeur la plus audacieuse ne pouvait qu'y échouer. Dès-lors, la jonction entre les deux armées devenait impossible, et Jourdan, se trouva seul contre les forces réunies du prince Charles, qui ne tarda pas à le suivre et à lui livrer bataille.

Jourdan veut encore avoir l'honneur de le pré-

venir, Soult fond sur les avant-postes ennemis à Emingen, Mortier s'empare de Leiptingen, et les Autrichiens fuyent en désordre dans le bois de Stockach. L'archiduc sentant toute l'importance de conserver ce bois, s'y porte en personne avec des forces considérables; Soult, qui ignore ce mouvement, s'élance à la poursuite des vaincus, fond sur eux, et sans s'étonner de la résistance inattendue qu'ils lui opposent, combat avec la plus grande intrépidité pour forcer les colonnes ennemies a évacuer ce poste, qui doit décider de la victoire. Trois fois repoussé, il revient trois fois à la charge, mais il ne peut triompher des troupes fraîches qui se présentent à chaque instant. Enfin il est contraint de battre en retraite, mais c'est en bon ordre et sans être poursuivi par l'archiduc, saisi d'admiration d'une si brillante valeur. Le prince Charles avait combattu à pied avec les grenadiers hongrois. Les princes d'Anhalt et de Furstemberg avaient suivi cet exemple, ils furent tués à la tête de leurs troupes. Si la belle conduite de Soult avait été imitée par les autres généraux, les Français remportaient une victoire signalée, mais les difficultés du terrain, peu d'ensemble et trop d'hésitation dans les manœuvres donnèrent l'avantage à l'ennemi, qui comptait trente mille hommes de plus que l'armée française. La perte fut immense de part et d'autre. Jourdan, après avoir passé la nuit dans la 1799.

1799. position qu'il occupait le matin, se retira par Schaffausen, jusqu'au débouché des montagnes noires, où il donna sa démission pour se rendre à Paris. Masséna réunit bientôt le commandement des deux armées. La Suisse devint le théâtre des combats. L'armée du Rhin s'étuit retirée sur Huningue et Neuf-Brisach, au départ de Jourdan.

Tandis que les Français perdaient la bataille de Stockach, Bernadotte nommé ministre de la guerre, remettait le commandement de l'armée d'observation au général Muller, qui pressa vigoureusement Philipsbourg. Enfin, cette place, ne présentant plus qu'un monceau de décombres, allait ouvrir ses portes, lorsque le prince Charles, qui cédait la direction des opérations en Helvétie au maréchal Souvarow, accourt pour en faire lever le siége. Muller, trop faible pour combattre, se retire prudemment à Manheim, dont les Autrichiens s'emparent bientôt malgré la résistance qu'opposent leur intrépides adversaires.

Les renforts promis par le directoire arrivent enfin. Lecourbe, qui a succédé à Muller, en attendant que Moreau puisse prendre le commandement, marche en avant, entre dans Manheim, investit Philisbourg, et pousse son avant-garde, commandée par le brave Ney, jusqu'à Lauffen, après avoir battu les troupes qui occupent Heilbron sur le Necker. Mais, attaqué par des forces supérieures, Lecourbe abandonne le siége de Philis-

bourg, se retire à Manheim, et prend position 1799.
entre le Necker et le Rhin, la gauche à Heydeberg et le centre à Schwetzingen.

La révolution du 18 brumaire excite Lecourbe à mériter la bienveillance du nouveau chef de la république : il attaque les ennemis sur toute leur ligne, les culbute et investit encore une fois Philisbourg. Après plusieurs combats glorieux pour les armes françaises, les ennemis, quoique battus, mais supérieurs en nombre, font cesser pour la quatrième fois l'investissement de Philisbourg, et Lecourbe se retire à Schwetzingen. Là il propose un armistice que les Autrichiens s'empressent d'accepter. La saison étant trop rigoureuse pour continuer la campagne, les deux armées prennent des quartiers d'hiver dans leurs positions respectives.

ARMÉE DE HOLLANDE.

L'Angleterre n'avait pu voir sans jalousie les Français s'avancer à la conquête de la Hollande. La défaite du duc d'York, et l'établissement de la république, avaient encore excité sa haine. Elle voulut profiter des revers essuyés en Italie pour s'emparer des provinces unies. Un armement considérable fut préparé dans les ports de Southampton et d'Yarmouth. Les Russes, de leur côté, fournissaient un contingent. C'est vers le

1799. Texel et le Zuiderzée, où la flotte hollandaise était mouillée, que les Anglais projetaient de diriger leurs forces. La prise de cette flotte leur importait plus encore que la conquête entière de la Hollande. Une tempête fait échouer en partie cette entreprise, et donne l'éveil au gouvernement batave. Des navires, poussés de l'Ostfrise et de Groningue sur la côte, divulguent le secret et le but de l'expédition ; le gouvernement batave se tient sur ses gardes.

Le général Brune commandait les troupes françaises stationnées dans la Hollande. A l'annonce de l'apparition des ennemis, il se dispose, pour mettre obstacle à leurs projets, car déjà ils avaient fait sommer l'amiral Story de leur livrer la flotte stationnée dans le Texel. Les Anglo-Russes débarquent dans le Helder. Le général Daendels fait avancer aussitôt sur les dunes deux bataillons; d'autres troupes, échelonnées sur divers points, devaient les soutenir. L'artillerie des vaisseaux favorise le débarquement, trois bataillons sont culbutés successivement. Daendels accourt pour rallier ses troupes, et prendre des dispositions pour arrêter la marche des ennemis. Le chef de brigade Luck et le commandant Herbig avaient trouvé une mort honorable dans ce premier combat. Bientôt elle fut vengée par le chef de brigade Kross, qui, avec deux bataillons, assaillit à la baïonnette les Anglais,

et les rejetta sur le rivage; mais il fut contraint 1799.
de se retirer après ce succès. Les autres troupes de la division Daendels ne purent approcher pour le soutenir.

Le principal but des Anglais était de s'emparer de la flotte. L'amiral hollandais s'apprêtait à leur opposer une vigoureuse résistance, lorsqu'une sédition éclate sur son propre bord. Il ne pouvait plus commander à des misérables gagnés par les fallacieuses promesses de l'Angleterre. Il se rendit prisonnier, ne voulant pas déshonorer son nom par une lache défection. Trois vaisseaux, de la compagnie des Indes, devinrent aussi la proie des Anglais. Cette violation des lois maritimes n'annonçait que trop les intentions de cette puissance. Elle excita le courroux des flegmatiques Hollandais, et les fit courir aux armes. Brune arrive; il attaque l'ennemi dans ses retranchemens, derrière le Zyp; des succès couronnent ces premiers efforts, mais une fausse marche d'une colonne détruit l'ensemble des mouvemens, et le force à rentrer dans les positions choisies par Daendels. En même temps les paysans de l'Over-Yssel repoussait le prince d'Orange et ses partisans, qui s'étaient avancés sur Koeverden et Arnheim, et le forçaient à se rembarquer à Emden. Ce prince se retira alors sur la flotte qui avait arboré ses couleurs, mais il fut bientôt contraint de

1799. l'abandonner. Ses alliés dirigeaient ces vaisseaux sur l'Angleterre, au grand mécontentement des marins hollandais, qui, en se révoltant contre leur amiral, n'avaient cru agir que d'après les ordres du stathouder.

Le général anglais Abercombry attendait dans ses lignes l'arrivée des Russes; Brune fortifiait les siennes, et se préparait au combat. Attaqué dans ses retranchemens d'Alkmaar par les coalisés réunis, il les repousse, les rompt, les disperse, et dans la journée de Bergen, doit aux généraux Vandamme, Daendels, Gouvion et à l'adjudant-général Rostollant, la prise de sept drapeaux, vingt pièces de canon, six obusiers, et plus de quatre mille fusils. Les ennemis avaient perdu quatre mille cinq cents hommes; le général russe Herman était au nombre des prisonniers. Le prince d'Orange et le duc d'York avaient eux-mêmes dirigé plusieurs attaques. Cette victoire calma les craintes des Hollandais et excita de nouveau leur courage.

Les Russes et les Anglais s'accusèrent mutuellement d'avoir contribué à cette défaite, dont Brune ne put profiter comme il l'aurait voulu, ne se trouvant point en forces suffisantes pour fondre sur l'ennemi. En attendant les secours qu'il demandait avec instance, il rendit son aile gauche inattaquable par les inondations et les fortifications qu'il fit élever. Dès lors il ne fallut

que quelques détachemens pour garder ce point. 1799.
Cependant les Russes augmentaient leur nombre par l'arrivée de nouveaux détachemens. Le duc d'York se crut en état de forcer la ligne de Bergen. Après le combat opiniâtre d'Alkmaar, Brune est contraint de se retirer sur Beverwik, à trois lieues de Harlem. Là, il se retranche, et reçoit les renforts qu'il attend. Le duc d'York vient l'attaquer de nouveau. Les Russes, sous les ordres du général Essen, remportent d'abord quelques avantages et s'emparent de Kastricum. Mais bientôt le général Pacthod les en chasse après un combat sanglant; vainement les Anglais accourent pour les soutenir : une charge brillante des hussards, dirigée par Brune en personne, qui y eut deux chevaux tués sous lui, rompt l'ennemi et le culbute. Le général Vandamme, malgré l'obscurité de la nuit, pousse les vaincus avec impétuosité jusqu'à Bakkum.

Le duc d'York, épouvanté de la valeur de ses ennemis, se retire précipitamment dans les lignes du Zyp, où il fait ajouter encore des travaux à ceux qui servaient déjà à une défense redoutable, et demande bientôt un armistice afin de pouvoir s'embarquer sans être inquiété. Ainsi finit une guerre dans laquelle les Français et les Bataves donnèrent de hautes preuves de leur bravoure; les Russes y déployèrent leur intrépidité accoutumée; les Anglais ne s'y montrèrent avides que

1799. de porter un coup fatal à la marine et au commerce de la Hollande.

ARMÉES NAVALES, COLONIES.

Le combat naval d'Aboukir avait causé une perte à la marine française dont elle pouvait d'autant moins se remettre, que l'impéritie des hommes chargés de faire des plans et de les exécuter, opposaient chaque jour de nouvelles entraves à la prospérité de cette arme. Le courage et le dévouement des officiers étaient paralysés par le manque d'ensemble dans les opérations, et par le peu de moyens qu'on mettait en leur disposition pour faire rejaillir sur le pavillon français l'ancien éclat dont il avait brillé. Les Anglais tenaient les mers avec des forces trop supérieures pour lutter contre eux partiellement. C'est ainsi que la frégate *la Seine*, après un combat opiniâtre contre six bâtimens anglais, s'échoue sur la côte de France, dans l'espoir d'être sauvée par les batteries placées au bord de la mer. Là elle se défend avec une intrépidité inouie, et ne se rend que lorsqu'elle est totalement démâtée, et après avoir eu près de la moitié de son équipage et des soldats passagers tués ou blessés; brillant fait d'armes que les ennemis retracèrent par une gravure dans laquelle ils rendirent à la valeur française et au capitaine Bigot, qui com-

mandait *la Seine*, la justice qui leur était due. 1799.
Il n'en fut pas de même de *la Sensible*, chargée de rapporter en France les dépouilles de l'ordre de Malte. Elle amena son pavillon dès la première bordée.

Le brave Sennequier, commandant le brick *le Lodi*, vengea cet échec par son combat avec *l'Aigle*, d'une force supérieure à la sienne. Le vaisseau *le Généreux*, échappé au désastre d'Aboukir, capture dans sa fuite le vaisseau *le Leander*. Le triomphe était léger, mais ce n'en était pas moins un.

Les Irlandais s'étaient insurgés contre l'Angleterre. Au lieu de les seconder de suite, le directoire attend qu'ils soient presqu'anéantis pour se résoudre à leur envoyer des secours. Une seconde expédition a lieu. Par une fatalité qu'on pourrait plutôt appeler malveillance, il ne règne aucun ensemble dans cette opération et le général Humbert, conduit en Irlande par l'escadre de l'armée Savary, et débarqué avec une poignée de braves, sur une contrée inculte et sauvage dans laquelle les Français n'ont aucun partisan, se voit contraint de se rendre prisonnier faute d'avoir été secondé, après avoir battu complètement à Chaslebar, l'ennemi en nombre trois fois supérieur. L'escadre de l'amiral Bompar, qui devait conduire en Irlande la division Hardy, forte de trois mille hommes, manœuvre

1799. si maladroitement devant deux navires anglais, qu'elle perd un temps précieux, fait échouer cette expédition, et cause un nouveau désastre à la marine française. De dix bâtimens dont cette escadre était composée, trois seulement parvinrent à s'échapper et à rentrer dans Brest et Lorient. Les Français avaient combattu pendant plusieurs jours avec leur courage accoutumé. Le vaisseau amiral avait le premier amené son pavillon. Les autres navires ne le firent qu'à la dernière extrémité.

Pendant ce temps, l'amiral Savary, qui, déjà, avait exécuté si heureusement la mission de débarquer le général Humbert en Irlande, part de Rochefort avec de nouvelles troupes, mais apprenant l'issue de l'expédition, il retourne aussitôt vers les côtes de France, et rentre au port dont il est parti, trompant pour la quatrième fois la surveillance de la croisière ennemie. Ce fut la dernière tentative dirigée vers l'Irlande.

Un brillant fait d'armes de la corvette *la Bayonnaise*, commandée par le lieutenant de vaisseau Edmond-Richer, fait bientôt oublier les désastres de cette expédition malheureuse pour ne songer qu'à la gloire dont cette corvette vient de couvrir le pavillon français. Attaquée par une frégate anglaise, son équipage s'élance à l'abordage, surmonte tous les obstacles qu'oppose le nombre et l'intrépidité des ennemis, et amène en triom-

phe cette prise à Rochefort. L'enseigne de vaisseau Ledanseur et le chef de bataillon d'infanterie Lerch, se distinguèrent particulièrement dans ce combat glorieux et meurtrier. Le jeune mousse Marie Richard, y donna également des preuves de sa bravoure; Richer, Corbie, Guigner, Frouin, Potier de la Houssaie, Lerch aîné, le sergent Kinzelbach furent promus à des grades supérieurs, le brave Ledanseur avait péri sur le bord ennemi. 1799.

L'alliance de la Russie avec les Turcs, compromettait la sûreté des îles Ioniennes, cédées à la France par le traité de Campo-Formio, le mauvais état de défense de ces îles, ne pouvait pas faire espérer une longue résistance au général Chabot, qui y commandait, cependant il prit toutes les mesures capables de se mettre à l'abri d'une reddition indigne de son courage. Des ouvrages considérables furent entrepris pour la défenses de diverses places, non seulement de ces îles, mais encore des provinces du continent sous ses ordres. L'astuce d'Ali pacha de Janina, paralysa les efforts du général français. Par de perfides insinuations, ce pacha, sut détourner les paysans ioniens des travaux qu'on leur fesait faire, c'était s'assurer la victoire. Les Français, n'étaient point en nombre suffisant, pour tenir tête à ses troupes, sans être couverts par de bons retranchemens,

Menacé aux extrêmités et au centre de son

1799. gouvernement, le général Chabot redouble d'activité. Le fort de Brutrinto, investi par les Turco-Albanais, ne peut-être délivré malgré la valeur des détachemens envoyés pour chasser l'ennemi. Le brave général La Salcette ne doit son salut qu'à son intrépidité dans le combat de Nicopolis. Les Français s'y couvrirent de gloire et déployèrent ce courage dont ils avaient déjà donné de si hautes preuves dans des circonstances non moins critiques. Le général La Salcette, le chef de brigade Hotte, le capitaine du génie Richemont, le capitaine Tissat et quelques soldats échappèrent seuls au massacre que les Turcs, en nombre vingt fois supérieurs, firent des Français. Ces malheureux prisonniers furent réduits dans leur captivité à un sort plus affreux que la mort. Mouktar, fils d'Ali, les contraignit, à dépouiller eux-même la tête de leurs frères d'armes tués dans ce combat, à les saler, et à les porter à Janina.

Une flotte turque vient seconder les opérations d'Ali, enfin, après quatre mois de siége, le général Chabot est contraint de capituler et rentre en France, sur les bâtimens des troupes russes, qui de concert avec les Turco-Albanais avaient pressé vigoureusement la garnison par des attaques audacieuses, mais toujours à leur désavantage. Le vaisseau *le Généreux*, commandé par l'intrépide Lajoille, avait dans le commencement

du siége, contribué à retarder les travaux des 1800.
ennemis. Envoyé à Ancône pour y chercher des secours, Lajoille périt dans une attaque sur Brinden, où il voulait mouiller pour attendre des nouvelles de Corfou, dont il soupçonnait la reddition.

ANNÉE 1800.

La fin du dix-huitième siècle avait été celle du gouvernement directorial. Le vainqueur de l'Italie et de l'Egypte, placé à la tête de la république, allait commencer une nouvelle ère de gloire pour les armes françaises. Mais, avant de donner un libre essor aux vastes conceptions de son génie, Bonaparte, en sa qualité de premier consul et de chef suprême des troupes, demande aux souverains de consentir à ce qu'une paix générale rende enfin la tranquillité et le bonheur à l'Europe. L'Angleterre rejette ces philantropiques propositions; l'Autriche, la Bavière, et quelques petits princes d'Allemagne sont sur le point de les accepter, lorsque le cabinet de Saint-James appèle de nouveau les peuples au combat. La Russie seule, gouvernée par Paul I, abandonne la coalition et retire les débris de ses troupes stationnées dans l'Allemagne. Les sujets de plainte que lui

1800. ont fournis l'Autriche et l'Angleterre en secondant peu ses généraux dans la campagne d'Helvétie et de Hollande; et la conduite généreuse de Bonaparte, qui lui renvoie sans rançon ni échange tous ses prisonniers entièrement habillés à neuf, changent en ami, l'ennemi le plus redoutable.

Les mêmes phalanges, qui avaient conquis la Hollande, le Rhin, l'Italie, et dicté la paix sous les murs de Vienne effrayée, vont de nouveau devenir les soutiens de la patrie. Un noble enthousiasme va électriser toutes les classes de citoyens. La jeunesse française court aux armes, et l'Europe va s'apercevoir que ces nouveaux guerriers sont de la race des braves qui déjà l'ont étonnée.

ARMÉE D'ITALIE.

Le désordre, l'indiscipline et la plus affreuse misère régnaient à l'armée, qui stationnait encore sous les murs de Gênes; les soldats, les officiers, les généraux s'en éloignaient même sans permission pour rentrer en France. La Ligurie, cette dernière de nos brillantes conquêtes en Italie, et dont la conservation avait coûté tant de sang, allait être perdue, lorsque Masséna arrive pour prendre le commandement de cette armée en remplacement de Championnet, moissonné par l'affreuse épidémie qui enlevait chaque jour un nombre considérable de braves. L'active

sollicitude du héros de Rivoli adoucit momentanément la misère des troupes. Son nom et ses promesses avaient déjà rappelé sous les drapeaux la plupart des officiers et des soldats qui s'en étaient éloignés. Bientôt les horreurs de la famine se firent sentir de nouveau. On fut réduit pour ainsi dire à vivre d'herbes et de racines arrachées des fentes des rochers. Mais si le manque de nourriture épuisa les forces de nos intrépides guerriers, il n'amollit point leur courage : Masséna, les généraux Soult, Suchet et Gazan surent leur inspirer une énergique résignation. 1800.

Le général Melas veut tirer parti de l'affreuse situation des Français, il rassemble ses troupes éparses dans leurs quartiers d'hiver, les Autrichiens savent qu'ils vont combattre un ennemi à demi vaincu par la faim et les maladies, leur audace s'en augmente, quelques détachemens, chargés de reconnaître la ligne des postes français, osent les attaquer, partout ils ont à se repentir de leur témérité.

Le général Ott s'avance avec de nombreuses colonnes sur l'aile droite commandée par Miollis, qui ne compte que quatre mille hommes. Les postes français se replient. Deux bataillons de la soixante-quatorzième, après une opiniâtre résistance à Monte-Cornua, rejoignent sur le Monte-Faccio, le brave Darnaud qui s'y défend avec le courage dont il a donné déjà plus d'une

1800. preuve, et ne se retire à Binto qu'après avoir repoussé plusieurs fois les attaques de ses acharnés adversaires. Le général Poinsot montre une bravoure égale à Toriglio et Scafera, avant de se replier sur Prato. De son côté, Gazan, faisait face à ses adversaires avec son intrépidité accoutumée, et prenait position sans être inquiété sur la Scrivia, tandis que Soult arrêtait l'ennemi devant la redoute de Torre, avant de se retirer à Cadibona, où bientôt il déploie sa brillante valeur. Pressé trop vivement par les Autrichiens en nombre bien supérieur, Soult saisit le drapeau d'un bataillon et le porte au milieu des rangs autrichiens. Les soldats s'élancent à la suite, et la prise de la redoute est le résultat de cette brillante audace. Les vainqueurs occupent la position de Monte-Moro, en avant de Savone, pour jeter des vivres dans cette place et en augmenter la garnison. Attaqués de nouveau par les forces réunies de Melas, les Français éprouvent un moment de désordre, mais la crainte de voir les Autrichiens entrer pêle-mêle dans Savone, double leur courage, et les baïonnettes des vainqueurs de l'Italie prouvent à leurs assaillans que les braves qui s'en servent n'ont rien perdu de leur énergie. En même temps Suchet faisait une honorable résistance sur le Monte-San-Giacomo. Tandis que les généraux Seras et Jablonowski, prouvent dans Melogno et la vallée du Tanaro, que la valeur

française n'est point paralysée par le nombre d'ennemis à combattre. 1800.

Masséna veut sur-le-champ faire repentir Melas de l'avoir attaqué; il prend ses dispositions, ébranle ses colonnes, fond sur l'ennemi, le culbute, et enflamme le courage de ses guerriers du nouvel enthousiasme que lui donne cette victoire, dont la reprise du Monte-Faccio et du Monte-Cornua fut un des heureux résultats. Le baron d'Aspre, chef des insurgés de Fontuana-Buona, se trouva au nombre des prisonniers autrichiens dont la perte fut considérable. Bientôt les ennemis sont poussés à la baïonnette jusqu'au-delà de la Piota. Le colonel Mouton leur fait six cents prisonniers: d'autres combats non moins glorieux ont lieu dans les Apennins. Soult, à celui de Sassello, leur enlève un convoi de munitions, trois pièces de canon et encore six cents hommes. Le lendemain dans celui de Verriera les Autrichiens perdent sept drapeaux et deux mille prisonniers. Masséna est moins heureux à Santa-Croce; n'ayant avec lui que quinze cents hommes, il soutient six attaques consécutives du gros de l'armée ennemie, dirigé par Melas en personne. Après une défense au-dessus de tout éloge, il s'ouvre un passage l'épée à la main, sur Cogoletto.

Les affaires de la montagne l'Hermette, de Sette Pani, du Mont-Saint-Jacques et de Voltri

1800. furent également meurtrières et funestes aux Français, par la perte d'hommes qu'ils y éprouvèrent. Dès ce moment, la position de Masséna devint de plus en plus critique; l'aile gauche, aux ordres de Suchet, était entièrement coupée du reste de son armée. Mais l'adversité ne peut abattre son courage : il sait suppléer, par son activité, au manque de moyens.

Les généraux Soult, Gardanne, Jablonofki, Oudinot, Gazan, Seras, Poinsot, Solignac, l'adjudant-général Thiebault, chef de l'état-major, le colonel Mouton, secondèrent le général en chef, autant par leur bravoure que par leur active intelligence, mais ils ne purent empêcher un ennemi bien supérieur en nombre, de les forcer à rentrer dans Gênes après tant de glorieux faits d'armes.

Douze mille hommes étaient enfermés dans cette place, et Masséna était à leur tête. Le général autrichien n'osa point en former le siége, il redoutait la valeur française : le blocus de Gênes fut donc préféré. Melas voulait chasser Masséna de tous les postes qu'il occupait encore hors des fortifications. Des combats continuels furent livrés, toujours ils se terminèrent à l'avantage des Français. Sur les bords de la Stura, le général Darnaud fait quatre cents prisonniers : les capitaines Mattuvet et Vaille, et le sergent-major Drapier, entourés par quatre-vingts Autrichiens,

les somment si impérieusement de mettre bas les armes, que ceux-ci, intimidés, se rendent sur-le-champ. L'adjudant-général Thiebault, enveloppé avec quatre compagnies, pendant le combat opiniâtre de Guezzi, se défend en désespéré, donne le temps à Soult de le dégager. Un bataillon entier de l'ennemi dépose les armes dans cette affaire. Soult en même temps attaque les Autrichiens sur la montagne des Deux Frères, les culbute et leur enlève deux pièces de canon, que les grenadiers Mirolle et Leclerc mettent en batterie après les avoir retirées d'un ravin où les vaincus les avaient jetées. Le combat de la Coronate devint funeste aux troupes sous les ordres du général Gazan, par l'imprudence de quelques soldats, qui excitèrent le désespoir d'un régiment autrichien, en tirant sur lui au moment où il allait mettre bas les armes. Gazan fut blessé. L'adjudant-général Fantucci, le capitaine Carlier et une foule de braves y périrent : le reste ne dut son salut qu'aux secours apportés par l'intrépide Soult. 1800.

L'arrivée de l'adjudant-général Reille, pour annoncer la prochaine délivrance de la ville, donna de nouvelles forces à la garnison. Melas fait prévenir Masséna que l'armée autrichienne fera des salves en réjouissance d'une victoire remportée sur Suchet. Masséna répond à cette communication par une sortie, culbute les ennemis,

1800. leur enlève le Monte-Faccio à la baïonnette, et rentre dans Gênes avec quinze cents prisonniers et deux pièces de canon, que le général Darnaud avait prises à l'arrière-garde, qui n'avait point osé l'attendre à Mervi. Cette brillante affaire signala de nouveau l'audace du général Soult, et fournit aux soldats des vingt-quatrième de ligne et vingt-cinquième légère, qui s'étaient juré une haine éternelle, l'occasion de s'embrasser sur le champ de bataille et de promettre de ne plus verser désormais leur sang que pour la patrie. Quelques subsistances recueillies dans cette affaire furent d'un grand secours pour la garnison.

Masséna ordonne une nouvelle attaque sur le Monte-Cretto, point central des positions autrichiennes. Soult dirige la colonne de droite, Gazan conduit l'autre : l'ennemi était sur ses gardes; tous ses postes cependant sont culbutés. Un orage subit éclate, la pluie tombe par torrens; les chemins deviennent impraticables. Les Français peuvent à peine se soutenir sur un terrain glissant. Les Autrichiens reçoivent à chaque instant des renforts. Un combat opiniâtre s'engage. Enfin, Soult pénètre dans le camp ennemi, une balle lui fracasse la jambe. Ses soldats perdent courage. Chargés vigoureusement par le général Hohenzollern, ils fuient en désordre, et Soult demeure sur le champ de bataille. Les grenadiers veulent le sauver, ils ne peuvent y parvenir. La

nature du terrain empêche même d'avancer jusqu'à lui. Un seul parvient à l'approcher et reçoit les armes de cet intrépide guerrier, qui le charge de les porter au général en chef pour ne pas les laisser entre les mains de l'ennemi. Cette affaire malheureuse contraint Masséna à demeurer sur la défensive. La misère des troupes était à son comble; les habitans demandaient à grands cris du pain ou la mort. Dans la crainte d'une révolte, les postes sont resserrés et de nombreux piquets contiennent une population sur le point de se livrer à tous les excès qu'enfante le désespoir. Les soldats ressemblaient à des spectres sortis des tombeaux, à peine si leurs mains débiles pouvaient tenir leurs armes. 1800.

Enfin le colonel Franceschi, après mille dangers et avoir fait un long trajet à la nage, apporte la nouvelle du départ de Paris du premier consul, et sa prochaine arrivée dans la Ligurie. Toutes les espérances se raniment: déjà, l'on parle de marcher à l'ennemi, vain espoir. Après avoir fait supporter à la garnison et aux habitans toutes les horreurs de la famine la plus affreuse, Masséna dicte des conditions aux généraux ennemis, n'ayant pas voulu entendre parler du mot capitulation, et les troupes sous ses ordres évacuent Gênes pour rentrer en France tambour battant, mèche allumée, emportant avec elles les glorieux

1800. trophées enlevés aux Autrichiens pendant cette belle et mémorable défense.

L'aile gauche de Masséna, aux ordres du général Suchet, n'avait pu le rejoindre après la bataille de Voltri. Accablée par les colonnes formidables que Melas dirigeait contre elle, cette aile gauche fut contrainte d'évacuer successivement toutes ses positions pour se réunir à Loano et Borghetto, qui, après un combat opiniâtre, furent également occupés par les Autrichiens. Bientôt, Suchet se retira sur Vintimiglia, par suite de la bataille d'Oneille, où les Français signalèrent de nouveau leur intrépidité, et jeta quelques troupes dans les forts de Villefranche et de Montalban. Suchet effectua le passage du Var en présence de l'ennemi, qui n'osa point l'inquiéter. Là, il organise une nouvelle armée avec les faibles renforts qu'il reçoit, et se prépare à défendre courageusement le sol de la patrie. Les Provençaux secondent ses généreuses intentions; ils courent aux armes, et bientôt de nombreuses redoutes protègent la défense de cette partie des frontières. Melas veut enlever de vive force la tête du pont du Var; il échoue dans cette entreprise, et se retire après avoir laissé les alentours de cette redoute couverts des cadavres de ses soldats. Le brave Rochambeau commandait les guerriers qui résistèrent si violemment aux attaques impétueuses des Autrichiens.

Melas venait de concevoir des craintes sur 1800.
l'Italie; Bonaparte avait passé le mont Saint-Bernard. Renonçant au dessein de pénétrer en Provence, le général autrichien se hâte de se rendre devant Gênes pour faire les propositions les plus honorables à Masséna, afin de marcher ensuite, avec ses troupes réunies, à l'effet d'opposer une digue au torrent impétueux qui, du sommet des Alpes, allait fondre sur l'Italie. Le général Elsnitz commande les troupes restées en face de Suchet. Il veut justifier la confiance de son général en chef par une action d'éclat. Ses colonnes marchent de nouveau pour s'emparer du pont du Var. Un télégraphe, que Suchet a eu le soin de faire établir dans le fort de Montalban, trahit les desseins des ennemis; les Français les attendent et les forcent à fuir en désordre. Cet échec et la situation des Autrichiens en Italie déterminent Elsnitz à opérer sa retraite. Suchet en est encore instruit par le vigilant officier qui commande dans Montalban. Il fond sur l'ennemi et le pousse l'épée dans les reins jusque sur les bords de la Pieva, où la victoire attend de nouveau les Français.

Suchet et ses soldats comptaient délivrer Gênes, et présenter à Masséna quarante pièces de canon et six drapeaux enlevés aux ennemis. Sous les murs de Savonne ils rencontrèrent Gazan et les braves qui avaient soutenu ce blocus glorieux. Malgré le secret déplaisir que l'évacuation de

1800. Gênes causait à tous ces guerriers intrépides, ils ne s'embrassèrent pas moins avec ivresse, et s'apprêtèrent à marcher à de nouveaux triomphes.

Pendant que Masséna retenait la majeure partie des forces autrichiennes dans les alentours de Gênes, et que Suchet leur disputait pas à pas le terrain jusque sur les bords du Var, Bonaparte créait une armée de réserve dans les plaines de Dijon. Le cabinet de Vienne tremblait de le voir s'avancer sur les bords du Rhin, où Moreau obtenait déjà de brillans avantages : il redoutait également pour l'Italie. Bonaparte ne lui donne pas le temps de diriger de nouvelles troupes sur les divers points menacés; il s'élance vers les Alpes, franchit tous les obstacles que lui opposent la rigueur de la saison, traverse le mont Saint-Bernard, et donne *à plein collier*, comme il l'avait écrit peu de temps avant au général Berthier, sur les troupes autrichiennes qui veulent résister. Aoste et Châtillon sont enlevées à la baïonnette par l'intrépide Lannes. Le fort de Bard présente trop d'obstacles pour s'en emparer de vive force: Berthier, afin de ne point arrêter la marche de l'armée qui n'a d'autre route à suivre, fait tailler un chemin dans les rochers d'Albaredo. Les colonnes alors peuvent marcher en avant; mais Bonaparte, oubliant les revers qu'il a éprouvés à Saint-Jean-d'Acre, ordonne l'attaque du fort : elle est sans succès. Le brave officier qui le com-

même justifie la confiance dont il a été investi; 1800.
les Français laissent alors cette forteresse en arrière et courent à la conquête du Piémont.

Lannes s'empare d'Ivrée après deux jours de combat. Le capitaine Cochet, aide-de-camp du général Malher, escalade, avec un bataillon de la vingt-deuxième, la citadelle, et l'enlève à la baïonnette. Les généraux Watrin, Malher, l'adjudant-général Gudin, le chef de la vingt-deuxième demi-brigade Ferat, et une foule de braves se distinguèrent dans cette sanglante affaire qui venait d'ouvrir les portes du Piémont.

Le général Boudet attaque le pont sur la Chiusella, une vigoureuse résistance lui est opposée. L'intrépide Macon, chef de la sixième légère, s'élance dans le fleuve, ses soldats le suivent, et l'ennemi se retire en désordre sur les colonnes qui occupent les hauteurs de Romano. Bientôt ces hauteurs sont emportées à la baïonnette; et le général Kaim, qui cherche en vain à rétablir le combat avec sa nombreuse cavalerie déployée dans la plaine, est contraint de se retirer sur Chivasso.

En même temps le général Moncey, à la gauche de l'armée, occupait Bellinzona, Domo-d'Ossola, Clavières, Suze et Avigliana, prêt à se réunir avec le gros de l'armée, ou à se porter sur les derrières de l'ennemi.

Bonaparte passe la revue des troupes à Chivasso,

1800. donne des éloges aux braves qui se sont distingués, entre autres au chef de brigade Fournier du douzième de hussards, qui, à la tête de la cavalerie, a chargé si intrépidement les Autrichiens, à la sixième légère, au vingt-deuxième et quarantième de ligne, et accorde pour récompense à la vingt-huitième de ligne de marcher à l'ennemi à la tête de l'avant-garde. Cette demi-brigade combattait depuis deux ans dans les montagnes avec une brillante valeur, et avait supporté les fatigues et les privations sans proférer une seule plainte. Une telle distinction enflamme le courage, et tous les corps de l'armée brûlent d'en obtenir une aussi flatteuse.

Murat marche sur Santhia et Vercelli, culbute l'ennemi dans la Sésia, tandis que le général Lecchi, avec la légion italienne, se porte à Varallo, et chasse le prince de Rohan de la position formidable qu'il occupe au point où le val de la Sésia devient impraticable pour les voitures. Lannes suit les rives du Pô; bientôt le Tésin est franchi, et le général autrichien Laudon, accouru des bords de l'Adda pour défendre le passage, veut en vain résister à Novarra et sur le pont de Géliate; il est contraint de se retirer dans le village de Turbigo d'où il ne tarde point à être chassé à la baïonnette, Buffarolla est également occupé, et le brave Victor pousse Laudon jusqu'aux portes de Milan, qui revoit avec ivresse les étendards

français flotter sous ses murs. Le général Monnier investit aussitôt la citadelle. 1800.

L'entrée du premier consul dans la capitale de la Lombardie excita le plus vif enthousiasme. La république cisalpine est rétablie; les Lombards pleins de reconnaissance se hâtent de s'armer pour contribuer à reconquérir leur indépendance.

Tandis que Bonaparte réorganise le gouvernement cisalpin, Moncey culbute les tirailleurs ennemis à Varèse; les divisions Boudet et Loison marchent sur Lodi, et chassent les Autrichiens de San-Guliano et de Melegagno. Le brave Duhesme fond sur les troupes de Laudon en avant de Lodi, les met en fuite, les poursuit jusqu'à l'Adda et s'empare de nombreux magasins. Lannes de son côté occupe Casale, Mortara et Grupello, et entre sans obstacle dans Pavie, tant les Autrichiens étaient en sécurité, et s'attendaient peu à cette irruption soudaine. Deux cents bouches à feu et des magasins plus considérables encore que ceux trouvés dans Milan et Lodi, y tombèrent au pouvoir des Français.

Tandis que les vainqueurs pénétraient ainsi dans la Lombardie, le général Melas demeurait à Turin, s'attendant sans doute à voir Bonaparte, dont il ignorait la marche rapide, s'avancer à la délivrance de Gênes. Le fort de Bard venait enfin d'ouvrir ses portes. Rien désormais ne mettait obstacle aux communications avec la France. Les

1800. troupes laissées aux alentours de ce fort, se dirigèrent sur Turin, et firent leur jonction avec le général Thureau qui débouchait par la vallée de Suse. A leur approche Melas évacue Turin, abandonne le Piémont et se replie sur Alexandrie, prenant les précautions nécessaires pour établir sa ligne par Plaisance, Parme et Mantoue. La nouvelle de la prise de Milan lui était parvenue en même temps que celle de l'occupation de Gênes par le général Ott; mais que pouvait lui valoir ce dernier avantage, Gênes n'étant plus d'aucune importance? Le seul parti qu'il ait à prendre au contraire, est de réunir ses forces pour résister à l'attaque impétueuse des vainqueurs de l'Italie.

Bonaparte ne perd point un temps précieux à Milan; il fait contenir au-delà de l'Adda les généraux Laudon et Wukassowich. Crema et Crémone sont occupées par l'intrépide Duhesme; le blocus de Pizzighittone est formé. Le général Lecchi chasse l'ennemi de Lecco et le poursuit jusqu'à Bergame. Les avant-gardes s'avancent sur l'Oglio. La division Loison passe le Pô près de Crémone, et se dirige sur Plaisance; Murat ne tarde pas à la joindre. Un combat meurtrier s'engage dans les rues de cette ville. Malgré les forces supérieures de l'ennemi, elle reste au pouvoir des Français, ainsi que deux pièces de canon. En même temps le général Lannes culbutait les Autrichiens sur la route de Stradella et s'en emparait. Bientôt il

marche sur Broni, où le premier consul ne tarde 1800.
point à établir son quartier général.

C'est dans cette ville que Bonaparte apprend la convention honorable, conclue par Masséna pour l'évacuation de Gênes. Aussitôt il modifie son plan de campagne, et son vaste génie prend un nouvel essor. Les rapports des prisonniers et les dépêches interceptées lui font connaître la position de ses adversaires. Le général Ott est coupé du corps principal, commandé par Melas; c'en est assez pour le vainqueur de Beaulieu, de Wurmser, d'Alvinzi et du prince Charles. Avec son activité accoutumée, il dirige Lannes sur Casteggio; l'avant-garde, sous les ordres du général Watrin, rencontre les premiers postes du général Ott, près de Santa-Giuletta, elle les pousse jusqu'à Rivetta. Les hauteurs de Casteggio sont emportées à la baïonnette; au moment où Watrin va tourner ce village, une forte colonne ennemie le déborde, un combat meurtrier s'engage; les Français sont repoussés, mais Lannes arrive, la victoire sourit à son audace. Casteggio est pris et repris cinq fois. Les Autrichiens se rallient dans la position de Montebello; Lannes fond sur eux de nouveau. La présence de Bonaparte, qui vient d'arriver, enflamme les soldats, et bientôt cinq mille prisonniers, plusieurs drapeaux et six pièces de canon attestent le succès de ces deux combats. Le chef de brigade Valhubert, les chefs de bataillon Taupin

1800. et Vivenat, les capitaines Tronchon, Bragairat et Roi, les lieutenants Lambinet et Peyrebelle se distinguèrent. Les généraux Watrin, Rivaud et Mainoni donnèrent de nouvelles preuves de leur intrépidité.

Le général Ott, battu à Montebello, avait fui sur Voghera, continuant ensuite sa marche sur Tortone où il jette deux mille hommes, et va prendre position à San-Giuliano, de l'autre côté de la Scrivia. Bientôt, par les ordres de Melas, il repasse la Bormida pour se rapprocher de lui, laissant une forte arrière-garde à Spinetta et Marengo.

Bonaparte venait de traverser le Scrivia, et formait ses colonnes dans la plaine de San-Guiliano, croyant y combattre l'ennemi. Mais bientôt il reconnut que l'arrière-garde seule occupait Marengo. Le général Gardane reçoit l'ordre d'attaquer ce village; les Autrichiens ne peuvent résister à l'impétuosité française et se retirent à la hâte sur les retranchemens de la Bormida; la nuit empêche Gardane de profiter de sa victoire; il bivouaque en avant de Marengo, à égale distance de ce village et de la Bormida. Ce contretemps contrarie les desseins de Bonaparte qui avait ordonné de se jeter pêle-mêle avec les vaincus dans les retranchemens; mais bientôt il l'est encore davantage en apprenant que Melas veut lui livrer bataille sur ce même terrain; ses divisions sont trop éparses pour résister avec avantage aux

forces réunies de son ennemi; il regrette d'avoir 1800.
détaché sur Rivalta le corps mis sous les ordres de Desaix, nouvellement arrivé d'Egypte. Il sait que ce général, afin d'opérer sa jonction avec Suchet, a fait marcher la division Boudet sur Acqui, et que celle du général Monnier s'est portée sur Castelnovo.

Cette situation critique excite le génie de l'homme de la victoire. Il passe la nuit à faire les dispositions nécessaires pour bien recevoir les Autrichiens; il rappelle Desaix près de lui; Lannes se porte en avant de San-Giuliano, sur la droite de la route de Tortone. La garde des consuls, ce brillant corps d'élite composé des intrépides vétérans des armées, est placée en réserve en arrière de Lannes. Kellermann et la cavalerie légère occupent la gauche: le général Champeaux avec plusieurs escadrons est à la droite. Rivaud à la tête du douzième de hussards et du vingt-et-unième de chasseurs, couvre l'important débouché de Sale.

Ces troupes réunies s'élevaient à vingt-mille hommes. Melas en comptait plus de quarante mille dans ses rangs. Son artillerie était bien supérieure encore à celle des Français. Le général Elsnitz commandait son aile gauche; les généraux Haddik, Kaim et O'Reilly dirigeaient le centre et la droite; Ott était à la tête de la réserve, composée de grenadiers.

1800. Mélas passe la Bormida sur trois points: il se dirige sur Marengo; il sait de quelle importance peut être ce village pour les succès de la journée. Un combat terrible s'engage; Gardane rejeté dans Marengo, s'y défend avec la plus grande intrépidité; tandis que le courageux Rivaud fait face à l'ennemi hors de ce village, et conserve sa position sur le bord d'un ravin dans lequel il a culbuté les grenadiers autrichiens qui avaient osé le franchir. Victor, avec le reste de sa division, soutient ces nobles efforts. Le général Chambarlhac se bat toujours sur le même terrain.

La mitraille ennemie force les divisions Victor d'abandonner Marengo, pris et repris plusieurs fois, ainsi que les autres positions; Lannes accourt pour les soutenir; les Autrichiens sont rejetés en arrière, mais il ne peut les suivre; de nouveaux ennemis se présentent; ils accablent Victor, et le forcent à découvrir le flanc gauche de Lannes. Melas compte déjà sur la déroute des Français, lorsque la garde consulaire s'ébranle telle qu'*une redoute de granit*, comme le dit Berthier dans son rapport; elle soutient sans s'étonner les attaques réitérées de la cavalerie ennemie, donne le temps à Victor et Lannes de rallier leurs troupes. La division Monnier aux ordres de Desaix survient. Sa brillante contenance en impose aux Autrichiens. Castel-Ceriolo est enlevé à la baïonnette par la brigade Saint-Cyr, et les Français

forment leur nouvelle ligne de bataille sur ce village. 1800.

Melas manœuvrait sur sa droite pour couper aux Français la route de Tortone. Ceux-ci se retiraient par échelons; tout-à-coup Bonaparte arrête ce mouvement; il vient d'apprendre l'approche de Desaix; il parcourt les rangs; la confiance est peinte sur son front: « Français, s'écrie-t-il, c'est avoir fait trop de pas en arrière; le moment est venu de marcher en avant. Souvenez-vous que mon habitude est de coucher sur le champ de bataille. » Il dit, et les cris du plus vif enthousiasme accueillent cette courte harangue.

Les Autrichiens s'avançaient avec confiance. La ligne française s'ébranle; Desaix marche au pas de charge, à la tête d'une colonne d'attaque qui s'ouvre à demi-portée de fusil, et quinze pièces de canon dirigées par le général Marmont, vomissent la mort sur les rangs ennemis. Les Français profitent du désordre subit qu'occasione ce feu inattendu. La neuvième légère s'élance, un combat meurtrier s'engage; Desaix est atteint d'une balle dans la poitrine, et tombe dans les bras du chef d'escadron Lebrun, aide de camp de Bonaparte. « Allez dire au premier consul, dit-il au jeune officier qui le soutenait, que je meurs avec le regret de ne point avoir assez fait pour vivre dans la postérité. » Ces paroles pleines de modestie, dépeignent mieux que tout ce qu'on pour-

1800. rait dire, les brillantes qualités de ce guerrier aussi intrépide que vertueux.

La mort de Desaix enflamme le courroux des soldats sous ses ordres ; ils jurent de venger leur général. Guidés par le brave Boudet, ils fondent sur les grenadiers autrichiens ; le reste de l'armée seconde leurs efforts. Bientôt Melas est poussé jusque dans Marengo; il essaie en vain de s'y maintenir et de rétablir le combat. Ce village est emporté à la baïonnette; les Français ont franchi à la course la plaine qu'ils avaient mis quatre heures à traverser en se retirant. Les Autrichiens repassent la Bormida, et fuient vers Alexandrie. Quatre mille cinq cents ennemis, parmi lesquels se trouve le général Zach, chef de l'état major général, gisent sans vie sur le champ de bataille; huit mille blessés, sept mille prisonniers, douze drapeaux et trente pièces d'artillerie, attestent la victoire et le brillant résultat des savantes combinaisons de Bonaparte.

Le lendemain les vainqueurs allaient poursuivre le cours de leurs triomphes; déjà les tirailleurs étaient engagés : un parlementaire se présente, et bientôt un armistice est conclu. Melas retire entièrement ses troupes des pays compris entre la Chiesa, l'Oglio et le Pô. Les citadelles de Tortone, Ceva, Savone, Alexandrie, Milan, Turin, Pizzighittone, Arona, Plaisance, les places de Coni et de Gênes sont livrées à l'armée française. Un

tel armistice était une nouvelle victoire. Le génie de celui que Melas était forcé de reconnaître à son tour pour l'*homme du destin*, inspirait une telle terreur aux Autrichiens, que tous, à sa seule approche, auraient mis bas les armes. Melas dut donc s'estimer heureux d'obtenir une suspension d'armes qui, quelque désavantageuse qu'elle pût être, arrêtait tout-à-coup la marche victorieuse des Français, et sauvait les restes de l'armée autrichienne, quoiqu'elle fût supérieure en nombre à celle de son audacieux adversaire. Profitant habilement de l'ascendant que cette victoire lui donne sur les peuples de l'Italie, et même sur les cabinets du continent, Bonaparte se hâte d'organiser le gouvernement de la république cisalpine et du Piémont; quitte l'Italie, laissant le commandement de l'armée à Masséna, et se rend en France où partout sur son passage les peuples élèvent des concerts d'actions de grâces, et le saluent par les plus touchantes acclamations. 1800.

ARMÉE D'ALLEMAGNE,

Le cabinet de Vienne comptait qu'après les revers essuyés par les Français dans la dernière campagne, ceux-ci ne pourraient opposer à ses troupes qu'une faible résistance. Le génie actif de Bonaparte lui prouva bientôt le contraire. Moreau reçut comme par enchantement des renforts qui

1800. le mirent en état d'entrer en Allemagne. Ce fut même sous ses ordres que furent placées le plus grand nombre des troupes accourues à la voix du vainqueur de l'Italie et de l'Orient.

Moreau fait passer le Rhin, à Kehl et au vieux Brisach, par les corps de Sainte-Suzanne et Gouvion Saint-Cyr, qui chassent les Autrichiens de la vallée de la Kintzig, et se dirigent pour tourner le val d'Enfer. Ce mouvement trompe le général Kray; il dégarnit son centre pour renforcer son aile droite; Moreau en profite, débouche par Bâle, fait culbuter par Richepanse quatre bataillons autrichiens qui se sont avancés jusqu'à Saint-Blaise, dans la vallée de Wiesen, tandis que les généraux Delmas et Leclerc remontent la rive droite, et se trouvent réunis près de la Wuttach où ils occupent une position formidable sur le flanc gauche de l'ennemi. Pendant ce temps le général Saint-Cyr s'emparait de Stühlingen, et Sainte-Suzanne se portait sur Neustadt. Lecourbe de son côté franchissait audacieusement le Rhin sous le feu de l'artillerie ennemie entre Stein et Dussenhofen. Les Autrichiens se retirent sur Stokach, et l'aile droite opère sa jonction avec le reste de l'armée. Le fort de Hohenswiel ouvre ses portes à Vandamme sur une simple sommation.

Moreau veut profiter des brillans avantages qu'il a déjà obtenus. Il marche avec les trois di-

visions qui ont débouché par Bâle, sur Blumenfeld, attaque le prince de Vaudremont à Stokach, 1800.
le culbute après un combat opiniâtre dans lequel les généraux Nansouty et Molitor le chargent avec une impétuosité sans égale; Montrichard accourt les seconder, Stokach est au pouvoir des Français; leurs ennemis se retirent avec peine et dans le plus grand désordre sur Moeskirch et Pfullendorf. Près de quatre mille prisonniers, des canons, des magasins considérables de vivres furent les fruits de cette victoire.

Quarante-cinq mille Autrichiens commandés par Kray, occupaient les positions d'Engen; Moreau n'en compte avec lui que vingt-deux mille, mais ce sont les vainqueurs de Stokach. Il marche sur Kray, avant d'avoir reçu les renforts qu'il demandait au général Saint-Cyr. Delmas culbute huit bataillons de grenadiers; Lorges, qui s'est emparé des hauteurs de Mulhausen, achève de les disperser. Moreau veut enlever ensuite le pic de Hohenhowen au bas duquel est située la plaine d'Engen; de cette position dépend le succès de la journée. Kray l'occupait; quinze mille hommes de cavalerie répandus dans la plaine en défendaient l'approche. Saint-Cyr arrive, toutes les divisions fondent sur l'ennemi.

Des combats sanglans sont livrés par Delmas et Bastoul à Wechlingben, d'Ehingen est le théâtre d'un engagement meurtrier; ce village enfin restait

1800. aux grenadiers hongrois, lorsque Moreau accourt pour soutenir le général Lorges avec quatre compagnies de la cinquante-troisième; il change aussitôt la fortune du combat, et les Français rentrent en vainqueurs dans le village. Pendant ce temps Baraguay d'Hilliers et Richepanse chassaient les Autrichiens du sommet de Hohenhowen. Dès lors, malgré l'opiniâtre résistance de Kray, la victoire est certaine. Bientôt les Autrichiens abandonnent le champ de bataille, couvert de morts, après avoir perdu sept mille prisonniers et vingt pièces de canon. Les résultats de ce combat glorieux, inspirèrent, aux soldats, une confiance telle que les jeunes conscrits, qui s'y battaient pour la première fois, se regardaient comme désormais invincibles.

Bientôt celui de Moeskirch vint encore ajouter à leur enthousiasme. Kray ne se tint d'abord dans cette position que pour faciliter l'évacuation des nombreux magasins qui se trouvaient dans Moeskirch et Biberach. Mais s'étant aperçu qu'il était attaqué par des forces peu considérables, il fit les plus grands efforts pour laver l'affront reçu par ses armes à Engen : déjà les divisions Lorges et Delmas, pressées vigoureusement, allaient céder le terrain, lorsque les généraux Richepanse et Bastoul viennent fixer la victoire. Le général Delmas se couvrit de gloire dans cette bataille. A la tête de la cinquante-septième, déjà

écrasée par la mitraille de seize pièces de canon, 1800.
il charge en personne l'ennemi à différentes reprises, et culbute sa cavalerie. La quarante-sixième, peu d'instans auparavant, avait également donné des preuves de la plus brillante valeur.

Les généraux Lecourbe, Montrichard, Saint-Cyr et Vandamme, avaient de leur côté contribué aux succès de cette journée dans laquelle les Autrichiens perdirent autant de monde qu'à Engen. Kray se retira sur Sigmaringen, occupé déjà par l'arrière-garde de l'archiduc Ferdinand, à laquelle Saint-Cyr avait fait quinze cents prisonniers. Le corps du prince de Vaudremont vint également s'y réunir. Vainement Saint-Cyr, qui s'était avancé par Tuttlingen, voulut inquiéter le passage précipité du Danube ; Kray fit placer une forte batterie sur la rive opposée, et le contraignit de se retirer en arrière. Les Français s'avancent dans la Souabe jusqu'à Schussen, tenant depuis Berg jusqu'au Danube, occupant Schusseried, Reichenbach et Buchau. L'aile droite se porta sur l'Aichsach. Vandamme s'empara de Ravensburg. Le général Sainte-Suzanne était à Donau-Eschingen. Les Autrichiens réunis repassèrent le Danube au-dessous de Riedlingen, dans l'intention de tenter encore les hasards des combats ; Kray se porte à marche forcée sur la Riss, disposant ses troupes en avant et en arrière de Biberach, ayant ses premiers postes à Obendorf et Ingol-

1800. dingen. Une telle position paraissait inexpugnable, elle releva le courage abattu de ses troupes. Kray comptait arrêter la marche rapide des Français aux pieds de cette position ; l'impétuosité de Saint-Cyr dissipe bientôt cette trompeuse espérance. En un instant, il franchit tous les obstacles qu'oppose la nature du terrain, culbute dans la Riss dix bataillons et quatre régimens de cavalerie, et entre pêle mêle avec l'ennemi dans Biberach. Richepanse de son côté force le poste d'Ingoldingen, gravit le plateau de Mettemberg. Deux régimens de cavalerie traversent au galop le pont de Biberach, et se forment sur l'extrême gauche des Autrichiens. Delmas débouche par la route de Pfullendorf; Saint-Cyr fond sur le centre de Kray ; en même temps Lecourbe déborde sa gauche. Les Autrichiens alors opèrent leur retraite sur Memingen, où les divisions arrivées trop tard pour prendre part à l'action les poursuivent. Lecourbe, à la tête de deux régimens de cavalerie qui l'ont escorté pour pousser une reconnaissance, fond sur l'ennemi, le chasse du plateau de Memmingen, fait deux mille prisonniers et pénètre dans la ville d'où il chasse l'arrière-garde ennemie avec la rapidité de l'éclair. Cette charge audacieuse assure la nouvelle ligne que vont occuper les Français, depuis Kempten jusqu'au confluent de l'Iller avec le Danube.

Le général Kray avait rallié ses troupes dans

le camp retranché d'Ulm. Moreau tenait les provinces depuis le Rhin jusqu'au Danube, prolongeant sa droite vers les confins de la Bavière. L'occupation de Bregentz et de Lindau assurait la tranquillité de l'extrémité de l'aile droite, qui, dès lors, n'avait point à craindre d'être attaquée par le prince Reuss, stationné dans le Tyrol. 1800.

Le départ de douze mille hommes, pour l'Italie, ralentit les opérations de Moreau. Kray, de son côté, se tenait aussi sur la défensive, inondant la plaine de sa nombreuse cavalerie. En vain Moreau veut l'attirer hors de ses retranchemens, il ne sort pas de son camp. Alors, le général Legrand se porte en avant d'Erbach, attaque les Autrichiens et leur enlève les bois de Papelau et d'Ehrstetten. Souham occupe la vallée de la Blaw, s'étendant jusqu'à Aschs. Kray, informé que ces divisions ne sont pas soutenues, fond sur elles avec sa cavalerie, et repousse les avant-postes jusqu'aux villages de Papelau et d'Erbach. Son infanterie assaillit les Français avec une égale impétuosité. Sans espoir de secours, le général Sainte-Suzanne, qui commandait les deux divisions attaquées, les fait battre lentement en retraite pour s'éloigner du Danube, faisant face de tous côtés et repoussant sans cesse les nombreuses colonnes qui cherchent à le rompre. Après douze heures d'un combat opiniâtre, le canon se fait entendre sur la rive droite du Da-

1800. nube : c'est celui du général Saint-Cyr. L'archiduc Ferdinand, craignant alors de ne plus pouvoir se retirer à Ulm, abandonne ses attaques sur les divisions Legrand et Souham, ainsi que les positions dont il les avait délogées. Les généraux et les soldats français, dans cette affaire opiniâtre, firent preuve d'un rare sang-froid et d'une brillante intrépidité. Tels que des blocs immobiles, ils avaient attendu jusqu'à bout portant les charges de la cavalerie ennemie.

Moreau manœuvre de nouveau pour faire sortir les Autrichiens de leurs retranchemens. Il marche sur la Bavière. Aussitôt Kray, pour reconnaître ses véritables intentions, fait attaquer par l'archiduc Ferdinand la division Souham à Delmensingen et le général Legrand à Aschtetten. Accablé par des forces supérieures, Souham s'était replié, lorsque Sainte-Suzanne fait marcher le général Colaud pour le soutenir ; le combat alors change de face, et les Autrichiens se hâtent de repasser le fleuve, abandonnant quatre cents prisonniers aux vainqueurs.

Cette affaire sanglante ne ralentit point la marche de Moreau. De Memmingen il se porte à Babenhausen. Lecourbe est entré dans Mindelheim, il passe le Lech, et dirige son avant-garde sur Ausburg et Landsberg. Les deux ailes de l'armée s'étendent depuis le Lech jusqu'à l'Iller. Kray reste inébranlable dans sa position. Que

fait alors Moreau ? il abandonne Ausburg et Lands- 1800.
berg, et se dirige de nouveau vers Ulm pour passer le Danube au-dessus de cette ville, afin d'empêcher l'arrivée des approvisionnemens que l'armée autrichienne tirait journellement de ses magasins.

Tandis que ce mouvement rétrograde s'opérait, l'archiduc Ferdinand sortit encore du camp d'Ulm à la tête de vingt-cinq mille hommes. Il fond sur les troupes aux ordres de Richepanse qui a remplacé Sainte-Suzanne, les déborde et les repousse jusqu'au pont de Kellmüntz, et déjà croit à leur entière destruction, lorsque Ney accourt au pas de charge avec sa division : rien ne résiste à son impétuosité ; ce n'est qu'à la baïonnette qu'il fond sur l'ennemi ; il le culbute, lui enlève huit pièces de canon et douze cents prisonniers, et le contraint à fuir en désordre dans les bois. Richepanse seconde de son côté cette attaque vigoureuse, et le combat de Kirchberg prend une place dans les fastes de la gloire française.

Kray, comptant sur la victoire, s'était hâté de passer le Danube ; il rentra dans ses positions, dès qu'il apprit l'issue de ce combat, se consolant de nouveau par l'annonce de la défaite de deux mille Français formant l'arrière-garde de Lecourbe. Peu sur leurs gardes à Schwabünden, ils s'étaient laissé surprendre par douze escadrons

1800. de hussards et avaient été taillés en pièces, à l'exception de cinq cents hommes qui parvinrent à gagner Turkheim.

Le pays conquis par l'armée française n'offrait plus de ressources. Moreau fait reprendre Augsburg et occuper les rives du Lech pour s'en procurer. La bravoure des soldats commandés par Lecourbe triomphe de tous les obstacles, et le Lech est traversé audacieusement à Schœngau, Kaufrigen et Lechhausen près d'Ausburg. Le pont de Landsberg est rétabli. Au nombre des prisonniers faits dans ces affaires on comptait le jeune prince de Lichtenstein. Pendant ces opérations si avantageuses à l'armée, Moreau faisait manœuvrer devant Ulm les généraux Grenier, Leclerc et Decaen pour occuper le général en chef autrichien, et l'empêcher de porter des troupes sur les points menacés. Bientôt les français contraignent les généraux Giulay et Starray de repasser le Danube. Moreau voulait traverser sur la rive gauche, Grenier avait attaqué sur Guntzburg et s'était avancé jusqu'à Burgau, Lecourbe à Dillingen.

Kray avait fait détruire tous les ponts. Lecourbe organise une compagnie de quatre-vingts nageurs, le capitaine Grometry, de la quatre-vingt-quatorzième demi-brigade fut chargé de la commander. Ces hommes courageux s'élancent dans le fleuve et le traversent sous le feu des ennemis.

Deux nacelles enlevées audacieusement sur la rive opposée par l'officier d'état-major Quenot, portent les armes et les vêtemens de ces braves. Ils ne se donnent point la peine de s'habiller; à peine ont-ils touché la rive gauche, qu'ils saisissent leurs armes et fondent sur les Autrichiens à la baïonnette. Le village de Gremheim est enlevé. Grometry et ses intrépides nageurs marchent toujours en avant. Bientôt le secours de quelques chasseurs de la dixième légère, vient augmenter leur audace; deux pièces de canon sont enlevées sur la hauteur de Blindheim, et leur feu meurtrier jette l'épouvante parmi les ennemis étonnés de tant d'audace. Le pont est réparé à la hâte; en vain les Autrichiens qui connaissent le véritable point du passage, veulent s'y opposer. Lecourbe les culbute et leur fait dix-huit cents prisonniers. Bientôt la victoire de Hocstett vient compléter le triomphe de cet audacieux passage; cinq mille prisonniers, cinq drapeaux, vingt pièces de canon, douze cents chevaux et des magasins considérables restent au pouvoir des vainqueurs. Moreau et Lecourbe avaient en personne dirigé plusieurs charges brillantes. 1800.

Kray se hâta de quitter son camp retranché : la prise de Donawerth et de Schellenberg, compromettait sa position. Atteint à Néresheim, il perdit une partie de ses équipages. Le lendemain il fit connaître à Moreau l'armistice conclu en Italie,

1800. mais celui-ci, croyant que ce n'est qu'une ruse pour gagner du temps, et se réunir avec le corps du prince de Reuss, n'écoute aucune proposition. Le général Decaen se porte à marches forcées sur Munich, et bat le général Meerfeld avant d'entrer dans la capitale de la Bavière. Le général Laval fait capituler le château de Harburg; Oethingen est enlevé par Grenier; Lecourbe se dirige vers Rhain pour fondre sur les Autrichiens s'ils débouchaient par Neuburg, tandis que le général Richepanse, après avoir rétabli le pont de Gunzburg, investit Ulm, et que le général Klein établit, avec une colonne mobile, les communications de l'armée avec la France.

Déjà, Kray avait dépassé Neuburg; Lecourbe marche à sa poursuite. Le général Montrichard emporte à la baïonnette la position d'Unterhausen. Lecourbe rétablit le combat à Oberhausen où le général Espagne se soutient avec désavantage; la résistance des ennemis y devient opiniâtre, de part et d'autre, on manque de munitions; alors on combat à l'arme blanche, et à coups de crosse de fusil; enfin le champ de bataille reste à Lecourbe. On eut à déplorer dans ce combat meurtrier la perte du premier grenadier de France, le brave Latour-d'Auvergne. C'était payer cher le succès de cette journée. Les généraux Espagne et Schinner, les adjudans Coehorn et Perrin, les capitaines Rogniat et Noizet, les sous-lieutenans

Schutz et Josselin, et une foule d'intrépides soldats, se distinguèrent dans cette journée. 1800.

Après cet échec, Kray se retire sur Landshut, Moreau fait observer le Tyrol par les généraux Nansouty, Molitor et Laval. Lecourbe s'avance vers le prince de Reuss; Grenier occupe Pfaffendorf et Aichach; Ney se porte vers Ingolstadt, et le général Decaen, après avoir traversé l'Iller, manœuvre sur le flanc gauche des Autrichiens. Le grand quartier-général de l'armée est établi à Augsburg.

Bientôt les généraux Heudelet, Leclerc et Desperières fondent sur les ennemis, les dispersent, et s'emparent de Landshut. Kray se retire sur l'Inn pour se défendre sur cette ligne, appuyé de Branau à Kuffstein. Un armistice tacite laisse les deux armées jouir de quelque repos. Moreau en profite pour établir ses communications avec l'Italie; Lecourbe passe le Lech à Landsberg, et s'avance par Mindelheim et Memmingen sur Fuessen, Immenstadt, Bregentz et Feldkirch. Partout les avant-postes du prince de Reuss sont repoussés, et Molitor poursuit le général Jellachich jusque sous le canon de Feldkirch, après avoir triomphé de sa résistance et de tous les obstacles qu'opposaient la nature du terrain et les fortifications qu'on y avait élevées. Le camp de Feldkirch, cette position que les grenadiers de Masséna et d'Oudinot n'avaient pu enlever, est évacuée; Molitor se rend

1800. à Coire, et va pénétrer dans l'Engadine. Un armistice conclu entre Moreau et Kray arrête tout-à-coup sa marche; il en était de même des succès du général Sainte-Suzanne qui, avait passé le Mein au-dessus et au-dessous de Francfort avec le corps d'observation formé à Mayence, et, s'avançait vers la Franconie. Les deux armées reçurent cet armistice avec des transports de joie; elles avaient également besoin de repos.

On comptait sur la paix; l'annonce de la reprise des hostilités détruisit cet espoir, après cinq mois de tranquillité. On approchait de la fin de l'année; Moreau qui s'était rendu à Paris, accourt à son quartier général d'Ausburg; l'armée était déjà en mouvement. Lecourbe observait les débouchés du Tyrol et du Voralberg, depuis Feldkirch jusqu'à la rive gauche de l'Iser. Son avant-garde occupait la position d'Helfendorf sur la route de Rosenheim; le centre, dont Moreau s'était réservé le commandement, était placé des deux côtés d'Ebersperg, sur la route de Munich à Wasserburg; Grenier occupait avec l'aile gauche Hohenlinden et Horlkofen; son avant à Vilzbiburg. L'armée d'observation du général Sainte-Suzanne était posté entre le Danube et l'Alt-Muhl.

L'archiduc Jean avait succédé à Kray. Plein de fougue et d'inexpérience, il croit triompher aisément des Français; conseillé par Lauer qui déjà avait échoué en Italie contre Bonaparte, il compte

détruire l'armée de Moreau. L'imprudent! l'échec 1800.
qu'essuient ses avant-gardes sur toute la ligne, ne peut l'éclairer; un faible succès remporté à Dorfen enflamme son orgueil; bientôt il se croit vainqueur en voyant Moreau se replier sur Hohenlinden. Vainement Lauer qui connaît la prudence du général Français, veut empêcher l'archiduc de livrer bataille. Jean n'écoute rien; il attaque ses ennemis avec l'impétuosité que donne l'assurance de la victoire. Long-temps il combat opiniâtrément; mais enfin la valeur française l'emporte; les sages combinaisons de Moreau, le zèle, l'intelligence, la bravoure des généraux, l'intrépidité et l'audace des soldats, rendent la déroute des Autrichiens des plus complètes. Six mille morts, onze mille prisonniers, cent pièces de canon, les drapeaux de la plupart des régimens ennemis, étaient au pouvoir des vainqueurs qui avaient à peine perdu deux mille cinq cents hommes tués ou blessés.

Dans les éloges que Moreau donna aux troupes qui immortalisaient la journée d'Hohenlinden, il se plut à citer le général Richepanse, comme ayant deux fois, dans cette bataille, pris une résolution si vigoureuse qu'on pouvait lui attribuer la victoire; les brillantes manœuvres de Grenier, l'intrépidité des généraux Ney, Grouchy, Grandjean, Decaen, Bastoul, qui avait été grièvement blessé, Bonnet, Walter et Kniasewitz, avaient

1800. également contribué à conquérir la paix dans les champs d'Hohenlinden.

Les Autrichiens fuyaient dans le plus grand désordre, ils n'échappèrent aux vainqueurs qu'à la faveur des ombres de la nuit. Tout ce qui resta sur la rive gauche de l'Inn mit bas les armes le lendemain. Le prince Jean rallia ses troupes de l'autre côté du fleuve, afin d'arrêter la marche impétueuse des vainqueurs autant qu'il lui serait possible. Ardent, impétueux, il jugeait Moreau d'après lui, et comptait que ce général, afin de profiter de tous les avantages que lui donnait la victoire de Hohenlinden, se hâterait d'envahir la Haute-Autriche, et de marcher sur Vienne. Moreau pensait comme l'archiduc; mais il n'avait point cette détermination audacieuse qui sait mettre à profit le moindre avantage. Ce ne fut qu'après avoir hésité pendant plusieurs jours qu'il se décide à franchir les obstacles que présente l'Inn. Par une manœuvre habilement calculée, il trompe l'inexpérience de son jeune adversaire, et tandis que le gros de l'armée se hâte de marcher vers l'Inn inférieur pour en défendre le passage, Lecourbe remonte ce fleuve jusqu'à Neuheurn, y établit un pont, et l'armée défile sur la rive droite. Le capitaine de génie Galbois, les capitaines de pontonniers Negre et Henri avaient déployé, dans cette occasion, autant d'audace que d'activité. On avait essayé de

forcer le passage à Rosenheim, et de rétablir le pont dont quelques arches seulement avaient été détruites; mais l'intrépidité de quelques émigrés français mit obstacle à cette tentative. Toute l'armée fut donc obligée de remonter jusqu'à Neuheurn, d'où les Autrichiens se retirent, n'opposant qu'une faible résistance. Le prince de Condé vint soutenir la retraite, qui dès-lors se fit en bon ordre sur Aendorf. Wasserburg est évacué à l'approche des Français; le pont de Muhldorf est libre; l'armée de Moreau traverse le fleuve sur plusieurs points, et suit l'archiduc qui se retire sur l'Alza, perdant ainsi ses communications avec Inspruck. 1800.

Lecourbe marche sur Salzburg, attaque l'ennemi à Inspruck, et le bat; fait passer à gué la tête du lac de Chiem, et prend position devant Traunstein. Il franchit ensuite le défilé de Teissendorf, fond sur le village de Salzburghoffen, où Gudin enlève six cents prisonniers et six pièces de canon.

Pendant ce temps Moreau traversait la Salzach à Lauffen. L'audace du jeune Decaen, aide-de-camp de son frère, et celle de l'adjudant-major Plausonne, qui, à la tête de quatre cents hommes, passent cette rivière dans une frêle barque, jette l'épouvante parmi les Autrichiens et facilite le passage. Alors Moreau marche sur Salzburg, et contraint l'archiduc, qui soutenait un combat

1800. opiniâtre contre Lecourbe, déjà replié sur la position de Voral, à se retirer précipitamment. En vain les ennemis veulent s'arrêter après les défilés des bois de Frankenmarkt, Richepanse marche sur eux avec une telle impétuosité qu'il les culbute, et s'empare de plusieurs canons. Les hauteurs de Woklmarkt sont enlevées; les troupes qui les occupent mettent bas les armes. Bientôt les chefs de bataillon Sarret et Marigny, de la quarante-huitième de ligne, fondent audacieusement, en colonne serrée, sur quatre mille cavaliers autrichiens. Richepanse accourt pour les soutenir, et l'ennemi fuit en désordre à travers Schwanstadt. L'arrière-garde est encore battue à Lambach, où le colonel Meceri et le prince de Lichstenstein sont pris avec douze cents hommes par les généraux Drouet, Sahuc et Sarrut. Le pont sur la Traüm est sauvé d'un incendie par l'intrépidité des grenadiers français. La division Richepanse s'empare de Wimsbach et des magasins considérables qui s'y trouvent.

Le prince Charles avait remplacé l'archiduc Jean la veille du combat de Schwanstadt, il se retire sur Kremsmunster pour gagner Steyer. Grenier, qui occupait Linz, marche sur Ebersberg; Decaen et Grouchy traversent la Traüm à Lambach et Wels. Lecourbe, après avoir battu à E rchdorf, à Potenbach et à Ried les corps qui flanquaient l'armée ennemie, et pris

aux portes de Kremsmunster, treize cents hommes 1800.
de l'arrière-garde et cinq pièces de canon, entre dans cette ville.

Moreau avait son quartier-général à Wels; le prince Charles était à Amstetten. Le comte de Merweld vient proposer une suspension d'armes. Le général français l'accorde pour quarante-huit heures, tout en continuant son mouvement, les pleins pouvoirs de Merweld n'étant pas de nature à faire présager la paix. La ligne de l'Ens est occupée; les ponts y sont rétablis, et l'avant-garde française se trouve à moins de vingt lieues de Vienne. L'aile droite s'étend vers Leoben, sur la Mur. Moreau va se porter à Steyer, lorsqu'un autre parlementaire se présente, et arrête cette fois la marche victorieuse des Français par un armistice qui assurait l'évacuation du Tyrol, des places fortes restées en arrière, et présageait une paix prochaine.

Cet armistice était commun aux armées des Grisons et Gallo-Bataves. La première, sous les ordres de Macdonald, avait montré un courage et une constance peu ordinaires. L'âpreté de la saison, les dangers sans cesse renaissans occasionés par la chute des avalanches, les tempêtes les plus terribles, l'aspect des affreux précipices, qu'on traversait souvent sur une faible planche, la glace qu'il fallait briser pour se frayer un passage, rien n'avait arrêté ces guerriers intrépides. Macdo-

1800. nald avait donné l'exemple. La pioche à la main, il s'était ouvert un passage à travers des glaciers aussi antiques que le monde. Enfin les Français étaient arrivés sur le Splügen. Bientôt le quartier-général fut établi à Chivianna. Huit compagnies de hussards à pied, corps de nouvelle organisation, furent surpris à Scanf et Zuz, et forcés de se rendre après une vigoureuse résistance. Macdonald veut venger cet échec; il reprend les deux postes, attaque les Autrichiens à Zernetz et à Casanova, les culbute, et se rend maître de la vallée de Scarla, qui lui ouvre la route de Sainte-Marie. Une tentative sur le mont Tonal ne fut suivie d'aucun résultat. La bravoure des cent quatrième de ligne, premier et dix-septième léger, ne purent rien contre les obstacles opposés par la nature du terrain et le nombre supérieur des ennemis.

Pendant ce temps l'armée gallo-batave, sous les ordres de l'intrépide Augereau, s'emparait de d'Aschaffenburg, Schweinfurt et Wurtzburg; secondait, par ses mouvemens, les opérations de Moreau; livrait les combats de Burg-Eberach, de Nurenberg, de Neukirchen et de Graffenburg, et répondait par des succès aux triomphes de l'armée du Danube. La notification de l'armistice vint arrêter sa marche victorieuse.

ARMÉE D'ÉGYPTE.

Bonaparte, en quittant l'Égypte, avait désigné le général Kléber pour le remplacer. Il ne pouvait choisir un plus digne successeur. Ce général joignait aux vertus militaires de grands talens administratifs. Sa sévérité, connue de toute l'armée, égalait sa justice, et le rendait seul capable de contenir les esprits remuans qui auraient voulu tirer parti de l'éloignement de Bonaparte pour fomenter des dissensions et des troubles. Kléber sut bientôt se concilier l'affection des soldats, et imposer silence à la jalousie de ceux qui naguère étaient ses égaux. Il sut également éblouir la multitude par le faste dont il s'entoura; c'était un sûr moyen d'assurer la tranquillité de l'Égypte.

Tandis que Kléber consolidait son autorité au Kaire, le général Desaix était aux prises dans le Saïd avec Mourad-Bey, qui, toujours infatigable, ne disparaissait d'un point que pour reparaître sur un autre. Le chef de brigade Morand, chargé par Desaix de le combattre, le rencontre au village d'El-Gunaim, fond sur ses Mameluks, et les contraint à fuir. Morand les poursuit, franchit en quatre jours cinquante lieues de pays, surprend Mourad près de Samanhoud, et lui enlève cent chevaux harnachés et deux cents chameaux char-

1800. gés. Le bey n'échappe qu'avec peine aux dragons du vingtième qui ont suivi Morand.

Le mouvement des Mameluks vers Girgé avait eu lieu pour faire diversion à une attaque des Anglais sur Kosseïr. L'intrépidité de l'adjudant-général Donzelot contraignit deux frégates, qui avaient tenté quatre débarquemens consécutifs, de fuir à toutes voiles, après avoir tiré plus de six mille boulets sur Kosseïr.

Desaix recherche l'alliance de Mourad-Bey. Cet audacieux chef des Mameluks n'écoute aucune proposition. Il a juré une haine implacable aux Français; il veut l'assouvir. Desaix dès-lors se décide à le poursuivre sans relâche. A cet effet, il fait dresser neuf cents dromadaires à Siout, choisit un pareil nombre de soldats pour les monter, les exerce pendant quelque temps aux nouvelles manœuvres que nécessitent de pareilles montures, les divise ensuite en deux corps, et les lance à la poursuite du bey. L'adjudant-général Boyer, à la tête de la seconde colonne des dromadaires, atteint Mourad près des frontières du Fayoum après trois jours de marche forcée, met aussitôt pied à terre, se forme en carré, et attend de pied ferme les Mameluks qui viennent le charger. Après une perte considérable des siens, Mourad prend la fuite. Boyer fait remonter sa troupe sur les dromadaires, et se met de nouveau à sa poursuite. Dès ce moment le bey

évite tout engagement, et la présence de Desaix 1800. devient inutile dans la Haute-Egypte, le corps des dromadaires suffit pour en assurer la tranquillité.

Kléber voulait reporter la guerre vers la Syrie. Le grand visir avait fait avancer un corps de troupes jusqu'à Gaza. Pressé par l'influence britannique, la Sublime Porte redoublait d'efforts pour réparer le désastre d'Aboukir. Déjà elle portait un corps de sept mille janissaires d'élite sur Damiette. Une escadre de cinquante voiles, conduite par le commodore Sydney Smith, les débarque sur la plage de Bogaz. Bientôt la tour de ce nom est en leur pouvoir : ils s'y retranchent. A cette nouvelle, Verdier, qui commande à Damiette, accourt avec mille hommes de la deuxième légère, trente-deuxième de ligne et du dix-huitième de dragons, fond sur les janissaires, les culbute, en passe plus de deux mille à la baïonnette, leur enlève trente-deux drapeaux, cinq pièces de canon dont une de vingt-quatre, et leur fait huit cents prisonniers, n'ayant perdu qu'une trentaine d'hommes et quatre-vingts blessés, parmi lesquels se trouvait le brave Desnoyers, commandant la deuxième légère, qui mourut peu de temps après de ses blessures. Le général Verdier, l'adjudant-général Devaux, le chef de brigade d'Armagnac, le chef de bataillon d'artillerie Ruty, et le chef d'escadron Guyon, du

1800. dix-huitième de dragons, reçurent des armes d'honneur du général en chef, comme un témoignage de la satisfaction que lui inspirait leur brillante conduite.

Kléber ne profita point d'un tel succès pour marcher sur les troupes du grand visir qui se rassemblaient à Gaza. Les nouvelles qu'il venait de recevoir de l'Europe l'engagèrent au contraire à entamer des négociations pour l'évacuation de l'Egypte. Tandis que le général Desaix traitait par ses ordres avec les envoyés du grand visir, à bord du vaisseau anglais le *Tigre*, les Turcs, à l'instigation d'un anglais nommé John Douglas, sommaient le brave Cazals, commandant du fort d'El-Arich, d'ouvrir ses portes. Cazals répondit à cette sommation par une vigoureuse sortie. La plus infâme trahison ternit bientôt ces premiers avantages. Des lâches indignes de porter le nom de français aidèrent les Turcs à pénétrer dans le fort; leur perfidie reçut aussitôt sa punition. Les janissaires firent main basse sur tout ce qui se trouvait dans la place. L'intrépide Cazals entouré de quelques braves qui n'ont point participé au coupable forfait de leurs camarades, se défend long-temps avec courage; mais accablé par le nombre, il demande à se rendre prisonnier. Les Turcs, au mépris des ordres de leurs chefs, fondent sur lui et le massacrent. Un grenadier alors tire son dernier coup de fusil au milieu de plu-

sieurs barils de poudre; vainqueurs et vaincus 1800.
sont aussitôt ensevelis sous les débris de cette horrible explosion.

A l'annonce du désastre d'El-Arich, l'indignation éclata dans tous les rangs de l'armée; tous les soldats demandaient à marcher contre l'ennemi qui abusait si cruellement de la victoire obtenue par la trahison. Kléber ne sait point tirer parti de cette noble indignation. Il pressa au contraire Desaix de conclure le traité d'évacuation à quelque prix que ce soit, *pourvu cependant que l'honneur de la France et de l'armée ne fût point compromis.* Desaix obéit, la convention est signée à El-Arich, et l'armée doit être embarquée à Alexandrie, Damiette et Rosette pour être transportée en France, avec armes et bagages. Quinze cent mille piastres seront comptées par les Turcs pour servir au paiement de la solde des troupes. Cette convention ratifiée par Kléber et le grand visir ne fut point signée par le commodore Sidney Smith; c'était d'un augure peu favorable pour son exécution.

L'arrivée du colonel Victor de la Tour Maubourg qui apportait à l'armée d'Egypte la nouvelle des événemens survenus en France et l'élévation de Bonaparte au consulat, fit bientôt regarder cette convention comme indigne des vainqueurs de l'Egypte. Tous les soldats en murmuraient hautement. Kléber seul, hâtait les apprêts du dé-

1800. part. Déjà Desaix et le général Davoust s'étaient embarqués à Alexandrie pour porter en France l'annonce du traité conclu avec les Turcs, lorsque le commodore anglais fit signifier la défense de laisser sortir aucun bâtiment des ports de l'Egypte.

Kléber venait de livrer au visir les forts de Katièh, Salahieh, Belbèis, et ceux de la Haute-Égypte, la ville de Damiette et le fort de Lesbeh. L'avant-garde turque était à quatre lieues du Kaire, au village d'El-Khanka, lorsque le général en chef reçut de Sidney Smidt, une lettre qui lui apprenait que le commandant des forces anglaises dans la Méditerranée avait, de son gouvernement, l'ordre de s'opposer à l'exécution du traité d'El-Arich.

L'armée devait se rendre prisonnière, voilà ce que voulait le cabinet de Saint-James. L'amiral Keith le fait signifier à Kléber. Vous aurez demain ma réponse, répond froidement celui-ci à l'envoyé anglais. Des ordres sont aussitôt donnés. Cependant, avant de prendre un parti décisif, le général français envoie un officier au grand visir pour le prévenir que si ses troupes font le moindre mouvement, il le regardera comme la reprise des hostilités. Celui-ci ne donne aucune réponse et se met en marche de Belbèis sur El-Khanka avec le gros de son armée.

Kléber adresse une proclamation aux troupes pour leur faire connaître la conduite déloyale de

leurs ennemis, et la termine par ces mots sublimes : « Soldats, on ne répond à une telle insolence que par des victoires; préparez-vous à combattre ! » 1800.

Bientôt Kléber marche contre le grand visir, l'attaque dans son camp retranché, et venge par un triomphe l'insolente sommation de mettre bas les armes. La non-exécution du traité d'El-Arich, coûte à la Turquie cinquante mille hommes tombés sous les coups des Français dans la bataille d'Héliopolis, les combats d'El-Khanka, Belbeis, Korain, Salahieh et El-Kasneh. Son artillerie, ses drapeaux, ses bagages, tout enfin est au pouvoir des Français et des Arabes, toujours prêts à profiter des dépouilles des vaincus. Le grand visir Jussuf parvint, à peine, à s'échapper avec cinq cents chevaux.

Cependant un corps de troupes ottomanes s'était dirigé sur le Kaire dès le commencement de la bataille; Kléber, après sa victoire, avait envoyé les généraux Lagrange et Friant sur cette capitale pour seconder le général Verdier chargé de la défendre. Il s'y rend lui-même de Salahieh, tandis que Rampon marche de Menoufieh sur Damiette, que Belliard s'empare de Lesbeh, et que Lanusse, envoyé dans le Delta pour le contenir, s'avance jusqu'à Samanhoud. Le général Reynier demeure à Salahieh.

Le Kaire était en pleine insurrection, les Fran-

1800. çais se maintenant avec peine dans quelques forts. Lorsque Kléber y retourna, les maisons de tous les Francs avaient été pillées, et le palais du général en chef assiégé. De part et d'autre on avait déployé la plus grande intrépidité. Kléber, dans la crainte de perdre des braves, dont l'existence lui était trop précieuse, cherche à soumettre cette immense cité par les voies de la douceur; mais le fanatisme et l'intrigue l'emportent sur tout autre sentiment, et les Français sont contraints de faire usage de leurs armes. Pendant ce temps, et même depuis le traité d'El-Arich, le général en chef avait su gagner Mourad-bey, cet intrépide chef de Mameluks qui, seul, avait tenu tête aux vainqueurs de l'Egypte. Mourad venait d'être nommé gouverneur de la province du haut Saïd, dont les Turcs furent bientôt chassés par la vigueur avec laquelle les Mameluks les attaquèrent.

Kléber n'ayant rien obtenu par la douceur, employa la force pour réduire les habitans du Kaire. Le bombardement eut lieu; déjà près des deux tiers de Boulaq étaient la proie des flammes, et les insurgés refusaient de mettre bas les armes: alors le feu recommence, les soldats pénètrent à la baïonnette dans ce faubourg; personne n'est épargné, la terreur s'empare des esprits, et les tristes restes de cette nombreuse population implorent leur grâce.

Cependant le sac de Boulaq n'avait point effrayé

les habitans du Kaire et les Osmanlis qui les excitaient; Kléber agit contre eux avec la vigueur déployée dans le faubourg. Mourad de son côté offrit sa médiation, une capitulation leur fut accordée. Le général Reynier fut chargé d'escorter les troupes ottomanes jusqu'à l'entrée du désert de Salahieh. 1800.

Aussitôt après la soumission du Kaire, le chef de brigade Lambert est dirigé sur Suez, où les Anglais ont débarqué. A l'approche des Français, ils fuient sur leurs navires, incendiant dans ce port jusqu'aux bâtimens marchands et de frêles embarcations. Pendant ce temps, Kléber s'occupait d'assurer la conquête de l'Egypte par une sage administration, lorsqu'un lâche assassin le fait tomber sous ses coups. Menou qui, par une étrange singularité, avait embrassé l'islamisme, lui succède dans le commandement de l'armée, en sa qualité du plus ancien de grade. Rien de remarquable ne signala le séjour des Français en Egypte, pendant les six mois qui achevèrent l'année. Menou n'était point estimé des soldats. Les naturels du pays eurent bientôt à se plaindre de sa mauvaise administration, et des changemens qu'il introduisit dans plusieurs usages consacrés par le temps, et respectés par Bonaparte et Kléber; c'était plus qu'il n'en fallait pour conduire l'armée à sa perte.

1800.

ARMÉES NAVALES.

Toute la sollicitude et les savantes combinaisons de Bonaparte étant concentrées sur les armées de terre, la marine ne peut donc offrir dans la première année du consulat aucun événement remarquable. Le siége de Malte par les Anglais est le seul capable de prendre une place dans l'histoire. Quatre mille hommes avaient été laissés par Bonaparte sous les ordres de Vaubois, lors de l'expédition d'Egypte, pour former la garnison de Malte. Ce nombre était loin d'être suffisant; ces troupes, malgré leur intrépidité, n'avaient point cette force morale que présentait l'ordre des chevaliers maîtres de l'île. Privé de munitions, de vivres et de marine, Vaubois ne pouvait soutenir un siége opiniâtre, surtout si les habitans de cet orgueilleux rocher, qui avaient résisté si audacieusement aux forces ottomanes, se déclaraient contre les guerriers qui étaient venus les asservir. Ce fut ce qui arriva. Les tristes débris du combat naval d'Aboukir avaient cherché un refuge dans le port de Malte. Bientôt une escadre portugaise se présente; l'amiral Nelson la suit de près; deux frégates napolitaines viennent les joindre. Le premier soin des Anglais fut d'insurger les habitans de l'île contre les Français; mais la vigueur du général Vaubois et la bravoure des troupes sous

ses ordres, ne s'étonna point d'une telle perfidie. 1800.
Les dispositions les plus promptes furent prises pour opposer une énergique résistance, et dans toutes les attaques, des ennemis et des insurgés, la garnison obtint toujours l'avantage. Enfin, après trois ans de la plus courageuse défense, ayant supporté toutes les privations imaginables, et enduré, avec une résignation exemplaire, l'horrible tourment de la faim, le général Vaubois fut contraint d'accepter une capitulation honorable. L'île entière fut remise aux Anglais qui, loin de la rendre sur-le-champ à l'ordre de Malte, s'y établirent de manière à prouver qu'ils voulaient la garder. La prise de cette île, suite inévitable du désastre d'Aboukir, augmenta encore la puissance de la Grande-Bretagne dans la Méditerranée.

ANNÉE 1801.

La victoire a couronné l'intrépidité française; la paix sera bientôt le prix des héroïques travaux des soldats et du dévoûment du peuple. La possession des conquêtes qui ont coûté tant de sang et de larmes va être consolidée par un traité. Hâtons-nous [illegible]racer le peu d'événemens militaires qui ont signalé cette année pour arriver à ce moment fortuné.

1801.

ARMÉE D'ITALIE.

L'armistice se prolongeait tacitement en Italie, quoique la reprise des hostilités eût été dénoncée. La cour de Naples en profita pour faire des levées considérables. Déjà un corps de troupes sous les ordres du brave Roger de Damas, émigré français, qui tint une si brillante conduite lors de la première campagne de Naples, avait pénétré dans les états romains. En Piémont les bandes d'insurgés inquiétaient continuellement les derrières de l'armée française. La Toscane excitée par de perfides insinuations avait pris les armes et défiait les républicains au combat. Brune, investi du commandement en chef, ordonne de marcher sur les aveugles habitans de ce duché. Le général Dupont franchit rapidement les Apennins et occupe Florence. Monnier s'élance sur Arezzo, et Clément se dirige sur Livourne. Partout les Toscans fuient épouvantés ; Monnier seul trouve une résistance au passage de Chiana. Son intrépidité en triomphe. Les ennemis, culbutés à la baïonnette, se retirent en désordre dans Arezzo. Vainement ils veulent s'y défendre. Deux colonnes dirigées par le général Gérard et le chef de bataillon Lusignan, escaladent les murs et font un carnage affreux de tout ce qui veut résister. Les fortifications de la ville sont démolies. Une telle

rigueur jette la consternation parmi les Toscans ; 1801.
tous demandent à se soumettre. Les postes autrichiens qui occupaient le pays s'éloignent, et l'armistice n'est point rompu. Tels sont les événemens qui se passent jusqu'à la reprise des hostilités.

L'Autriche avait en Italie, sous les ordres de Bellegarde, soixante-dix mille combattans, dont dix-huit mille chevaux. Sa ligne s'étendait sur le Mincio; sa gauche s'appuyait à l'armée napolitaine et aux insurgés du Ferrarais qui marchaient sur la Toscane; sa droite se liait avec les corps des généraux Laudon et Wukassowich stationnés dans le Tyrol. Brune resta dans l'inaction jusqu'à ce qu'il eût appris que Macdonald était assez avancé dans le Tyrol pour couvrir son flanc gauche. Alors il poussa une reconnaissance sur la ligne ennemie. Les postes autrichiens furent contraints de se replier sur les points les mieux fortifiés. Mais bientôt Ponti fut enlevé, Monzambano reçut Moncey après le combat meurtrier de Castellaro; Volta fut occupé par Suchet, tandis que le général Watrin chassait le baron d'Aspre de Goïto. Par l'occupation de ces divers points, les Autrichiens se trouvaient rejetés de l'autre côté du Mincio. Brune s'apprête à passer ce fleuve à Monzambano, tandis que Bellegarde croit qu'il veut l'effectuer vers Mantoue. La division Dupont l'avait franchi à Pozzol,

1801. secondée par quelques bataillons aux ordres du général Watrin, et attaquait avec vigueur les Autrichiens, lorsque le général en chef qui avait renoncé à effectuer son passage, lui donne ordre de rétrograder. Il était trop tard; l'action était engagée. En voulant repasser le fleuve, on entraînait cette division à une perte certaine. Soutenu par l'intrépide Suchet, Dupont tient tête à l'armée ennemie, et doit à l'audace des troupes sous les ordres des généraux Monnier, Gazan, Davoust et Watrin l'honneur de battre complètement Bellegarde, et de lui enlever trois mille prisonniers, onze pièces de canon et trois drapeaux. Cinq mille hommes tués ou blessés, restés du côté des Autrichiens sur le champ de bataille, attestaient l'acharnement avec lequel ils avaient combattu. Parmi les braves, qui se distinguèrent dans cette brillante journée, on remarqua surtout le capitaine Mathieu de la huitième légère. Ce courageux officier ne voulut point abandonner Pozzolo, à dix mille Autrichiens, dans le moment où la division Gazan épuisée par la fatigue s'éloigna de ce village. Retranché dans une maison avec trente chasseurs de sa compagnie, Mathieu arrête les efforts de l'ennemi et donne le temps à Gazan de reprendre ses premiers avantages, après avoir procuré quelque repos à ses troupes.

Le lendemain Brune effectue son passage à

Monzambano ; un combat meurtrier vient signaler de nouveau la valeur française ; l'impétuosité de Delmas, l'audace d'Oudinot, et l'intrépidité de Moncey assurent la victoire. Le prince de Hohenzollern qui commandait sur ce point, fuit en désordre sur Valeggio et Castel-Novo, et ne peut y tenir, malgré des efforts réitérés. Mille hommes tués, deux mille prisonniers et quatre pièces de canon attestent le triomphe des Français. Par suite de ce combat, mille prisonniers, sept pièces de canon et deux obusiers sont au pouvoir du général Lesuire, après la reddition de Borghetto. 1801.

L'armée autrichienne se retire derrière l'Adige, en laissant de nouveau mille prisonniers, deux drapeaux, et quatorze pièces de canon qui ne peuvent se soustraire à l'attaque audacieuse de Delmas sur les redoutes de Salionze. Malgré la précipitation avec laquelle Bellegarde s'était replié sur la rive gauche de l'Adige, l'avant-garde française troubla l'arrière-garde ennemie dans son passage, et eut avec elle un engagement meurtrier auquel la nuit seule mit fin. On était alors à la fin de décembre, quoique les événemens arrivés depuis le 17, jour de la reprise des hostilités, appartiennent à l'année précédente. La courte durée de la campagne d'Italie en 1801, a fait comprendre ici ces événemens.

Brune, arrivé sur l'Adige, s'empresse de faire

1801. reconnaître la position de l'ennemi afin d'effectuer son passage. Une batterie d'obusiers tire sur Véronne pour tourner vers ce point l'attention du général en chef autrichien. Une autre fausse attaque a lieu sur Chiévo, tandis que tous les apprêts se font pour traverser le fleuve à Bussolengo. Le 1er. janvier, à la pointe du jour, une batterie de soixante pièces de canon tonne contre la rive opposée. Les carabiniers d'avant-garde s'élancent dans les barques, ils abordent sans obstacles. Un parlementaire se présente; il vient signifier au général français l'armistice conclu à Steyer par Moreau, et demande qu'il en soit fait un semblable en Italie. Mais Brune, d'après les instructions qu'il a reçues du premier consul, ne doit consentir à aucun arrangement, à moins que Mantoue, Peschiera, Ferrare, Ancône, et la partie de Porto-Legnago sur la rive droite de l'Adige ne soient au pouvoir des Français. Le passage continue; Moncey remonte la rive droite et marche sur Rivoli par Piovezano, Carigione et Albaro, pour opérer la jonction de l'aile gauche avec Macdonald qui devait déboucher sur Trente. Delmas enlève les hauteurs en avant de Véronne; celles de San-Léonardo et de Taglia-Fermio, sont emportées à la baïonnette par la brigade du général Colli. Véronne ouvre ses portes, et Brune continue son mouvement sur Vicence. En vain Bellegarde cherche à l'arrêter sur le torrent

de l'Agno. Delmas, avec une partie de l'avant-garde, gravit des rochers qu'on avait cru jusqu'alors inaccessibles. Les Autrichiens, sur le point d'être tournés par cette marche audacieuse, se retirent précipitamment; mais ils veulent détruire les ponts sur le torrent de l'Aldego, avant d'abandonner Montebello occupé par l'arrière-garde. L'intrépide capitaine Letort du neuvième de dragons met en fuite les travailleurs ennemis avec sa compagnie, et l'avant-garde entre dans Montebello, tandis que Suchet enleve Montecchio Maggiore, et que Dupont s'avance par Meledo et Brendola sur Tavernelle. Vicence fut occupée le 8 par Brune et la Brenta traversée presque sans obstacles. Delmas culbute et disperse les troupes qui veulent lui résister à Ospitale-di-Brenta. Fontaniva et Citadella sont enlevés par les hussards du premier régiment; et quoique Bellegarde ait été rejoint par les corps de Laudon et Wukassowich, échappés aux manœuvres combinées de Macdonald et de Moncey, les Autrichiens ne continuent pas moins leur retraite sur la Piave. Castel-Franco est enlevé de vive force par le général Michaud. Horace Sébastiani, à la tête de ses hussards, entre dans Trevise. Une suspension d'armes arrête les colonnes françaises; et bientôt un armistice est conclu entre Brune et le général en chef autrichien, qui avait insisté pour conserver la place de Mantoue. Une

1801.

1801. telle condescendance irrite le premier consul, et cet armistice n'est ratifié qu'après la reddition de cette place.

Les opérations de l'armée des Grisons aux ordres de Macdonald sont trop liées avec celles d'Italie pour ne point les retracer dans le même cadre. D'autant plus que ces deux armées se trouvèrent réunies peu de temps après la reprise des hostilités, par suite de la marche rapide de Macdonald, malgré tous les obstacles que lui offrait le sol qu'il parcourait, la rigueur de la saison et la supériorité numérique des ennemis qui défendaient les passages.

Du val de Camonica l'intrépide armée que les glaciers les plus terribles des Alpes n'ont pu arrêter dans sa marche rapide, se dirige sur Trente par le chemin direct. De nouveau, le courage des soldats et l'exemple des chefs semblent abaisser les monts élevés et combler d'affreux précipices. Elle arrive à Pisogne pour pénétrer par le col de Colma-di-San-Zeno dans le val de Trompia. L'intention de Macdonald est de franchir une nouvelle chaîne de montagnes pour descendre dans le val Sabbia, à l'effet de remonter la Chièse pour entrer dans la vallée de Sarca.

A Pisogne, les Français apprennent les brillans succès remportés par leurs frères d'armes sur les bords du Mincio. Leur courage est encore excité; le San-Zeno, quoique d'un aspect plus terrible que

l'épouvantable Splugen, est franchi avec la gaîté qui caractérise le soldat français. Cette marche hardie à travers des glaces sur lesquelles le plus audacieux chasseur ose à peine s'avancer, dérobe les mouvemens de Macdonald aux généraux autrichiens qui se hâtent de se retirer, en voyant les Français se diriger sur Trente dont ils ne sont plus qu'à quinze lieues. En vain Davidowich veut résister au débouché de Storo afin de donner le temps aux généraux Stirnich et Wukassowich de s'éloigner. Le brave Rochambeau, venu de l'armée d'Italie pour joindre celle des Grisons, le culbute, et la division Lecchi, composée en entier de troupes italiennes, chasse à la baïonnette les Autrichiens de Coudino, de Castelert, et les pousse jusque sous le canon de Buoho. Le reste de l'armée s'avance pendant ce temps à marches forcées par la droite dans le Tyrol italien, tandis que les divisions Baraguey-d'Hilliers et Morlot, que Macdonald avait rendues indépendantes, attendu l'impossibilité de communiquer avec elles à travers plusieurs chaînes de glaciers, s'avançaient par Nauders et Glurns sur Meran et Botzen. Par ces mouvemens combinés, les généraux Laudon et Styrnich se trouvaient dans l'impossibilité d'échapper aux Français. L'approche de l'aile gauche de l'armée d'Italie, aux ordres de Moncey, décide la retraite précipitée des Autrichiens, et les soustrait à la perte

1801.

1801. certaine que leur réservent les savantes combinaisons de Macdonald.

Cependant la marche rapide de Moncey mettait l'armée ennemie dans un nouveau danger. Laudon cherche à gagner du temps; il fait tenir la position de Rivoli par un détachement, et ne la cède au général Schitt qu'après un combat opiniâtre. Le fort de Chiusa et ses retranchemens arrêtent quelques heures la division Boudet qui pénètre dans ce fort après en avoir brisé les portes à coups de canon. Un parlementaire retient également Moncey devant Dolce, tandis que les Autrichiens évacuent cette place. Cette légère ruse irrite Moncey; la Corona est emportée à la baïonnette, et les Autrichiens sont chassés d'Alla après un combat meurtrier dans lequel ils perdent six cents prisonniers.

Bientôt Laudon est contraint d'abandonner Roveredo où Moncey opère sa jonction avec Rochambeau. Pendant ce temps, Macdonald arrivait à Trente, et poussait des reconnaissances vers Roveredo. Laudon était cerné; il adresse un nouveau parlementaire à Moncey pour lui annoncer la conclusion d'un armistice entre les généraux en chef des deux armées, et demande qu'on cesse de combattre dans le Tyrol. Moncey n'y accède qu'en exigeant l'évacuation de Trente et de la Piétra. Laudon s'empresse de signer ce traité, et se retire sur-le-champ à Levigo, s'es-

timant heureux d'avoir échappé par cette ruse 1801.
au sort qui l'attendait. Trente était déjà occupée par Macdonald; Moncey ne l'apprit qu'après avoir ouvert un passage à l'armée autrichienne. Il était trop tard pour la poursuivre; Laudon et Wukassowich avaient opéré leur jonction avec Bellegarde.

Bientôt l'armistice de Steyer vint paralyser les efforts de Macdonald. Cet intrépide officier général réunit alors ses troupes à celles de Brune. L'armistice de Trevise vint ensuite les faire jouir du repos qu'elles avaient si bien mérité.

Après cet armistice, les Napolitains étaient les seuls ennemis que les Français eussent à combattre en Italie. Le premier consul tenait d'autant plus à les dompter promptement que ce peuple était le dernier du continent que l'Angleterre eût encore pour allié. Murat fut chargé de ce soin. Cette mission devenait glorieuse. Le général placé à la tête de l'armée napolitaine, était ce même Roger de Damas, émigré français, qui, seul des généraux employés par le cabinet de Naples, montra dans la présomptueuse expédition de Mack, la bravoure, l'intelligence et le talent qui distinguent un bon officier général. Ses manœuvres et sa fermeté avaient seules fait jaillir un rayon de gloire sur les armes napolitaines lors de sa retraite sur Civita-Vecchia.

Habile à profiter de la moindre occasion,

1801. Damas, qui s'était avancé dans les états romains avec une division levée à la hâte, marche sur la Toscane aussitôt qu'il apprend l'éloignement de Brune, pour se porter sur le Mincio. Mais, peu secondé par les Autrichiens qui devaient appuyer son mouvement, il est contraint de se retirer, après le combat de Sienne, où les Napolitains perdirent environ quinze cents hommes. Les troupes cisalpines aux ordres du général Pino, montrèrent dans cette affaire autant d'audace que de valeur. Peu de jours avant le capitaine Mattei enfermé dans le château de Sienne avec trente soldats cisalpins, avait résisté pendant quatre jours, et n'avait livré ses portes qu'après une capitulation honorable que le comte de Damas fit proposer à ce brave dont il admirait la brillante conduite.

Murat venait d'arriver à Florence; il marchait avec ses divisions sur la Romagne. Damas se préparait à lui opposer une résistance digne de la confiance dont il était investi, lorsque, par l'intermédiaire de la Russie que la reine de Naples a invoqué, une suspension d'armes est signée. Les états de Rome sont évacués par l'armée napolitaine, et les Anglais expulsés de tous les ports du royaume de Ferdinand. Cet armistice arrêta les triomphes des Français en Italie. L'occupation des ports de l'Adriatique, la conquête de l'île d'Elbe après quelques combats opiniâtres

sous les murs de Porto-Ferrajo et la soumission 1801.
des insurgés toscans terminèrent une campagne, qui, quoique courte, n'en avait pas moins été glorieuse.

ARMÉE D'ÉGYPTE.

La conduite impolitique du nouveau généra en chef de l'armée d'Egypte, allait avoir les résultats les plus funestes pour les Français, lorsque l'approche du danger rallia tous les esprits. Les frégates la *Justice* et l'*Egyptienne* qui amenaient à Alexandrie un faible renfort de trois cents hommes et des munitions confirmèrent les craintes que les armemens des Anglais avaient déjà inspirées. L'arrivée de la frégate la *Régénérée*, et du brick faisant partie de l'escadre de Ganteaume, qui, de Brest, avait cherché un refuge à Toulon, sans pouvoir conduire en Egypte les troupes qu'il était chargé d'y transporter, ranima toutesles espérances et fit oublier les dangers dont on était menacé. En vain Mourad-Bey tenta de tirer Menou de la nouvelle sécurité dans laquelle il était plongé. Ce général renégat, jaloux sans doute de l'estime que le chef des Mameluks portait à la mémoire de Kléber, accueillit avec dédain les offres et les avis de Mourad.

Bientôt Menou peut reconnaître qu'il est vé-

1801. ritablement menacé des plus grands dangers. L'Angleterre, toujours prompte à saisir l'occasion de nuire aux Français, rassemble une armée dans l'île de Rhodes pour seconder le capitan-pacha qui y avait déjà réuni des troupes, ainsi que pour rallumer le courage du visir Jussuf, abattu depuis la bataille d'Héliopolis. Une escadre ennemie est signalée du haut des tours d'Alexandrie. Friant, qui commande dans cette ville, en donne aussitôt avis à Menou, qui, loin d'agir comme Bonaparte lors du débarquement d'Aboukir, demeure tranquillement au Kaire, envoyant quelques troupes sur les côtes pour observer les mouvemens de la flotte anglaise. Un second courrier de Friant annonce à la fois le débarquement et l'échec essuyé par la garnison d'Alexandrie qui a voulu s'y opposer. C'était entre l'ouverture du lac Madieh et le fort d'Aboukir, que les Anglo-Turcs abordèrent. La grande quantité de leurs embarcations, les forces supérieures qu'elles mirent à terre en même temps, contraignirent Friant, qui n'avait avec lui que quinze cents hommes, de se retirer sur Alexandrie après un combat de huit heures, durant lequel la soixante-unième et soixante-quinzième, et deux escadrons du dix-huitième et vingtième de dragons donnèrent de nouvelles preuves de la brillante valeur qu'ils déployaient constamment. Les chefs de brigade Dorsenne-Lepaige et Lhuil-

lier, les chefs de bataillon Senneville et Vilain; 1801.
le chef d'escadron Leclerc du dix-huitième de dragons, les capitaines Boyëldieu et Bodelin s'y firent remarquer particulièrement; l'adjudant-général Martinet y trouva une mort glorieuse.

Les Anglo-Turcs investirent aussitôt le fort d'Aboukir, et portèrent leur avant-garde jusqu'au défilé de l'Embarcadaire. Abercombry commandait cette armée. Ce général, de concert avec l'amiral Keith, fait avancer dans le lac de Madieh un grand nombre de bâtimens légers. Dès lors, leur artillerie, rend le poste de l'Embarcadaire peu tenable, et Friant se retire encore plus vers Alexandrie.

Cependant la nouvelle du débarquement des Anglais avait tiré Menou de sa léthargie et pressé la marche des généraux Lanusse et Bon pour se réunir à Friant. Le reste des troupes stationnées au Kaire fut mis en mouvement sur Rahmanieh. Les généraux Rampon et Reynier prirent la même direction. Morand avait été envoyé sur Damiette. Le général Belliard demeurait au Kaire avec neuf cents hommes de la neuvième demi-brigade.

Les Anglo-Turcs se mettent en mouvement pour couper la communication d'Alexandrie à Birket. Lanusse s'élance sur eux et rompt leur première ligne. Friant de son côté culbute ce qui se trouve devant lui; mais Abercombry accourt, rétablit le combat, et contraint les Français à ren-

1801. trer dans leurs positions. Enfin, Menou, après une marche qui par sa lenteur contrastait avec la bouillante activité de Bonaparte en pareille circonstance, arrive à Rahmanieh, consulte Lanusse et se décide à livrer bataille. Les Français ne comptaient que huit mille trois cent cinquante hommes d'infanterie et treize cent quatre-vingt chevaux. Abercombry commandait à seize mille hommes d'infanterie et deux cents cavaliers.

Les sages dispositions des généraux Reygnier et Lanusse, la vigueur avec laquelle les Français avaient attaqué les Anglo-Turcs dans leurs retranchemens, allaient assurer la victoire, lorsque Menou, qui, loin de la ligne de bataille, demeurait paisible spectateur du combat, ordonne une charge intempestive de la réserve de cavalerie. En vain le général Roize lui adresse quelques représentations ; Menou veut être obéi. La cavalerie s'élance au galop, dérange les mouvemens combinés de l'infanterie et fait taire son feu. Les Anglais ont le temps de se rallier, tandis que leur artillerie de position porte la mort et le désordre dans les rangs français.

Roize est parvenu jusque dans le camp anglais. Les fossés que ceux-ci ont creusés, les cordages des tentes, les piquets, entravent la marche des chevaux. Les cavaliers mettent alors pied à terre, et combattent avec une intrépidité inouïe. Accablés par le nombre, tous périssent glorieu-

sement les armes à la main. Un officier de dragons signale ses derniers momens par un trait d'audace. Il renverse tout ce qui l'entoure, pénètre jusqu'à Abercombry, lutte corps à corps avec lui, et lui fait des blessures si profondes que ce général en meurt peu de jours après. 1801.

Le général Roize avait dit à ses cavaliers avant de charger : « Mes amis, on nous envoye à la gloire et à la mort ; marchons ! » Ce ne fut que trop vrai ; peu échappèrent à ce désastre. Roize était au nombre des morts : le général Boussart, frappé de deux coups de feu, gisait sur le champ de bataille. Les tristes débris de la cavalerie française vinrent chercher un refuge derrière l'infanterie, qui, pendant plus de quatre heures, fut exposée au feu de l'artillerie, sans que Menou, qui se tenait toujours éloigné, donnât l'ordre de se retirer. Enfin il se décide, et les Français quittent le champ de bataille de Canope, sans que les ennemis osent sortir de leurs retranchemens pour inquiéter leur retraite.

Huit cents morts, quatre cents prisonniers et deux cents blessés furent une perte bien cruelle pour une armée aussi faible. L'intrépide Lanusse, l'un des plus habiles généraux employés en Orient, était mortellement blessé ; l'adjudant-général Sornet avait éprouvé le même sort. Combien la perte de ces officiers distingués n'était-elle pas funeste ?

1801. Tandis que Menou, renonçant à tout mouvement offensif, se retranchait sous les murs d'Alexandrie, les craintes les plus cruelles agitaient les troupes restées au Kaire. Elles n'avaient aucune nouvelle de l'armée, et déjà, assurait-on, des partis de cavalerie ottomane se montraient à Belbeis. Six mille Turcs, aux ordres du capitan-pacha, venaient de débarquer à la maison carrée, évacuée la veille de la bataille de Canope. Menou ne peut croire à cette nouvelle. Il néglige de renforcer la garnison de Rosette. Le général Fugières, trop faible pour tenir dans cette ville, l'évacue. Vingt-cinq hommes seulement de la soixante-unième restent dans le fort Julien. Attaqués par les Anglo-Turcs, ils se défendent pendant dix jours avec tant de courage, que les ennemis, en voyant sortir ce faible détachement, ne purent croire que ce fût là toute la garnison du fort.

Jamais la position des Français n'avait été aussi critique. L'indécision du général, plus funeste encore pour l'armée que le nombre de ses ennemis, l'entraînait rapidement à sa ruine. Le grand visir, à la tête de vingt mille Turcs et douze cents Anglais, marchait d'El-Arich sur le Kaire. Le général Belliard était loin de pouvoir résister à des forces aussi considérables. Renforcé par les troupes de la division Reygnier, aux ordres du général Lagrange, qui avait tenu à Rahmanieh

jusqu'au moment où de trop nombreux adver- 1801.
saires le contraignirent à remonter au Kaire.

Belliard n'a pas plutôt reçu ce renfort, qu'il marche contre le grand visir, charge impétueusement son avant-garde, la culbute, et lui enlève deux pièces de canon. Déjà les Français croient remporter une seconde victoire d'Héliopolis, lorsque Jussuf cède sagement le terrain pas à pas, et se replie sur l'armée anglaise qui s'avançait de Rahmanieh. Damiette, Lesbeh et Bourla venaient de tomber au pouvoir des Anglais. Mourad-bey, ce fidèle allié, n'était plus. La peste l'avait frappé à Beniçouef, au moment où il descendait du Saïd pour seconder les Français. Le régiment des dromadaires que Menou avait envoyé d'Alexandrie sur le Bahireh, après s'être ouvert un passage, l'épée à la main, et avoir soutenu plusieurs combats dans les déserts, fut contraint de capituler. Les généraux Reygnier et Damas, l'adjudant-général Boyer et l'ordonnateur Daure, avaient été forcés, par Menou, de s'embarquer pour la France. Le général en chef, loin de sortir d'Alexandrie pour réunir son armée, s'y resserrait chaque jour davantage. Que pouvait faire Belliard? Entouré dans le Kaire par des ennemis dont le nombre augmente chaque jour, il assemble un conseil de guerre, recueille l'avis des généraux, les décide à demander une capitulation honorable, qui conservera à la patrie les

1801. braves qui ont tant fait pour elle. Il obtient du général Hutchinson, qui a succédé à Abercombry, que les troupes françaises sous ses ordres seront transportées en France avec armes et bagages, emportant avec elles les mortelles dépouilles du vainqueur d'Héliopolis, auxquelles les Anglais et les Turcs rendirent les honneurs que méritaient les restes de ce héros. Tous lui portaient la plus haute estime.

Menou tenait, cependant, à Alexandrie, bloqué étroitement par les Anglais, qui, assurés de le contraindre à se rendre par famine, préféraient ce moyen aux hasards des combats, toujours incertains avec des adversaires tels que les Français. Vainement une lueur d'espoir vint briller aux yeux de la garnison, par l'arrivée de la corvette l'Héliopolis, qui annonçait la prochaine entrée, dans le port, de secours en tous genres. Mais le manque de hardiesse de l'amiral Ganteaume qui n'osa ni se présenter devant Alexandrie ni débarquer à Bengazi les troupes amoncelées sur ses bords la fit évanouir. La vue de quelques paysans armés lui fit reprendre sur le champ la route de Toulon, capturant en route le vaisseau de guerre le *Swiftshure*, bien faible dédommagement des pertes qu'on allait éprouver en Egypte.

Après la capitulation du corps aux ordres du général Belliard, les Anglo-Turcs resserrèrent encore davantage Alexandrie. Le manque de vivres,

les maladies et la fatigue encombrent les hôpitaux. Menou qui avait juré de s'ensevelir sous les ruines de la ville, se décide à capituler. Peu de jours après, le reste de l'armée s'embarqua pour être transporté en France, disant un triste adieu à ce théâtre de tant de dangers et de triomphes. Il n'était pas un soldat qui ne quittât à regret l'Egypte. « Nous l'avions conquise, s'écriaient-ils dans leur désespoir; et nous l'aurions conservée si le timide Menou n'avait point été à notre tête! » 1801.

ARMÉES NAVALES.

Les pertes que la marine française avait éprouvées, avaient réduit à un bien petit nombre les bâtimens qui se trouvaient dans les ports. Les efforts du premier consul pour faire parvenir des munitions et des renforts en Egypte, vinrent encore ajouter à ces pertes. Peu d'entre les navires qui tentèrent cette entreprise difficile, eurent le bonheur d'échapper aux croisières ennemies; dans ce nombre on doit comprendre l'escadre de l'amiral Gauteaume, parti de Brest avec sept vaisseaux de ligne, deux frégates et un brick. Il traverse le détroit de Gibraltar, longe la côte d'Afrique, mais il n'ose aborder en Egypte, et se retire dans le port de Toulon, avec les troupes destinées pour renforcer l'armée d'Orient. Cette escadre avait capturé dans sa route une corvette, un cutter et

1801. une frégate anglaise. Un autre armement avait été préparé à Rochefort sous les ordres du capitaine Saulnier. Ce brave officier montait la frégate *l'Africaine*. Séparé du reste de sa division par un coup de vent, il fut rencontré par deux frégates et un brick anglais. Après un combat des plus meurtriers où l'audace mal entendue des soldats passagers, nuisit aux manœuvres, l'officier qui remplaçait Saulnier péri dans ce combat, fut contraint d'amener son pavillon. Deux cents hommes avaient été tués à bord de *l'Africaine*; cent quarante-trois étaient hors de combat. Cette frégate était entièrement désemparée et sur le point de couler bas, lorsqu'elle amena. Les Anglais témoignèrent l'estime que leur inspirait l'intrépide résistance du capitaine Saulnier en lui rendant les honneurs funèbres.

Une seconde tentative de Ganteaume fut également infructueuse. Cet amiral rentra dans Toulon après avoir essayé, comme il a été déjà dit, de débarquer sur la plage du Bengazi. La prise d'une corvette et du vaisseau de soixante-quatorze canons le *Swiftshure*, fut le seul avantage que la France retira de cette nouvelle expédition. Celle sur l'île d'Elbe, dans laquelle Ganteaume avait secondé Murat pour réduire Porto-Ferrajo causa la perte de la frégate *la Cérès*.

Le contre-amiral Linois, partit de Toulon pour Cadix, pendant cette expédition, avec trois vais-

seaux et une frégate. Attaqué par les Anglais, 1801.
il soutint dans la baie d'Algésiras un combat glorieux pour la marine française contre six vaisseaux et une frégate, dans lequel il leur enleva l'*Annibal* et mit les autres hors d'état de continuer le combat. Si les Espagnols fussent sortis à temps de Cadix, l'escadre ennemie pouvait être prise. Mais la lenteur de l'amiral Massardo à envoyer des secours, causa bientôt après la perte des deux plus beaux navires de l'Espagne, qui dans les ombres de la nuit se prenant pour ennemis, combattirent avec un tel acharnement et se serrèrent de si près, que le feu ayant pris à bord du *Real-Carlos*, l'*Hermenegilde* fut également incendié, et tous deux sautèrent à peu de distance l'un de l'autre.

Le vaisseau le *Formidable*, commandé par le brave Troude, soutint, en vue de Cadix, un combat si brillant contre quatre navires ennemis, que les acclamations des habitans témoins de cet engagement mémorable, faisaient retentir encore leurs acclamations long-temps après l'entrée du *Formidable* dans le port.

Tandis que la bataille d'Algésiras et le combat de Cadix couvraient le pavillon français de gloire durant cette courte et brillante campagne de mer, le port de Boulogne, choisi comme point central des armemens destinés contre la Grande-Bretagne, se couvrait de bâtimens légers pro-

1801. pres à effectuer une descente en Angleterre. Vainement l'amiral Nelson tenta à deux reprises différentes d'incendier les embarcations; la valeur française et le feu soutenu de l'artillerie le contraignirent à fuir après des pertes considérables. Bientôt les préliminaires d'une paix qu'on croyait durable pour le bonheur des deux peuples vinrent mettre fin à ces combats meurtriers. La France, après neuf années de triomphes achetés par bien des sacrifices et du sang, allait enfin goûter les douceurs de la paix. Son nouveau gouvernement était reconnu par toutes les puissances de l'Europe, dont aucune n'avait plaidé la cause des Bourbons, abandonnant ainsi une famille infortunée, pour laquelle les souverains avaient feint de s'armer au commencement de la révolution, colorant de ce prétexte l'envie de détruire une nation dont ils enviaient la prospérité.

ANNÉES 1802, 1803 ET 1804.

La reconnaissance du peuple et l'ambition des hommes en place décernèrent à Bonaparte une récompense digne de flatter son amour-propre, il fut nommé consul à vie : dès-lors, placé près des marches du trône, il n'eut qu'à les franchir; mais avant, il voulut que la France fut une na-

tion de soldats. Pour être à même d'étouffer les sentimens de liberté qui germaient encore dans quelques cœurs, une éducation toute militaire fut donnée à la jeunesse, et la Légion-d'Honneur créée. Cette grande et sublime institution qui assurait une égale récompense aux vertus civiles et militaires portait un coup funeste aux principes de l'égalité, et imposait silence à l'austérité républicaine qui ne veut pas des distinctions pareilles, en excitant tous les courages et stimulant le zèle et le dévouement. 1802.

COLONIES.

Les soins que Bonaparte donnait à tout ce qui regardait la prospérité de la France, lui firent tourner ses regards vers les colonies. Une expédition fut préparée dans les ports de Brest, de Lorient, de Rochefort, du Hâvre et de Toulon. Vingt mille hommes aux ordres du général Leclerc, beau-frère du premier consul, s'embarquèrent pour remettre l'île de Saint-Domingue sous la dépendance de la métropole.

Le général Toussaint-Louverture, cet ambitieux noir qui avait payé par l'ingratitude, l'homme qui l'avait comblé de bienfaits, et qui le premier contribua à son élévation, n'était point en mesure de résister aux troupes amenées par Leclerc. Abattu un moment à la vue de la

1802. flotte qui approchait de l'île, il reprit bientôt toute son énergie, et trouva dans son courage les ressources qui manquaient pour s'opposer au débarquement des Français, qui, par la faute des amiraux commandant les escadres sorties de Brest et de Rochefort, avaient perdu tous les avantages que leur donnait l'apparition inattendue d'une flotte aussi considérable.

Le débarquement des troupes françaises fut le signal de l'incendie du Cap et d'une grande partie des habitations. Le général Christophe se retirait avec les troupes du Cap sur le canton d'Ennery où se trouvait Toussaint-Louverture qui armait les cultivateurs de la partie du nord, et se déclarait hautement le chef de l'insurrection contre les Français. Le reste de l'île, même la partie espagnole cédée à la France par le traité d'Amiens, s'était empressé de se soumettre. De vingt-un mille hommes que Toussaint comptait sous ses ordres à l'arrivée de l'escadre, il lui en restait à peine le tiers. Le fer des Français avait détruit ce qui n'avait pas voulu reconnaître le pouvoir de la métropole. Malgré le peu de moyens qui lui restent, Toussaint ne doute point du succès : il concentre ses forces sur les mornes et dans les hautes vallées, et profite pour s'y retrancher du retard apporté dans le débarquement des troupes; quoique le capitaine-général Leclerc cherche à dissimuler sa faiblesse, Toussaint

n'ignore point que les escadres parties de Toulon 1802.
et de Cadix ne sont point encore arrivées. Pendant qu'un armistice tacite donnait le temps au chef des noirs d'enfouir ses trésors dans les mornes du Cahos, le général français qui, par négligence, avait oublié, de faire imprimer à la suite des proclamations, la lettre que le premier consul écrivait à Toussaint, et, de faire porter dès l'arrivée, en présence de l'île, la lettre elle-même par les deux fils du général insurgé, l'envoie enfin. Il était trop tard : les deux jeunes noirs sont renvoyés par leur père, afin qu'on ne pense pas qu'il devrait être lié par leur retour; mais Leclerc ne veut point les recevoir, et bientôt le plus jeune, placé à la tête d'un bataillon, combat contre les Français, tandis que l'aîné déclare que jamais il ne portera les armes contre la nation qui l'a élevé.

L'arrivée des flottes de Cadix et Toulon mit le capitaine-général Leclerc à même de commencer les opérations. Le général Desfourneaux occupe le canton de Plaisance; Rochambeau enlève à la baïonnette la position de la Mare-à-la-Roche, que défendait un bataillon noir avec du canon; tandis que la division Hardy, dirigée par le général en chef, s'emparait de vive force du morne Boispin, et culbutait Christophe en personne et deux mille noirs au poste de la Marmelade. En même temps, les généraux Humbert et Debelle

1802. échouaient au morne des Trois-Rivières et se retiraient jusqu'au port de la Paix. L'habitation d'Ennery, celle de Bonnay, la Ravine des Couleuvres et la Coupe des Pintades avaient été témoins de la défaite des noirs. Toussaint rallia ses troupes sur les plateaux de la Ravine des Couleuvres au nombre de trois mille, outre les cultivateurs armés qui occupaient les passages qu'on avait eu le soin de fermer avec des abattis et des retranchemens.

Leclerc, en apprenant le revers essuyé par les généraux Humbert et Debelle, envoie aussitôt des troupes pour tourner le corps de Maurepas. Celui-ci, dans l'impossibilité de résister aux forces qui s'avancent contre lui, se hâte de faire sa soumission, et conserve ainsi son grade. Il ne restait plus à réduire que Toussaint et Christophe. Le capitaine-général prend ses dispositions pour leur livrer bataille. Le général Boudet part du Port-au-Prince, et se dirige sur Saint-Marc, où il n'arrive pas assez à temps pour s'opposer à la destruction de cette ville par le farouche Dessalines, qui, peu de jours après, échoua dans un coup de main sur le Port-au-Prince, où il perdit une demi-brigade, qui fut envoyée prisonnière sur les vaisseaux. Pendant que les divisions Hardy, Debelle et Rochambeau marchaient sur les Verettes, les mornes du Cahos, et celui de la Crête-à-Pierrot, six cents noirs, tombés au pou-

voir du général Hardy à la Coupe-de-l'Inde, furent fusillés parce qu'ils avaient leurs baïonnettes teintes du sang des blancs, qu'ils venaient de massacrer. Debelle fond sur les troupes de Dessalines, en arrière du bourg de la Petite-Rivière, et le poursuit si vigoureusement, qu'il arrive en même temps que les fuyards devant le fort de la Crête-à-Pierrot; mais là, le feu meurtrier de l'artillerie le contraint de rétrograder, après une perte de quatre cents hommes. Leclerc, furieux de cet échec, ordonne une nouvelle attaque, et s'aperçoit, mais trop tard, qu'il ne peut enlever ce fort de vive force. Il faut de l'artillerie pour le soumettre. Quinze cents Français avaient péri dans ces différentes attaques, les généraux Debelle et Boudet y avaient été blessés, tandis que quelques jours après, il suffit d'une batterie de sept pièces de canon pour forcer les noirs à l'évacuer. 1802.

Pendant que l'armée française s'acharnait à la prise de la Crête-à-Pierrot, Toussaint Louverture faisait assaillir les troupes qui gardaient la position de Plaisance; mais le général Desfourneaux et le noir Maurepas avaient repoussé cette attaque. Il en fut de même près du Cap, où Christophe voulait entrer. Le général Hardy, renforcé par cinq mille hommes amenés par les flottes sorties de Flessingue et du Hâvre, contraignit Christophe à rentrer dans ses anciennes positions

1802. du Dondon et de la grande rivière. Christophe demande à se soumettre; son offre est acceptée: bientôt Dessalines suit son exemple. Toussaint, abandonné par eux, se voit obligé d'entrer à son tour en accommodement; mais il le fait avec une noble fierté, et n'accepte aucune condition trop dure. Ainsi se termine la première partie de l'expédition de Saint-Domingue. Le général Richepanse, capitaine-général de la Guadeloupe, demande des secours à Leclerc, qui lui envoie le général Boudet, dont l'influence peut le servir beaucoup. Rochambeau remplace Boudet dans le commandement des parties de l'ouest et du sud. Une telle mutation devait avoir bientôt de funestes résultats.

Les troubles qui avaient agité Saint-Domingue s'étaient également fait sentir à la Guadeloupe; la force des armes devenait nécessaire pour soumettre à la métropole les nègres révoltés. Richepanse avait été chargé de ce soin. Le mulâtre Pelage était le chef des insurgés. A l'arrivée des Français à la Pointe-à-Pitre, les habitans accoururent pour protester de leur fidélité à la république. Pelage imita leur exemple; mais bientôt Richepanse put s'apercevoir combien peu il pouvait compter sur de pareilles assurances. Le noir Ignace refusa de livrer le fort de la Victoire, et parvint à s'échapper au moment où le général Seriziat en forçait les retranchemens. La soumis-

sion de la Basse-Terre présenta plus de difficultés ; 1802.
il fallut mettre le siége devant le fort Saint-Charles, que les noirs évacuèrent après avoir vu tomber leurs remparts sous les coups de l'artillerie. Leur résistance avait été opiniâtre. Pelage se fit remarquer par sa bravoure et par son zèle à seconder les Français. Le général Seriziat fut chargé de poursuivre les insurgés dans les mornes, où il parvint à les détruire en partie, après la mort de leur chef Ignace.

Le général Richepanse s'occupait d'assurer la tranquillité de l'île et d'en organiser l'administration, lorsque la mort vint le frapper au milieu de ses frères d'armes qui, le regrettèrent bien sincèrement, ainsi que tous les habitans de la colonie. La funeste épidémie qui enleva ce brave général, étendait aussi ses ravages sur l'île de Saint-Domingue. La *fièvre jaune* moissonnait chaque jour les Français non acclimatés.

Toussaint se réjouissait en secret de ces désastres et excitait les espérances de ses partisans. Retiré dans son habitation d'Ennery, il paraissait y vivre en simple particulier, mais, là, il travaillait dans l'ombre, pour rendre aux noirs leur indépendance. Le capitaine général en acquit bientôt la certitude par les dénonciations de Christophe, de Dessalines et de Maurepas, qui redoutant la vengeance de leur ancien chef, cherchèrent à le perdre dans l'esprit de Leclerc. L'arrestation de

1803. Toussaint est résolue. Le général Brunet est chargé de cette mission difficile. Une ruse adroite fait tomber ce noir dans le piége. Vingt hommes d'escorte qu'il avait amenés sont désarmés. Alors, le chef d'escadron Ferari, aide-de-camp de Leclerc, lui demande son épée. Toussaint, atterré, la rend sans se plaindre. Conduit aux Gonaïves, il est embarqué sur le vaisseau *le Héros*. C'est là qu'on lui entendit proférer ces paroles mémorables : « En me renversant, on n'a abattu que le tronc de l'arbre de la liberté des noirs ; il repoussera par les racines, parce qu'elles sont profondes et nombreuses. »

L'arrestation de Toussaint fut le signal d'une nouvelle insurrection ; d'abord les noirs n'agirent que séparément, tandis que les chefs et les troupes coloniales donnaient les plus vives démonstrations de dévoûment et de fidélité. Bientôt on ne put plus compter sur ces troupes ; la majeure partie de l'île s'était déclarée contre les Français affaiblis par la cruelle maladie qui les détruisait chaque jour. Les noirs ne faisaient point de prisonniers : le chef Clerveaux, qui s'était montré un des plus zélés partisans des Français, leva le premier l'étendard de la révolte. Christophe-Paul Louverture, neveu de Toussaint, et Dessalines, ne tardèrent point à suivre son exemple.

La fermeté du général Pamphile Lacroix, em-

pêcha les noirs de disposer de quatre-vingts milliers de poudre et des subsistances renfermées dans les forts Dauphin et Dampierre. Le général Brunet de son côté évacuait l'est du Cap ; dans ces entrefaites, le capitaine-général Leclec, atteint de la fièvre jaune, expire en gémissant d'une entreprise faite sur des hommes et par des hommes dignes d'un meilleur sort. Rochambeau lui succède dans le commandement ; attaqué près du Cap par Christophe et Dessalines, il les contraint à se retirer en désordre et leur enlève le port de Paix et le fort Dauphin. Les garnisons laissées dans ces forts et cinq cents hommes envoyés au chef Laplume pour l'aider dans ses opérations, affaiblissent les forces restées dans le Cap. Christophe et Dessalines tentent un nouveau coup de main, ils échouent encore par la vigueur avec laquelle Rochambeau les combat. 1803.

Des affaires non moins meurtrières se succédèrent, partout la valeur française triompha de l'audace effrénée des insurgés, mais ces succès étaient de funestes revers, l'armée s'affaiblissait chaque jour, il fallait se retirer d'un côté afin de se maintenir de l'autre. Bientôt Jeremie, le Cap et le Port-au-Prince, sont les seuls points où les Français puissent se défendre.

Des croisières anglaises vinrent augmenter l'audace des noirs et ôter toute espérance aux Français. Le Port-au-Prince, après avoir souf-

1803. fert les horreurs d'une affreuse famine, ouvrit ses portes à Dessalines, nommé successeur de Toussaint par les insurgés. Quinze mille hommes, sous ses ordres, investirent le Cap dans lequel le général Rochambeau ne commandait plus qu'à deux mille Français. Contraint de capituler, il s'embarque sur les navires qui se trouvent dans le port, espérant échapper aux Anglais, mais il devient leur proie, et n'évite un danger que pour tomber dans un autre.

Peu de temps après le brave général Noailles, stationné au môle Saint-Nicolas, embarque sa garnison, et parvient à force de voiles à se diriger vers l'île de Cuba. Dans sa route il s'empare audacieusement d'une corvette anglaise, mais blessé dans cet abordage, il expire après avoir conduit sa prise dans le port de la Havane. Ce fait d'armes termina cette malheureuse expédition, dans laquelle vingt généraux et quarante mille hommes avaient péri, par le fer des noirs ou sous les coups de l'épouvantable fléau qui, chaque année, étend sur les Européens ses affreux ravages.

ARMÉE D'ANGLETERRE.

Le traité d'Amiens signé et exécuté avec tant de bonne foi et de loyauté par le premier consul, ne l'avait pas été de même par le cabinet de

Saint-James. Ne pouvant trouver aucun tort à imputer à la France, ce cabinet tourna ses regards vers Malte : les retards dans la remise de cette île au grand-maître de l'ordre, pouvaient faire naître des difficultés capables de rallumer un incendie à peine éteint. Des instructions secrettes furent données au gouverneur, et bientôt l'Angleterre n'eut qu'à se féliciter de l'adresse avec laquelle il les remplit. Bonaparte, après avoir fait tout ce qui dépendait de lui pour maintenir la paix générale, et avoir vu mettre un embargo général sur les navires français qui se trouvaient dans les ports de l'Angleterre, déclara la guerre à cette puissance, de l'assentiment des trois chambres législatives. Elles avaient connaissance de tous les efforts du premier consul pour maintenir la tranquillité. 1803.

Le général Mortier reçut aussitôt l'ordre de se porter sur le Hanovre avec les troupes qui se trouvaient dans la Hollande. Les Français passent le Waal, et se dirigent par la province d'Arnheim à Kœverden, traversent l'Ems à Meppen et marchent sur Diepholtz. Le duc de Cambridge, frère du duc d'Yorck, qui commandait l'armée hanovrienne, prend aussitôt la poste pour s'embarquer, laissant au feld-maréchal Walmoden le commandement des troupes, que naguère il jurait de conduire à la victoire ou de mourir les armes à la main. Diepholtz est évacué par les

1803. Hanovriens, sans combat, quoiqu'ils soient en nombre supérieur. Atteints près de Suhlingen par l'avant-garde française, ils soutiennent un engagement assez vif. Dans celui de Borstel, ils sont chargés si vigoureusement par le deuxième de hussards, qu'ils fuient en désordre derrière le Weser, perdant deux cents prisonniers.

Walmoden rallie ses troupes sur ce fleuve, et s'apprête à opposer une courageuse résistance au passage des Français, lorsque les représentations des états de Hanovre le déterminent à livrer l'électorat aux troupes de Mortier, et particulièrement les bouches du Weser et celles de l'Elbe, derrière lequel les troupes hanovriennes devaient se retirer. Cette convention n'est point ratifiée par le premier consul, qui ne veut pas laisser à ses ennemis une armée prête à agir sur le Hanovre au moindre signal. En conséquence, de nouvelles troupes renforcent l'armée aux ordres de Mortier, les Français se préparent au combat. Walmoden, abandonné à ses propres forces par le gouvernement anglais, assemble les généraux sous ses ordres : une capitulation honorable est demandée, Mortier l'accorde. Les troupes hanovriennes sont licenciées, et les Français occupent, sans combattre, le reste de l'électorat.

Bonaparte, pendant ce temps, prenait les mesures les plus vigoureuses pour pousser avec

avantage la guerre contre l'Angleterre. Trompé 1804.
dans son attente sur l'effet qu'aurait dû produire la rupture du traité d'Amiens et la conquête soudaine du Hanovre, il redouble d'activité pour porter un coup fatal au commerce anglais. Des travaux immenses furent ordonnés dans tous les ports; les batteries des côtes réparées et de nouveaux travaux ajoutèrent encore à la défense; cent vingt-huit compagnies de canonniers furent chargées de leur service. Des bateaux, des chaloupes canonnières et des péniches se construisaient sur tous les chantiers. Cent soixante mille Français rassemblés à Boulogne ou sur d'autres points de la côte devaient monter ces frêles esquifs pour débarquer en Angleterre. Le plus noble enthousiasme excitait tous les courages. On n'attendait que l'ordre du départ; lorsqu'une conspiration, à la tête de laquelle on plaçait Moreau et Pichegru, vint exciter l'armée, indignée des trames ourdies contre celui qui l'avait constamment conduite à la victoire, à placer sur la tête de son chef la couronne impériale.

Bonaparte, que nous appellerons désormais Napoléon, du nom qu'il prit en montant sur le trône, voulut sanctionner par une cérémonie religieuse l'élévation qu'il devait à la volonté de l'armée et du peuple. Le pape Pie VII, que ses idées libérales avaient fait asseoir sur la chaire de Saint-Pierre, accourut à Paris pour

1804. le sacrer, en présence des nombreuses députations des principales villes de France et des divers corps de l'armée. Un concours immense assistait à ce pompeux et brillant spectacle. Là, les acclamations générales des courtisans et du peuple étouffèrent le dernier soupir de la liberté expirante.

ANNÉE 1805.

Le premier soin de Napoléon, après son couronnement, fut de proposer la paix au roi d'Angleterre. Cette nouvelle démarche prouvait que le guerrier intrépide, qui avait constamment triomphé sur le champ de bataille, préférait donner la paix à son peuple, plutôt que d'augmenter encore les faisceaux de lauriers qui formaient les marches de son trône. Ces généreuses propositions n'obtinrent que des réponses évasives. Le cabinet de Saint-James travaillait sourdement auprès des puissances de l'Europe, pour former une nouvelle coalition contre la France. Déjà la Russie, gouvernée par Alexandre, fils de l'infortuné Paul, tombé sous le poignard des assassins, montrait des projets hostiles; son ambassadeur avait quitté Paris : celui de Napoléon était rentré en France; l'Autriche, quoique donnant des té-

moignages de ses intentions pacifiques, ne rassemblait pas moins un nombreux corps de troupes dans la partie de l'Italie restée sous sa domination. Cet armement qui menaçait la liberté de la Lombardie, plaça une seconde couronne sur la tête de Napoléon. Le royaume d'Italie fut créé. L'empereur et roi se rend à Milan ; partout sur son passage, les démonstrations d'une vive allégresse, lui expriment le dévoûment du peuple et la crainte qu'inspirait l'Autriche. Des arcs de triomphes s'élevaient à l'entrée des villes, des bourgs, des villages même, et les habitans des campagnes accourus pour contempler le héros qu'ils avaient si souvent vu couronner par la victoire, jonchaient la route de lauriers. 1805.

La couronne de fer des anciens rois lombards ceignit le front de Napoléon, dans la basilique de Milan, aux acclamations d'un peuple enthousiaste. « Dieu me la donne, gare à qui la touche! » Telles furent les paroles chevaleresques que le nouveau monarque d'Italie proféra en plaçant cette couronne sur sa tête. Elles excitèrent encore les plus vives acclamations. Le prince Eugène Beauharnais, fils de impératrice Joséphine, adopté par Napoléon, fut désigné pour gouverner ce royaume en qualité de vice-roi. Ce prince qui, par son courage et ses talens militaires, s'était acquis l'estime de ses intrépides

1805. frères d'armes, se montra digne d'être le fils d'adoption de l'empereur et roi.

L'élévation de Napoléon avait amené celle de sa famille : le titre de prince fut le partage de ses frères et des maris de ses sœurs. Bientôt un rang plus élevé les attendait encore ; les premiers généraux de l'armée avaient également obtenu des récompenses. Le grade de maréchal de l'empire était le partage de Berthier, Murat, Moncey, Jourdan, Masséna, Augereau, Bernadotte, Soult, Brune, Lannes, Mortier, Ney, Davoust, Bessières, Kellermann, Lefèvre, Pérignon et Serrurier. Ces promotions, et l'établissement de l'ordre de la Légion-d'Honneur, avaient enflammé tous les courages ; une noble ambition excitait officiers et soldats, jamais les troupes n'avaient montré plus de désir de voler au combat.

GRANDE ARMÉE D'ALLEMAGNE.

Une troisième coalition contre la France, était enfin le résultat des intrigues du cabinet de Saint-James. Les souverains de la Russie, de l'Autriche, de la Suède, de Naples et de l'Angleterre s'unissaient pour combattre Napoléon..., et dans quel moment encore ? lorsque les soldats enthousiastes de voir leur premier général monté sur le trône, brûlaient de couvrir de lauriers les aigles qui planaient au milieu de leurs rangs.

L'Autriche ne cachait plus ses projets, déjà la Bavière était envahie, et l'électeur Maximilien-Joseph, qui, par reconnaissance pour l'empereur des Français, avait voulu garder la neutralité, s'était vu contraint de fuir sa capitale. Le présomptueux Mack s'avançait sur le Danube, le prince Charles allait entrer en Italie. Napoléon se rend au camp de Boulogne; sa présence, au milieu de cette belle armée, électrise tous les cœurs, les cris de combat sont proférés dans tous les rangs, ils retentissent au-delà des ondes, et la terreur s'empare de l'esprit des Anglais; mais ce n'est point contre Albion que l'empereur va diriger ses coups. Il donne le signal du départ, et ses belliqueuses cohortes sont transportées comme par enchantement sur les bords du Rhin; tandis que des gardes nationales mobilisées défendront les côtes et la Hollande contre une agression de l'Angleterre. Marmont et Bernadotte quittaient la Hollande et le Hanovre avec les corps d'armée sous leurs ordres, pour marcher sur Wurtzburg et se réunir à l'armée bavaroise, que l'invasion des Autrichiens avait contrainte de se retirer derrière la Rednitz et le Mein, dans les principautés de Wurtzburg et de Bamberg. 1805.

Tandis que les maréchaux Soult, Davoust, Ney et Lannes réunissaient les corps sur le Rhin depuis Mayence jusqu'à Strasbourg, le prince Murat, avec la réserve de cavalerie composée des

1805. carabiniers, cuirassiers et dragons sous les ordres des généraux Nansouty, d'Hautpoul, Klein, Beaumont et Walther, passait le fleuve à Kehl, manœuvrait pour faire prendre le change à l'ennemi, et porter son attention vers les débouchés de la Forêt-Noire.

Mack qui se flattait de la victoire, donne dans le piége, il dirige la majeure partie de ses forces sur ce point. Napoléon attendait à Strasbourg ce mouvement : il s'élance sur la rive gauche du Rhin. Déjà le maréchal Lannes avec les grenadiers réunis, commandés par l'intrépide Oudinot, et la division aux ordres de Suchet, s'étaient portés sur Ludwigsburg par Radstadt. Ney, suivi des générâux Dupont, Loison et Malher, et des dragons à pied de Baraguey-d'Hilliers, s'avançait sur Stuttgard, par un pont jeté à Durlach. Soult et les divisions Vandamme, Legrand et Saint-Hilaire, traversaient Spire et occupaient Heilbron; pendant que Davoust, avec les troupes commandées par Friant, Gudin et Boursier marchaient par Manheim, Heildelberg et Kecker-Eltz sur le Necker. Le grand parc d'artillerie était dirigé sur Heilbron.

Mack s'aperçut, mais trop tard, de son erreur, les Français avaient évité, par leur marche, les défilés de la Forêt-Noire, et s'avançaient à marches forcées sur les derrières de l'armée autrichienne. Vandamme avait culbuté, à Donawerth,

le régiment de Colloredo ; le Danube était franchi 1805.
et Soult se portait sur Ausburg : Murat arrive à Donawerth avec les dragons de la division Walther et se porte sur le Lech. Le colonel Walthier s'élance dans ce fleuve avec deux cents dragons du quatrième régiment, le traverse à la nage, fond sur un régiment de cuirassiers ennemis et leur enlève le pont sur la route de Rain. Le brigadier Marente fit dans ce passage un trait qui mérite d'être cité : cassé de son grade par son capitaine, le matin même, pour une légère faute contre la discipline, il voit ce capitaine tomber dans le fleuve pendant le combat, s'élance pour le sauver et le ramène sur la rive. Le grade de maréchal-de-logis et l'étoile des braves furent la récompense de cette belle conduite.

Bientôt Murat se dirige de Rain sur Wertingen, où douze bataillons de grenadiers et quatre escadrons des cuirassiers d'Albert viennent d'arriver : un combat opiniâtre s'engage, le colonel Maupetit est blessé en chargeant à la tête des dragons du neuvième ; le colonel Arrighi a deux chevaux tués sous lui. Baumont du dixième de hussards fait un capitaine de cuirassiers prisonnier de sa main ; enfin, la valeur française triomphe. Les cuirassiers d'Albert fuient en désordre, les carrés de l'infanterie sont enfoncés : l'artillerie, les drapeaux, deux lieutenans colonels, six majors, soixante officiers et quatre mille prisonniers res-

1805. tent au pouvoir des vainqueurs. Une brigade de grenadiers d'Oudinot, avait, par son arrivée, contribué à la déroute de l'ennemi. L'aide-de-camp de Murat, le chef d'escadron Excelmans, fut fait officier de la Légion-d'Honneur après cette brillante affaire.

Le chef d'escadron Vuillemey donna le soir de ce combat une preuve de son audace. Seul avec un dragon placé en vedette, il fond sur un détachement ennemi qui cherchait à se frayer un passage, enlève un drapeau de sa main, et fait mettre bas les armes au détachement : les grand's gardes accourent, et n'ont plus qu'à conduire les prisonniers.

Un dragon de chaque régiment ainsi que plusieurs grenadiers furent aussi décorés. Quel stimulant pour le reste de l'armée ! Soult rencontre à Aichach les débris des vaincus de Wertingen il les chasse de ce village et occupe Ausburg. Bientôt le corps, aux ordres de Marmont, la garde impériale, et les cuirassiers de d'Hautpoul y arrivent, tandis que Bernadotte et les divisions des généraux bavarois Wredre et Deroi occupent Ingolstadt : en même temps, Ney, remontant le Danube depuis Kossingen, attaquait la position de Grumberg ; Loison avançait sur Langenau, et le général Malher sur Gunzburg. Malgré les secours amenés par l'archiduc Ferdinand, le pont de cette ville fut enlevé par les Français. Le brav

colonel du cinquante-neuvième de ligne Gérard 1805.
Lacuée, aide-de-camp de l'empereur, y trouvait une mort glorieuse. Murat force Mack d'évacuer Burgau, deux mille cinq cents hommes tués ou faits prisonniers et six pièces de canon, attestaient la défaite des Autrichiens dans ces divers combats.

Soult marche sur Landsberg, le vingt-sixième de chasseurs à cheval charge les cuirassiers de l'archiduc Ferdinand avec tant d'audace, que ceux-ci fuient en désordre, abandonnant entre les mains des chasseurs, deux pièces de canon, un lieutenant-colonel, deux capitaines et cent vingt cavaliers. Après ce succès, Soult, se dirige sur Memmingen, où, vingt-quatre heures après son arrivée sous les murs de cette place que Mack avait fait fortifier, neuf bataillons, dix pièces de canon et de nombreux magasins tombent en son pouvoir par suite de la capitulation accordée à l'officier qui la commande.

Bernadotte, de son côté, marchait à des succès. Entré dans Munich qu'il traverse rapidement, il enlève huit cents prisonniers à l'arrière-garde ennemie. Bientôt Wrede et Kellermann attaquent le général Keinmayer sur l'Iser, et lui causent une perte de cinq cents hommes et trois pièces de canon. Wrede occupe Rienn, Kellermann couvre la route de Braunau. Bernadotte s'établit le long de l'Iser; Davoust sur le

1805. point de Dachau culbutait les hussards de Blankestein et les poussait jusqu'à Moisach. Les maréchaux Lannes et Ney faisaient face aux Autrichiens vis-à-vis d'Ulm et sur l'Iller. Marmont s'avançait sur Illersheim; Soult marchait vers Biberach, la garde impériale et Napoléon étaient à Burgau.

Les ennemis tentent de s'ouvrir un passage à Albeck; Dupont gardait cette position, les Autrichiens sont vingt-cinq mille, il n'en a que six à leur opposer, peu lui importe, il résiste avec tant d'intrépidité à la tête des quatrième et neuvième légère, trente-deuxième, soixante-neuvième et quatre-vingt-seizième de ligne qu'il les contraint à rentrer dans Ulm, après une perte de quinze cents prisonniers; le colonel Barois du quatre-vingt-seizième de ligne se fit particulièrement remarquer. Ney attaque trois jours après le pont d'Elchingen et l'enlève après quatre heures d'un combat meurtrier. Un général-major, trois mille prisonniers et plusieurs pièces d'artillerie sont les trophées dus à la valeur des soixante-neuvième, soixante-seizième de ligne, dix-huitième de dragons et dixième de chasseurs, qui avaient combattu contre seize mille hommes. Pendant cette brillante affaire, Lannes occupait les hauteurs de Pfuhl, s'emparait de la tête de pont d'Ulm, et portait la terreur jusqu'aux portes de la ville. Murat, de son côté, culbutait tous les partis de cavalerie

qu'il trouvait sur son passage, tandis que Marmont complétait l'investissement de la place, en occupant les ponts d'Unter et Oberkirchberg. 1805.

Le prince Ferdinand parvient cependant à s'échapper avec quatre escadrons, et joint le corps du général Werneck qui a débouché par Heydenheim. Poursuivi par Murat, il perd deux drapeaux et trois mille prisonniers dont un général-major, au village de Langenau. A Neresheim, la division du général Klein lui enlève encore deux drapeaux, un officier général et mille prisonniers. Ce n'est que par une fuite précipitée que l'archiduc échappe au général Klein, à son aide-de-camp Brunet, au vingtième de dragons, aux chasseurs de la garde et à la neuvième légère qui s'étaient distingués dans ces deux combats.

Mack, serré de trop près dans Ulm, demande à capituler par l'intermédiaire du prince de Lichtenstein. Trente mille hommes, soixante pièces de canon, et quarante drapeaux, sont au pouvoir de l'empereur par cette capitulation. En même temps, Murat avançait sur Nordlingen, où il accorde une capitulation au général Werneck, qui avait sous ses ordres sept autres généraux, tandis que le général Fauconnet s'emparait à Trochtelfingen d'un convoi de cinq cents chariots. L'archiduc Ferdinand, avec deux mille chevaux, réussit à gagner la Bohême par

1805. la faute du général Rivaud, qui ne le poussa pas assez vigoureusement sur le chemin de Nassenfels à Guemersheim.

Un nouvel engagement de Murat près de Furth, fit tomber entre ses mains une portion du parc d'artillerie de l'armée autrichienne qui se retirait sur Nurenberg. Les colonels Cauchoix, Morland, Rouvillois, et les aides-de-camp Flahaut et Lagrange, furent cités comme s'étant distingués dans cette affaire, qui achevait de mettre au pouvoir de Murat depuis son combat d'Albeck, cinquante pièces de canon, seize mille hommes, dont dix officiers généraux, plusieurs drapeaux et quinze cents chariots.

La campagne était à peine commencée, et l'empereur faisait conduire en France soixante mille prisonniers. L'enthousiasme de l'armée était à son comble. Napoléon avait partagé les fatigues et les dangers des soldats; toujours à cheval, il doublait par sa présence leur valeur et leur audace. Cent mille hommes avaient été détruits ou dispersés. Les troupes des électeurs de Bade et de Wurtemberg se joignaient aux divisions françaises. Deux cents pièces de canon et quatre-vingt-dix drapeaux étaient les trophées de la victoire. L'empereur voulant témoigner à l'armée combien il était satisfait, « décrète que le mois de vendemiaire an 14, (septembre et octobre 1805) sera compté comme campagne à tous les individus

composant la grande armée. Ce mois sera compté 1805.
comme tel pour l'évaluation des pensions et des services de retraite. » Noble récompense, dont le souvenir est devenu ensuite, la seule preuve de munificence qu'aient obtenu une foule de braves! . . . . . .

D'Ulm, Napoléon se porte à Ausburg et Munich ; d'où il ordonne à Bernadotte de marcher sur Wasserburg. Un corps de cavalerie, sous les ordres du colonel bavarois Manucci, devait l'y joindre en passant par Rossenheim. L'Inn est franchi, Traunstein et Teissendorf sont occupés par les Bavarois; l'avant-garde arrive à Dorfpeting, Bernadotte est à Wegin. D'Hautpoul et une division d'infanterie remontent la Salzach vers Salzburg. La Saal est traversée sur un pont construit à la hâte, le général Kienmayer évacue Sulzburg, malgré les renforts qu'il a reçus, il se retire sur Wels pour défendre la Haute-Autriche, menacée par les colonnes qui s'avançent sur Branau, et marchent à Linz par Altheim et Scharding; Davoust passe l'Inn à Muhldorf, et culbute les hussards autrichiens. Murat fait rétablir les ponts de New-Œttingen et de Markl : Lannes s'empare de Braunau; quarante-cinq pièces de canon, plusieurs mortiers et obusiers, des munitions ainsi que des magasins considérables rendent encore cette prise plus importante. Napoléon, en arrivant dans cette ville par la

1805. route de Muhldorf, en fait le dépôt du grand quartier-général de l'armée, et ordonne que les fortifications en soient augmentées.

La retraite des Autrichiens sans opposer de résistance, annonçait le projet de n'accepter une action générale qu'à la faveur d'une position défensive. Ce plan tracé par le général Kutusow, qui était arrivé à l'armée autrichienne avec l'avant-garde russe, aurait pu recevoir son exécution envers un ennemi moins actif que l'empereur des Français; mais celui-ci s'avançait sur l'Ens avec une telle rapidité, qu'il fut impossible aux Austro-Russes de se fortifier sur cette ligne.

Murat s'élance de Braunau sur Ried, atteint l'arrière-garde ennemie, la culbute, lui enlève cinq cents prisonniers et s'empare de Haag. Le colonel du premier régiment de chasseurs Montbrun contribua puissamment à cette victoire. Le huitième régiment de dragons s'y distingua également. Bientôt l'ennemi est encore assailli par Murat en avant de Lambach sur la Traûm. Une division russe accourt au secours des Autrichiens, les braves du dix-septième de ligne, conduits par le colonel Conroux, fondent sur elle à la baïonnette, et ébranlent la première ligne; les dragons et les chasseurs en profitent, les Austro-Russes fuient en désordre, plusieurs pièces de canon, dont deux de l'artillerie russe, et cinq cents prisonniers attestent les succès de cette

journée, dans laquelle Kutusow qui s'était flatté 1805.
de donner bientôt une leçon aux Français, s'aperçut que la tâche était plus difficile qu'il ne le pensait.

Pendant ce temps, l'infanterie légère de la colonne Kellermann dispersait au défilé de Golling, les troupes qui cherchaient à se mettre sous la protection du fort de Leng-Pass. Le général Werlé, le colonel Charnotel, le chef de bataillon Barbès Latour, et le capitaine Campobane du vingt-septième d'infanterie légère, signalèrent leur intrépidité dans cette affaire.

En vain les ennemis veulent disputer le passage de la Traüm, le colonel Walter, du trentième régiment, s'élance dans un bateau avec quelques hommes, aborde à la rive opposée et chasse devant lui tout ce qui ose résister. Le général Bisson fut blessé sur les bords de la rivière en voulant la traverser. Bientôt Linz est occupé par la brigade Milhaud, après un engagement assez vif. Murat y arrive à la suite de ce combat; Napoléon est à Ried : le général Walter s'empare d'Ebersberg; Milhaud culbute l'arrière-garde ennemie au village d'Asten, lui fait deux cents prisonniers, dont cinquante hussards russes, et la suit le sabre dans les reins jusqu'à Ens. Davoust occupe Steyer, tandis que l'empereur porte son quartier-général successivement à Lambach et Linz.

1805. Pendant ce temps, Bernadotte se dirigeait (Salzburg sur Woclklabuck, faisant éclairer route de Leoben. Le général Deroi et ses Bavaro se dirigent pour observer celle d'Inspruck. trouve à Lover cinq régimens autrichiens dét chés de l'armée d'Italie pour renforcer Kienmaye Malgré la position formidable dans laquelle c troupes s'étaient arrêtées, Deroi les charge imp tueusement, leur enlève trois forts en maçonneri qui ferment les défilés, fait six cents prisonnie et disperse le reste dans les montagnes. Deroi f blessé en combattant à la tête de ses intrépid Bavarois, qui se montrèrent dans cette affaire l dignes alliés des Français. Le général Wrede ave l'autre division bavaroise, s'avançait sur Fran kenmarckt, traversait la Traüm et bivouaquait Steyer.

Kutusow ne pouvait plus tenir sur l'Ens; af de couvrir Vienne, il se décide à s'arrêter dans position d'Amstetten. Les grenadiers réunis d'O dinot qui s'étaient formés en plusieurs colonn d'attaque, enlèvent sur tous les points ces hauteu au pas de charge et font trois cents prisonnier Quatre cents Austro-Russes, frappés par les baïon nettes françaises, couvraient le champ de bataill Le neuvième et le dixième de hussards poursuiver les vaincus et leur font quinze cents prisonnier Murat arrive à l'abbaye de Molck, où peu d'he res auparavant se trouvait encore l'empereur d'A

triche. Les avant-postes sont poussés sur Saint-Polten, tandis que le maréchal Davoust dispersait entre Nardhoffen et Marienzell, le corps du général Meerweldt, qui se dirigeait vers Neustadt pour couvrir Vienne de ce côté. Seize pièces de canon, trois drapeaux et quatre mille prisonniers étaient dus à la vigueur avec laquelle le treizième d'infanterie légère et le cent huitième de ligne, aux ordres du général Heudelet, avaient chargé l'ennemi. Le même jour, Marmont faisait à Weyer quatre cents prisonniers du régiment de Giulay et s'avançait sur Leoben, où il prit une centaine de cavaliers. Murat occupait Saint-Polten; les dragons de la brigade Sebastiani marchaient sur Vienne; Napoléon venait de quitter Linz, où il n'avait pas voulu accorder une suspension d'armes au général Giulay, envoyé près de lui par l'empereur François II. Le monarque français désirait plus qu'un armistice; il ne combattait que pour conquérir la paix à son peuple. Le grand quartier-général fut établi à Molck. 1805.

Avant de s'éloigner de Linz, Napoléon fit traverser le Danube au maréchal Mortier, avec les divisions Gazan et Dupont, pour pousser une reconnaissance sur les frontières de la Bohême. Le chemin suivi par Mortier conduisait à Stein et à Krems. Son peu de largeur entre Marbach et Dierustein, empêchait d'y faire passer de l'artillerie. On fut contraint de transporter deux pièces

1805. de huit par eau jusqu'à ce village, placé dans un bassin étroit, d'où une armée ne saurait sortir si quelques troupes occupent les hauteurs et les défilés qui l'environnent. Mortier arrive dans ce village avec la division Gazan; celle du général Dupont, qui marche à une journée de distance, doit le joindre le lendemain. Bientôt les Russes, que Mortier croit ne rencontrer sur la route de Krems qu'en petit nombre, couronnent les hauteurs. Leurs tirailleurs descendent dans la plaine pour masquer le mouvement des colonnes qui filent par le bois au-dessus de Dierstein. Gazan attaqué par plusieurs bataillons, fond sur eux, les culbute sur Loiben et leur enlève cinq canons, six drapeaux et quatre mille prisonniers. Un succès aussi brillant exalte le courage des soldats.

Ils ignoraient à quel nombre d'ennemis ils avaient à faire. Les munitions étaient presque épuisées. Il importait de faire avancer la division Dupont. Mortier, Gazan et l'escadron du quatrième de dragons détaché sur ce point, marchent à sa rencontre pour hâter son arrivée; pendant ce temps, les Russes reviennent sur les hauteurs. Le major Henriod se prépare aussitôt au combat; la terreur soudaine qui s'était emparée du général de brigade commandant en l'absence de Gazan, laissait à l'intrépide major cette mission difficile. Il envoie des ordonnances sur les traces du maréchal, qui revient aussitôt sur ses pas. Le colonel

Ritay marche à l'ennemi par ordre de Gazan, 1805.
il est blessé et sa troupe est repoussée sur le plateau de Loiben par une colonne de douze mille hommes, qui bientôt se divisent en deux corps, dont l'un est de huit mille combattans tandis que les hauteurs sont encore garnies de troupes. Comment résister à de telles masses? le courage des Français ne s'en étonne point. Ils ne sont que quatre mille, mais ils sont les vainqueurs d'Albeck et d'Elchingen. La nature de terrain force les Russes à marcher en colonne serrée. Ils ne peuvent se déployer. Le major Henriod calcule sur-le-champ tout l'avantage qu'on peut tirer d'une attaque audacieuse sur les têtes des colonnes qui, refoulées sur leur centre, doivent nécessairement semer le désordre dans les pelotons qui les suivent. La charge va se battre. « Camarades, s'écrie l'audacieux Henriod, nous sommes enveloppés par trente mille Russes; nous ne sommes que quatre mille; mais les Français ne comptent point leurs ennemis. Nous leur passerons sur le ventre, grenadiers du centième; vous aurez l'honneur de charger les premiers : souvenez-vous qu'il s'agit de sauver les aigles français. » Il dit, et le régiment entier s'écrie : « Major, nous sommes tous grenadiers! » La charge est battue. « Point de quartier, ce sont les Russes! » s'écrient les soldats en s'élançant en avant sans tirer. Les grenadiers enfoncent leurs baïonnettes dans le

1805. corps des premières files ennemies et déchargent leurs armes en même temps. Une détonation sourde et les cris des mourans, épouvantent les files suivantes ; la seconde section des grenadiers remplace la première et agit de même ; dès-lors les Français n'ont plus qu'à frapper des ennemis sans défense ; la terreur les a glacés d'épouvante. Etouffés les uns par les autres en voulant échapper aux coups de leurs terribles adversaires, les uns périssent d'une mort affreuse, les autres parviennent à fuir. La cavalerie partage cette terreur panique. Jamais déroute ne fut plus complète. Les routes de Stein et de Krems sont bientôt couvertes d'armes, de schakos, de casques, d'aigrettes et des bagages des soldats qui les ont jetés dans leur fuite précipitée. L'incendie du village de Loiben vient éclairer cette défaite. Les cris de cinq cents blessés russes qui s'y trouvaient renfermés ajoutent encore à la terreur des fuyards.

Une vive fusillade se fait entendre. « Allons, centième, ce sont encore les Russes : chargeons, et surtout point de prisonniers, s'écrie l'intrépide Henriod.—Ne tirez pas, nous sommes de la division Dupont ! » On ne pouvait arriver plus à-propos pour poursuivre les succès de cette nuit mémorable. Mortier, qui ignorait les brillans résultats de l'attaque impétueuse du centième, était loin de croire que l'armée de Kutusow qui, après le combat de Amstetten, avait passé à

Stein sur la rive gauche du Danube, fuyait en dé- 1805.
sordre au-delà de la rivière de Krems. Il met prudemment le Danube entre les Russes et ses divisions. Mais bientôt il traverse de nouveau ce fleuve, et reconnaît combien la déroute des ennemis a été grande. Le champ de bataille est couvert de cadavres; le général Smith, deux autres généraux et plusieurs officiers supérieurs sont au nombre des morts. Des drapeaux, des pièces d'artillerie, des milliers de fusils, sont ramassés par les soldats de la division Gazan; qui, sans un pareil miracle de bravoure, devait être enlevée en entier par un ennemi dont le nombre était de près de trente mille et que dirigeait en personne le général en chef de l'armée austro-russe.

L'oubli fut le partage de l'intrépide Henriod. Soit jalousie des généraux sous lesquels il servait, soit un motif plus puissant encore, il ne reçut aucune récompense de sa brillante conduite, et ne fut pas même cité dans les bulletins officiels. Les fastes de l'histoire seuls se sont chargés de rendre à ce brave officier la justice qui lui est due.

La ville de Vienne demande une capitulation, elle le lui est accordée; Sébastiani occupe aussitôt cette capitale. Murat le suit de près, et fait passer sur-le-champ le Danube à sa cavalerie. Les divisions du maréchal Lannes marchent sur ses traces. Soult et Davoust ne traversent le fleuve que le

1805. lendemain. Napoléon arrive bientôt à Vienne, et établit son quartier-général au palais de Schœnbrunn, se dérobant à tous les honneurs que veut lui rendre une population avide de contempler l'homme extraordinaire qui, du milieu des rangs de l'armée, s'est élancé sur le pavois impérial.

Les soldats français observaient la plus exacte discipline. Leur conduite était un contraste bien frappant de celle que les Russes avaient tenue. Un arsenal considérable tomba dans cette ville au pouvoir du vainqueur. On n'avait pu l'évacuer en entier; il y restait encore des munitions pour faire quatre campagnes. Les troupes marchaient toujours en avant; le général Milhaud, commandant l'avant-garde de Davoust, disperse tout ce qui se trouve sur la route de Brunn jusqu'à Wolkesdorf, fait six cents prisonniers, et enlève un parc de quarante pièces de canon attelées. Lannes s'empare à Stokerau d'un magasin considérable d'effets militaires, et laisse échapper, par trop de confiance, en la parole d'un parlementaire, quatre mille hommes d'infanterie et un régiment de cuirassiers autrichiens. Bernadotte était en avant de Krems; Mortier bivouaquait à Weikesdorf et Meissau; tandis que Marmont, maître de la Haute-Styrie, marchait sur Gratz.

Bientôt Murat se met à la tête de trois brigades de cavalerie légère, charge l'arrière-garde russe à Hollabrunn, et lui enlève cent voitures d'équi-

pages; Lannes arrive; tous deux vont fondre sur 1805.
l'ennemi, lorsque le prince de Wintzingerode, aide-de-camp de l'empereur Alexandre, demande à capituler, les généraux autrichiens voulant se séparer de l'armée russe. Murat y accède; un armistice est conclu; mais, Napoléon qui reconnaît de suite la ruse dont se sert ce général pour se donner le temps de recevoir des renforts, ne ratifie point cette convention; il quitte Schœnbrunn au contraire, et presse l'arrivée de Soult à Hollabrunn. Les Russes attaqués impétueusement par Lannes au défilé de Schœn-Grabern, sont tournés en même temps sur leur gauche, par le général Legrand. Après un combat opiniâtre, ils sont forcés, à la faveur des nuages de fumée qui s'élèvent du village de Schœn-Grabern auquel ils ont mis le feu, d'abandonner le champ de bataille et le village de Guntersdorf, laissant entre les mains des vainqueurs dix-huit cents prisonniers, douze pièces de canon et plus de cent voitures de bagages. L'empereur arriva le lendemain matin sur le champ de bataille. Six mille Russes avaient seuls combattu. Le reste de l'armée opérait pendant ce temps sa retraite. Les braves qui avaient résisté avec tant de valeur aux corps des maréchaux Soult et Lannes, ne durent leur salut qu'à la présence d'esprit de plusieurs officiers qui, dans le combat de nuit, criaient sans cesse : « ne tirez pas, nous sommes Français »; c'est ainsi qu'ils

1805. s'ouvrirent un passage à travers la division Legrand.

Le général Oudinot, ses deux aides-de-camp, Domangeot et Lamotte. Le général Fouché de l'artillerie, et le brave Ravier, colonel du dix-huitième de ligne, furent au nombre des blessés. Le général Walther, suivit les Russes et leur fit encore trois cents prisonniers, Znaïm fut occupé.

Pendant ce temps Baraguey-d'Hilliers qui depuis la reddition d'Ulm, avait marché sur la Bohême, chassait les Autrichiens de la position retranchée de Waldmunchen et s'emparait des nombreux magasins rassemblés à Pilsen, distant de Prague seulement de vingt lieues. Tandis que Ney, pénétrait dans le Tyrol, et marchait par Diessen, Pollingen, Murnau et Weedenfels; Garmischgau, Luetasch, Safeld et s'emparait par escalade des forts de Scharnitz. Le soixante-neuvième de ligne, déjà cité si honorablement au combat d'Elchingen, s'y couvrit d'une nouvelle gloire. Les soldats attachèrent leurs havres-sacs sur leur tête, et abrités par ces *tortues* de nouvelle invention, affrontèrent les balles et les pierres qu'on faisait pleuvoir sur eux. Seize pièces de canon, un drapeau et dix-huit cents prisonniers signalèrent ce triomphe. Bientôt Inspruck est au pouvoir de Ney, qui s'y empare d'un arsenal considérable, dans lequel le soixante-sei-

zième de ligne retrouve avec ivresse ses deux 1805.
drapeaux, perdus dans la dernière campagne des Grisons. Hall, Botzen, Brixen et Clausen furent également évacués à l'approche des Français, qui firent un grand nombre de prisonniers. Bientôt Ney arrive à Lienz sur Villach et à Clagenfurth, où il opère sa jonction avec l'armée d'Italie.

Le maréchal Augereau de son côté poussait vigoureusement dans le Voralberg, le général autrichien Jellachich, à qui la marche de Ney fermait le Tyrol. Cerné par les troupes d'Augereau dans la position de Feldkirch, Jellachich capitule, dépose ses armes, huit drapeaux, son artillerie, et se retire en Bohême. Le général Watersleben plus heureux, échappe aux Français avec quinze cents cavaliers et autant de fantassins, et se dirige sur le Danube pour gagner la Bohême par la Franconie.

Les Russes, après l'affaire de Guntersdorf, s'étaient retirés sur Brunn, atteints par le général Sebastiani non loin de Pohrlitz; ils perdirent encore deux mille prisonniers. Bientôt, Napoléon entre dans Brunn que l'empereur Alexandre vient de quitter avec le général Kutusow, pour aller à la rencontre du second corps de l'armée sous les ordres du général Buxhoëwden. La réunion de ces troupes avec celles de Kutusow et des Autrichiens, entre Wicchau et Dieditz, composaient cent quatre bataillons et cent cinquante-neuf es-

1805. cadrons. L'empereur des Français n'avait avec lui dans les environs de Brunn que les corps de Lannes et de Soult, la garde impériale commandée par Bessières, et la cavalerie de Murat. Le tout formant un peu plus de cinquante mille hommes. Les Austro-Russes lui donnèrent le temps de choisir son champ de bataille et de faire arriver les corps aux ordres de Bernadotte et Davoust, tandis que la division Walther, celle des cuirassiers de d'Hautpoul et quatre escadrons de la garde, culbutaient, après un combat opiniâtre, six mille cavaliers russes chargés de défendre le point de jonction des routes d'Olmutz et de Brunn. Des reconnaissances furent poussées jusqu'à Wischau.

L'armée austro-russe, s'était repliée sur Olmutz pour y attendre de nouveaux renforts. Napoléon était à Brunn avec les grenadiers réunis d'Oudinot, le reste du corps de Lannes, et la garde impériale. Soult occupait Austerlitz, Buschowitz, Neuwieslitz, Stunitz et Gaya. Murat posté avec sa cavalerie sur les côtés de la route d'Olmutz, entre Brunn et Posorzitz, ayant ses avant-postes au-delà de Wischau. Des signaux avaient été placés sur des hauteurs, de distance en distance, pour prévenir de la marche offensive des ennemis. L'ordre était de se replier sur Austerlitz et Brunn à leur approche. Ce mouvement effectué en bon ordre et avec une contenance di-

gne des vainqueurs d'Ulm, ne put éclairer les 1805.
généraux russes. La jactance présomptueuse des jeunes officiers qui entouraient l'empereur Alexandre, imposa silence aux sages conseils qu'une malheureuse expérience dictait aux vieux officiers autrichiens, qui avaient appris à connaître les savantes combinaisons du vainqueur de l'Italie et l'audace intrépide de ses soldats. Tous se persuadaient que Napoléon n'oserait point accepter une bataille générale devant Brunn. C'était cependant ce lieu qu'il avait choisi, pour donner une leçon aux présomptueux courtisans d'Alexandre.

Soult avait évacué Austerlitz et ses autres positions, les deux empereurs alliés, avaient aussitôt établi leur quartier-général à Krzisanowitz, château, près d'Austerlitz, appartenant au prince de Kaunitz. Kutusow avait le sien à Hodiegitz, ce général commandait en chef les Austro-Russes. L'ennemi commence un mouvement de flanc pour tourner la droite des Français. « Avant demain au soir cette armée est à moi! » dit avec joie Napoléon au major-général Berthier, en apercevant cette manœuvre de son bivouac. Aussitôt il fait mettre à l'ordre du jour la proclamation suivante :

« Soldats!

« L'armée russe se présente devant vous pour venger l'armée autrichienne d'Ulm. Ce sont ces

1805. mêmes bataillons que vous avez battus à Hollabrunn et que depuis nous avons poursuivis constamment jusqu'ici. Les positions que nous occupons sont formidables, et, pendant qu'ils marcheront pour tourner ma droite, ils me présenteront le flanc.

« Soldats! je dirigerai moi-même vos bataillons, je me tiendrai loin du feu, si, avec votre bravoure accoutumée, vous portez le désordre et la confusion dans les rangs ennemis; mais si la victoire était un moment indécise, vous verriez votre empereur s'exposer aux premiers coups; car la victoire ne saurait hésiter, dans cette journée, surtout où il y va de l'honneur de l'infanterie française, qui importe tant à l'honneur de toute la nation.

« Que, sous prétexte d'emmener les blessés on ne dégarnisse pas les rangs; et que chacun soit bien pénétré de cette pensée, qu'il faut vaincre ces stipendiaires de l'Angleterre, qui sont animés d'une si grande haine contre notre nation.

« Cette victoire finira votre campagne, et nous pourrons reprendre nos quartiers d'hiver, où nous seront rejoints par les nouvelles armées qui se forment en France; et alors la paix que je ferai sera digne de mon peuple, de vous et de moi. »

Cette proclamation produit le plus grand effet. Napoléon s'en aperçoit à l'enthousiasme que dé-

ploient les troupes, lorsque le même soir il parcourt quelques bivouacs : c'était la veille de l'anniversaire du couronnement. Les soldats, à l'aspect de leur empereur, veulent célébrer cette époque mémorable, des torches de paille sont allumées, des cris de joie sont proférés, et bientôt la vaste ligne occupée par l'armée offre comme par enchantement le magnifique spectacle de cette illumination soudaine. A ce présage certain de la victoire, Napoléon s'écrie en rentrant dans sa barraque. « Voilà la plus belle soirée de ma vie; mais je regrette de penser que je perdrai demain bon nombre de ces braves gens. » 1805.

Les dispositions de l'empereur étaient prises, il n'en changea aucune à son ordre de bataille. La division Friant et une de dragons occupaient le couvent de Reygern, pour s'opposer à la marche des Austro-Russes par la route d'Auspitz. Gudin avançait de Nikolsburg, sur la droite de l'armée pour observer le général Meerweldt. Les divisions Drouet et Rivaud aux ordres de Bernadotte, bivouaquaient au village de Jirzokowith. La cavalerie de Murat, tenait un peu en arrière la gauche de ce corps. Lannes avec les divisions Suchet et Caffarelli, se trouvait à la gauche de l'armée jusqu'à la chapelle funéraire musulmane que par tradition on appelait encore le *Santon*. Cette position avait été fortifiée avec soin. Napoléon attachait la plus grande importance à sa

1805. conservation. Le général Claparède de la division Suchet était chargée de la défendre avec le dix-septième régiment d'infanterie légère et dix-huit pièces de canon. La division Legrand, bivouaquée entre Sokolnitz et Telnitz, avait à sa gauche le général Saint-Hilaire près de Kobelnitz, venait ensuite celle de Vandamme. Ces trois divisions composaient l'aile droite sous les ordres de Soult. De nombreux détachement d'infanterie occupaient Telnitz, Sokolnitz et Kobelnitz. La garde impériale et les grenadiers réunis d'Oudinot se tenaient entre les villages de Turos et de Schlapitz, prêts à fondre sur tous les points où l'ennemi opposerait une vigoureuse résistance. La force de l'armée française était de soixante à soixante-dix mille hommes, celle des Austro-Russes s'élevait à près de cent mille.

Comme Napoléon l'avait annoncé dans sa proclamation, Kutusow dirige son attaque sur la droite des Français. Le brillant soleil d'Austerlitz éclaire le théâtre de ce combat à jamais mémorable; le brouillard épais qui masquait les mouvemens des deux armées se dissipe. Les hauteurs de Pratzen sont enlevées à la baïonnette par le maréchal Soult. L'artillerie de la garde vient les occuper. Dès ce moment la victoire n'est plus incertaine et l'ennemi forcé dans son centre et son flanc gauche cherche en vain à ressaisir ses premiers avantages. Les Français ne combattent que pour

faire des prisonniers. Les Austro-Russes coupés sur tous les points, agissent sans ensemble. Chaque colonne marche au hasard. En vain cherchent-elles à opposer de la résistance, la valeur française et l'accord parfait des mouvemens ordonnés par Napoléon, qui du haut des hauteurs de Pratzen, guide d'un mot ou d'un geste ses phalanges victorieuses, les contraint bientôt à déposer les armes. Ils ne sauraient tenir contre les soldats d'Austerlitz! dix mille Russes, des canons, les bagages de l'armée veulent fuir par le grand lac non loin de Sokolnitz. L'artillerie de la garde tonne sur eux. La glace s'entrouve, sous leurs poids, tous sont engloutis. La nuit seule peut favoriser la fuite de quelques bataillons. Jamais victoire n'avait été plus promptement décidée et aussi décisive. Citer tous ceux qui s'y distinguèrent deviendrait impossible, Napoléon lui-même l'avait reconnu en s'écriant, à l'aspect des nombreux rapports de ses généraux; « il faudrait une puissance encore plus grande que la mienne pour récompenser dignement tous ces braves. » Sa proclamation du 3 décembre à l'armée, annonçait toute sa satisfaction. 1805.

« Soldats!

« Je suis content de vous, vous avez à la journée d'Austerlitz justifié tout ce que j'attendais de votre intrépidité, vous avez décoré vos aigles

1805. d'une immortelle gloire : une armée de cent mille hommes commandée par les empereurs d'Autriche et de Russie, a été, en moins de quatre heures, ou coupée ou dispersée ; ce qui a échappé à votre feu, s'est noyé dans les deux lacs.

« Quarante drapeaux, les étendards de la garde impériale de Russie, cent vingt pièces de canon, vingt généraux, plus de trente mille prisonniers sont le résultat de cette journée à jamais célèbre. Cette infanterie, tant vantée, et en nombre supérieur, n'a pu résister à votre choc, et désormais vous n'avez plus de rivaux à redouter. Ainsi, en deux mois cette troisième coalition a été vaincue et dissoute. La paix ne peut être éloignée; mais, comme je l'ai promis avant de passer le Rhin, je ne ferai qu'une paix qui nous donne des garanties et assure des récompenses à nos alliés.

« Soldats, lorsque le peuple français plaça sur ma tête la couronne impériale, je me confiai à vous pour la maintenir toujours dans ce haut éclat de gloire, qui seul pouvait lui donner du prix à mes yeux; mais dans le même moment, nos ennemis pensaient à la détruire et à l'avilir ; et, cette couronne de fer conquise par le sang de tant de Français, ils voulaient m'obliger de la placer sur la tête de nos plus cruels ennemis : projets téméraires et insensés que, le jour même de l'anniversaire de votre empereur, vous avez

anéantis et confondus. Vous leur avez appris 1805.
qu'il est plus facile de nous braver et de nous menacer que de nous vaincre.

« Soldats, lorsque tout ce qui est nécessaire pour assurer le bonheur et la prospérité de notre patrie sera accompli, je vous ramenerai en France : là vous serez l'objet de mes tendres sollicitudes. Mon peuple vous reverra avec joie, et il vous suffira de dire : j'étais à la bataille d'Austerlitz, pour qu'on réponde voilà un brave. »

L'empereur d'Autriche envoie dès la pointe du jour demander une entrevue à Napoléon, par le prince Jean de Lichtenstein. Cette démarche n'arrête ni la retraite précipitée du peu d'Austro-Russes qui ont échappé au désastre d'Austerlitz, ni la marche victorieuse des Français. Déjà le colonel Dahlmann, avec deux escadrons de chasseurs de la garde, avait ramené au bivouac de l'empereur, vingt canons et quinze cents prisonniers. Des détachemens de la cavalerie de Murat, poursuivaient vigoureusement les fuyards sur la route de Rausnitz et Wischau, et s'emparaient de presque tous les bagages des deux armées. Prosnitz est occupé : on avance sur Kremser; Lannes marche par Butschowitz et Stanitz sur la droite des ennemis. Bernadotte, Soult, les grenadiers d'Oudinot et la garde impériale manœuvrent lentement par la route de la Hongrie, pour donner le temps au maréchal Davoust de

1805. dépasser la gauche des vaincus qui vont se trouver de nouveau cernés à la suite de ces mouvemens combinés savamment par Napoléon. Ce prince n'a qu'à donner le signal, et l'armée ennemie, met bas les armes, tant elle se trouve dans un état déplorable. Deux jours après sa défaite et son passage de la March, Alexandre avait son quartier général à Holitsch, celui de François II était à Czaitsch. L'entrevue de ce dernier avec Napoléon devait avoir lieu dans le bivouac du monarque français, non loin du village de Nasedlowitz. Une attaque soudaine du prince Murat qui n'a pas été prévenu d'un armistice de quelques heures, pour favoriser cette entrevue, jette l'alarme dans l'armée autrichienne. Mais Murat ne poursuit pas ses avantages aussitôt qu'il a connaissance des intentions de Napoléon.

Les deux empereurs sont réunis, près d'un moulin, à côté de la grande route et en plein air. Un énorme feu pétille dans ce bivouac, des bottes de paille amoncelées, des troncs d'arbres, sont les siéges qui s'y trouvent : « Je vous reçois dans le seul palais que j'habite depuis deux mois, dit Napoléon à François II. — Vous tirez si bon parti de votre habitation qu'elle doit vous plaire, répond en souriant, le prince autrichien. » Les courtisans s'éloignent, et bientôt les deux monarques conviennent des principaux articles d'un traité de paix, un armistice est conclu. Par suite des instances de l'empereur d'Autriche, il devient

commun à son allié, à condition que les Russes 1805.
évacueront sur-le-champ l'Allemagne et la Pologne autrichienne et prussienne. Cette convention arrêta l'élan des troupes de Davoust qui allaient fondre sur l'armée d'Alexandre, entièrement cernée. Dès le lendemain, les Russes commencèrent leur mouvement pour se retirer. Les Autrichiens occupèrent la ligne de démarcation établie par l'armistice; les Français prirent des cantonnemens pour se reposer de leurs fatigues, à l'ombre des nombreux lauriers dont la victoire avait ceint leur front.

La paix fut l'heureux résultat de la brillante victoire remportée dans les champs d'Austerlitz. Le royaume d'Italie s'agrandit par de nouvelles cessions. Les rois de Bavière et de Wurtemberg, créés par Napoléon, sont reconnus par François II en cette qualité. Leurs états s'augmentent de plusieurs possessions autrichiennes.

Napoléon quitte bientôt l'armée pour se rendre à Paris, où des fêtes triomphales l'attendent; mais avant de partir, il adresse la proclamation suivante aux braves qui l'ont secondé avec tant d'intrépidité.

« Soldats!

« La paix, entre moi et l'empereur d'Autriche, est signée.

« Vous avez, dans cette arrière-saison, fait

1805. deux campagnes; vous avez rempli tout ce que j'attendais de vous. Je vais partir pour me rendre dans ma capitale.

« J'ai accordé de l'avancement et des récompenses à ceux qui se sont le plus distingués : je vous tiendrai tout ce que je vous ai promis.

« Vous avez vu votre empereur partager avec vous vos périls et vos fatigues, je veux aussi que vous veniez le voir entouré de la grandeur et de la splendeur qui appartiennent au souverain du premier peuple de l'univers.

« Je donnerai une grande fête, aux premiers jours de mai, à Paris, vous y serez tous, et après, nous irons où nous appelleront le bonheur de notre patrie et les intérêts de notre gloire.

« Soldats, pendant ces trois mois qui vous seront nécessaire pour retourner en France, soyez le modèle de toutes les armées; ce ne sont plus des preuves de courage et d'intrépidité que vous êtes appelés à donner, mais d'une sévère discipline.

« Que mes alliés n'aient jamais à se plaindre de votre passage, et en arrivant sur ce territoire sacré, comportez-vous comme des enfans au milieu de leur famille. Mon peuple se comportera envers vous comme il doit envers des héros ses défenseurs. »

« Soldats, l'idée que je vous verrai tous, avant

six mois, rangés autour de mon palais, sourit à mon cœur, et j'éprouve d'avance les plus tendres émotions; nous célébrerons la mémoire de ceux qui, dans ces deux campagnes, sont morts au champ d'honneur, et le monde nous verra prêts à imiter leur exemple, et à faire encore plus que nous n'avons fait, s'il le faut contre ceux qui voudraient attaquer notre honneur, ou qui se laisseraient séduire par l'or corrupteur des éternels ennemis du continent. » 1805.

Une aussi noble proclamation était bien faite pour terminer cette glorieuse campagne!

ARMÉES D'ITALIE.

L'armée d'Italie n'étant qu'un corps détaché de la grande armée devrait être comprise dans le récit des opérations qui signalèrent la campagne d'Austerlitz, mais pour la régularité et l'ensemble des mouvemens, il est nécessaire d'en parler en particulier. Masséna commandait en chef cette armée, l'archiduc Charles était à la tête de celle de l'Autriche. Ce prince, qui connaissait trop le génie de Napoléon, pour bien augurer de la guerre dont l'Allemagne allait devenir le théâtre, propose dès son arrivée en Italie, un armistice à Masséna; il est accepté et se prolonge jusqu'au milieu d'octobre. Ce ne fut que le 18 de ce mois que les Francais concentrés à Zevio,

1805. passent l'Adige sur le pont du vieux château de Véronne. En vain les Autrichiens qui avaient construit un mur pour barrer le milieu du pont, veulent résister, la division Gardanne et la seconde brigade de Duhesme, les culbute et leur enlèvent sept pièces de canon, dix-huit drapeaux, et quinze cents prisonniers. Les généraux Duhesme, Chasseloup, Gardanne et Lacombe Saint-Michel furent cités avec éloge dans le rapport du général en chef.

Cependant Masséna qui doit suivre les mouvemens de la grande armée, ne profite pas de suite de l'avantage que lui donne ce premier succès. Il reste dix jours sans marcher en avant. Enfin, Gardanne et Duhesme emportent les hauteurs du val Pantena et tourne le château de San-Felice. Tandis que Seras traverse l'Adige à Ponte-Polo et que Verdier s'avance entre Ronco et Albaredo. Véronnette est évacuée, alors les généraux Molitor, Partouneaux, Espagne et Monnet fondent sur l'ennemi retranché à San-Michèle, et le poursuivent jusqu'à San-Martino, quartier général du prince Charles. Deux mille prisonniers, deux canons, et un nombre considérable de morts et de blessés attestent la défaite des Autrichiens. Les vainqueurs occupent Vago, le général ennemi les attend à Caldiéro, sa droite appuyée par les hauteurs de San-Pietro, jusqu'au village de Fromegna, la gauche vers l'Adige au-delà de

Gambione. Une forte réserve se tenait à Villa-Nova à l'embranchement des routes de Vicence et de Lonigo. Masséna, marche au combat, Caldiero est emporté par Gardanne, et les Autrichiens poussés sur toute la ligne, se replient vers les hauteurs en arrière. Bientôt l'intrépide Partonneaux charge à la baïonnette et décide la victoire, trois mille cinq cents prisonniers et trente pièces de canon sont au pouvoir des Français. Par une manœuvre habile de la division Seras, une colonne de mille hommes aux ordres du général Hillinger met bas les armes devant Masséna. L'archiduc à cette nouvelle s'éloigne de Villa-Nova, dans la crainte d'être tourné et se retire sur Vicence par Montebello, que Masséna ne tarde point d'occuper. Bientôt il est devant Vicence dont il s'empare au pas de charge. Six cents prisonniers et deux pièces de canon sont enlevés aux Autrichiens dans le combat de San-Pietro-in-Gu. La Brenta est franchie, la Piave traversée et le Tagliamento n'offre qu'une faible barrière. Palma-Nova ouvre ses portes : l'Isonzo reçoit les vainqueurs sur ses bords, un léger combat leur livre Gradiska. Gorizia est évacué par le prince Charles, qui se retire sur Laybach ; de nombreux prisonniers ramassés dans cette retraite précipitée, attestent le désordre qui règne dans l'armée ennemie. Trieste est occupé par la division Seras ; la position de la Chiusa-di-Pletz et 1805.

1805. de Ponteba sont abandonnées par les Autrichiens craignant d'être tournés par le corps du maréchal Ney, qui, du Tyrol, marche sur la Carinthie. Bientôt par les sages dispositions de Masséna et des généraux Gouvion Saint-Cyr et Reynier, qui s'avançaient de Padoue, la colonne du prince de Rohan-Soubise, chassée du Tyrol par le corps de Ney, est contrainte de mettre bas les armes à Castel-Franco après un combat opiniâtre. Six mille fantassins, mille cavaliers, six drapeaux, un étendard, douze canons et tous les bagages de cette colonne, sont entre les mains des Français, qui avaient combattu seulement au nombre de cinq mille sous les ordres de Gouvion. Deux jours après, douze cents croates éprouvèrent le même sort. Laybach est occupé par l'avant-garde du général Espagne; Villach et Klagenfurt, reçoivent le général Lacour qui y opère la jonction de l'armée d'Italie avec la grande-armée. Dès-lors les opérations de l'armée d'Italie n'offrent plus d'événement important; la paix, suite du brillant triomphe d'Austerlitz, vient bientôt donner un repos si mérité aux braves qui ont secondé par leur courageuse intrépidité, les sages combinaisons et l'audace du vainqueur de Rivoli et de Zurich.

ARMÉE NAVALE.

Fidèle à son système d'augmenter sa marine au détriment des puissances du continent, l'Angleterre, avait commencé inopinément les hostilités, contre la France et ses alliés, sans déclaration de guerre. Le même jour et à la même heure le signal des combats avait été donné sur toutes les mers. Mais partout les marins Français, opposèrent une intrépide résistance et si la plupart furent contraints de céder au nombre, ce ne fut pas sans avoir couvert leur pavillon de gloire. C'est ainsi qu'en 1803, le lougre *l'Affronteur* tente audacieusement l'abordage contre une frégate anglaise. *La Poursuivante* de vingt-quatre en batterie, commandée par le brave Vuillaumez, contraint le vaisseau *l'Hercule* à fuir pour éviter la honte d'être enlevé par une frégate. En 1804, l'intrépide Tourneur force une corvette et un lougre ennemi d'amener leur pavillon devant quatre chaloupes canonnières. Deux prames, *la Ville d'Aix et la Ville d'Anvers*, à la hauteur de Heyst, combattent avec audace une croisière anglaise aux ordres du commodore Sidney Smith et protègent le passage d'un convoi qui se rend de Flessingue à Ostende. En vain les Anglais veulent incendier les flotilles françaises, partout ils échouent dans cette entreprise. L'intelligence des officiers, leurs

1805. sages précautions et le sang-froid des marins rendent inutiles sur tous les points les projets infernaux de leurs ennemis. En février 1805, la frégate *la ville de Milan*, revenant de remplir une mission importante à la Martinique, est attaquée par la frégate *la Cléopâtre*. Après un combat opiniâtre dans lequel les deux navires éprouvent d'égales avaries, la victoire se déclare pour les Français qui hissent leur pavillon sur le bord ennemi; mais bientôt le vaisseau *le Leander*, vient les assaillir et les remorque en triomphe. Cette prise facile, attendu le délabrement des deux frégates, ne saurait ternir la gloire dont s'est couvert l'équipage de la *ville de Milan*.

Des combats non moins honorables sont livrés par les flotilles sur les côtes de France. La terreur qui règne en Angleterre annonce combien on y redoute, ces frêles embarcations dont on avait fait naguère les objets de ridicules plaisanteries. Une expédition plus importante est confiée à l'amiral Missiessy; après avoir porté la terreur dans les établissement Anglais des Antilles et débarqué des troupes dans les possessions qui restent encore au pouvoir des Français, Missiessy, rentre dans le port de Rochefort, sans avoir perdu un seul navire, amenant au contraire de riches captures et des prisonniers.

L'expédition de l'amiral Villeneuve dans les mêmes parages n'eut point des résultats aussi

avantageux; parti du port de Toulon, Villeneuve 1805.
débloque Cadix, et fait voile avec la flotte espagnole pour les Antilles. Au lieu de suivre l'exemple de Missiessy, il perd un temps précieux et reprend ensuite la route de l'Europe, où il livre non loin du cap Finistère un combat qu'il aurait pu rendre funeste aux Anglais, dont les forces étaient inférieures. Mais le manque d'énergie de cet amiral cause la perte de deux vaisseaux espagnols, tandis que l'escadre anglaise aurait dû être détruite en entier. Villeneuve, après ce combat qui démoralise les équipages des deux flottes alliées, entre dans le Ferrol, d'où il se rend ensuite à Cadix. La conduite de cet amiral au combat d'Aboukir aurait du faire présager les résultats de l'expédition qu'on lui confiait.

La frégate *la Topaze*, partie de la Martinique avec deux corvettes et un brick pour retourner en France, signala son audace par le combat qu'elle livra à la frégate anglaise *la Blanche* qui fut contrainte d'amener son pavillon. Bientôt assaillie par un vaisseau ennemi, *la Topaze* lui résiste avec courage, lui cause de grands dommages, et profite d'un vent favorable pour échapper à force de voiles.

Quelques coups de canon échangés avec les Anglais par l'escadre sortie de Brest sous les ordres de Ganteaume pour manœuvrer hors de ce port, furent le seul événement qui se passa sur ce point.

1805. Villeneuve restait dans l'inaction à Cadix, sans qu'on pût en deviner les motifs, lorsque tout-à-coup il se décide à sortir avec une flotte formidable, composée de dix-huit vaisseaux de ligne français et quinze espagnols.

La flotte anglaise est signalée dans la direction E. et O. du cap de Trafalgar, c'est Nelson qui la commande; on se prépare au combat, des deux côtés, avec enthousiasme: les équipages de Villeneuve oublient tous leurs sujets de mécontentement, ils ne songent qu'à réparer dans cette journée les échecs essuyés par la marine française. La fortune trahit leur courage, les mauvaises dispositions de l'amiral, la lenteur avec laquelle plusieurs capitaines cherchent à le seconder, l'indécision des autres, occasione un affreux désastre. La défense héroïque du *Redoutable* et de l'*Intrépide* n'est point imitée, les capitaines Lucas, Infernet, Magandie, Villemaudrin, Cosmao et le lieutenant Dupotel font des prodiges de valeur. Inutiles efforts; Villeneuve a amené son pavillon, dix-sept vaisseaux des Franco-Espagnols sont au pouvoir de l'ennemi, un autre est devenu la proie des flammes par un funeste hasard. Le reste de la flotte alliée cherche son salut dans la fuite. Les Espagnols se sont conduits en brave: leur résistance a égalé celle des simples marins français. Les Anglais achetèrent bien cher cette victoire; Nelson tomba

sous les coups du *Redoutable*. Le désespoir des 1805.
équipages prisonniers qui profitèrent d'une tempête survenue dans la nuit, pour se révolter, arracha plusieurs navires des mains des vainqueurs ; d'autres coulèrent à fond avant d'avoir atteint le port. Le brave Cosmao, loin d'être atterré par une telle défaite, profite du désordre des élémens pour fondre sur les Anglais, et les force à abandonner plusieurs d'entre leurs prises. Bientôt le contre-amiral Dumanoir qui avait fui avec quatre vaisseaux pour gagner un port de France, les voit tomber entre les mains des vainqueurs, après le combat opiniâtre du cap Finistère.

L'empereur en apprenant ce désastre, s'écrie : « Je saurai bien apprendre aux amiraux français à vaincre. » La mort de Villeneuve, qui s'est suicidé dans une auberge, à Rennes, en rentrant des prisons d'Angleterre, met fin aux enquêtes ordonnées contre les chefs de la flotte. Dumanoir seul est mis en jugement et acquitté. Il existait cependant des coupables !

ANNÉE 1806.

Une seule campagne avait suffi pour anéantir la troisième coalition ; deux nouveaux monar-

1806. ques étaient créés par le héros qui devait à ses victoires la couronne placée sur sa tête. Bientôt les grands duchés de Bade, et de Berg, occupent une des premières places dans la confédération germanique, dont l'empereur d'Autriche cesse d'être le chef. Des agrandissemens, auxquels les cabinets de l'Europe n'osent point s'opposer, augmentent encore la puissance de l'homme de la victoire. Sa famille va sortir de la classe des citoyens ordinaires, elle doit occuper des trônes. Les conquêtes qui rendent cette année remarquable, leur en facilitent bientôt les moyens.

ARMÉES DE NAPLES.

Napoléon n'avait point pardonné au roi de Naples sa constante alliance avec ses plus implacables ennemis, il lui importait de chasser du continent un souverain qui s'était continuellement opposé aux vues de sa politique. Il lui fallait, d'ailleurs, une couronne pour son frère Joseph, ce fut celle de Naples qu'il voulut lui donner. Déjà, de Schœnbrunn, il avait confié le commandement de l'armée destinée à faire cette conquête, à Joseph, et avait en même temps adressé aux troupes chargées de cette expédition, la proclamation suivante.

« Soldats!

« Depuis dix ans, j'ai tout fait pour sauver le

roi de Naples, il a tout fait pour se perdre; 1806.
après les batailles de Dego, de Mondovi, de Lodi, il ne pouvait m'opposer qu'une faible résistance, je me fiai aux paroles de ce prince, et je fus généreux envers lui. Lorsque la seconde coalition fut dissoute à Marengo, le roi de Naples, qui, le premier avait commencé cette injuste guerre, abandonné à Lunéville par ses alliés, resta seul et sans défense. Il m'implora, je lui pardonnai une seconde fois; il y a peu de mois, vous étiez aux portes de Naples; j'avais d'assez légitimes raisons, et de suspecter la trahison qui se méditait, et de venger les outrages qui m'avaient été faits: je fus encore généreux. Je reconnus la neutralité de Naples; je vous ordonnai d'évacuer ce royaume, et pour la troisième fois, la maison de Naples fut affermie et sauvée. Pardonnerons-nous une quatrième fois? Nous fierons-nous une quatrième fois à une cour sans foi, sans honneur, sans raison? Non! non! *la dynastie de Naples a cessé* de régner, son existence est incompatible avec le repos de l'Europe et l'honneur de ma couronne.

« Soldats! marchez, précipitez dans les flots, si, tant est, qu'il nous attendent, ces débiles bataillons des tyrans des mers. Montrez au monde de quelle manière nous punissons les parjures, ne tardez pas à m'apprendre que l'Italie toute entière est soumise à mes lois ou à celles

1806. de mes alliés; que le plus beau pays de la terre est affranchi du joug des hommes les plus pervers; que la sainteté des traités est vengée, et que les mânes de mes braves soldats égorgés dans les ports de Sicile, à leur retour d'Egypte, après avoir échappé aux périls des naufrages, des déserts et des combats, sont enfin apaisés.

« Soldats, mon frère marchera à votre tête : il connaît mes projets; il est le dépositaire de mon autorité; il a toute ma confiance, environnez-le de toute la vôtre. »

Le maréchal Masséna commandait sous les ordres du prince Joseph. Gouvion-Saint-Cyr et Reynier étaient ses lieutenans-généraux.

La défaite des Français, à Trafalgar, avait ranimé les espérances de la cour de Naples; l'arrivée d'un corps de troupes Anglo-Russes, exalta l'esprit des courtisans, vils reptiles qui lèvent une tête altière lorsqu'ils n'ont point de dangers à affronter; mais, bientôt, l'approche de l'armée française causa des alarmes générales. La terreur fut à son comble, quand on apprit la nouvelle de la victoire d'Austerlitz. Un ordre d'Alexandre, fait sortir les troupes russes du territoire napolitain; les Anglais se préparent prudemment de leur côté à suivre cet exemple. Les troupes de Ferdinand vont être abandonnées à leur propre force.

Masséna porte rapidement son quartier-géné-

ral à Pesaro et Spolette. Fondi, Itri, Teano, Moli et d'autres places sont évacuées par les Anglais. Ils veulent jeter une garnison dans Gaëte, le prince de Hesse la refuse; ce brave commande à huit mille Napolitains, il leur fera défendre cette forteresse; l'avant-garde française passe le Garigliano à Ceprano. Masséna marche par San Germano sur Capoue; Reynier s'avance par Terracina sur Gaëte, tandis que Gouvion-Saint-Cyr, se dirige à travers les montagnes sur Itri. 1806.

Gaëte est investie et sommée de se rendre. Le prince de Hesse Philipstadt, répond en homme qui ne sait point transiger avec ses devoirs, et défend vaillamment la redoute de Saint-André, que les Français enlèvent cependant à la baïonnette. La prise de cette redoute qui couvre les approches de la ville, coûte aux vainqueurs la perte du général Grigny, aussi distingué par sa bravoure que par l'amitié que lui avait vouée le général Hoche. Six pièces de canon y furent abandonnées par les Napolitains. Dès-lors on ouvrit la tranchée devant cette forteresse, et ce ne fut que plusieurs mois après qu'on parvint à s'en emparer. Capoue opposa bien moins de résistance, dès le lendemain de son investissement le gouverneur en fit ouvrir les portes, par suite d'une convention conclue entre la régence de Naples et le prince Joseph. Le roi s'était embar-

1806. qué pour la Sicile : ceux qu'il avait laissés pour gouverner à sa place ne voulurent point s'exposer au courroux des vainqueurs. Ils traitèrent en même temps de la reddition de Pescara et de Gaëte, mais le prince de Hesse fut loin de reconnaître une pareille convention.

Les généraux Duhesme et Partonneaux entrent dans Naples. Duhesme se dirige aussitôt sur le Mole, et contraint, par le feu des batteries, une frégate et une corvette d'amener leur pavillon. Bientôt une partie des embarcations qui transportaient les meubles de la cour et les chancelleries en Sicile, tombent également au pouvoir des Français par suite d'une tempête. Deux cents pièces d'artillerie et deux cents milliers de poudre sont trouvés dans l'arsenal.

Le généralissime s'occupe aussitôt de l'organisation de sa conquête. La formation d'une armée napolitaine et les administrations civiles deviennent les objets de ses premiers soins. Pendant ce temps, Gouvion marche de Matera sur Cassano, Reynier réunit ses troupes à Salerne, et se porte ensuite à la Scala, poussant son avant-garde à San-Lorenzo-di-Pâdula. Les Napolitains étaient à Castel Nuovo, qu'ils évacuent à l'approche des Français. Atteints par les voltigeurs du général Compère, après les défilés de Guaro, ils perdent six pièces de canon, trois drapeaux et trois cents prisonniers. Ils ne tien-

nent pas davantage à Lago-Negro : le général 1806.
Compère les culbute encore à la Rotunda. Enfin Reynier peut les attaquer dans leurs retranchemens de Campo-Tenese. Malgré le mauvais temps, les Français s'élancent à la baïonnette ; les redoutes et l'artillerie ennemie sont enlevées, les soldats chargés de les défendre fuient en désordre ; deux mille prisonniers, cinq drapeaux et plus de cinq cents chevaux, ainsi que toute l'artillerie napolitaine attestent la défaite d'une partie de l'armée, qui, naguère se croyait appelée à venger l'Europe des défaites que ses troupes ont essuyées. Près de onze mille hommes étaient réunis dans les retranchemens de Campo-Tenese, à peine si le général Napolitain peut en réunir mille après sa défaite. Le reste fuit épouvanté dans les montagnes ou gît sur le champ de bataille.

La division Verdier occupe Marano : l'avant-garde entre dans Cassano, le reste de l'armée ennemie, aux ordres du maréchal Rosenheim, est derrière la rivière de Coscile, que Verdier traverse près de San-Antonia-della-Fiera, en s'avançant sur Tarsa. Cosenza reçoit les Français ; Nicastro, Monteleone, Mileto sont dépassés, les torrens de Metenia et Petrail sont franchis ; les défilés impraticables de Solano et de Milca n'offrent point d'obstacles à la marche victorieuse des colonnes ; mais déjà les débris de

1806. l'armée napolitaine sont embarqués, cinquante bâtimens les éloignent de l'Italie, au moment où les Français paraissent sur les hauteurs qui dominent Fiumara-di-Muro et le bourg de Scylla. Aucune troupe ennemie ne s'offrit à Reggio, ni a Bagnara. Les places de Catron et d'Amantea avaient été évacuées avec tant de précipitation, qu'elles étaient encore armées lors de l'arrivée des vainqueurs.

Le prince Joseph avait suivi le mouvement des troupes sous ses ordres, son quartier-général s'établit à Bagnara. Ce fut dans cette ville, située à l'extrémité du royaume de Naples, dont la valeur française l'avait rendu maître, qu'une députation du sénat français vint le saluer du nom de roi des Deux-Siciles. Joseph se fit aussitôt reconnaître en cette qualité, et reçut les félicitations des courtisans et du peuple toujours avides de révolutions et de changemens.

Les Russes ne s'étaient point bornés à relever les espérances de la cour de Naples, ils avaient suscité à la France des ennemis plus redoutables par leur férocité. C'étaient les Monténégrins, nation à demi-barbare, habitant un canton de l'Albanie voisin des bouches du Cattaro. Le général Lauriston fut chargé par l'empereur de s'opposer à l'invasion dont Raguse était menacée. Les Monténégrins, secondés par quelques soldats russes, marchent sur le vieux Raguse, deux com-

pagnies du cinquième de ligne, aux ordres du capitaine Ferrant les accueillent si intrépidement, qu'ils prennent la fuite et sont poursuivis la baïonnette dans les reins jusqu'aux confins du Cattaro. Le chef et trois cents de ces barbares avaient péri dans le combat. Plusieurs frégates russes avaient cherché à faire une diversion sur le poste de Santa-Croce, le feu des batteries Françaises les contraignit de prendre le large. 1806

Marmont vint prendre le commandement de l'armée de Dalmatie, pour conquérir par la force des armes un pays que le traité de Presburg avait cédé à la France, et dont la Russie s'était emparée par félonie. Les Russes et les Monténégrins sont attaqués à Castel-Nuovo, culbutés de positions en positions par les grenadiers et voltigeurs du onzième de ligne, les vingt-troisième, soixante-dix-neuvième et le dix-huitième léger. Une perte considérable, contraint les ennemis à se retirer précipitamment sous le canon de Castel-Nuovo, ou à se jeter dans les chaloupes de la flotte russe. Les faubourgs de cette place et les villages environnans sont brûlés en représaille des excès commis par les Monténégrins qui sont de nouveau défaits en voulant s'y opposer. Marmont, après cette expédition, fait rentrer ses troupes au vieux Raguse. Les Russes croisent dans ces parages sans rien oser entreprendre, ils ne font également aucune tentative contre le royaume

1806. des deux Siciles déchiré par des dissensions intestines.

GRANDE ARMÉE.

Déjà Joseph Bonaparte régnait à Naples, Louis venait d'être élu roi de Hollande, Murat portait la couronne ducale du grand duché de Berg : la confédération du Rhin était mise sous la protection de Napoléon, lorsque la Prusse, cédant aux instigations de l'Angleterre, forme avec la Russie et la Suède une quatrième coalition pour marcher contre les phalanges victorieuses d'Austerlitz. L'empereur des Français n'avait point cessé d'offrir la paix aux puissances de l'Europe, il voulait l'acheter même par des sacrifices, la quatrième coalition vint détruire ses espérances et exciter son courroux. Il ébranle ses troupes cantonnées, par une sage prévoyance, non loin des frontières de la Prusse, et fond avec la rapidité de l'aigle, avide d'enlever sa proie, sur les états de Frédéric-Guillaume.

La Prusse se préparait depuis long-temps à cette guerre, malgré les protestations d'amitié qu'elle ne cessait de faire. Les vieux généraux qui avaient combattu sous le grand Frédéric se croyaient encore invincibles; les jeunes officiers partageaient leur enthousiasme et leur présomp-

tion : peu de jours suffirent pour leur prouver le contraire. 1806.

La garde impériale réunie dans le camp de Meudon, arrive en poste sur les bords du Rhin, et se dirige sur Bamberg, où Bernadotte qui vient d'être nommé prince de Ponte-Corvo, concentre une partie de ses troupes. Augereau occupe Francfort et Wurtzburg ; Lannes est à Bischoffstein et dans la partie occidentale de la Franconie ; Davoust a son quartier-général à Octingen. Ney occupe Memmingen ; Soult rassemble ses divisions entre Passau et Ratisbonne, Lefèvre les réunit non loin d'Ausburg. Ces divers corps d'armée se mettent en marche : Bernadotte avance vers Coburg, Augereau est sur la Lahn, Lefèvre avec les Bavarois se dirige vers Anspach. Lannes, Davoust, Soult et Ney, exécutent leur mouvement sur le Mein et la Rednitz, tandis que le roi de Hollande établit un camp à Zeist, et concentre des troupes auprès de Groningue pour couvrir ses états.

L'armée prussienne, renforcée par les troupes hessoises et saxonnes, passe l'Elbe près de Meuden ; une partie occupe Eisenach, l'autre se dirige en avant de Hall et Leipsick. Cent mille hommes composaient cette armée, le roi de Prusse s'était mis à sa tête, son épouse l'avait accompagné sous un costume guerrier.

Napoléon quitte Bamberg, où il s'est rendu de

1806. Paris avec la rapidité qui le caractérise. Une proclamation avait appris à ses troupes quels ennemis ils allaient combattre. Les colonnes françaises continuèrent leur mouvement, et se portent sur la gauche de l'ennemi, concentré entre la Saale et la Verra, dont la droite s'appuie à Eisenach, et la gauche depuis Weymar jusque sur les hauteurs qui couronnent le pays entre cette ville et Iena. Le centre est à Gotha et Erfurth. Les positions de Schleitz, Saalfeld, Saalburg et Hoff avaient été fortifiées.

Dès que l'empereur eut quitté Bamberg les hostilités commencèrent. Soult s'empare de Hoff le 9 octobre, ainsi que de tous les magasins que cette ville renferme. Plusieurs prisonniers signalent déjà ce succès : Murat traverse la Saale à Saalburg, chassant devant lui un régiment prussien qui veut s'opposer à son passage. Napoléon fait enlever, par les troupes de Bernadotte, le village de Schleitz, que six mille Prussiens et trois mille Saxons essaient en vain de défendre, le général Wathier les poursuit sur la route d'Auma; chargé par deux régimens de cavalerie saxonne, il est contraint de se replier sur la division d'infanterie Drouet. Le capitaine Razout, frère du colonel du quatre-vingt-quatorzième, placé derrière un mamelon avec trois compagnies de voltigeurs, arrête les Saxons et donne le temps au quatrième hussards de se pré-

parer à une charge brillante; trois pièces de canon, trois cents prisonniers et quatre cents cavaliers ennemis restés sur le champ de bataille furent les résultats de ce premier combat. Auma est occupé par Bernadotte, Murat s'avance sur Gera. Le général Lasalle culbute l'escorte des bagages ennemis, et leur enlève cinq cents caissons ou voitures, un équipage de pont en faisait partie. Lannes est à Coburg, la division Suchet attaque à Saalfeld le corps aux ordres du prince Louis de Prusse, cousin germain du roi. L'infanterie l'a bientôt culbuté dans un marais ou dispersée dans les bois; les hussards français de leur côté chargent si impétueusement, que la cavalerie ennemie fuit en désordre : en vain le prince Louis veut rallier sa troupe, atteint par le maréchal-de-logis Guindé, du dixième hussards, il ne veut pas se rendre, et fond sur Guindé, celui-ci bientôt le fait tomber à ses pieds d'un coup de sabre. Six cents prisonniers, quatre cents morts et trente pièces de canon se joignent à cette perte. 1806.

Napoléon maître du cours de la Saale, établit Bernadotte à Zeitz, Murat s'avance jusqu'à Pegau, et fait marcher Lasalle vers Leipsick. Le quartier impérial est à Gera avec la garde et le corps de Soult; Ney occupe Neustadt, Lannes est à Iena, Augereau à Kahla et Orlamunda. Le prince Jérôme Bonaparte qui commençait ses

1806. premières armes, avait son quartier-général à Schleitz avec les troupes de la confédération mises sous ses ordres.

Les généraux prussiens se préparaient à livrer bataille entre Iena et Eckardsberg. Napoléon l'apprend, aussitôt il s'aperçoit de la faute de ses adversaires : le terrain qu'ils ont choisi ne leur sera pas favorable. L'empereur s'empresse de le reconnaître en personne, le signal est donné ; les cris *en avant* retentissent, ils sont ceux de la victoire. Les postes ennemis ne tiennent point contre l'impétuosité des voltigeurs français; les colonnes se déployent sur le plateau d'Iena, et débouchent par la droite et la gauche. Malgré l'infériorité de ses troupes, l'empereur est certain de la victoire ; le noble enthousiasme de ses soldats en est un sûr garant ; les Prussiens cherchent vainement à la conquérir. Un combat meurtrier s'engage dans le village d'Hollstedt, que Lannes avait été chargé d'enlever. Soult achève de déboucher par Closwitz; le terrain lui est disputé, mais il l'emporte enfin après deux heures de combat. Les Prussiens se retiraient en bon ordre, Murat fond sur eux, et bientôt vingt mille fantassins et cavaliers sont au pouvoir des Français.

Tandis que sur le plateau d'Iena, l'empereur en personne, remportait de si brillans avantages, le maréchal Davout combattait opiniâtrément

pour défendre les défilés de Kœsen et le passage de la Saale, à l'aile gauche ennemie, dirigée par le duc de Brunswich et le roi de Prusse, dont le quartier-général s'établit à Auerstœdt. Vingt-six mille hommes composaient le corps aux ordres de Davoust; les Prussiens étaient cinquante mille, cette disproportion n'intimide point l'intrépide maréchal, il marche à l'ennemi; les généraux Gudin, Morand et Friant le secondent, les Français immobiles comme des blocs de marbre, attendent à bout portant les charges de la nombreuse cavalerie ennemie ou fondent à la baïonnette sur l'infanterie; les villages de Hassen-Hausen, Spilberg, Tauchwitz sont pris et repris, le plateau d'Eckardsberg est enlevé audacieusement. Le roi de Prusse, la reine et les débris de l'aile gauche fuient précipitamment après un combat qui a duré toute la journée. Plusieurs drapeaux, plus de cent canons, trois mille prisonniers, quinze mille tués ou blessés, attestent le triomphe de Davoust. La perte des Français fut de sept mille braves: c'était payer cher un triomphe. Le roi de Prusse avait ordonné lui-même plusieurs mouvemens de troupes. 1806.

La perte des ennemis aurait été encore plus grande sur ce point, si le prince Bernadotte, au lieu de se conformer strictement aux instructions qu'il avait reçues, eût détaché une de ses divisions pour seconder Davoust. Ces instructions

1806. étaient précises, la perte totale des Prussiens dépendait de leur exécution. Cependant la difficulté rencontrée dans les défilés d'Ornburg, empêchèrent Bernadotte d'arriver sur Apolda aussitôt qu'il l'aurait fallu. Son apparition vers les trois heures du soir à la droite du champ de bataille d'Iena, contraignit à une retraite subite le feld-maréchal Mollendorf, qui cherchait à résister encore à la droite et au centre de Napoléon. Dès-lors la victoire fut complète, et les Français n'eurent qu'à poursuivre les vaincus.

La journée d'Iena et d'Auerstœdt venait de prendre un des premiers rangs dans les fastes de la gloire française; soixante drapeaux, trois cents pièces de canon, plus de trente mille prisonniers, dont trente officiers généraux, près de vingt-cinq mille morts ou blessés, au nombre de ces derniers étaient les deux vieux compagnons du grand Frédéric les duc de Brunswick et le feld-maréchal Mollendorf, annonçaient aux vainqueurs que cette armée présomptueuse qui n'avait pas un instant douté de la victoire, venait d'être anéantie par les soldats d'Austerlitz.

La perte des Français était de dix à onze mille hommes; le général Billi fut tué, les généraux Morand, Conroux, d'Honnières, Petit, Gauthier étaient blessés; les colonels la Motte Hou-

dart, Viala, Higonet, Marigny, Barbanègre gisaient sans vie sur le champ de bataille. Harispe, Bourke, aide-de-camp de Davoust, Vergez, Nicolas, Guyardet, Coehorn, Brenon et Doullembourg comptaient parmi les blessés. Les généraux Durosnel et Colbert figurèrent dans les bulletins comme s'étant distingués. Combien d'autres braves n'auraient-ils pas dû y trouver une place!... La division Gudin se couvrit de gloire par l'intrépide sang-froid avec lequel elle soutint plusieurs charges de cavalerie. 1806.

Napoléon, dont les intentions se dévoilèrent bientôt après, se fait présenter sur le champ de bataille, les prisonniers saxons et les renvoye dans leur patrie. Ensuite, il s'occupe de décerner des récompenses aux braves qui se sont distingués, fait donner des soins aux blessés et pousse vigoureusement les débris de l'armée prussienne pour achever de les anéantir.

Les Français ne se reposent point sur les lauriers qu'ils viennent de cueillir, ils poursuivent sur toutes les routes les restes de l'armée prussienne. Le grand duc de Berg marche sur Erfurth et accorde une capitulation honorable aux troupes qui s'y sont réfugiées. Cent vingt pièces de canon tombent en son pouvoir. Le maréchal Mollendorf, blessé dans la bataille d'Iéna, était dans cette ville. Murat s'empresse de lui envoyer son chirurgien en chef. Napoléon entre dans Wei-

1806. mar, où il occupe le palais dans lequel la reine de Prusse logeait peu de jours avant. Cette princesse qui avait suivi et partagé les dangers de son auguste époux, vêtue en Amazône, avec l'uniforme de son régiment, fuyait devant ceux dont elle espérait contempler la défaite. Au combat de Greussen, dans lequel Soult culbuta dix mille hommes échappés au corps de Davoust à Eckardsberg, le roi et la reine de Prusse furent sur le point d'être faits prisonniers. Kalkreuth se retire précipitamment sur Magdeburg après ce combat. Soult le suit de près et lui enlève douze cents hommes, trente pièces d'artillerie, et plus de deux cents caissons. Magdeburg avait été donné comme point de ralliement : un corps de réserve aux ordres du prince Eugène de Wurtemberg, se dirigeait à marches forcées sur cette ville, d'autres colonnes y accouraient de l'intérieur de la Prusse. Soult se présente sous ses murs avec une telle rapidité, que différens corps n'ont pas même le temps d'y chercher un asile. Attaqués vigoureusement par la division Legrand dans un espèce de camp retranché, ils mettent bas les armes. La place est aussitôt investie; mais la faiblesse du cordon immense qu'il a fallu former, donne la facilité au roi de Prusse d'en sortir pour se retirer derrière l'Oder.

Pendant ce temps, le prince de Ponte-Corvo,

attaquait dans Hall, une réserve de vingt-cinq 1806.
mille hommes commandée par le prince de Wurtemberg. Après un combat opiniâtre et meurtrier, cinq mille prisonniers, trente-cinq pièces d'artillerie et les deux drapeaux du régiment de Treskow, pris en entier par la division Drouet étaient ainsi que Hall au pouvoir des Français. Le colonel Barrois, les capitaines Berton et Pernet, les généraux Léopold et Rouyer se distinguèrent particulièrement. Les trente-deuxième, quatre-vingt-quatorzième, quatre-vingt-quinzième et quatre-vingt-seizième régimens de ligne, les neuvième et vingt-septième léger et le quatrième de hussards furent cités par Bernadotte comme ayant déployé une bravoure extrême.

Le maréchal Lannes se porta sur Dessau, mais il ne put y atteindre le prince de Wurtemberg qui retarda la marche des Français, en brûlant le pont. Trois jours après, cependant, Lannes entre dans Potsdam, en même temps que Davoust qui, s'était dirigé de Naumburg, par Juterbock, Lukenwald, Trebin, et pénétrait dans Berlin sans avoir rencontré d'obstacles. Les autres corps suivaient des routes différentes. Par leurs mouvemens concentés, ils ramassaient à chaque pas les débris épars de l'armée prussienne.

Napoléon accourt à Potsdam pour contempler le modeste cercueil qui renferme les mortelles

1806. dépouilles de Frédéric, puis saisissant avec enthousiasme, l'épée, la ceinture et le grand cordon de l'ordre de l'aigle noir, que portait ce grand roi : « J'aime mieux cela que vingt millions, s'écrie-t-il, je les enverrai à mes vieux soldats des campagnes de Hanovre; j'en ferai présent au gouverneur des invalides, qui les gardera comme un témoignage mémorable des victoires de la grande armée, et de la vengeance qu'elle a tirée des désastres de Rosbach. »

L'entrée de Napoléon dans Berlin fut une espèce de triomphe, une députation des habitans vint lui en présenter les clefs. Bientôt la tranquillité et les plaisirs régnèrent dans cette belle capitale, comme si elle n'était point occupée par une armée victorieuse. Une proclamation adressée à ses soldats leur apprit tout ce qu'ils avaient fait et ce qu'il restait encore à faire. Elle s'exprimait ainsi :

« Soldats ! vous avez justifié mon attente et répondu dignement à la confiance du peuple français. Vous avez supporté les privations et les fatigues avec autant de courage, que vous avez montré d'intrépidité et de sang-froid au milieu des combats; vous êtes les dignes défenseurs de l'honneur de ma couronne et de la gloire du grand peuple; tant que vous serez animés de cet esprit, rien ne pourra vous résister. Je ne sais désormais à quelle arme je dois donner la préfé-

rence : vous êtes tous de bons soldats, voici le résultat de vos travaux. 1806.

« Une des premières puissances de l'Europe qui osa naguères nous proposer une honteuse capitulation, est anéantie. Les forêts, les défilés de la Souabe, de la Franconie, la Saale, l'Elbe, que nos pères n'eussent pas traversés en sept ans, nous les avons traversés en sept jours, et livré dans l'intervalle quatre combats et une grande bataille. Nous avons précédé à Potsdam, à Berlin la renommée de nos victoires : nous avons fait soixante mille prisonniers, pris soixante-cinq drapeaux, parmi lesquels ceux des gardes du roi de Prusse ; six cents pièces de canon, trois forteresses, plus de vingt généraux ; cependant plus de la moitié de vous regrettent de n'avoir pas tiré un coup de fusil. Toutes les provinces de la monarchie prussienne jusqu'à l'Oder sont en notre pouvoir.

« Soldats, les Russes se vantent de venir à vous : nous marcherons à leur rencontre, nous leur épargnerons la moitié du chemin, ils retrouveront Austerlitz au milieu de la Prusse.....

« Soldats! je ne puis mieux vous exprimer les sentimens que j'éprouve pour vous, qu'en vous disant que je porte dans mon cœur l'amour que vous me montrez tous les jours. »

Cette proclamation et les récompenses que l'empereur distribue aux régimens à mesure

1806. qu'ils défilent dans Berlin, électrise l'armée. Avec une vigueur nouvelle les différens corps marchent en avant. Bernadotte quitte Brandenburg, pour s'avancer sur Oranienburg où Murat s'est porté contre la cavalerie de Blucker et l'infanterie du prince de Hohenlohe; ce mouvement les contraint à se jeter dans le Mecklenburg. Le général Lasalle atteint les Prussiens à Zehdenich, les culbute, leur enlève trois cents prisonniers et l'étendard du régiment de la reine, brodé par les mains de cette princesse. Murat avançait sur Templin et Prentzlow. Le général Milhaud, détaché vers Boitzenburg, allait être tourné à Vigneensdorf par le corps des gendarmes du roi; lorsque Grouchy fond sur eux, les culbute et leur fait cinq cents prisonniers, quatre étendards brodés en or sont apportés à Murat.

Bientôt le prince de Hohenlohe qui a voulu résister à Prentzlow, est contraint de capituler. Seize mille hommes d'infanterie, presque tous de la garde royale ou d'élite; six régimens de cavalerie, quarante-cinq drapeaux et étendards et soixante canon attelés, sont les trophées de ce combat, dans lequel les troupes aux ordres des généraux Lasalle et Grouchy donnent de nouvelles preuves de leur audace. Un prince de Mecklenburg-Schwerin était au nombre des prisonniers. Le lendemain, six mille hommes du même corps se rendent au treizième de chasseurs

et au neuvième de dragons, tandis que Lasalle 1806.
se présente devant Stettin, et somme audacieusement le gouverneur d'ouvrir ses portes. Chose inouïe jusqu'alors, six mille hommes enfermés dans une forteresse avec cent soixante pièces de canon, se rendent sans brûler une amorce à quelques escadrons de cavalerie!.... Il fallait que la démoralisation des troupes prussiennes fût portée au plus haut degré.

Blucker, avec environ six mille hommes, fuyait pour s'embarquer à Rostock, après avoir trompé le général Klein à Weissensée sous le prétexte d'un armistice; ruse que Kalkreuth essaya, mais en vain, d'employer envers Soult à Greussen. Renforcé par la colonne du prince de Veymar, vers Wahren, ce général cherchait à gagner la Baltique. Coupé de Stralsund et poursuivi sur tous les points par la cavalerie de Murat et le corps de Bernadotte, il se jette sur Schewerin après avoir perdu quatre mille hommes que le général Billa dirigeait vers Anklam. Atteint à Schwerin par Bernadotte, Blucker résiste assez de temps pour couvrir sa retraite sur Lubeck. Un engagement sérieux entre un corps de cavalerie, qu'il a détaché sur Wismar et la brigade de cavalerie aux ordres de Savary, aide-de-camp de l'empereur, donne le temps aux Suédois qui s'y trouvent de se jeter dans des embarcations et de s'éloigner. Bientôt attaqué

1806. dans Lubeck, Blucker essaye d'y résister; mais les redoutes qui en défendent les portes sont enlevées à la baïonnette, et les Français pénètrent dans cette ville, dans les rues de laquelle un combat opiniâtre se livre. Enfin les Prussiens veulent fuir par la porte de Ratzburg, l'avant-garde de Soult se présente; épouvantés, ils se jettent dans un bastion et se rendent ensuite à discrétion.

Murat était arrivé en même temps que Soult. On ne put contenir les soldats des trois corps d'armée. La ville de Lubeck fut succagée; les Prussiens prisonniers s'étaient joints aux Francais pour piller. Blucker qui avait cherché un asile sur les frontières du Danemarck avec sa cavalerie, est atteint par la division Drouet, et capitule à Schwartau. Quinze mille prisonniers, quatre mille chevaux, quarante pièces d'artillerie et les derniers drapeaux prussiens qui se trouvaient sur la rive gauche de l'Oder, tombèrent au pouvoir des vainqueurs par la prise de Lubeck et la capitulation de Schwartau. Soult qu'on avait laissé devant Magdeburg avait cédé l'honneur de ce siége au maréchal Ney, pour poursuivre le corps du duc de Weimar, qui se joignit vers Wahren avec Blucker. C'est ainsi que ce maréchal s'était trouvé à cette prise.

Custrin avait capitulé pendant la marche sur Lubeck. Quatre mille hommes enfermés dans

des murs que des marais étendus rendent inatta- 1806.
quables, ayant quatre-vingt-dix pièces d'artillerie sur leurs remparts, s'étaient rendus à la première sommation. Les Français, dès-lors, sont maîtres du cours de l'Oder. En même temps, Ney forçait la garnison de Magdeburg à ouvrir ses portes. Un bombardement vigoureux avait paru avec raison au fougueux maréchal, plus propre à soumettre cette forteresse, que les lenteurs d'un siége. Vingt-deux mille hommes, commandés par vingt généraux et huit cents officiers, cinquante-neuf drapeaux et étendards, près de huit cents canons et un matériel considérable d'artillerie, tombèrent au pouvoir de Ney qui comptait à peine vingt-cinq mille hommes sous ses ordres.

Le prince Jérôme formait l'investissement des places de la Silésie. Mortier, avec le corps d'armée gallo-batave, soumettait la Hesse, et licenciait les troupes de cet électorat. Le Hanovre et la Westphalie étaient parcourus en tous sens, pour faire mettre bas les armes aux débris de l'armée prussienne, qui y avaient cherché un refuge; dix mille hommes, aux ordres du général Lecocq, étaient renfermés dans Hameln. Sa cavalerie tenait les dehors de cette place; culbutée au village de Gross-Barckel, elle porte une telle épouvante dans Hameln, que les généraux prussiens ouvrent leurs portes à Savary, qui, après avoir battu les

1806. détachemens suédois à Rostock, avait été envoyé par l'empereur pour sommer Hameln de se rendre. Niemburg suit bientôt cet exemple, et trois mille hommes augmentent encore le nombre des prisonniers. Hamburg et Bremen étaient occupés par Mortier. Tous les ports des villes anséatiques et l'embouchure des rivières achevaient d'être au pouvoir des Français, qui mettaient encore par cette occupation une nouvelle entrave au commerce de l'Angleterre.

Après la perte entière de son armée, de sa capitale et de la majeure partie de ses états, il ne restait à Frédéric-Guillaume qu'à implorer la générosité du vainqueur : un armistice pour traiter de la paix fut arrêté. Toutes les forteresses devaient être livrées aux Français. Celle de Czentoschau, à l'extrémité de la Pologne prussienne, avait ouvert ses portes à cent cinquante chasseurs à cheval du deuxième régiment et à trois cents Polonais confédérés. Les intrigues de l'Angleterre et la dépendance envers la Russie, dans laquelle le roi de Prusse s'était placé, donnèrent un autre cours aux pacifiques intentions qui avaient décidé la conclusion de l'armistice.

Un corps de vingt à vingt-cinq mille Russes, sous les ordres du général Beningsen, avait déjà dépassé Kalisch, lorsque la nouvelle du désastre d'Iéna l'engage, par excès de prudence, à retourner précipitamment sur les bords de la Vistule,

pour se réunir aux autres corps de l'arméequi accouraient à marches forcées, afin de partager avec les Prussiens les fruits d'une victoire qu'on regardait comme certaine. Alexandre, de même qu'il le fit à Olmutz, arrive à Varsovie au moment où le roi de Prusse venait chercher asile auprès de l'armée alliée. La réunion de ces deux monarques mit obstacle à la signature du traité proposé par Napoléon : ils ne s'occupèrent dès-lors qu'à ramener la fortune sous leurs drapeaux. 1806.

Pendant ce temps, l'empereur des Français traversait la Pologne au milieu des acclamations d'un peuple qui voyait en lui son libérateur, et le restaurateur de la nation polonaise. Les généreux descendans des Sarmates courent aux armes, et bientôt de superbes régimens, combattent à côté des Français, pour conquérir l'indépendance de leur patrie.

Le quartier-général de l'armée française s'établit à Posen. Les Russes, poussés vigoureusement jusqu'à Blonie, par l'avant-garde que dirige le général Beaumont, se retirent derrière la Vistule, en mettant le feu au faubourg de Praga, séparé de Varsovie par ce fleuve.

A la nouvelle de l'évacuation de cette ville, l'empereur mit à l'ordre du jour une proclamation bien faite pour exciter le belliqueux enthousiasme de ses troupes; datée du 2 décembre, elle finissait par cette phrase : *Eux et nous ne sommes-*

1806. *nous pas les soldats d'Austerlitz ?* A la lecture de cette proclamation, un cri de victoire est proféré dans tous les rangs de l'armée ; il est le signal des nouveaux triomphes qui vont illustrer la fin de l'année. La cavalerie du grand duc de Berg et le corps aux ordres de Davoust ne sont pas plutôt entrés dans Varsovie qu'ils marchent en avant : la destruction du pont sur la Vistule ne put les arrêter ; le fleuve est franchi à la nage ; Praga est en leur pouvoir. Le maréchal Davoust établit son quartier-général en avant de ce faubourg ; Murat se place sur les bords du Bug, tandis que, sur la gauche, Ney passe la Vistule à Thorn, dont il chasse les Prussiens après un léger engagement.

Le maréchal Ney fit sortir de Thorn une de ses brigades, sous les ordres du général Ligier-Belair qui, après avoir culbuté un parti ennemi, fut établir ses avant-postes dans la petite ville de Strasburg. Le chef d'escadron Schœni, du troisième hussards, se distingua dans ce combat. Davoust passe le Bug, culbute les Russes, établit ses avant-postes sur cette rivière et sur la Narew et repousse les troupes qui veulent le chasser d'une petite île à l'embouchure de la Wkra.

Napoléon arrive aux avant-postes, reconnaît la Wkra, et ordonne d'enlever les retranchemens ennemis à Czarnowo. Quinze mille hommes les défendaient ; culbutés par la division Morand, ils cherchent leur salut dans la fuite, abandonnant

six pièces de canon. Ney, de son côté, battait 1806.
le général Tolstoi entre Gurszno et Lautenburg; Bessières triomphait du général Lestocq, à Biezun; Rapp et Lemarrois s'emparaient de Nasielk; Augereau traversait audacieusement le pont de Cursomb sous le feu de l'ennemi, pendant que Dalhmann culbutait les Russes dans la Sonna. Bernadotte, Bessières et Ney s'avançaient de Biezun sur Grodno; Soult était à Chiéchanow; Augereau se dirigeait sur Golymin; Davoust entre Golymin et Pultusk, enfin le maréchal Lannes marchait directement sur cette ville.

Le brave Ney attaque l'ennemi concentré à Dzialdow et Mlava. Six pièces de canon, quelques drapeaux et quatre cents prisonniers sont le résultat de ce combat. Le même jour, le maréchal Lannes fond sur le corps du général russe Beningsen, retranché dans Pultusk. L'ennemi, après une résistance opiniâtre, se retire sur Ostrolenka; pendant ce temps, les maréchaux Davoust, Augereau et le grand duc de Berg attaquaient à Golymin les Russes, qui se défendirent avec la valeur qu'ils avaient déployée à Pultusk; mais, sur le point d'être tournés par Soult, qui marchait sur Makow, ils se hâtèrent de se retirer non sans désordre. Ces divers combats avaient été funestes aux Russes : quatre-vingts pièces d'artillerie, presque tous leurs caissons, douze cents voitures et dix à douze mille hommes tués, bles-

1806. sés ou faits prisonniers, attestaient leur défaite. Un fort dégel et des pluies abondantes purent seuls les sauver, en arrêtant la marche des vainqueurs. Napoléon, voyant l'impossibilité de continuer ses poursuites, assigna des quartiers d'hiver, jusqu'au retour d'une saison plus favorable à ses opérations.

Il n'en fut pas de même en Silésie : le corps de troupes alliées sous le commandement de Jérôme Bonaparte s'empare de Plassenburg, de Glogau. Ce prince, appelé auprès de son frère, laissé au général Vandamme la direction du siége de Breslau. Attaqué par le prince d'Anhalt-Pleiss, qui cherche à faire lever le siége, il le bat, lui enlève toute son artillerie, la fait servir contre la place assiégée, et parvient, après une résistance opiniâtre, à la faire capituler, après avoir battu de nouveau le prince d'Anhalt à Kleinburg, et lui avoir fait dix-huit cents prisonniers.

Le combat de Kleinburg termina glorieusement l'année. Tous les petits princes d'Allemagne alliés de la Prusse armaient contre elle, et la paix conclue avec la Saxe donnait à son électeur le titre de *roi*.

ANNÉE 1807.

Les derniers mois qui venaient de s'écouler,

aussi féconds en événemens que ceux de la fin de 1805, n'avaient point obtenu d'aussi heureux résultats. Malgré le triste état dans lequel la Prusse était réduite, et l'augmentation de la puissance de Napoléon, par son alliance avec la Saxe et l'armement de la Pologne, on ne pouvait point encore espérer la paix; il fallait la conquérir de nouveau : c'était une tâche facile pour les vainqueurs d'Ulm, d'Austerlitz et d'Iéna. 1807.

GRANDE ARMÉE.

Le roi de Prusse ne possédait plus que les places de Schweidnitz, Neiss, Glatz, Kosel, Silberberg, et Brieg, en Silésie; Graudentz, Kœnigsberg, Elbing, Stutgardt, Colberg, Mémel, Dantzig et le fort de Weichselmunde, sur la Vistule et la mer Baltique. Ne se regardant point en sûreté dans Kœnigsberg, Frédéric-Guillaume la reine et la cour se retirèrent à Mémel. Tandis que, dans la Pologne, les divers corps d'armée se remettaient de leurs fatigues, tout en se retranchant sur les différens points qui pouvaient offrir des positions formidables et empêcher le passage de la Vistule en cas de revers. Le prince Jérôme forçait Brieg à capituler, et investissait les autres places de la Silésie, tandis que Mortier s'avançait sur la Poméranie suédoise par le Mecklenburg, faisant poursuivre les partis prus-

1807. siens sortis de Colberg pour inquiéter les derrières de l'armée. Le maréchal Victor, malgré les succès de ces divers détachemens, n'en fut pas moins fait prisonnier par vingt-cinq cavaliers sortis de Colberg. Les combats et l'occupation de l'île de Wollin, la prise de Griefswald, l'engagement de Grimm, le combat sur les hauteurs de Reinkenhagen annoncèrent aux Prussiens et aux Suédois, que bientôt Stralsund et Dantzig seraient vigoureusement attaqués. Les plus grands préparatifs se faisaient pour s'emparer promptement de la dernière de ces places.

Le repos que Napoléon donnait à ses troupes fut mal interprété par les généraux ennemis. Ils marchèrent en avant pour le troubler, le combat de Mohrungen leur prouva bientôt que c'était celui du lion : deux mille hommes hors de combat, quatre cents prisonniers et deux pièces d'artillerie restés au pouvoir des troupes de Bernadotte, apprirent au général russe que les Français n'avaient point perdu l'habitude de vaincre ; le neuvième de ligne y donna des preuves de son audace. Cependant l'empereur, pour mieux faire tomber ses ennemis dans le piége qu'il leur tendait, avait ordonné un mouvement rétrograde au corps de Bernadotte ; par malheur, un officier d'état-major, porteur des instructions sur cette manœuvre, fut enlevé par les cosaques. Les desseins de Napoléon furent alors dévoilés et

les Russes purent y mettre obstacle en partie. 1807.
Les combats de Willenberg, de Bergfried, de Guttstadt et de Jukerdorf, les contraignirent, après des pertes considérables en hommes et en plusieurs pièces d'artillerie, à se retirer sur Liebstadt. Napoléon occupe Deppen sur les bords de la Passarge; les Prussiens, aux ordres du général Lestocq, y perdent deux mille prisonniers et seize pièces de canon. La cavalerie légère s'empare des magasins de Halle : Murat, Soult et Augereau marchent sur Landsberg, Davoust se porte à Heilsberg et Ney vers Wormdit. L'arrière-garde ennemie veut résister sur les hauteurs de Hoff, non loin d'Eylau; elle est culbutée par Murat. Le dix-huitième de ligne, commandé par l'intrépide colonel Ravier, seconde au pas de course les charges de la cavalerie; mais après avoir enlevé successivement deux hauteurs garnies d'artillerie, il est tout-à-coup chargé par deux régimens de dragons et cuirassiers russes, et n'a pas le temps de se former, onze cents hommes de ce brave régiment sont en moins de dix minutes mis hors de combat; le chef de bataillon Pelleport y reçoit trente-trois blessures dont plusieurs fort graves. Un de ses aigles est perdu : deux jours après, l'empereur demande avec courroux ce qu'on en a fait. « Il m'a été enlevé par l'ennemi, répond froidement le courageux colonel Ravier, et si pareille occasion se

1807. présente je perdrai encore celui qui me reste. » — Je le sais, répond Napoléon. Ce seul mot est un bien grand éloge.

Le désastre arrivé au dix-huitième est bientôt vengé : les dragons du général Klein, les cuirassiers de d'Hautpoul, le huitième de hussards, le vingt-sixième de chasseurs et le quarante-sixième de ligne, fondent sur les Russes, les culbutent et les chassent derrière Preusch-Eylau. Des drapeaux, des canons et un nombre considérable de prisonniers restés au pouvoir des Français, réparent l'échec du brave dix-huitième.

Ce combat meurtrier avait préludé à une bataille plus meurtrière encore. L'empereur bivouaque au milieu de sa garde sur le plateau d'Eylau : Soult est en avant et sur la droite de cette ville, Augereau occupe la gauche, mais en arrière; Davoust et Ney manœuvrent sur la droite, la cavalerie placée en arrière n'attend qu'un signal pour agir. Quatre-vingt mille Russes s'avancent, le 8 février, dès le point du jour à demi portée de canon d'Eylau, avec une artillerie formidable. La division Saint-Hilaire soutient intrépidement l'attaque, l'artillerie de la garde, des corps de Soult et d'Augereau tonne sur l'ennemi, bientôt les généraux Legrand, Laval, Heudelet et Desjardins prennent part au combat. Un mouvement d'Augereau trop oblique à gauche, occasioné par la chute d'une neige épaisse, allait

donner un grand avantage aux Russes; Napo- 1807.
léon s'en aperçoit au moment où l'air s'éclaircit, il fait faire une charge sur sa gauche; le combat est rétabli, l'infanterie ennemie a été culbutée et a perdu une partie de son artillerie. Dans cette charge audacieuse, la droite de l'armée russe a été traversée, la cavalerie française s'est reformée sur ses derrières, et l'a franchie de nouveau en renversant tout ce qui se présentait devant elle. Bientôt une colonne russe qui s'est égarée durant l'obscurité, se présente sur le flanc gauche d'Augereau; un escadron de la garde fond sur elle, la rompt et la détruit presqu'en entier. Pendant ce temps, Davoust arrive à la hauteur du Klein-Sausgarten et prend part au combat. Bientôt Ney, poursuivant la colonne prusienne du général Lestocq, montre ses tirailleurs vers le village d'Alt-Hoff. La nuit arrive et met fin au combat.

Le général Corbineau, les colonels Lacuée et Lemarrois étaient au nombre des morts; d'Hautpoul et le colonel Boursier ne devaient pas survivre à leurs blessures. Augereau, les généraux Heudelet, Desjardins et Suchet étaient blessés. L'intrépide colonel Dalhmann, des chasseurs de la garde, avait trouvé une mort glorieuse au milieu des rangs ennemis, dont il avait traversé deux fois les lignes avec une cinquantaine de braves.

1807. Ce ne fut que le lendemain qu'on put reconnaître combien cette bataille avait été meurtrière. Neuf mille hommes étaient étendus sans vie sur le champ de bataille couvert d'armes, de bagages : quarante pièces de canon, douze mille prisonniers, la retraite précipitée des alliés sur Kœnigsberg annonçaient que les Français étaient vainqueurs malgré les pertes qu'ils avaient faites. Les blessés furent recueillis avec soin, une sépulture honorable fut donnée aux braves morts les armes à la main. Quarante-sept officiers du quatorzième de ligne furent ensevelis dans la même tombe. Ils étaient tombés au milieu du carré de ce brave régiment presqu'en entier détruit par la mitraille. Si Bernadotte eût pu arriver assez à temps pour prendre part au combat, c'en était fait des ennemis.

Après être resté neuf jours à Eylau, Napoléon se décide à faire un mouvement rétrograde sur la passage pour y attendre une saison plus favorable. Un dégel a rendu les chemins impraticables, il serait impossible de marcher en avant ; des quartiers d'hiver sont donnés aux troupes. Bernadotte est à Braunsberg, Frauenburg, Elbing et Preusch-Holland ; Sonlt occupe Liebstadt et Mohrungen. Ney concentre son corps à Guttstadt, son avant-garde tient Heilsberg : Davoust est à Allestein, éclairant Warterburg, Passenheim et Ortelsburg. Lannes, et ensuite Masséna sta-

tionnent le long de l'Omulew et les bords de la Narew jusqu'à Ostrolenka. Les Polonais sont à Niedenburg, les Bavarois à Pultusk et Varsovie, Jérôme en Silésie; Lefèvre devant Dantzig, Mortier en Poméranie et menace Stralsund. Les troupes d'Augereau sont réparties dans les divers corps. L'empereur et sa garde occupent Osterode. 1807.

Les Russes viennent troubler le repos des divisions Gazan, Suchet et Oudinot à Ostrolenka. Chargés avec vigueur, ils fuient en désordre, laissant deux drapeaux, sept pièces de canon et douze cents blessés entre les mains des vainqueurs. Le fils du célèbre Sovarow périt dans ce combat.

Tandis que les corps dirigés par Napoléon couvraient leurs aigles d'une gloire nouvelle, le prince Jérôme enlevait Schweidnitz, après neuf jours de tranchée ouverte, chassait le prince d'Anhalt-Pleiss des positions de Frankestein, Neurode et Wartha, et entourait Glatz. Le maréchal Lefèvre investissait Dantzig. Bientôt toutes les troupes de la garnison furent contraintes de rentrer dans les murs. La communication avec la mer venait d'être coupée; le général Schramm occupait la presqu'île du Frisch-Hoff. Après un siége long et meurtrier, pendant lequel la vigueur de la défense égala celle de l'attaque, et que par une foule de sorties on avait cherché

1807. à sauver la place, le général Kalkreuth qui avait soutenu tant de combats honorables, demanda à capituler au moment où Lefèvre allait donner l'assaut. Huit cents pièces de canon étaient sur les remparts à demi démantelées par l'artillerie française. Cette conquête était importante; Napoléon ordonna de suite qu'on rétablît les fortifications, et des sommes immenses furent consacrées à en construire de nouvelles.

Une foule de braves se distinguèrent dans ces diverses attaques, parmi leurs noms on distingue particulièrement ceux de l'adjudant commandant Aimé, le chef de bataillon Armand, le capitaine Avy, l'aide-de-camp Salomon, le soldat Fortunas, nouveau d'Assas; les sergens Boucher et Collin, les caporaux Videnel et Audet, le mineur Jacqmart, le soldat Vadé de la garde de Paris.

Les Russes, pendant ce siége, s'étaient rapprochés de la Passarge, dont les Français occupaient la rive droite. Ce fut principalement sur Braunsberg qu'ils dirigèrent leurs attaques; seize pièces de canon, deux drapeaux et deux mille prisonniers enlevés à la baïonnette par le général Dupont prouvèrent que les Français sauraient garder la ligne qu'ils avaient choisie. Il en est de même au village de Peterswald entre Heilsberg et Guttstadt; le général Ligier Belair, les culbute et fait prisonnier le général-major qui dirige cette attaque, ainsi que quatre cents hommes. Ces deux

combats furent suivis d'un mouvement en avant 1807. de la ligne française pour chasser les postes ennemis. Il eut le résultat que l'empereur désirait, la position des Russes était reconnue.

De nombreuses recrues arrivaient à l'armée; Brune organisait des divisions à Magdeburg pour s'opposer à un corps de soixante mille hommes que les coalisés voulaient débarquer dans la Poméranie, tandis qu'ils faisaient à Napoléon les propositions d'une paix générale. Les troupes employées au siége de Dantzig étaient venues se placer sur la ligne de la Passarge : les Français vont marcher en avant; les ennemis préviennent leur mouvement, mais ils sont repoussés sur tous les points; Spanden, où Bernadotte est blessé, Lomitten, Deppen et Guttsadt, sont le théâtre du triomphe des armes françaises. La bataille d'Heilsberg est livrée; Murat s'élance avec sa cavalerie sur l'armée russe, il la rompt, la culbute, l'infanterie marche sur ses traces, les redoutes sont enlevées à la baïonnette; rien ne résiste à l'impétuosité française. Le champ de bataille est abandonné par les Russes qui se hâtent de se retirer vers Kœnigsberg. L'empereur établit le lendemain son grand quartier-général à Eylau, pendant que les maréchaux Soult, Ney, Davoust, Lannes, Mortier et Murat manœuvrent pour couper la retraite des ennemis. La cavalerie française avait donné dans la bataille

1807. d'Heilsberg des preuves de la plus grande audace. Le colonel de cuirassiers Davenay, présente au grand duc de Berg son sabre tout dégoûtant de sang, et lui dit : « Prince, faites la revue de mon régiment, et vous verrez qu'il n'est aucun soldat dont le sabre ne soit comme le mien. »

Les Russes se retiraient sur Friedland, Napoléon se hâte de les suivre ; il les atteint le jour de la bataille de Marengo : il ne pouvait mieux la célébrer. Soixante-dix pièces de canon, des drapeaux, vingt-cinq généraux russes tués, blessés ou faits prisonniers, dix-huit mille ennemis restés sur le champ de bataille, et un grand nombre de prisonniers, signalent cette victoire, qui n'est pas un instant douteuse. Ney, Mortier, les généraux Oudinot et Verdier contribuèrent puissamment au brillant succès de cette journée ; Marchand, Grouchy, Nansouty, Latour-Maubourg, Dupas, Dupont et Savary furent également cités comme ayant aidé à gagner cette bataille, par leur activité, leur courage et leurs talens. Napoléon y donna des preuves de cette intrépidité qui souvent l'exposait aux plus grands dangers.

La retraite de l'ennemi sur le Niémen présentait la déroute la plus complète : des prisonniers, des canons, des caissons, des armes, des bagages étaient recueillis à chaque pas par les vainqueurs.

Pendant ce temps, Murat, Soult et Davoust

marchaient sur Kœnigsberg, que les Prussiens 1807.
se hâtèrent d'évacuer, après une faible résistance, à l'annonce de la bataille de Friedland, Soult occupait Pillau, dont le commandant, saisi de terreur, s'était empressé de livrer les portes. Masséna, de son côté, culbutait les ennemis sur la Narew et l'Omulew, et les poursuivait jusqu'à Ostrolenka. En Silésie, Neiss, Glatz et Kosel avaient capitulé. Il ne restait au roi de Prusse que Kolberg, Graudentz et le fort de Silberberg. Le combat de Labiau par Davoust, l'occupation de Insterburg par Ney, et l'arrivée de Napoléon à Tilsitt, achevèrent les triomphes de cette campagne. Les deux souverains alliés demandèrent la paix; elle leur fut accordée par le vainqueur. Un radeau établi sur le Niémen fut le théâtre de la première entrevue de Napoléon et des vaincus: l'armée, rassemblée sur les bords de ce fleuve, contemplait cet imposant et singulier spectacle. La modération de l'empereur des Français ne se dément point dans cette circonstance: il prouve de nouveau qu'il veut donner la paix à l'Europe. Ses ennemis n'ont plus d'armée, il arrête la marche victorieuse de la sienne; deux souverains humiliés implorent sa générosité, il les reçoit avec les égards qui sont dus à une tête couronnée, et leur donne la paix lorsqu'il pouvait les renverser de leur trône: exemple sublime de modération !....

1807. Les intérêts des alliés de la France ne furent point oubliés dans ce traité de paix : le roi de Saxe fut reconnu comme tel, et acquit le grand duché de Varsovie. Par ce moyen les Polonais, sans voir leurs espérances se réaliser, conservaient une incertitude flatteuse sur leurs futures destinées, et se trouvaient plus que jamais forcés de s'unir d'intérêt avec celles des Français. La ville de Dantzig recouvra son indépendance, sous la protection de la France. Le royaume de Westphalie fut créé. Jérôme Napoléon, que l'empereur avait mis en évidence pour la conquête de la Silésie, reçut cette couronne. La Russie même vit son territoire s'agrandir au détriment de la Prusse, qu'elle avait entraînée dans cette guerre malheureuse.

Le traité de Tilsitt, loin de terminer par une paix durable l'armistice que Mortier avait conclu à Schlatkow avec les Suédois, amena au contraire la reprise des hostilités. Par suite des intrigues du cabinet de Saint-James auprès du roi de Suède, ce prince, d'un caractère bizarre et d'une légèreté qui serait même impardonnable dans un particulier, se rendit à Stralsund pour se mettre à la tête de son armée, que les Anglais devaient renforcer. La rupture de l'armistice fut déclarée après l'arrivée de leurs premiers détachemens dans l'île de Rugen. Aussitôt les troupes aux ordres de Brune, réparties sur les frontières du

Mecklenburg et de la Poméranie, se mettent en mouvement. Molitor et Boudet traversent la Rednitz, entre Damgarten et Tribesées, et marchent sur Stralsund; le général Grandjean franchit la Penne à Anklam. En vain les Suédois veulent, sous les yeux de leur roi, opposer de la résistance, ils sont culbutés et se réfugient dans Stralsund, qui est aussitôt investi. Les travaux se poussent avec vigueur, les batteries sont démasquées; Gustave quitte la ville avec ses troupes, et se retire dans l'île de Rugen. Brune entre en vainqueur dans cette capitale. Quatre cents bouches à feu et des magasins considérables tombent au pouvoir des Français, qui se préparent aussitôt à une descente dans l'île de Rugen. Le roi de Suède ne les attend pas, il s'embarque pour retourner à Stokolm. Bientôt le baron de Roll, gouverneur de cette île, afin de prévenir une telle attaque, demande à capituler, et les Français sont maîtres de l'île et de toute la Poméranie suédoise, sans avoir trouvé l'occasion de se mesurer avec les Anglais, qui s'étaient tenus constamment éloignés de leurs intrépides adversaires. Ainsi se termine une expédition qui complète la glorieuse campagne de la grande armée. 1807.

Les Français prirent des cantonnemens dans les provinces restées sous la domination du roi de Prusse; des camps furent formés, et la Prusse

1807. fut contrainte de supporter encore long-temps la présence des vainqueurs, qui conservaient jusqu'à nouvel ordre des garnisons dans plusieurs places fortes.

Le traité de Tilsitt eut une grande influence sur le rétablissement de la tranquillité dans le royaume de Naples, dont plusieurs provinces s'étaient insurgées contre le nouveau gouvernement. Mais la valeur française les avait réduites. Le roi Joseph ayant été reconnu par l'empereur de Russie et le roi de Prusse, l'espoir de certains chefs fut déçu : ils finirent par se soumettre ou passèrent en Sicile. Les combats livrés dans ce royaume, après la conquête qui en avait été faite, ne peuvent être rapportés ici, étant considérés comme une guerre d'insurgés contre leur souverain.

ARMÉES NAVALES.

Les campagnes glorieuses des armées de terre avaient tourné vers un autre but les pensées de l'empereur des Français. Le désastre irréparable de Trafalgar avait peut-être contribué également à lui faire négliger les projets qu'il avait formés sur la marine française. Les expéditions confiées aux officiers de cette armée, pendant les années 1806 et 1807, obtinrent peu de succès; de nouveaux revers même augmentèrent ceux qui acca-

blaient les armées navales depuis le commencement de la révolution française. 1807.

Le chef de division Allemand croise pendant six mois, avec cinq vaisseaux, dans l'Océan atlantique, pour intercepter les convois des Anglais; il échappe, avec autant de bonheur que d'adresse, aux escadres envoyées à sa poursuite, et rentre à Rochefort avec de riches prises, au nombre desquelles se trouve celle du vaisseau de cinquante-six canons *le Calcutta*.

Le contre-amiral Leissègues est moins heureux dans la mer des Antilles : parti de Brest pour porter des renforts au général Ferrand, à San-Domingo, il ordonne mal-à-propos la réparation de son escadre après avoir débarqué les troupes et les munitions, au lieu de chercher un asile à la Havane. Un temps précieux est perdu sur la rade de San-Domingo : les Anglais se présentent; un combat opiniâtre est livré. Les équipages français, et entre autres celui du *Diomède*, font des prodiges de valeur; mais le nombre l'emporte, et Leissègues voit amener les pavillons du *Brave* et de *l'Alexandre;* lui-même est obligé de faire jeter à la côte *l'Impérial*, vaisseau de cent trente canons, le plus beau et le plus fort qui eût jamais été construit, pour le soustraire aux ennemis; *le Diomède* éprouve le même sort. Mais ces navires ne peuvent être sauvés : échoués contre des rochers, il est impossible

1807. de les remettre à flot, ils deviennent la proie des flammes.

Dans les mers de l'Inde, l'amiral Linnois, également parti de Brest, après avoir fait de riches captures et brûlé plusieurs navires anglais, ne peut point s'emparer du convoi qui tous les ans part de la Chine pour la Grande-Bretagne, et fuit au contraire devant une flotte marchande qui se défend avec vigueur, malgré l'infériorité de ses bords. Arrivé à l'Ile-de-France, il est hautement blâmé par le capitaine-général Decaen, quoiqu'il ait fait éprouver aux Anglais une perte de plus de vingt millions. Il ne réussit pas mieux dans le golfe du Bengale, où il ne parvient pas même à s'emparer du *Centurion*, qui avait d'abord amené son pavillon. Une riche prise, en retournant à l'Ile-de-France, l'indemnise de l'inutilité d'une croisière de trois mois sur la côte de Coromandel. Après avoir visité l'entrée de la mer Rouge et la côte de Ceylan, avec *le Marengo* et *la Belle-Poule*, il tombe au milieu d'une escadre ennemie, en faisant voile pour la France, et se voit contraint d'amener son pavillon, après en avoir intrépidement soutenu l'honneur dans un combat aussi désavantageux que meurtrier.

La frégate *la Canonnière* prouve bientôt aux Anglais, dans les mêmes mers, que la valeur française ne redoute pas la supériorité des forces ennemies : attaquée par le vaisseau de soixante-

quatorze *le Tremesdous*, elle le combat avec tant 1807.
d'intrépidité et d'adresse, que ce vaisseau fuit devant elle, et cherche un asile au milieu d'un convoi de treize grands bâtimens armés qu'il escortait. Le brave capitaine Bourayne commandait cette frégate.

Le combat de *la Minerve* contre *la Pallas*, non loin de l'île d'Aix, signale encore la valeur française, et prouve que le capitaine Collet est aussi intrépide soldat que marin distingué.

Le capitaine Lhermitte, avec le vaisseau *le Régulus* et la frégate *la Cybèle*, croise sur les côtes occidentales de l'Afrique, et s'empare de vingt-un bâtimens ennemis, dont plusieurs étaient armés de trente canons. Après avoir vendu une partie de ces prises au Brésil, il rentre à Lorient avec de nouvelles captures. Le grade de contre-amiral fut sa récompense.

Une expédition du capitaine Leduc, dans la mer Glaciale, cause également de grands dommages aux Anglais : avec autant de bonheur que le capitaine Lhermitte, Leduc rentre avec ses navires à Lorient.

Les ordres intempestifs donnés pour le départ des expéditions, par les divers ministres de la marine, causèrent souvent des désastres. Les tempêtes assaillirent plusieurs vaisseaux : ceux de l'amiral Vuillaumez furent de ce nombre, après une course inutile vers le cap de Bonne-Espérance,

1807. puisqu'on savait que les Anglais avaient déjà dû s'en emparer. Vuillaumez, qui avait vu Jérôme Bonaparte abandonner son escadre, dans laquelle il servait comme capitaine du vaisseau *le Vétéran*, pour revenir en France, éprouve une tempête au milieu de laquelle il perd plusieurs vaisseaux; les autres sont dispersés; lui-même ne rentre à Brest qu'à travers bien des difficultés.

Une tentative des Anglais pour incendier la flotille et la ville de Boulogne, n'obtient pas le résultat qu'ils en attendent : l'intrépidité des marins français sauve la flotille; trois maisons seulement sont incendiées. L'enseigne de vaisseau Parisot se distingue particulièrement dans cette circonstance.

Les autres événemens maritimes, et surtout ceux arrivés vers les derniers mois de 1807, sont d'une si petite importance qu'ils ne méritent point la peine d'être rapportés.

ANNÉE 1808.

Le roi de Suède était le seul allié de l'Angleterre qui n'eût point abandonné sa cause : malgré la perte de la Poméranie et de l'île de Rugen, Gustave n'en restait pas moins l'ennemi des Français. La famille royale de Portugal avait fui

ses possessions européennes. L'incendie de Copenhague, l'enlèvement de la flotte danoise par les Anglais, n'avaient pu déterminer le roi de Danemarck à prendre les intérêts du cabinet de Saint-James. La situation politique de l'Europe pouvait faire espérer une paix durable sur le continent; une triste fatalité détruisit cette flatteuse chimère. Le commencement d'une guerre aussi impolitique qu'injuste fut déclarée à l'Espagne, jusqu'alors la fidèle alliée de la France. 1808.

ARMÉES D'ESPAGNE ET DE PORTUGAL.

Une proclamation imprudente du ministre Godoï, au nom de Charles IV, dans le commencement de la campagne de Prusse, avait irrité Napoléon contre l'Espagne. Malgré les démarches de ce favori pour rétablir l'ancienne harmonie qui régnait entre les deux souverains, le monarque français qui ne conservait pas moins un secret ressentiment, chercha un prétexte pour faire avancer ses phalanges victorieuses vers l'Espagne. L'expédition qu'il méditait contre le Portugal le lui fournit. Après la paix de Tilsitt, Junot, premier aide-de-camp de Napoléon, par suite d'un traité conclu à Fontainebleau, en octobre 1807, entre le cabinet de Madrid et l'empereur, passe la Bidassoa à la tête de vingt-cinq mille hommes, et marche sur le Portugal. L'armée espagnole de-

1808. vait seconder ce mouvement. Sans combattre, Junot arrive jusqu'à Lisbonne, que la cour de Portugal vient d'abandonner pour se réfugier en Amérique; mais il ne compte avec lui que dix mille soldats : les fatigues, les maladies, la misère, le manque de vivres, ont détruit ou laissé le reste dans les hôpitaux. Les Espagnols s'étaient peu hâtés de suivre ce mouvement. Les dissensions survenues dans la famille royale fournirent à l'empereur des Français l'occasion qu'il recherchait : sous le prétexte de faire marcher de nouvelles troupes vers le Portugal, Dupont s'avance sur Valladolid avec vingt-trois mille hommes; Moncey, à la tête de vingt-quatre mille, marche à Burgos, dirigeant une de ses divisions sur la Navarre; en même temps d'autres troupes traversent les Pyrénées-Orientales, et pénètrent dans la Catalogne par la Junquéra, pour se rendre à Cadix. Tous ces mouvemens, d'accord avec le traité de Fontainebleau, ne pouvaient inspirer aucun soupçon au cabinet de Madrid; cependant, par une ruse indigne de militaires qui avaient toujours pris l'honneur pour guide, le général Darmagnac s'empare de la citadelle de Barcelonne, par le moyen qu'avaient employé les Espagnols pour se rendre maîtres d'Amiens en 1597. Mais la situation n'était pas la même : Darmagnac se trouvait à Pampelune comme allié; les Espagnols, au contraire, étaient en Picardie comme

ennemis. Barcelonne, Mantioni et le fort de Figuières furent également occupés par une autre ruse. C'était commencer une expédition sous de bien tristes auspices. 1808.

Les Espagnols se soulèvent contre le prince de la Paix (Godoï). Le prince des Asturies met à profit le mécontentement général pour déterminer l'abdication de son père. Pendant ce temps Murat, qui était entré en Espagne pour prendre le commandement en chef des troupes, marche sur Madrid, à la nouvelle de la révolution d'Aranjuez. Il est reçu dans la capitale avec ses troupes au nom du nouveau roi, et s'y conduit avec une politique aussi adroite qu'astucieuse : flattant tour à tour le père et le fils, pour les déterminer à se rendre à Bayonne à la rencontre de Napoléon. Dès le départ des princes espagnols, le peuple de Madrid, qui pressentait leurs destinées, s'arme en secret contre les Français. Murat, prévenu par les partisans qu'il a dans cette ville, témoigne une indifférence et une tranquillité faites même pour donner le change aux plus timides. La perte des Français paraît certaine : le signal de l'insurrection est donné. Murat fait avancer les troupes cantonnées autour de la ville; elles entrent dans Madrid au pas de charge, par les différentes portes, culbutent tous les attroupemens : le peuple, saisi d'épouvante, se soumet; mais les cadavres des Français isolés, massacrés

1808. avant l'arrivée des troupes, excite le courroux de leurs camarades : plusieurs citoyens paisibles tombent sous le fer des soldats français. Enfin la tranquillité est rétablie; mais Murat ternit son caractère de générosité, en ordonnant le supplice de quarante personnes arrêtées dans la matinée.

Bientôt Charles IV et son fils Ferdinand, renoncent à Bayonne à tous leurs droits sur la couronne d'Espagne, en faveur de Napoléon qui la donne à son frère Joseph.

Tandis que ces événemens extraordinaires se passaient à Madrid et à Bayonne, le général Junot, nommé gouverneur général du Portugal, s'occupait d'organiser l'administration de ce royaume, dont il s'était emparé sans combattre. Cependant une sourde fermentation agitait les esprits; les nouvelles d'Espagne excitaient les troupes espagnoles à la révolte. Leur désarmement fut arrêté et eut lieu sans coup férir, il était temps; les communications avec la France et les places fortes étaient interceptées. La situation de Junot devint extrêmement critique; les habitans des provinces s'insurgeaient, les Espagnols leur fournissaient des armes et des munitions; les Anglais, d'un autre côté, venaient de débarquer cinq mille hommes à l'embouchure de la Guadiana. Les troupes portugaises tournèrent alors leurs armes contre les Français;

Junot réunit l'armée sous Lisbonne, en laissant des garnisons dans Elvas, Almeïda et Pèniche. Son projet était de garder Sétubal et la rive du Tage, et de ne quitter Lisbonne que pour se rendre à Elvas, d'où, par la force des armes, on s'ouvrirait un passage sur Madrid, Ségovie ou Valladolid. Les combats de Villa-Viciosa, de Beja, dans lesquels les Français triomphèrent des nombreux insurgés qui leur étaient opposés, favorisa la retraite de Kellermann, d'Evora sur Lisbonne. Le général Loison quitte Almeïda, où il laisse le général Charlot avec le trente-deuxième de ligne et le quatrième régiment suisse pour se porter sur Oporto. L'occupation de cette place par quatre régimens portugais réorganisés et les milices du pays, le contraint à rétrograder. Attaqué à Castro-Dayro, par les insurgés, il les culbute, leur tue quatre cents hommes : arrive à Almeïda, dont il assure la défense, et part pour Lisbonne. A Guarda, il châtie les insurgés, leur fait perdre mille hommes et deux pièces de canon. Le combat d'Alpedrinha, est non moins glorieux pour les Français : pendant ce temps, le général Margaron battait les rebelles à Leiria et leur enlevait tous leurs drapeaux; Kellermann marchait pour s'opposer au débarquement de seize mille Anglais à l'embouchure du Mondego. 1808.

La position des Français devenait de jour en jour plus difficile, l'Alentejo était entièrement

1808. soulevé. Loison s'avance sur cette province, culbute les insurgés en avant d'Evora après le combat de Montemor-o-Novo, et enlève Evora par escalade. Cette ville est livrée au pillage; les Portugais et les Espagnols perdent dans cette affaire quatre mille prisonniers et sept à huit mille tués ou blessés. Par suite des ordres de Junot, le général Loison, après avoir poussé une reconnaissance sur Badajoz, se dirige vers Abrantès.

Les Anglais marchaient sur Rorissa; le général Laborde soutient courageusement leur attaque, quoiqu'il n'ait que deux mille hommes et qu'ils en comptent quatorze mille dans leurs rangs, et se retire en bon ordre par Runa sur la capitale. Le général Wellesley n'ose le poursuivre à travers cette route difficile, il marche sur Vimeiro, attaque Junot et le contraint à se replier sur Lisbonne, que bientôt les Français évacuent ainsi que le Portugal pour entrer en France par suite d'une convention avec le général anglais. Ainsi se termine une expédition dans laquelle les soldats et les officiers rivalisent d'intrépidité, et augmentent encore la gloire des armes françaises.

L'insurrection de Madrid avait été le signal d'un soulèvement général en Espagne. Plusieurs juntes s'organisent : celle d'Oviedo, sous la présidence du marquis de Santa-Cruz, est la première à se

déclarer indépendante et réclame l'appui de l'Angleterre : c'est plus qu'il n'en faut à cette implacable ennemie de la France. Des moines et des prêtres se mettent à la tête des paysans armés. Bientôt toute les provinces présentent le vaste embrasement de l'incendie révolutionnaire. 1808.

Le maréchal Bessières fait marcher de Burgos des détachemens contre les bandes qui s'organisent à Logrono, Sarragosse, Valladolid et San-Ander. Partout les insurgés fuient devant les baïonnettes françaises; mais ils se réunissent aussitôt sur un autre point. Verdier leur enlève, à Logrono, six pièces d'artillerie. Le général Frère, du corps aux ordres de Dupont, leur détruit encore plus de monde à Ségovie, dont il s'empare de vive force ainsi que de trente canons. Lasalle, sabre à Torquemada, six mille paysans, et ne cesse de frapper tant que ses chasseurs peuvent tenir leurs armes. Merle entre en vainqueur généreux dans Valladolid, et marche contre le rassemblement conduit par l'évêque de San-Ander, qui n'ose tenir à son approche.

Dans la Catalogne, Duhesme force le passage du Lobregat, et livre au pillage les villages de San-Boy et de Molinos-del-Rey. Celui d'Arbos est incendié, l'Ermitage de Moncada devient le théâtre d'un combat meurtrier. La position de Mongat et le village de Mataro sont pris d'assaut. Quinze canons y restent au pouvoir des Français

1808. qui en enlèvent encore douze aux défilés de Santo-Paolo-de-Mar; mais, comme sur les côtes de l'Océan, les insurgés battus, se remontrent aussitôt sur un autre point. Il en est de même aux environs de Pampelune; le général Lefèvre Desnouettes les chasse devant lui, leur enlève leur artillerie et ne peut les détruire.

Vingt-cinq mille hommes aux ordres du général Caro étaient dans le royaume de Valence. Murat dont le quartier-général est toujours à Madrid, fait marcher le maréchal Moncey. Culbutées sur tous les points, les troupes de Caro se jettent dans Valence. Les Français veulent livrer l'assaut, mais leur général ralentit leur courage, il ne veut point exposer un sang précieux. Ses batteries de campagne et vingt pièces de canon enlevées aux insurgés ne sont point suffisantes pour faire tomber les remparts de cette ville : Moncey apprend que sur la rive droite du Xuxar, l'ennemi retranché sur les hauteurs, y possède cinquante canons : il court s'en emparer, et fait éprouver en outre aux Espagnols une perte de cinq mille hommes et trois drapeaux.

Dupont marche de Tolède sur Cadix. Arrêté sur le Guadalquivir par les insurgés, il les culbute, entre au pas de charge dans Cordoue, y triomphe dans un combat opiniâtre et livre cette malheureuse ville au pillage. Au lieu de se porter

en avant, il donne le temps à Castanos de rassembler à Séville les insurgés de l'Andalousie, et se retire timidement à Andujar, pour s'appuyer à la Sierra-Morena. Il avait cependant avec lui sept mille braves, c'était plus qu'il n'en faillait pour vaincre; joint par la division Vedel, à Baylen, il fait disperser à Jaen, les insurgés de Grenade par le général Cassagne, qui cite le major Molard et le capitaine Baste, des marins de la garde, comme s'étant particulièrement distingués. Castanos remontait, pendant ce temps, le Guadalquivir et s'avançait sur Andujar. Dupont s'empresse d'appeler à lui une partie de la division Vedel, ce général accourt avec la presque totalité de ses troupes, laissant à Baylen quinze cents hommes avec le général Gobert, deux bataillons sous les ordres du général Ligier Belair sont postés à Mengibard; une telle faute favorise les Espagnols, Gobert frappé à mort ne peut diriger ses braves. Les troupes qu'il a fait marcher pour soutenir les deux bataillons français à Mengibard, sont culbutées par un nombre tellement supérieur, que la valeur française ne peut s'y opposer. A cette nouvelle, Dupont renvoie le général Vedel à Baylen, et bientôt se trouve contraint de s'y retirer. Non loin de Baylen, il est entièrement cerné par les troupes de Castanos. Vainement les Français veulent s'ouvrir un passage l'épée à la main; la fortune trahit leur 1808.

1808. courage. Trois fois ils s'élancent à la baïonnette sur leurs nombreux adversaires, trois fois ils sont repoussés après des prodiges de valeur. Le découragement qui se lit sur le front de Dupont se communique bientôt à ses soldats ; il était cependant un moyen encore de forcer le passage. Le général Privé l'offre au général en chef. Il fallait abandonner les bagages, se former en colonne d'attaque, et culbuter l'aile droite espagnole, au lieu de chercher comme on l'avait fait à rompre toute la ligne. Un profond silence est la seule réponse de Dupont, qui, bientôt, demande à capituler, oubliant que le général Vedel, posté à Baylen, doit marcher à sa rencontre. En effet, Vedel ayant entendu le canon sur la Rumblar, s'avançait pour faciliter l'arrivée de Dupont. Déjà il avait culbuté tout ce qui se présentait devant lui, lorsqu'un parlementaire vint arrêter l'élan de ses troupes victorieuses. Vedel, loin de repousser toute proposition, suspend sa marche : faute impardonnable qui, réunie au découragement du général en chef, perd ce corps d'armée, quand, avec un peu de vigueur, on pouvait le sauver. Une capitulation honteuse fait déposer les armes à ces braves, et le sort le plus affreux les attend sur les pontons de Cadix.

Les Espagnols, fiers d'un succès dû à la faiblesse du général français, qui avait oublié les brillantes actions de ses frères d'armes en pareille

circonstance, et surtout le combat de Diernstein, 1808.
se décorent des dépouilles de ceux qu'ils n'auraient point vaincus, si tout autre avait été à leur tête. La Légion-d'Honneur, cette décoration superbe, achetée par tant de braves, au prix de leur sang, et de si grands exploits, devient pour eux l'objet d'une parade ridicule. Le pourpre de son ruban est coupé par la couleur jaune de l'Espagne.

Tandis que dans l'Andalousie, Dupont en flétrissant les lauriers qu'il avait cueillis aux champs de l'Allemagne, exaltait le courage des Espagnols et leur présageait le triomphe, Bessières, dans le nord de l'Espagne, marchait avec quinze mille hommes à Rio-del-Secco, contre quarante-cinq mille insurgés, les culbutait et leur enlevait quarante pièces de canon après un combat opiniâtre qui dura six heures. Dans le reste de l'Espagne, des avantages continuels signalaient les armes françaises. Caulaincourt enlevait Cuença, Reille dispersait les Catalans devant Figuières, Merlin occupait Bilbao, Bessières se portait sur Léon, et le roi Joseph, qui était venu occuper à Madrid le trône de Charles IV, avait son quartier-général à Burgos, tandis qu'à Cadix, Grenade, Valence et d'autres villes, les insurgés massacraient impitoyablement trois cents Français sans défense, et les habitans qui s'étaient montrés leurs partisans. La levée du siége de Sarragosse,

1808. suite de la funeste capitulation de Baylen, eut lieu vers la fin d'août.

Le soulèvement général de l'Espagne, les combats qui en étaient la suite et la malheureuse affaire de Baylen, avaient dessillé les yeux de Napoléon, il se repentit, mais trop tard, de ne point avoir déclaré la guerre franchement au roi Charles IV. Avec un caractère tel que celui de l'empereur des Français, il n'était plus temps de reculer. Il résolut de soumettre les insurgés par la force des armes; de nombreuses cohortes franchirent les Pyrénées. Assuré, après son entrevue d'Erfurth avec Alexandre, qu'il n'avait rien à redouter dans le nord de l'Europe, Napoléon se prépare à marcher en personne pour venger l'outrage de Baylen. Dans une proclamation adressée à l'armée, il lui fait connaître tout ce qu'il attend de son courage. Elle était ainsi conçue :

« Soldats! après avoir triomphé sur les bords du Danube et de la Vistule, vous avez traversé l'Allemagne à marches forcées; je vous fais aujourd'hui traverser la France sans vous donner un instant de repos. Soldats! j'ai besoin de vous : la présence hideuse du léopard souille les continens de l'Espagne et du Portugal; qu'à votre aspect il fuie épouvanté : portons nos aigles triomphantes jusqu'aux colonnes d'Hercules; là aussi nous avons des outrages à venger.

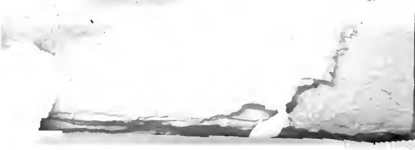
« Soldats, vous avez surpassé la renommée des armées modernes; mais vous avez égalé la gloire des armées de Rome, qui, dans une même campagne, triomphèrent sur le Rhin et sur l'Euphrate, en Illyrie et sur le Tage. Une longue paix, une prospérité durable seront le prix de vos travaux. Un vrai Français ne peut, ne doit prendre de repos jusqu'à ce que les mers soient ouvertes et affranchies. Soldats, tout ce que vous avez fait, tout ce que vous ferez encore pour le bonheur du peuple français et pour ma gloire, sera éternellement gravé dans mon cœur. » 1808.

Les troupes françaises s'étaient retirées sur la rive gauche de l'Èbre, renforcées par quatre-vingt mille vieux soldats de la grande armée, par le contingent de la confédération du Rhin, et par une levée de conscrits; elles traversent de nouveau ce fleuve, et fondent sur les insurgés. Lerin est enlevé par le général Watier; douze cents vieux soldats y sont faits prisonniers. Ney s'empare de Logrono; Bilbao est occupé par Lefèvre. Sa cavalerie harcèle l'arrière-garde ennemie jusqu'à Guënes, où bientôt un combat opiniâtre fait perdre quatre mille hommes aux Espagnols. Napoléon arrive à Vittoria et marche avec rapidité sur Burgos. Les gardes wallones et espagnoles veulent défendre ce passage à Gamonal : culbutées par Soult, elles fuient en désordre, laissant au pouvoir du vainqueur cinq mille prisonniers,

1808. douze drapeaux et plus de vingt canons. Trois mille morts gisaient sur le champ de bataille. Napoléon entre dans Burgos en même temps que les fuyards, qui ne pensent pas même à s'enfermer dans le château de cette ville.

Le maréchal Soult marche sur Reynosa, pour déborder l'armée de Galice; tandis que Victor attaque cette armée à Espinosa-de-los-Monteros, avec les quatre-vingt-quatorzième et quatre-vingt-quinzième de ligne, enlève la première position à la baïonnette, et remet au lendemain la défaite de l'ennemi. Elle a lieu, en effet : la valeur du seizième et vingt-septième léger, du vingt-quatrième et quarante-cinquième de ligne, décident le triomphe de cette journée, qui coûte aux Espagnols une perte de la moitié de leur armée : elle était forte de quarante-cinq mille hommes. Six pièces de canon, les seules que possédât l'ennemi, avaient été prises par le vingt-septième léger. Soult arrive à Reynosa, y trouve soixante pièces de canon, des magasins considérables, et n'a qu'à poursuivre les vaincus dans la province de Saint-Ander.

Dès le début de la campagne, deux armées espagnoles étaient détruites; il restait encore celles d'Andalousie et d'Arragon, commandées par Castanos et Palafox. Concentrés à Tudela, ces deux généraux attendaient les Français. Ils ne tardèrent point à les voir paraître : Lannes les



commande; avec son impétuosité accoutumée, il s'élance sur la ligne ennemie, la rompt, la disperse, et bientôt sept drapeaux, trente pièces de canon, douze colonels, trois cents officiers, trois mille soldats prisonniers sont en son pouvoir. Quatre mille hommes avaient été tués ou noyés dans l'Èbre. Heureusement pour l'ennemi que Ney ne put arriver assez à temps pour prendre part à cette bataille. Dès ce moment les divisions françaises n'ont qu'à poursuivre les vaincus, qui veulent en vain résister au défilé de Sommo-Sierra : la présence de l'empereur électrise les troupes; les chevau-légers polonais veulent se signaler par une charge brillante : ils gravissent la montagne au galop, et malgré une grêle de balles et de mitraille, enlèvent la position et sabrent seize mille hommes qui la défendent. Seize pièces de canon, dix drapeaux, les caisses des régimens, leurs bagages et un grand nombre de prisonniers, sont les brillans résultats de cette charge impétueuse. Dès-lors la route de Madrid ne présente plus d'obstacles : en vain le peuple s'insurge et veut défendre la capitale, la modération de Napoléon sauve cette ville des horreurs du pillage; ensuite il s'occupe de soumettre entièrement les Espagnes. 1808.

En Catalogne, Duhesme, bloqué dans la ville de Barcelonne, s'y défend avec valeur. Gouvion-Saint-Cyr, après s'être emparé de la

1808. place de Roses, dont il avait formé le siége, marche pour délivrer Duhesme, culbute les insurgés sur la hauteur de Cardaden, leur fait douze cents prisonniers, et leur enlève deux drapeaux et douze canons. Le capitaine Adam, du vingt-quatrième dragons, y fut promu au grade de chef d'escadron sur le champ de bataille. Cette victoire contraint le général Vivès à s'éloigner de Barcelonne, où Saint-Cyr entre dès le lendemain. Attaqués de nouveau sur le Lobregat, les Espagnols fuient en désordre vers Tarragone, abandonnant vingt-cinq pièces d'artillerie; les Anglais, sous la conduite du général Moore, s'étaient avancés du Portugal sur Salamanque : ils étaient trente mille. Napoléon marche contre eux, de Madrid, avec les corps de Ney et la cavalerie de Bessières, tandis que Soult s'avance sur Léon et sur Astorga. A cette nouvelle Moore se hâte de battre en retraite. Bessières le poursuit vigoureusement, pendant que Soult, le 30 décembre, atteint au village de Mancilla, l'arrière-garde du marquis de la Romana, devenu célèbre par sa fuite du Danemarck avec sa division, lorsqu'il y servait comme allié des Français. Quinze cents prisonniers et deux drapeaux restés au pouvoir des Français, attestent la défaite des Espagnols. L'entrée dans Léon termine cette campagne, aussi rapide que glorieuse pour la valeur française.

ANNÉE 1809.

Une nouvelle carrière s'ouvre pour l'armée. Ce n'est plus seulement pour l'honneur, la patrie, la gloire que les soldats français vont marcher au combat, Napoléon leur donne encore un autre stimulant, une noblesse héréditaire vient d'être créée. Des ducs, des comtes, des barons et des chevaliers sortiront des rangs de l'armée. La valeur, l'intrépidité, les vertus civiles et militaires et l'intrigue obtiendront ces nouvelles récompenses. Le titre honorable de membre de la Légion-d'Honneur, sera désormais échangé pour celui du chevalier de cet ordre. Bientôt on le considérera comme une bien faible récompense; il ne saura plus contenter l'ambition.

ARMÉES D'ESPAGNE ET DE PORTUGAL.

Les succès remportés par les troupes françaises, la soumission de Madrid et la retraite précipitée des Anglais sur la Corogne, donnaient l'espoir à Napoléon de voir bientôt se terminer la lutte sanglante dans laquelle il s'était engagé. Tout-à-coup, il apprend que la cour de Vienne, gagnée par l'or de l'Angleterre, arme de nouveau

1809. contre lui. Aussitôt il quitte l'Espagne et les triomphes que ses braves phalanges lui préparaient, et retourne à Paris, où il arrive le 22 janvier, après quinze jours d'une marche précipitée.

Le quartier général de Napoléon poursuivant l'armée anglaise, avait été établi le 1er. janvier à Astorga. Soult y arriva dans la soirée, et reçut l'ordre de pousser sir John-Moore l'épée dans les reins afin d'empêcher son embarquement à la Corogne, s'il était possible. Cet ordre enflamme, d'un nouveau zèle, officiers et soldats. L'arrière-garde ennemie est atteinte au défilé de Cacabellos et culbutée, mais les Français paient bien cher ce succès. L'intrépide Auguste Colbert y tombe frappé d'un coup mortel; peu de jours avant l'empereur avait dit à ce général : « vous m'avez prouvé en Egypte, en Italie et en Allemagne que vous étiez un de mes plus braves guerriers, dans peu, vous recevrez la récompense due à vos brillans services. — Dépêchez-vous, sire, répondit Colbert avec une noble vivacité, car, bien que je n'aie encore que trente ans, je sens que je suis déjà vieux. » L'infortuné était loin de penser alors que bientôt, il serait l'objet des regrets de tous ses frères d'armes. Epouvantés de l'audace des Français, les vaincus parcourent en quarante-huit heures la distance de Ville-Franca à Lugo, abandonnant leurs bagages, l'artillerie, et une partie des trésors. Ils se livraient aux plus horri-

bles excès, et contraignaient par leurs exactions, 1809.
les habitans des villes et des villages à chercher un refuge dans les montagnes.

Le général anglais voulant arrêter la déroute de ses troupes prend position à Lugo pendant deux jours. Soult ne tarde point de l'y suivre, et prend ses mesures pour l'attaquer. Mais, sir John-Moore se retire précipitamment sur la Corogne, faisant détruire le reste de ses bagages qu'il ne peut emmener. Le rétablissement du pont de Castroburgo retarde la marche des Français, qui arrivent devant la Corogne pour être témoins de l'embarquement des troupes anglaises, après un engagement opiniâtre qui dura toute la journée. L'obscurité et les murs de la Corogne, favorisèrent le départ des Anglais qui avaient perdu plus de dix mille hommes dans la retraite.

Bientôt le commandant espagnol de cette place ouvre ses portes, Soult y trouve deux cents pièces de canon, des armes et des munitions considérables. Les ennemis, avant de s'embarquer, avaient coupé les jarrets à cinq cents chevaux qu'ils n'avaient pu emmener; deux mille autres étendus dans les rues exhalaient déjà une odeur pestilentielle, on s'empressa de les enlever.

Le Férol capitula peu de jours après. Quinze cents pièces de canon de tous calibres étaient dans l'arsenal, trois vaisseaux de cent douze canons, deux de quatre-vingts, un de soixante-quatorze,

1809. deux de soixante-quatre, trois frégates, plusieurs corvettes, bricks et autres batimens de guerre, étaient dans le port, ils tombèrent également au pouvoir des Français. L'occupation de Vigo, vint completter celle de la Galice. Soult alors se prépare à entrer dans le Portugal.

Tandis que ces événemens éloignaient les perfides insulaires, les débris des corps d'Estramadure et de Castille, se ralliaient derrière le Tage. Le général Galluzo était à leur tête, il veut disputer le passage du fleuve à Lefèvre. Vain effort, Almaraz, Truxillo et Mérida sont témoins de la défaite des Espagnols. Le duc de l'Infantado, veut marcher sur Madrid, Victor vole à sa rencontre de Tolède, le trouve près d'Uclès. L'attaquer et le vaincre fut aussi rapide que l'éclair, dix mille prisonniers et quarante pièces de canon sont les brillans résultats de cet heureux succès. Le nouveau roi d'Espagne se décide alors à retourner à Madrid, où il fait son entrée avec la pompe et le cérémonial convenable.

Les corps aux ordres de Moncey et de Mortier s'étaient avancés vers Saragosse, de grands préparatifs étaient faits pour assiéger cette place que Palafox avait mise de nouveau dans un état de défense respectable. On la regardait comme seule capable d'arrêter l'impétuosité française et sauver la liberté de l'Espagne. Quarante mille hommes dont la majeure partie était composée

de vieux soldats, y obéissaient à Palafox. Quinze mille paysans armés, les secondaient; plus de cent cinquante bouches à feu étaient sur les remparts; jusqu'à la construction des maisons dans l'intérieur, tout se réunissait pour contribuer à assurer la défense et la sûreté des habitans. La place est investie, la tranchée ouverte, les travaux se poussent avec vigueur. Malgré les sorties des assiégés et le feu de leur artillerie, les Français débouchent de leurs parallèles de droite et du centre, le 1er janvier, pour se porter en avant. Junot vient remplacer Moncey, qui doit avec une division se porter sur la route de Madrid. Ce départ ralentit l'attaque, et redouble l'audace des assiégés. Le peu d'ensemble dans les opérations du siége dont les troupes appartiennent à deux corps différens, nuit également au succès. Mais la valeur des soldats français, leur active intrépidité, répare ce malheur. Lannes arrive enfin pour commander en chef. Les corps ennemi qui s'avancent pour faire lever le siége sont battus et dispersés. L'artillerie tonne, une brèche est faite aux remparts, les voltigeurs s'élancent et s'en rendent maîtres. Mais une grêle de balles pleut sur eux, les maisons sont crenelées. Il faut faire un nouveau siége de chacune d'elles en particulier. Les soldats veulent le tenter de vive force; Lannes s'y oppose, il doit ménager un sang précieux. Il chemine à couvert; des combats meur- 1809.

1809. triers cependant sont livrés à chaque heure de la journée, les Espagnols se défendent avec un courage frénétique; leurs femmes, leurs enfans combattent à leurs côtés; des prêtres en habits sacerdotaux et le crucifix à la main les excitent. Enfin Palafox et la junte espagnole demandent à capituler. Lannes refuse, il veut que la ville se rende à discrétion. Mais, vainqueur généreux, il n'use de son triomphe que pour traiter avec douceur la brave garnison et les habitans. Ainsi se termine, après plusieurs mois de combats continuels et meurtriers, ce siége à jamais mémorable.

La fuite précipitée du général sir John Moore, la destruction des Espagnols commandés par Galluzzo sur le Tage, avaient répandu la terreur dans le Portugal. Les troupes anglaises laissées par leur général pour garder ce pays ne songèrent qu'à échapper aux vainqueurs, s'ils y pénétraient. Alméida fut évacuée à la hâte, et les retranchemens sur le Tage détruits. Peu à peu cet effroi diminua : le départ de Napoléon pour Paris avait ranimé les courages. Ce foudre de guerre n'étant plus à la tête de l'armée française, on redoutait moins les coups qu'elle allait porter. Quarante mille Portugais en armes, et dix mille Anglais rassemblés par le général Béresford autour de Lisbonne, paraissaient suffisans, jusqu'à l'arrivée des renforts, pour retarder la marche

de Soult et de Victor, chargés d'envahir ce royaume par le nord et le midi. 1809.

Le corps aux ordres de Ney vient remplacer Soult dans la Galice. Alors celui-ci concentre ses troupes vers Vigo, remonte le Minho jusqu'à Orensé, attaque les insurgés à Maurentan, et traverse le fleuve sans obstacles. Le marquis de la Romana, échappé par une marche hardie aux colonnes de Ney, occupe les hauteurs d'Orsuna, non loin de Monterey, avec vingt-cinq mille hommes : les attaquer à la baïonnette et les mettre en fuite est aussitôt exécuté qu'ordonné. Deux mille cinq cents prisonniers, dix canons, sept drapeaux et une immense quantité de munitions sont le résultat du combat audacieux de Monterey. Celui du défilé de Verin n'est pas moins brillant : quatre mille Portugais y sont culbutés par le dix-septième léger, qui leur enleve toute leur artillerie et poursuivit les fuyards jusqu'à San-Cypriano. La prise de Villarédo ouvre les portes de la province de Tras-los-Montès. La Traméga est franchie, le général Freire est vaincu à Fèces-de-Abaxo; Chavès, défendue par six mille hommes, capitule; les défilés de Ruivaens, de Vandanova, de Salamonde, sont enlevés à la baïonnette. La flegmatique audace des Français leur ouvre les portes de Braga. Tabosa, Barcelos et Guimaraens sont au pouvoir des vainqueurs. Le brave général Jardon est frappé d'un

1809. coup mortel en avançant sur cette dernière ville. Les soldats français pleurent sa perte : c'est faire son éloge. L'Ave est passé, les ennemis sont culbutés à Troffa et à Sidrevia ; l'armée de Soult est sous les murs d'Oporto. L'intrépide général Foy, aussi distingué par son instruction et son ardent amour pour la patrie que par sa bravoure, est chargé de sommer cette ville d'ouvrir ses portes : au mépris de l'inviolabilité des parlementaires, il est sur le point de périr par un poignard assassin. Dépouillé de ses vêtemens, jeté dans un cachot infect, il recouvre cependant sa liberté au moment où les Français attaquent cette ville.

Un combat aussi meurtrier qu'opiniâtre rend enfin Soult maître d'Oporto. Les soixante-dixième et quatre vingt-seizième de ligne y déployent la valeur qui déjà les a fait citer si honorablement. Les vainqueurs s'arrêtent dans cette ville ; leurs derrières sont inquiétés par les insurgés. Les généraux Silveyra, la Romana et le curé Morillo coupent les communications avec la Galice ; le général Loison marche contre eux, les bat et les disperse sur la Souza, à Fregê, à Amarante ; le général Heudelet s'empare en même temps de Valencia, dont il détruit les fortifications avant de rejoindre Soult à Oporto. Tous ces succès n'avaient pas rendu la situation des Français moins difficile : le Portugal en entier était in-

surgé; vingt mille Anglais débarqués à l'embouchure du Tage s'avançaient sur Coïmbre : sir Arthus Wellesley les dirigeait. Le maréchal Victor, avait dû faire diversion en faveur de Soult, en entrant dans le Portugal par le midi, la destruction du pont d'Almaras par Cuesta; avait retardé sa marche. Le passage du Tage, à Talavéra et Azobispo, par la division Leval, suivi de la défaite de huit mille Espagnols au village de Messa-d'Ibor, facilite la construction d'un pont de bateau : bientôt Truxillo est au pouvoir des Français, qui arrivent sur la Guadiana et occupent Médellin. Une affaire sanglante a lieu : douze mille Espagnols couvrent le champ de bataille; huit mille sont prisonniers, dix neuf pièces de canon et plusieurs drapeaux sont au pouvoir des vainqueurs, qui n'ont pas perdu plus de quatre mille hommes. Les généraux Lasalle, Latour-Maubourg, Vilatte, Leval et le capitaine de chasseurs à cheval Dratziansky, contribuèrent puissamment à ce brillant succès. 1809.

Les maladies et les combats journaliers que livraient les troupes de Victor, affaiblirent leur nombre; il fut contraint de prendre des cantonnemens entre le Tage et la Guadiana. Sept mille Anglais occupaient Abrantès, une colonne plus forte tenait Leiria, et la majeure partie des forces portugaises était à Thomar. Marcher en avant avec vingt mille hommes eût été imprudence :

1809. Victor garda sagement ses positions en attendant des nouvelles de Soult, dont il ignorait l'arrivée sur le Duéro.

Celui-ci n'avait que vingt-deux mille hommes sous ses ordres; il ne pouvait pas s'avancer dans le Beira et garder ses conquêtes ; il résolut donc de se tenir sur la défensive, cherchant, par une adroite politique, à capter l'amitié des habitans du pays. Attaqué bientôt par des forces trop considérables, il évacue Oporto. Coupé de Braga, il se jette dans les montagnes qui aboutissent au défilé de Carvalho, après avoir détruit ce qui restait d'artillerie et de munitions. L'aspect de ces monts sauvages, les précipices qui les bordent, les routes étroites qu'il faut parcourir, anéantissent les forces physiques et morales des soldats : quelques coups de canon, tirés sur l'arrière-garde, inspirent une terreur panique; mais bientôt l'ordre est rétabli, la confiance renaît, l'armée atteint Montalègre, et se trouve dans peu sur le territoire de la Galice. Le bourg d'Asturitz, Orensé, fournissent des subsistances à ces troupes épuisées par le besoin ; qui marchent ensuite sur Lugo et en font lever le siége. Ainsi se termine l'expédition de Soult, qui, faute de moyens, avait été contraint d'abandonner ses conquêtes, et n'avait point à rougir d'une défaite.

Pendant ce temps, Ney forçait la Romana de

s'embarquer à Gijon, et faisait contenir les Asturies par le général Kellermann. Mais bientôt la Romana reparaît dans la Galice à la tête d'environ quinze mille hommes; Soult et Ney le poursuivent sans pouvoir l'atteindre. Fatigués tous deux de l'inutilité de leurs marches et contremarches, l'un se retire à Zamora, l'autre à Léon. Abandonnant les ports de la Corogne et du Ferol aux Anglais, ainsi que les vaisseaux espagnols que renfermait ce dernier. 1809.

La retraite de Soult et de Ney, réveille le roi Joseph endormi à Madrid au sein des plaisirs, il se met à la tête des troupes et marche contre les Anglais. Jourdan le suit en qualité de chef d'état-major; les corps de Soult, Ney et Mortier doivent se porter rapidement sur Placencia, et se joindre au corps de Victor auquel il va se réunir. Le général Sébastiani qui couvre Madrid du côté de la Manche suivra ce mouvement. Les Français passent la Guadarama, culbutent l'avant-garde ennemie à Alcabon et s'avancent sur Talavera-de-la-Reyna. Là, malgré les avis de Jourdan qui veut attendre Soult, le roi Joseph, cédant à la fougueuse audace de Victor, attaque les Anglo-Espagnols commandés par Wellesley et Cuesta, et se voit contraint, après deux jours d'inutiles efforts, de se replier sur Madrid pour en couvrir les approches. Cependant les Français n'ont point à déplorer une défaite, mais ils n'ont pu enlever

1809. des positions défendues par des forces trop considérables. Soult arrive bientôt; Wellesley resté maître du champ de bataille par la retraite de Joseph, se retire à son tour, abandonnant à la générosité française, cinq mille blessés du combat de Talavera. Atteint à Arzobispo, son arrière-garde est complètement battue; le dix-huitième et dix-neuvième de dragons s'y couvrent de gloire. Cette affaire décide la retraite des Anglais dans le Portugal.

La bataille d'Almonacid, livrée par Joseph à l'Espagnol Venegas qui marchait sur Madrid, illustra de nouveau les troupes françaises et assura la tranquillité de la capitale. Les brillantes dispositions du général Sébastiani et sa conduite personnelle, contribuèrent puissamment à ce triomphe; trois mille tués ou blessés, cinq mille prisonniers, trente-cinq pièces de canon et plusieurs drapeaux attestèrent la défaite de Venegas. Les colonels Dogereau, Legrand du cinquante-huitième, les chefs d'escadron Tracy et de Lastours, les capitaines Lavœstine, Savoisy, Bonne et Miel s'y firent remarquer par leur bravoure.

Joseph, fier de ces succès, rentra en triomphe dans sa capitale, tandis que Ney battait au col de Banos, sir Robert Wilson. Les colonels Laférière du troisième de hussard et Coste du cinquante-neuvième de ligne s'y distinguèrent. Tarare, soldat au cinquante-neuvième, enleva

un drapeau après avoir culbuté et détruit ceux 1809.
qui le défendaient. Une apparente tranquillité est le résultat de ces brillantes affaires ; mais, bientôt, les Espagnols excités par les instigations de l'Angleterre, attaquent les dragons du général Milhaud à Ocana. La défaite de leur avant-garde ne les décourage point : forts de soixante mille hommes, ils comptaient triompher aisément des trente mille Français qu'ils avaient devant eux, mais les sages mesures de Soult, qui avait remplacé Jourdan comme chef d'état-major général, l'intrépidité de Mortier, la bravoure de Sébastiani, Leval et la Tour-Maubourg, assurent la perte de l'armée espagnole. Vingt mille prisonniers, cinquante canons, trente drapeaux sont au pouvoir des vainqueurs ; douze mille morts couvrent le champ de bataille ; le reste a cherché son salut dans la fuite. Les généraux Girard, Beauregard et Chauvel ; les colonels Raymond du trente-quatrième, Chassereau du quarantième, Pecheux du soixante-quatrième, Weiland du quatre-vingt-huitième, Briche du dixième de hussards, Steembault du vingt-unième de chasseurs ; Bouchu, commandant l'artillerie, Gouré, aide-de-camp du maréchal Mortier ; les colonels d'état-major Dambowsky et Delaage ; les chefs de bataillon Meusnier, Pichard et Astruc du soixante-quatrième ; Millet et Lechasset du quaranflème, Camus du vingt-huitième d'infanterie

1809. légère, Fruchard de l'artillerie; les chefs d'escadron Delapointe et Saint-Léger du dixième de chasseurs; Delaval du dixième de hussards; Hudry de l'état-major général; le capitaine Hubé des lanciers polonais; Bouvrier du vingt-huitième d'infanterie légère; Beaunier, Choisi et Durivaux, aides-de-camps du maréchal Mortier; Mesclopaide, aide-de-camp du général Girard; Mahon de l'état-major général; Peinel du trente-quatrième; Mouillard du soixante-quatrième, Lambert de l'artillerie; Girard du génie; Bret, lieutenant au soixante-quatrième; Muron, aide-de-camp du général Girard; Collet, sous-lieutenant du soixante-quatrième et Romblat, sergent au même corps, qui avait enlevé un drapeau ennemi, furent mentionnés particulièrement pour leur brillante conduite.

Le général Kellermann répond dans la province de Salamanque à cette victoire, par un succès non moins remarquable. Deux lignes formidables sont culbutées à la baïonnette, près d'Alba-de-Tormès, la cavalerie française achève le reste. La nuit seule peut sauver les fuyards; Alba est occupée, Kellermann entre dans Salamanque. Le général Suchet, dans l'Arragon, soutenait dignement la réputation militaire qu'il s'était acquise en Italie. Peu secondé par les troupes stationnées en Catalogne et par celles de la Navarre, Suchet, pour cacher la faiblesse de son

petit corps d'armée, manœuvre continuellement, 1809.
attaque le général Blacke vers Miria sur la Herbua, lui enlève vingt-cinq canons, trois drapeaux et quatre cents prisonniers, et disperse le reste de cette colonne qui comptait s'emparer de Sarragosse. Le treizième de cuirassiers, le quatrième de hussards et un escadron de lanciers polonais, avaient fourni plusieurs charges brillantes. Au combat de Belchite, neuf canons, un drapeau et quatre mille prisonniers attestent encore la défaite de Blacke. De nouveaux succès sur des bandes éparses furent les suites de ces affaires; les Français toujours victorieux, ne voyaient pas moins leurs ennemis renaître comme de leur propre cendre. Il en était de même dans les autres provinces. Gouvion-Saint-Cyr stationné entre Tarragone et Barcelone, manquant de vivres, marche sur le Francoli pour en chercher, culbute à Wals les Espagnols, leur enlève toute leur artillerie, et quinze cents prisonniers, Reding y est blessé à mort par le lieutenant Bertinot, qui périt d'un coup de feu au moment où il allait prendre ce général ennemi prisonnier. Ces troupes s'étaient trouvées à Baylen, la plupart des officiers et des soldats portaient la décoration établie en l'honneur de cette défaite, que Gouvion sut ainsi venger. Après différentes marches pour se procurer des subsistances, Gouvion met le siége devant Gérone, la tranchée est ouverte, diffé-

1809. rens assauts sont livrés; enfin, Augereau qui a remplacé Saint-Cyr dans ce moment, voit la garnison, affaiblie par les maladies et la famine, demander à capituler après un siége de six mois, et lui livrer neuf drapeaux, cinq mille prisonniers, deux cents pièces de canon et des remparts démantelés. Les combats de Bezalu, de Ripoll, assurent momentanément la tranquillité de la province et complètent les succès de cette campagne.

GRANDE ARMÉE.

L'Autriche avait voulu profiter de la guerre d'Espagne et de l'éloignement de Napoléon pour armer de nombreux bataillons. Excitée par l'Angleterre, elle croyait ressaisir ses anciens avantages. Cinq cent mille hommes sous les ordres du prince Charles, menaçaient l'Italie et les états de la confédération du Rhin. Les Français et leurs alliés pouvaient à peine en compter deux cents mille prêts à entrer en campagne; mais Napoléon allait se mettre à leur tête.

Le prince Charles passe l'Inn, tandis que l'archiduc Ferdinand s'avance sur la Pologne, et que le prince Jean marche vers l'Italie. Les Bavarois se replient sur l'Iser, et le roi de Bavière quitte encore sa capitale. Pendant ce temps, Davoust, accouru à marches forcées, passait le

Danube à Ratisbonne; Oudinot et Masséna approchaient de Pfaffenhoffen. Les Vurtembergois se réunissaient pour renforcer les Bavarois. Lefèvre fait défendre, par le général Deroi, le passage de l'Iser à Landsuth. Les Bavarois, après une opiniâtre résistance, sont contraints de battre en retraite, ils étaient sur le point d'être tournés par leur gauche. Le prince Charles s'avance sur le Danube, il veut couper l'armée française en traversant ce fleuve entre Ratisbonne et Ingolstadt, mais l'arrivée de Davoust dans la première de ces deux villes change son plan. Il marche sur Ratisbonne, laissant un corps d'observation à Siegenburg devant les Bavarois; d'autres troupes sont chargées d'assurer les communications avec Laudsuth. Davoust n'avait à Ratisbonne qu'environ quarante mille hommes, les Bavarois en comptaient vingt-sept mille, rassemblés sur l'Abens. Ils devaient être joints le lendemain par douze mille Wurtembergeois. Oudinot s'approchait de Pfaffenhoffen avec quinze mille combattans, Masséna dépassait Ausburg avec vingt-cinq mille; tandis que le prince Charles s'avançait sur Ratisbonne avec quatre-vingt-dix mille hommes, qui pouvaient être joints promptement par deux corps d'armée. Sur tous les points, la force numérique de l'ennemi était double de celle des Français. 1809.

Napoléon est informé à Paris, le 12 avril, par

1809. une dépêche télégraphique, du commencement des hostilités. Il vole en Allemagne; le 16, il trouve à Dillingen le roi de Bavière, et lui promet de le reconduire dans Munich avant quinze jours. Une proclamation datée de Donauwerth, le 17, était à l'ordre du jour. Elle était ainsi conçue :

« Soldats! le territoire de la confédération du Rhin a été violé. Le général autrichien veut que nous fuyions à l'aspect de ses armes, et que nous lui abandonnions nos alliés; il arrive avec la rapidité de l'éclair.

« Soldats! j'étais entouré de vous lorsque le souverain de l'Autriche vint à mon bivouac de Moravie; vous l'avez entendu implorer ma clémence, et me jurer une amitié éternelle. Vainqueurs dans trois guerres, l'Autriche a dû tout à notre générosité; trois fois elle a été parjure! nos succès passés nous sont un sûr garant de la victoire qui nous attend. Marchons donc, et qu'à notre aspect l'ennemi reconnaisse son vainqueur. »

Le 18, l'empereur est à Ingolstadt. Davoust débouche pour se réunir aux Bavarois sur l'Abens, laissant dans Ratisbonne le soixante-cinquième de ligne, commandé par le colonel Coutard. Ce brave régiment arrête pendant plusieurs jours la marche de l'ennemi et ne capitule qu'après avoir épuisé toutes ses munitions. Pendant ce temps, Napoléon rassemblait ses co-

lonnes; Vandamme à la tête des Wurtembergeois se dirigeait sur Abensberg, Davoust marchant sur trois colonnes s'avançait vers ce point. Après avoir dépassé le village de Sailbach, il est informé de l'approche de l'ennemi par Langwarth et Taun. Il prend aussitôt ses dispositions : Saint-Hilaire se place sur la lisière d'un bois, en avant de Rengen, derrière Hausen; Friant s'arrête à Schmithorf; Gudin et Morand marchent sur Arnhofen pour se réunir aux Bavarois. La cavalerie légère de Montbrun couvre le défilé d'Abbach. Un combat opiniâtre s'engage, Hausen est enlevé par les Autrichiens, mais Saint-Hilaire écrase, par son feu, six régimens qui veulent le chasser des bois de Tengen. Friant, de son côté, leur fait éprouver de grandes pertes. L'obscurité et un orage terrible terminent ce combat, dans lequel le général Gilly, le colonel Desailly, du quinzième léger et le chef de bataillon Schmith se firent remarquer particulièrement. 1809.

Les Bavarois, de leur côté, poussaient devant eux les Autrichiens à Arnhoffen et Kirchdorf, détruisaient le régiment autrichien de Levenher dragons, et opéraient leur jonction avec les troupes de Morand, qui prirent part à Arnhoffen au succès de la journée; tandis qu'Oudinot, à Paffenhoffen, culbutait les Autrichiens qui s'y trouvaient, et que les Wurtembergeois arrivaient à Abensberg.

1809. Napoléon accourt, il forme aussitôt la résolution de couper l'ennemi par son centre, se met à la tête des Bavarois et Wurtembergeois, fiers d'être conduits à la victoire par le vainqueur de l'Europe, fond sur les Autrichiens, leur cause une perte de sept mille hommes, et leur enlève huit drapeaux et douze canons. Le nom d'Abensberg est donné à ce combat, dans lequel les troupes alliées rivalisèrent d'audace et de bravoure avec les Français. Napoléon se hâte de poursuivre ses avantages; Landshuth devient le théâtre de la déroute complète des Autrichiens. Resserrés dans d'étroits passages, il ne peuvent opposer aucune résistance à la charge impétueuse du dix-septième de ligne; la confusion se met dans les bagages et dans les troupes. Douze mille tués ou prisonniers, cinquante pièces de canon, trois équipages de pont et six cents voitures de bagages attestent la défaite du général Hiller, qui se retire précipitamment avec le reste de ses troupes dans les états héréditaires.

Pendant que l'empereur en personne détruisait à Landshuth, l'aile gauche de l'armée autrichienne, Davoust, à qui les brillans succès du commencement de la campagne de Prusse, avaient valu le titre de duc d'Auerstœdt, s'avançait pour gagner celui de prince dans les champs d'Eckmühl. Malgré les forces bien supérieures du prince Charles, déployées à Piesing, les Français mar-

chent au combat avec leur audace accoutumée; 1809.
Napoléon accourt avec les vainqueurs de Landshuth, dès-lors le succès de la journée est décidé. Quinze mille prisonniers, douze drapeaux, seize pièces de canon sont au pouvoir des Français; cinq mille morts ou blessés étaient restés sur le champ de bataille. La perte des vainqueurs ne s'élevait pas à plus de deux mille hommes. Le général Cervoni avait été tué, Clément de la Roncière et Schramm étaient blessés, le colonel du quatorzième chasseurs avait péri dans une charge.

Cependant le prince Charles comptait encore près de quatre-vingt mille combattans; il s'était retiré sur Ratisbonne, suivi de près par son heureux adversaire, il ne peut résister dans cette ville; l'intrépide Lannes, que ses hauts faits en Italie on fait nommer duc de Montebello, se met à la tête d'un bataillon, franchit sous un feu meurtrier le fossé de Ratisbonne, pénètre dans la ville par une brêche que l'ennemi n'a pas eu le temps de réparer, et fait mettre bas les armes à sept ou huit mille hommes étonnés de son audace. Après ce succès, Montebello s'élance vers le pont, mais il ne peut le franchir; l'artillerie autrichienne placée sur le mont de la Trinité arrête sa marche victorieuse, et le prince Charles se retire sur Cham. L'audacieuse attaque de Ratisbonne rend la liberté au soixante-cinquième

1809. régiment, que les Autrichiens n'ont pas eu le temps d'emmener. Ces braves rentrent aussitôt en ligne, ayant au milieu de leurs rangs l'aigle du régiment que le brave Coutard avait adroitement soustrait à l'ennemi.

Cette affaire est encore mémorable par la blessure que l'empereur y reçut au talon droit, c'était la première dont il était atteint; à peine s'il se donna le temps de laisser poser le premier appareil. Le soin de faire poursuivre les vaincus lui importait plus que sa santé personnelle.

Napoléon, après avoir passé la revue de ses troupes et donné de l'avancement, des décorations, des titres et des dotations à un grand nombre de soldats, d'officiers et de généraux, mit à l'ordre la proclamation suivante :

« Soldats! vous avez justifié mon attente; vous avez suppléé au nombre par la bravoure, vous avez glorieusement marqué la différence qui existe entre les soldats de César et les cohues de Xerxès. En peu de jours nous avons triomphé dans les trois batailles de Tann, d'Abensberg et d'Eckmühl, dans les combats de Piesing, de Landsuth et de Ratisbonne. Cent pièces de canon, quarante drapeaux, cinquante mille prisonniers, trois équipages de pont, trois mille voitures attelées portant les bagages, toutes les caisses des régimens; voilà les résultats de la rapidité de vos marches et de votre courage.

« L'ennemi enivré par un cabinet parjure, paraissait ne plus conserver aucun souvenir de vous. Son réveil a été prompt, vous lui avez apparu plus terribles que jamais. Naguère il a traversé l'Inn et envahi le territoire de nos alliés. Naguère il se promettait de porter ses armes au sein de notre patrie. Aujourd'hui, défait, épouvanté, il fuit en désordre; déjà mon avant-garde a passé l'Inn. Avant un mois nous serons à Vienne. » 1809.

Après cette revue, les divers corps se mettent en mouvement, le prince d'Eckmühl poursuit l'archiduc du côté de la Bohême; le duc de Rivoli (Masséna) marche par Straubing sur Passau. Napoléon avec le duc de Montebello, s'avance par Muhldorf. Les Bavarois escortent leur roi jusqu'à Munich, et se dirigent sur Saltzburg, tandis que le duc d'Istrie (Bessières) poursuit dans la direction de l'Inn les troupes d'Hiller, échappées de Landsuth. En vain Hiller s'apercevant qu'il n'est point suivi par le gros de l'armée française, veut reprendre l'offensive, il est contraint par Bessières d'évacuer Neumarkt; l'approche de Napoléon qui a quitté Ratisbonne, décide le général autrichien à se porter précipitamment derrière l'Inn.

Masséna occupe Passau, dont les Bavarois tenaient encore la citadelle, et passe l'Inn à Scharding, qui ne présente qu'un monceau de cendres

1809. enflammées; peu de jours avant, l'empereur d'Autriche y avait son grand quartier général. Napoléon et l'avant-garde entrent à Burgahausen; le général Bertrand, aide-de-camp de l'empereur, fait rétablir le pont sur la Salza; le chef d'escadron Margaron, avec cinquante chasseurs, enlève celui de Dittmaning et le bataillon de Landwher qui le défend. Le duc de Reggio (Oudinot) est à Ried, Lannes et Mortier s'emparent de Wels, tandis que le duc de Dantzig (Lefèvre) s'avançait sur Kuffstein et Radstadt sur l'Ens, par les routes qui conduisent en Italie à travers le Tyrol. Une autre colonne triomphait à Colling des troupes de Jellachich, qui se retirait sur la Styrie.

L'avant-garde de Masséna atteint sur la route de Riedau à Neumarkt l'arrière ennemie, la culbute et lui fait cinq cents prisonniers; le major Descorches Sainte-Croix, aide-de-camp du duc de Rivoli s'empare d'un drapeau. Il avait chargé l'ennemi à la tête des dragons badois qui se distinguèrent par leur audace intrépide.

Le général Hiller se retire derrière la Traün. La division Claparède franchit le pont d'Ebersberg, en poursuivant l'arrière-garde qu'elle a culbutée à sa sortie de Linz, un combat opiniâtre s'engage dans la ville. La division Legrand, du corps de Masséna, accourt, le vingt-sixième léger et le brave dix-huitième de ligne décident en un

instant la victoire. Près de cinq mille tués ou 1809.
blessés et sept mille prisonniers signalèrent cette affaire meurtrière dont le malheureux théâtre fut presqu'en entier la proie des flammes. Si Masséna qui savait l'empereur à Stéyer avec le corps du duc de Montebello, n'eût pas autant précipité cette attaque, le général Hiller aurait pu être coupé d'Ens, où Napoléon vint coucher le même soir, et une foule de braves n'y aurait point péri. La France eût conservé dans les colonels, Cardeneau et Lendy deux officiers distingués. Les Français y déployèrent leur audace accoutumée, une seule compagnie de voltigeurs corses fit en poursuivant l'ennemi sept cents prisonniers dans un bois.

Bernadotte, pendant ce temps, marche avec les Saxons pour venir se placer en ligne. Il s'empare d'Egra, disperse une forte colonne de Landwher, et établit le 6 mai son quartier général à Rœtz, sur la route de Prague à Ratisbonne, d'où il se met à la poursuite de l'archiduc. Montebello occupe Molk. Le duc de Rivoli est à Amstetten. Le prince Charles fuyait par la Bohême, Davoust vient prendre position à Linz pour l'observer. Bientôt Hiller qui s'était retiré sur Saint-Polten, opéra une nouvelle retraite par Krems et Vienne.. Lannes et Masséna se réunissent à Sieghartskirchen et marchent sur Vienne. Le 10 mai Napoléon se présente devant cette capitale avec l'avant-

1809. garde de Montebello. C'était, dit le bulletin officiel, à la même heure, le même jour, et un mois juste après que l'armée Autrichienne avait passé l'Inn pour envahir la Bavière.

L'archiduc Maximilien veut défendre Vienne. Napoléon essaie en vain d'en faire ouvrir les portes par la douceur, quelques obus ont plus de pouvoir. Une batterie de vingt obusiers est placée par Bertrand sur le même emplacement où les Turcs en 1683 avaient ouvert leurs tranchées. Deux compagnies de voltigeurs, guidés par le chef d'escadron Talhouet, officier d'ordonnance avaient enlevé audacieusement un pavillon sur la rive gauche du Danube, qui sépare, la promenade appelée le *Prater*, des faubourgs. Le capitaine Pourtalès, aide-de-camp du prince de Neuchâtel, (Berthier) et Susaldi, aide-de-camp du général Boudet, s'étaient élancés des premiers à la nage. Un bataillon autrichien défendait ce pavillon, plusieurs incendies éclatent dans la ville. Un parlementaire vient annoncer que la jeune princesse Marie-Louise, retenue au palais impérial par la petite-vérole, est exposée au feu des Français. Napoléon fait aussitôt détourner ses batteries et ménage ainsi celle qui bientôt viendra partager avec lui le trône de France.

L'archiduc Maximilien, après avoir vainement tenté de chasser les Francais du *Prater*, évacue Vienne, et autorise une capitulation.

Le 13 mai cette capitale reçoit les vainqueurs. 1809.

Après quelques jours de repos, Napoléon passe le Danube près du village d'Ebersdorf, à une demie-lieu au-dessous de Vienne. Un détachement ennemi gardait l'île de Lobau, il en est chassé par les voltigeurs de Molitor. Bertrand s'occupe d'établir deux ponts, l'empereur en personne préside aux travaux ou à l'embarquement des troupes. Le quartier impérial est établi à Ebersdorf. Napoléon passe la nuit dans l'île de Lobau, le major Descorches Sainte-Croix s'élance dans un bateau, il aborde à la rive opposée avec quelques voltigeurs. Le général Lasalle les suit et culbute la cavalerie ennemie postée sur ce point. Les divisions aux ordres de Lannes et de Masséna traversent le Danube et se trouvent en présence du prince Charles, accouru par la Bohême, et renforcé des troupes d'Hiller. La gauche de Napoléon s'appuie à Gross-Aspern, le centre est à Essling, et la droite vis-à-vis Stadt-Enzerdorf. La plaine de Markfeld s'étendait entre les deux armées. Les Autrichiens établis sur deux lignes derrière Gerarsdorf, entre le mont Bisamberg et le ruisseau de Russbach, s'ébranle vers le milieu du jour. Elle marche sur cinq colonnes qui présentent un ensemble de quatre-vingt-dix mille combattans avec deux cent vingt-huit pièces d'artillerie, Napoléon n'a pas avec lui trente cinq mille hommes. La majeure partie de son artillerie est en

1809. core dans l'île de Lobau. Le général Legrand est chargé de défendre Aspern. Trois fois les Autrichiens essaient d'enlever ce village, trois fois ils échouent. Boudet à Essling ne montre pas moins d'intrépidité. Le duc d'Istrie culbute avec la cavalerie le corps du prince de Hohenzollern. En vain celle des Autrichiens veut charger les Français, elle est repoussée et le régiment d'O' Reilly est taillé en pièces. La nuit ralentit le combat sans le faire cesser, les tirailleurs, éclairés par l'incendie d'Aspern, ne cessent de faire feu. Un sous-lieutenant de voltigeurs du dix-huitième de de ligne, abat de sa main le chef d'un escadron autrichien qui s'avançait au galop pour surprendre la division Legrand. Le corps du duc de Reggio, la division Saint-Hilaire, une partie de la jeune et vieille garde, une brigade de cuirassiers, deux de cavalerie légère et le train d'artillerie, viennent pendant la nuit se mettre en ligne. Napoléon alors, a quarante cinq mille hommes sur la rive gauche.

Une nouvelle attaque est dirigée contre les Français, le 22 dès le point du jour. Un combat opiniâtre s'engage encore à Gross-Aspern, les baïonnettes du quatrième régiment, quarante-quatrième de ligne et d'un régiment badois en chassent enfin les Autrichiens. La division Boudet déploie la même intrépidité à Essling. Napoléon dirige le duc de Montebello

sur le centre de l'armée ennemie, pour la partager en deux, le succès couronne cette brillante manœuvre et l'audace des guerriers qui suivent le valeureux Lannes. Vainement le prince Charles s'élance au milieu des bataillons qui fuient en désordre, et saisit un drapeau du régiment de Zach, pour ramener les soldats au combat, lorsque tout-à-coup Napoléon arrête la marche victorieuse de ses troupes. La prudence lui prescrit le devoir de les faire rétrograder sur Essling. Les ponts sur le Danube ont été rompus par la crue subite des eaux ou emportés par des bateaux chagés de pierres que l'ennemi à lancés sur ce fleuve. Il est impossible de les rétablir sur-le-champ. Les renforts si impatiemment attendus ne peuvent arriver et bientôt l'artillerie et les troupes manqueront de munitions. 1809.

L'armée autrichienne, surprise de voir les vainqueurs cesser leur poursuite audacieuse, s'arme d'un nouveau courage, elle revient sur eux, et enhardie par le ralentissement du feu de l'artillerie française, elle croit à un triomphe facile. Mais l'intrépide fermeté des phalanges qu'elle attaque la détrompe. Gross-Aspern est pris et repris quatre fois. Huit fois les Autrichiens se rendent maîtres d'Essling, et huit fois ils en sont chassés. Des pertes cruelles, loin de décourager les Français, animent au contraire leur fureur guerrière. Le généreux Lannes a été frappé au

1809. genou par un boulet, et n'y doit pas survivre. Le brave Saint-Hilaire est blessé à mort, une foule d'officiers distingués sont tombés percés de coups. Enfin, la nuit termine ce combat meurtrier sans que les Français, malgré leur faiblesse numérique, aient perdu leurs positions du matin. Quinze à vingt mille hommes avaient été tués ou blessés de part et d'autre. Quatre feld-maréchaux, huit généraux et six cent soixante-trois officiers ennemis étaient blessés. Le feld-maréchal lieutenant Weber, quinze cents prisonniers et quatre drapeaux étaient entre les mains des Français qui, profitant des ombres de la nuit, se retirent dans l'île de Lobau, après que l'empereur a reconnu par lui-même l'impossibilité de faire rétablir les ponts avant le point du jour.

Pendant cette sanglante journée le corps aux ordres du prince d'Eckmühl, la division de carabiniers et cuirassiers du général Saint-Sulpice et d'autres troupes, maudissaient, sur la rive droite, la funeste rupture des ponts. Le prince Charles n'osa point inquiéter la retraite des Français. Il resta dans l'inaction en face de l'île de Lobau, où ses intrépides adversaires se hâtèrent de se fortifier, en attendant que la victoire vînt sourire de nouveau à leur audace et couronner leur valeur.

Peu de jours après l'armée d'Italie, aux ordres du prince Eugène, opéra sa jonction avec la grande

armée. Une proclamation annonça aux troupes 1809.
la satisfaction que cet heureux événement faisait éprouver à l'empereur, elle s'exprimait ainsi :

« Soldats de l'armée d'Italie! vous avez glorieusement atteint le but que je vous avais marqué. Le Somering a été témoin de votre jonction avec la grande armée. Soyez les bien venus, je suis content de vous! Surpris par un ennemi perfide, avant que vos colonnes fussent réunies, vous avez dû rétrograder jusqu'à l'Adige; mais lorsque vous reçûtes l'ordre de marcher en avant, vous étiez sur le champ mémorable d'Arcole, et vous jurâtes sur les mânes de nos héros de triompher. Vous avez tenu parole à la bataille de la Piave, aux combats de San-Daniel, de Tarvis, de Goritz, etc. Vous avez pris d'assaut les forts de Malborghetto, de Pradel, et fait capituler la division entière retranchée dans Prewald et Laybach. Vous n'aviez pas encore passé la Drave et déjà vingt-cinq mille prisonniers, six cents pièces de bataille, dix drapeaux avaient signalé votre valeur. Depuis, la Drave, la Save, la Murh, n'ont pas retardé votre marche.

« La colonne Autrichienne de Jellachich, qui la première entra dans Munich, qui donna le signal des massacres dans le Tyrol, environnée à San-Michele, est tombée sous vos baïonnettes; vous avez fait une prompte justice de ces débris dérobés à la colère de la grande armée. Soldats!

1809. cette armée autrichienne d'Italie, qui un moment souilla par sa présence mes provinces, battue, dispersée, anéantie, grâces à vous, sera un exemple de la vérité de cette devise : *Dio la mie diede, guai a chi la tocca!* Dieu me l'a donnée, malheur à qui la touche ! »

Une telle proclamation équivaut au récit d'une campagne, cependant, pour la régularité des faits, il est nécessaire de remonter au commencement des hostilités en Italie.

L'intention du cabinet de Vienne était de chasser le vice-roi au-delà du Pô, et même de le rejeter sur les anciennes frontières de la France; à cet effet l'archiduc Jean, tout en commençant les hostilités, engage par une proclamation les peuples à la révolte. Une foule de prêtres et de nobles qui avaient émigré en Autriche entretenaient ces idées et marchaient à la suite de son armée. Les événemens prouvèrent bientôt si l'on pouvait compter sur leur promesse.

Le 10 avril à six heures du matin, les avant-postes français sont attaqués dans la vallée de Fella; le capitaine Schneider, après une opiniâtre résistance au poste de la Chiusa, est forcé de se rendre avec cinquante-sept hommes. Le général Broussier réunit aussitôt sa division en avant d'Ospedalletto : là, il soutient un combat meurtrier contre les nombreux assaillans qui cherchent à enlever sa position, tandis que l'archiduc passe

l'Isonzo avec le gros de ses troupes. Le prince 1809. Eugène ordonne un mouvement rétrograde, laissant trois mille deux cents hommes de la division Seras dans Palma-Nova. Les ponts de Dignano et de Spilimbergo sont rompus. Broussier vient se réunir aux troupes qui sont sur la Livenza. Le quartier général d'Eugène est à Salice. Les Autrichiens s'avancent sur la Livenza. Le trente-cinquième régiment, après une courageuse résistance dans Pordenone, est forcé d'évacuer ce village, laissant le colonel Bressand et quatre cents soldats au pouvoir de l'archiduc qui dit à ce colonel : « un brave tel que vous ne saurait rester désarmé ; je vais faire chercher votre épée sur le champ de bataille ; si elle ne se retrouve pas, je vous donnerai la mienne. » Les lieutenans Huot et Richard de Tussac avaient montré dans la défense de Pordenone la plus grande intrépidité.

Le lendemain, le vice-roi attaque l'ennemi sur les hauteurs de Palse, un succès couronne l'impétuosité française ; Palse et Porcia sont enlevés; mais accablé par le nombre, Eugène se voit contraint, après six heures d'une résistance opiniâtre, d'ordonner la retraite sur Sacile. La division Broussier, chargée de la soutenir, s'en acquitte avec une intrépidité digne des plus grands éloges. De nombreux traits de bravoure des troupes françaises et italiennes signalèrent le combat de Sa-

1809. lice. L'armée autrichienne était trop supérieure à celle du vice-roi pour que celui-ci pût espérer de lui résister avec avantage dans cette position. Un mouvement rétrograde sur Caldiero eut lieu en conséquence. La Piave fut traversée sans que l'ennemi osât troubler ce passage. Les divisions françaises s'établirent sur l'Adige.

De fortes garnisons avaient été laissées dans Osopo, Palma-Nova et Venise. Les Autrichiens cherchent à s'emparer de ces places; la valeur des troupes chargées de les défendre rendent leurs tentatives inutiles. Pendant ce temps le prince Eugène concentre son armée qu'il organise de nouveau par suite des renforts qu'il vient de recevoir. Les généraux Macdonald, Grenier, et Baraguey d'Hilliers commandent l'aile droite, le centre et la gauche; la réserve reste sous les ordres immédiats du prince dont le quartier général est à Vago. Instruit des succès de la grande armée sur le Danube, Eugène veut arriver sous les murs de Vienne en même temps qu'elle. Il marche à l'ennemi qui déjà effectuait un mouvement rétrograde, lui enlève les postes sur les hauteurs de Bastia et dans les montagnes au nord de Véronne. Un combat meurtrier est livré sur ces hauteurs. Le général Sorbier y reçoit une blessure mortelle. L'Alpon est franchi. Les champs de Montebello sont de nouveau témoins de la valeur française. Le neuvième de ligne s'empare

d'Olmo où le général Debroc est dangereusement 1809.
blessé. Les Autrichiens sont sous les murs de Vicence. La Brenta est franchie non sans obstacle; Bassano est emporté par la division Seras. Un bataillon ennemi met bas les armes dans Marostica. Quinze cents prisonniers sont les résultats de cette journée. Le faubourg de Trévise est enlevé par la division Durutte. Les Autrichiens évacuent cette ville, abandonnant des magasins considérables. L'archiduc veut défendre le passage de la Piave. La crue subite des eaux favorise ses efforts; mais les sages dispositions du général français, la valeur des troupes qu'il commande, le zèle avec lequel les généraux et les officiers exécutent ses ordres et le secondent rendent complette la défaîte des Autrichiens. Dix milles tués, blessés ou prisonniers, plusieurs drapeaux, quinze canons, des caissons et des bagages marquaient le triomphe d'Eugène qui prit position en avant du champ de bataille vers le village de Bona-di-Strada, à un mille de Cornegliano. La Livenza revoit les Français sur ses bords. L'arrière-garde ennemie, culbutée par Dessaix se retire en désordre sur Pordenone et Viganosa. Le Tagliamento est franchi, Codroipo est occupé. Dessaix s'avance par Torrida et Dignano sur Villa-Nova, d'où les Autrichiens sont chassés après un combat opiniâtre. Le général Grenier fait de si belles dispositions à San-Danièle, qu'il enlève deux drapeaux

1809. et deux mille prisonniers. L'archiduc opposa dans ce combat la plus vive résistance, la majeure partie de ses troupes y fut engagée. Dessaix poursuit les vaincus sur Majano, dont il s'empare. Udine et Cividale sont occupées. Les garnisons d'Oposo et de Palma-Nova viennent renforcer l'armée du vice-roi.

La retraite précipitée du prince Jean met bientôt au pouvoir de l'avant-garde commandée par Dessaix, Venzonne et Portis, après un léger engagement. Chiusa-Véneta est également occupé. Macdonald traverse l'Isonzo sur le point de San-Piétro, afin d'établir la communication avec le corps d'armée de Marmont qui de la Dalmatie s'avançait vers Fiume. L'audace de quelques nageurs et d'une compagnie de grenadiers du quatre-vingt-quatrième facilite ce passage. Gorizia tombe au pouvoir des Français avec les munitions qu'on y rassemblait pour le siége de Palma-Nova. Les retranchemens de Prewald sont enlevés avec une bravoure extrême par les troupes du général Lamarque. Deux milles prisonniers et quinze canons sont les trophées de cette sanglante affaire.

Trieste est occupé par le général Schilt, qui y trouve vingt mille fusils et des magasins considérables; les vallées de Ponseba, de Pradel, de la Fella et de la Dogna, sont également au pouvoir des Français. Les Autrichiens se retirent sur

Tarvis. Les forts de Malborghetto, sur lesquels 1809.
l'archiduc comptait pour arrêter les vainqueurs, sont emportés d'assaut; le premier par le vice-roi, l'autre par Seras. Eugène se présente devant Tarvis, où le prince Jean a cru avoir le temps de s'arrêter, et triomphe de nouveau par son impétuosité et ses brillantes dispositions; dix-huit pièces de canon sont enlevées par la division italienne du général Fontanelli. Les autres troupes n'ont pu arriver assez à temps pour prendre part au combat. La possession du versant des montagnes de la Carinthie est l'heureux résultat de la victoire de Tarvis. Les Autrichiens découragés fuient en désordre.

Ober-Laybach pendant ce temps est occupé par Macdonald, le général Pully est à Weiss. Quatre mille hommes sous les ordres du général Meerveldt, tenaient un camp retranché. Leur position était formidable, les attaquer de front eut coûté trop de braves. Macdonald manœuvre habilement par la route de Klagenfurth sur Tschernuz le long de la Save, et de la Laybach sur les routes de Lobitsch et de Weichselburg. Meerveldt, effrayé par ces mouvemens qui le cernent entièrement, s'empresse de capituler: trois drapeaux, soixante-trois bouches à feu, quatre mille prisonniers et leurs magasins sont le fruit des sages combinaisons du prudent Macdonald. L'occupation de Laybach, en complétant

1809. la conquête de la Carniole, ouvrait les portes de la Styrie, assurait les communications avec Marmont, et facilitait la poursuite de l'aile gauche autrichienne sur Gratz. Baraguey-d'Hilliers et Grenier poursuivent l'archiduc sur Judenburg. Eugène fait avancer la division Seras sur San-Michele pour arrêter le général Jellachich qui du Tyrol se dirige sur Leoben par Rottenmann, Maufern, Trabach et San-Michele. Bientôt Eugène, suivi de la division Durutte, vient seconder Seras, trop faible pour attaquer Jellachich; Grenier arrive également avec une brigade de cavalerie; l'attaque est ordonnée, le plateau de San Michele est enlevé à la baïonnette, une terreur panique s'empare des Autrichiens à l'aspect de l'impétuosité française. Huit cents Autrichiens couvraient le champ de bataille, douze cents blessés imploraient la pitié du vainqueur; cinq mille prisonniers attestaient son triomphe. Les colonels Triaire et Lacroix., aides-de-camp du vice-roi, se distinguèrent particulièrement dans ce combat. A la tête du sixième et neuvième de chasseurs, ils firent mettre bas les armes à quatre bataillons ennemis dans le village de San-Michele. Jellachich, en fuyant, ne put détruire le pont sur la Murh. Leoben reçut les Français, et deux jours après Bruck fut occupé par Seras. Gratz ouvre ses portes à Macdonald. L'archiduc Jean se retire derrière la Raab. Eugène marche sur la Hon-

gric. Le 31 mai Seras opère sa jonction avec la grande armée à Schottvien au-delà du Somering. 1809.

Le général Marmont, qui s'était avancé vers la Croatie au commencement de la retraite des Autrichiens, défit le général Stoisservich à Kitta et devant Gratschatz; malgré l'infériorité de ses troupes, bientôt il en triomphe encore à Gospitsch, où les cinquième et soixante dix-neuvième de ligne, les huitième et dix-huitième léger déployèrent une grande valeur. Le capitaine Bourillon du huitieme léger, contribua au succès de ce combat opiniâtre par son audacieux passage de la Licca, avec deux compagnies de voltigeurs. Après l'occupation de Gospitsch, les Autrichiens sont encore vaincus dans les marais d'Ottötschatz. Marmont occupe Segua et Fiume et marche vers Gratz le 31 mai.

Tandis que l'archiduc Jean éprouvait en Italie le sort du prince Charles sur le Danube, l'archiduc Ferdinand, après le combat de Fallenty, livré aux Polonais, le 19 avril, s'avance sur Varsovie, que le prince Poniatowski a l'adresse de faire déclarer neutre par une convention avec le général autrichien, conservant le faubourg de Praga, Modlin et Fieroch. Un engagement général a lieu sur la vistule le 25. La victoire se range du côté des Polonais, dont la confiance renaît tout-à-coup. Le 3 mai, Gora est assailli à l'improviste par Poniatowski. Trois mille hommes, tués bles-

1809. sés ou faits prisonniers, deux drapeaux et trois pièces de canon, signalent la défaite des Autrichiens. L'archiduc Ferdinand s'éloigne précipitamment et les Polonais occupent les cercles de Stanislanow, Salu et Biala.

Poniatowski fait enlever la tête du pont de Sandomir par le chef d'escadron Wladimir Potocki; le général Sokolnicki s'empare de la ville. Mille ennemis tués, douze cents prisonniers, vingt pièces de canon et des magasins considérables récompensent la valeur déployée par les Polonais dans cette attaque. Léopold est occupé par la cavalerie de Poniatowski. Ses éclaireurs s'avancent jusques auprès de Krakovie. Pendant ce temps le courageux Drombrowski faisait échouer une entreprise des Autrichiens sur Thorn, les repoussait à Plock, les culbutait à Bromberg jusqu'à Czentochow, et marchait sur Bzura; tandis que Poniatowski s'emparait de Zamosc, après deux jours d'investissement; quarante pièces de canon et trois mille prisonniers y tombèrent en son pouvoir.

Les Russes, par suite des conventions secrètes de Napoléon avec Alexandre, s'avançaient sur la Gallicie; l'archiduc Ferdinand se hâte d'évacuer entièrement cette province, et Poniatowski porte, le 30 mai, son quartier général à Brody, vers la frontière de la Wolhynie.

La retraite de l'archiduc Jean facilitait sa réu-

nion avec le gros de l'armée autrichienne : il importait de l'empêcher. Napoléon ordonne au vice-roi d'Italie, aussitôt après sa jonction avec la grande armée sur le Somering, de rejeter le prince Jean loin du général en chef ennemi. A cet ordre, Seras se dirige de Schottvien sur Oedenburg, première ville de la Hongrie. Gunz est occupé, et le général Grouchy suit l'archiduc vers Stein-am-Anger. Les généraux Lauriston et Montbrun, après avoir chassé un corps de cavalerie de l'insurrection hongroise du passage de la Raabnitz, près de Sovenhyaga, se réunissent aux troupes du prince Eugène. Grouchy culbute l'arrière-garde ennemie à Vasvar, et lui fait un grand nombre de prisonniers. Macdonald s'établit à Kormond. Le pont de Karako sur la Marczal est emporté par le général Grenier avec la division Abbé. Le général Debroc, avec le neuvième hussard, fait mettre bas les armes à trois cents grenadiers. Grouchy s'empare de Papa, où le vice-roi établit aussitôt son quartier général. Six cents prisonniers restent au pouvoir de la cavalerie française dans cet engagement. L'archiduc Jean se réunit au corps d'insurrection que son frère Joseph vient d'organiser. Eugène marche contre eux sur la Raab. Trop d'ardeur emporte Montbrun au village de Sarnak, il est sur le point d'être pris; Durutte accourt le dégager, et les deux armées se trouvent en présence. La posi-

1809.

1809. tion des Autrichiens en avant de la ville de Raab, était formidable. Placés sur des hauteurs, leur droite était appuyée au village de Zabadhegy et leur gauche à des marais dans la direction de Wenprin. Le centre occupait Kismegyer. Douze cents hommes d'élite, placés en avant dans un grand bâtiment carré, crenelé et retranché, formaient un avant-poste redoutable; un ruisseau profond en défendait encore les approches. Une nombreuse artillerie hérissait les hauteurs et les remparts de Raab. Eugène reconnoît la position de l'ennemi, et donne ordre de l'attaquer. C'était l'anniversaire des batailles de Marengo et de Friedland; les soldats français se le rappelèrent et promirent de le célébrer dignement. Malgré les obstacles que présente le terrain marécageux dont la maison carrée est environnée, Seras, qui vient d'échouer sur ce point, s'élance à la tête de sa division, et la ramène au combat. Tous les obstacles sont franchis, les retranchemens emportés, les murs escaladés, les portes enfoncées, et pas un des douze cents hommes d'élite qui ont défendu ce poste n'est reçu à quartier. Ils périssent par le fer d'un vainqueur irrité ou dans les flammes. Pendant ce temps Durutte prend et reprend trois fois Zabadhegy; le général Valentin s'empare de Kismegyer, après une lutte opiniâtre. La cavalerie de Montbrun et Grouchy culbute celle des ennemis. Enfin, après quatre heures d'un com-

bat meurtrier, cinquante mille Autrichiens fuient en désordre devant trente-six mille Français. Trois mille prisonniers et quatre mille morts ou blessés furent le résultat de la bâtaille de Raab, où le vice-roi perdit six à sept cents hommes et eut quinze cents blessés. Les généraux Grenier, Montbrun, Seras, Grouchy, Golbert et d'Anthouard, furent cités comme ayant contribué au succès de cette journée. Le général Valentin était blessé grièvement, ainsi que le colonel Expert et le chef d'escadron Henri. Le colonel Thierry du vingt-troisième léger y fut tué. 8109.

La place de Raab est investie dès le lendemain; huit jours après elle ouvre ses portes au général Lauriston, chargé de diriger les travaux du siége. Deux mille prisonniers et dix-huit pièces d'artillerie de gros calibre, ainsi que des magasins considérables tombèrent en son pouvoir.

Le prince Eugène, pendant ce siége, poursuivait les vaincus sur Comorn. Faute d'artillerie, il ne peut forcer le pont sur le Danube, et reste en présence de l'ennemi jusqu'au 1er juillet. Appelé par Napoléon pour partager les triomphes auxquels la grande armée va marcher, il se porte rapidement avec ses braves à l'île Lobau, laissant devant Presburg la division Servoni et quelques bataillons dans Raab. Il devait être rejoint par les troupes aux ordres de Marmont et Broussier qui venaient de battre complètement le gé-

1809. néral Giulay au combat de Gratz, dans lequel les colonels Gambin et Nägle du quatre-vingt-quatrième et quatre-vingt-quatorzième de ligne avaient donné des preuves d'une grande valeur. Le général Rusca, qui avait culbuté et détruit le corps d'insurgés tyroliens commandé par Chasteler, entrait à Klagenfurth.

L'arrivée du prince Eugène dans l'île de Lobau attira de nouvelles récompenses sur les braves qui avaient si bien secondé son active intrépidité. Un d'eux, le capitaine d'état-major Mathieu, reçut le titre de baron de Rottenmann, pour un trait de présence d'esprit qui mérite une place dans l'histoire. Envoyé en reconnaissance dans la direction de Salzburg par le vice-roi, après la défaite de Jellachich, cet officier, qu'un seul dragon accompagnait, tombe la nuit dans un poste ennemi. Il se dit aussitôt parlementaire, chargé de sommer le général major Plunkett de se rendre avec les trois mille hommes qu'il commande. Cette ruse réussit, et Mathieu voit défiler devant lui à Rottenmann une colonne, qui n'a pu apprendre la défaite de Jellachich à San-Michele sans être glacée de terreur.

Napoléon avait quitté le palais de Schœnbrunn pour occuper une tente dans l'île de Lobau. Tout présageait qu'une grande bataille allait se livrer, elle eut lieu bientôt. Cinq cents voltigeurs, commandés par Pelet aide-de-camp de Mas-

séna, passent le 4 juillet dans l'île dite du Moulin, et s'y établissent. Les Autrichiens, trompés par cette fausse attaque, portent leur attention sur ce point. Leurs redoutes y dirigent leur feu. Alors, à la faveur des ombres de la nuit, quinze cents voltigeurs, commandés par le général Conroux, abordent la rive gauche au-dessous de l'île de Lobau, et repoussent les postes ennemis jusqu'au village de Muhllenten. Pendant ce temps, l'artillerie française tonne sur les retranchemens autrichiens. La petite ville d'Enzersdorf est incendiée par des obus. Deux mille cinq cents hommes conduits par l'intrépide Descorches-Sainte-Croix, aide-de-camp de Masséna, s'élancent dans des barques et se dirigent sur cette ville; trois ponts sont jetés sur le petit bras du Danube, et les divers corps d'armée marchent sur la rive gauche avec l'enthousiasme que donne l'espoir de la victoire. Un orage terrible favorise ce mouvement. Les éclats du tonnerre se mêlent au bruit du canon. La pluie qui tombe par torrent ne peut ralentir l'impétuosité française. Les colonnes se forment aussitôt; Masséna est à gauche, Bernadotte et le général Oudinot au centre, Davoust tient la droite. L'armée d'Italie, aux ordres du vice-roi, celle de Dalmatie, conduite par Marmont, la grosse cavalerie et la garde impériale sont en seconde ligne. 1809.

C'est sur la gauche des ennemis que Napoléon

1809. s'est porté; par cette manœuvre hardie les redoutes deviennent inutiles, et les Français vont combattre sur le champ de bataille que leur empereur a choisi. Le colonel Sainte-Croix fait prisonniers les quatre bataillons placés dans Enzersdorf. Le général Oudinot contraint neuf cents hommes retranchés dans le château de Sachsengang avec neuf pièces de canon à capituler. En vain l'archiduc Charles cherche à déborder la droite des Français par la marche rapide d'une partie de son armée, Oudinot culbute une de ses colonnes à Rutzendorf, le prince d'Eckmuhl en appuiant à droite paralise le mouvement des ennemis. Masséna enlève les ouvrages d'Essling, de Gross-Aspern. Le prince de Ponte-Corvo fait emporter par les Saxons le village de Raasdorf. Macdonald, à la tête des divisions Pacthod, Seras et Lamarque, s'empare de Wagram. Contraint par des forces supérieures d'abandonner ce village, il se retirait en bon ordre; lorsque les Saxons, trompés par l'obscurité, prennent ses colonnes pour des Autrichiens, et tirent sur elles. Il était neuf heures du soir; le désordre se met dans les rangs de ces trois divisions. Trois mille prisonniers faits à Wagram en profitent pour s'échapper, emportant avec eux quatre des drapeaux qui leur avaient été enlevés. Un seul grenadier parvint à conserver celui qu'il portait. Les généraux Grenier, Vignolles, Seras et Sahuc

furent blessés; le colonel Huin du treizième de ligne et l'adjudant commandant Commet furent tués. Enfin Macdonald parvient à rallier ses troupes, sans que les Autrichiens, également trompés par la nuit, aient cherché à profiter de ce désordre. Les Français bivouaquent sur le champ de bataille. Dans les deux armées on n'attend que le retour de la lumière pour recommencer le combat. 1809.

Napoléon, calculant habilement les mouvemens que vont faire les Autrichiens pour renforcer les ailes en dégarnissant leur centre, profite de l'obscurité pour réunir une masse formidable en face du centre de la ligne ennemie. Masséna s'avance sur la gauche d'Atterkau, ne laissant qu'une division à Gross-Aspern. Davoust se rapproche du centre en dépassant Gros-Hoffen. Le lever du soleil donne le signal du combat. L'artillerie des deux armées tonne avec une égale rapidité. Le prince de Rosemberg, placé à l'aile gauche ennemie, débouche de Markgrafen-Neusiédel. Les généraux Bellegarde, Kollowrath, Lichstenstein et Hiller, marchent à la droite sur Stadlau. Le prince de Hohenlohe reste seul au centre et occupe Wagram. Napoléon fait soutenir sur le champ son aile droite par la division de cuirassiers aux ordres du duc de Padoue (Arrighi), et s'y porte de sa personne. Le prince de Rosemberg est repoussé dans Neusiedel. Il n'en est pas

1809. de même à l'aile gauche; le prince Charles, dans le dessein d'isoler les Français des ponts du Danube, porte une colonne de trente-cinq mille hommes dans l'intervalle abandonné par Masséna. Gross-Aspern est enlevé, malgré la résistance de la division chargée de le défendre. Les Saxons et une division bavaroise sont mis en déroute. La terreur s'empare des derrières de l'armée française. La foule rapace, qui ne suit les armées que pour piller, fuit épouvantée dans l'île de Lobau. Les Autrichiens poussent déjà des cris de victoire. Napoléon informé de ce mouvement fait enlever Neusiedel et Wagram par Davoust, ordonne à Masséna de tenir dans ses positions, lance Macdonald avec les divisions Seras, Broussier et Lamarque sur le centre ennemi, tandis qu'Oudinot marche sur les hauteurs de Wagram pour s'y joindre à Davoust. Le maréchal Bessières, avec la cavalerie de la garde et celle de réserve, s'ébranle sur les colonnes que conduit le prince Charles, pendant que le général Lauriston, à la tête d'une batterie de cent pièces de canon, s'avance au petit trop sans tirer à demi-portée de ces colonnes. Le prince Eugène soutient le mouvement du centre avec les divisions Pacthod et Durutte.

L'artillerie de Lauriston tonne et fait taire l'artillerie ennemie. Dès ce moment la victoire n'est plus incertaine. Le village de Gerasdorf est

enlevé. Celui de Gros-Aspern est repris. Les Autrichiens se replient sur Iedlesdorf et Strebersdorf, ensuite sur Kornneuburg et Wolkersdorf pour gagner à la hâte la Moravie. L'empereur François, qui s'était tenu pendant toute la bataille à Wolkersdorf, se rend à Znaim. Dix-huit mille prisonniers, dix drapeaux et quarante pièces de canon sont les trophées de la victoire de Wagram. Le prince Charles avait été blessé. 1809.

Les Français eurent à déplorer la perte du général Lasalle, excellent officier de cavalerie légère, et le colonel Oudet du neuvième de ligne. Les généraux Grenier, Seras, Vignolle, Sahuc, Frère, de France, les colonels Sainte-Croix et Aldobrandini-Borghèse, les majors Corbineau et Daumesnil étaient au nombre des blessés. Le général Macdonald fut nommé maréchal de l'Empire sur le champ de bataille. Napoléon l'embrassa en lui annonçant cette brillante récompense de sa belle conduite. Macdonald, ancien ami de Moreau, touché jusqu'aux larmes, serre la main de son maître, et s'écrie avec un accent chevaleresque : « Ah ! sire, entre nous c'est désormais à la vie et à la mort. »

Le général Oudinot reçut et le bâton de maréchal et le titre du duc de Reggio, Marmont celui de duc de Raguse. Masséna fut nommé prince d'Essling, et Berthier, déjà prince de Neuchâtel, ajouta à ce titre celui de Wagram. D'au-

1810. tres récompenses furent également distribuées aux généraux, officiers et soldats qui s'étaient plus particulièrement distingués.

La poursuite des Autrichiens est poussée avec activité. Le duc de Raguse suit d'abord la route de Brunn, et se dirige ensuite sur Znaim. Masséna s'avance par la route de Stockereau, et bat à Hollabrunn une colonne ennemi. Davoust est à Nicolsburg. Marmont se présente devant Znaim, Masséna y débouche en même temps, et s'empare du pont sur la Taya : l'empereur d'Autriche demande un armistice; il lui est aussitôt accordé par Napoléon. Trois mois après un traité de paix est encore signé entre ces deux monarques, qui bientôt doivent s'unir par les liens les plus étroits.

Malgré la tentative du major Schill, pour insurger le nord de l'Allemagne, la Prusse n'avait point armé pour seconder l'Autriche dans cette guerre. L'Angleterre seule avait agi sur les côtes de la Hollande et dans le royaume de Naples, où Murat régnait à la place de Joseph; mais partout les Français étaient sur leurs gardes. Le général Stuart fut contraint de retourner en Sicile. Lord Chatam réussit d'abord à s'emparer de Flessingue, défendu par une bien faible garnison; mais Bernadotte accourt de Schœnbrunn, et bientôt les Anglais évacuent cette place et l'île de Walchren, sans combattre. Il est vrai que les maladies causées par l'insalubrité du climat détruisirent plus

de soldats qu'ils n'en auraient perdu dans une bataille meurtrière. Ainsi se termina une campagne sur laquelle l'Angleterre avait fondé les plus grandes espérances. 1810.

ANNÉES 1810 ET 1811.

La paix signée avec l'Autriche avait eu pour principale condition le mariage de Napoléon avec l'archiduchesse Marie-Louise. Cette union paraissait amener l'Europe à une paix générale, elle ne fit que retarder le commencement de nouvelles hostilités.

ARMÉES D'ESPAGNE ET DE PORTUGAL.

La mésintelligence qui s'était glissée entre les généraux espagnols et sir Arthur Wellesley, favorisait les projets de Napoléon pour l'entière soumission de l'Espagne. Les Anglais retirés dans le Portugal, ne coopéraient plus aux mouvemens des insurgés. C'était une occasion favorable pour se remettre en possession de l'Andalousie et des royaumes de Grenade et de Murcie, où les Français n'avaient pu rétablir la même tranquillité que dans la Catalogne, l'Arragon, l'Estramadure et les Asturies. La victoire d'Ocana avait ouvert les

1810. passages de la Sierra-Morena ; l'indécision de Soult donne le temps aux débris de l'armée d'Arizaga de se rallier pour les défendre. Mais tournés par Sebastiani, les ennemis se retirent sur Jaen. Atteints aux environs d'Alcala-la-Real par ce général, ils sont défaits, et fuient vers Grenade et le royaume de Murcie. Mortier était à la Caroline le 20 janvier, Grenade et Cordoue sont occupées le 28. Le même jour le duc de Bellune (Victor) entre à Cormona, celui de Trevise (Mortier) à Ecija. Le général Sebastiani s'avance sur Malaga, la cavalerie aux ordres de Milhaud, culbute et sabre une colonne ennemie entre Anteguerra et cette ville, sous les murs de laquelle les fuyards voudraient se rallier; mais Sébastiani arrive, les culbute de nouveau, et pénètre pêle mêle avec eux dans les rues où un combat opiniâtre s'engage. Cent quarante pièces de canon de tout calibre tombent au pouvoir des vainqueurs ainsi que vingt-trois pièces de campagne, destinées à l'armée de Catalogne. La modération du général français sauve Malaga des horreurs d'un sac.

L'occasion était favorable pour marcher sur Cadix, le roi Joseph s'oppose aux ordres que Soult va donner pour s'emparer de cette place, qui depuis opposa une si vigoureuse résistance, et devint le refuge de la junte qui délivra l'Espagne. Séville ouvre ses portes. Deux cent

soixante-trois pièces de canon se trouvaient encore 1810.
dans ses murs. Enfin Victor marche sur Cadix ; mais il est trop tard, le duc d'Albuquerque s'y est enfermé avec un corps de trois mille hommes. L'Andalousie était soumise, six mille prisonniers, huit drapeaux et un nombre considérable de pièces d'artillerie étaient le résultat de cette conquête facile. Mortier se dirige sur l'Estramadure, et bloque Badajoz qu'il ne peut assiéger faute d'artillerie. Ney s'avance sur Ciudad-Rodrigo. Dans la haute Estramadure le général Foy, de la division Heudelet, surprend et défait un corps de trois mille insurgés à Arroyo-del-Puerco. Le colonel anglais Grant n'a que le temps de s'échapper à demi vêtu. Assailli bientôt par des forces trop considérables, cet intrépide général forme sa troupe en carré, et se retire de crête en crête par la Sierra de Cacerès jusqu'à Aldea-de-Cano. Le chef d'escadron Gentil, le chef de bataillon Bazeis du quatre-vingt-seizième, les capitaines Villemet, Suffisant et Brunet, les lieutenans Guerlot et Perrin se distiuguèrent dans cette honorable retraite.

Victor prend position devant Cadix et enlève aux Anglais le fort de Matayorda. Gazan culbute Balesteros ; en Estramadure le général Bonnet porte son quartier à Oviédo. Ainsi se termine le premier trimestre de cette campagne. Bientôt, les phalanges qui ont triomphé de l'Autriche accourent seconder les braves restés dans la péninsule.

1810. Junot peut alors se porter dans le royaume de Léon avec les troupes qui occupaient la Biscaye, la Navarre et la vieille Castille. Ensuite il marche pour s'emparer d'Astorga. Après plusieurs jours de tentatives pour battre en brèche, un bataillon de grenadiers et voltigeurs, couduit par le chef d'escadron Lagrave, aide-de-camp de Junot, donne l'assaut et parvient, après des périls et des difficultés sans nombre, à se loger sur une petite brèche. Le gouverneur alors demande à capituler. Quatre mille prisonniers sont conduits en France. Pendant ce temps, le général Suchet, maître de l'Aragon, après avoir défait complètement à Villet trois mille Espagnols, enlève de vive force le pont d'Alventosa sur le Minjarès, surprend la ville de Morella, et se présente devant Valence, dont il occupe de vive force les faubourgs et le port de Grao. Castellon de la Plana, à l'embouchure du Minjarès, est également emportée par le général Boussard qui y déploie, contre un rassemblement considérable d'insurgés, la valeur dont il a déjà donné de si brillantes preuves. Le cuirassier Vinatier se distingua dans cette affaire. Ayant mis pied à terre, il s'élance vers le pont, le dégage des barricades qui l'encombrent, et ouvre ainsi le passage sous une grêle de balles. Le général Klopiski, le colonel Kliski, et le capitaine Petit du quatorzième polonais, s'étaient également distingués dans ces

différens combats. En vain Suchet veut faire ouvrir les portes de Valence, il ne peut y réussir. Alors il se dirige sur Lérida, pour le siége de laquelle tout est préparé. Balaguer est occupée par le général Habert, Musnier entre sans obstacle dans Flix et Mora. Lérida est investie. Harispe culbute l'avant-garde du général O'Donnell qui accourt au secours de cette place. Bientôt O'Donnell lui-même est mis dans une déroute complète ; cinq mille six cents prisonniers, mille chevaux, trois canons, trois étendards et un drapeau sont dus au courage des généraux Harispe, Boussard, des colonels Robert, Burthe, d'Aigremont, des chefs d'escadron Devallant, Saint-Georges et Rubichon ; des capitaines Scarampi, Lafarge et Destombes ; du maréchal des logis Montons. Le cuirassier Tartarin s'était emparé d'un drapeau au milieu d'un bataillon ennemi. 1810.

La tranchée est ouverte, les ouvrages avancés sont emportés par la valeur française, une brèche devient praticable. L'assaut est donné, et Lerida est emportée de vive force. Le gouverneur Gonzalès, retiré dans le grand fort, capitule le lendemain. Dix drapeaux, huit mille prisonniers et cent cinq canons sont les trophées de cette conquête dans laquelle les généraux Vergès, Buget, Harelle, le colonel Ruelle, le major Barbaroux, le chef de bataillon du génie Peaguiol, le sergent du génie Baptiste et le colonel

1810. Robert du cent dix-septième se distinguèrent parmi les braves qui avaient montré la plus audacieuse intrépidité. Ce siége venait de placer le général Suchet au rang des capitaines illustres. Bientôt Mequinenza éprouve le même sort. Le chef de bataillon polonais Chlusowitz et le capitaine de sapeurs Foucault, se firent particulièrement remarquer dans l'attaque de ce fort défendu par quinze cents hommes.

Dans la Catalogne, Souham, cantonné à Olot, se porte sur Vique et disperse le rassemblement qui s'y forme. Ensuite il marche sur Centelles, suit O'Donnell jusqu'à Maya et retourne à Vique. Le général espagnol, profite de cet éloignement, pour écraser, tour à tour, les détachemens sortis de Barcelone à la rencontre du maréchal Augereau. La bravoure du chef de bataillon Mioque sauve à Mollet les débris de celui aux ordres du colonel Guéry. Après une entrée pompeuse dans la capitale de la Catalogne, le duc de Castiglione (Augereau) fait ses dispositions pour bloquer étroitement le fort d'Holstalrich qui ne peut être pris que par famine. Pendant ce temps, le général Souham, trop inquiété à Vique par l'actif et intrépide O'Donnell, fond sur ses troupes, les bat, lui enlève deux mille quatre cents prisonniers, deux drapeaux, et plus de cent mulets d'équipages. La déroute des Espagnols fut des plus complètes. Souham fut blessé dans cette af-

faire. Sur ces entrefaites, le général Guillot et le colonel Guétri chassaient une colonne qui s'avançait sur Besalu, tandis que le général Verdier culbutait les insurgés d'Arenis-de-Mor et des bords de la mer. Après ces succès dans la Haute-Catalogne, Augereau se porte en avant pour seconder Suchet dans son mouvement sur Lérida. Il occupe Marensa, culbute l'arrière-garde ennemie à Villa-Franca. Une fausse disposition met les divisions Severoli et Augereau, frère du maréchal, qui a remplacé Souham, dans une position critique. Leur intrépidité les sauve. Le combat d'Arbos arrête l'impétuosité d'O'Donnell. Augereau rentre dans Gérone et resserre le blocus d'Holstalrich, qui ouvre ses portes le 12 mai, après une tentative de la garnison pour s'échapper. Bientôt les petites îles et le fort de Las-Medas tombent au pouvoir des Français par un coup de main audacieux de deux officiers du 1er régiment d'infanterie légère napolitain, appelés Ginglìotti et de Luva, qui, accompagnés de sept chasseurs, passent dans l'île où le fort est bâti, et contraignent le commandant à se rendre. Ce fait d'armes fut le dernier sous les ordres du duc de Castiglione en Catalogne : Macdonald vint le remplacer. 1810.

Napoléon n'avait point renoncé à s'emparer du Portugal, malgré les deux tentatives malheureuses faites contre ce royaume ; le prince d'Essling fut mis à la tête de soixante mille hommes

1810. pour aller combattre trente-cinq mille Anglais et cinquante mille Portugais sous les ordres de lord Wellington, dont la réputation n'était point encore établie. La profonde connaissance que ce général avait acquise du terrain sur lequel il devait combattre, lui donnait un grand avantage. Masséna, au contraire, affaibli par l'âge et par les fatigues, n'avait plus cette audace qui l'avait fait triompher à Rivoli et à Zurich. L'adroit et prudent Wellington, redoutant cependant un pareil adversaire, ne sortit point des lignes qu'il avait choisies, laissant aux milices portugaises le soin d'inquiéter les Français et de leur faire éprouver des pertes continuelles.

Masséna veut attirer les Anglo-Portugais dans les plaines de Salamanque, il ne peut y réussir. Alors il se décide à mettre le siége devant Ciudad-Rodrigo, afin de forcer Wellington à marcher au secours de cette place importante. Il n'en est rien. Après vingt-cinq jours de tranchée ouverte, une brèche est praticable. Le duc d'Elchingen (Ney) ordonne l'assaut : le caporal Thirion au cinquantième régiment, Bombois carabinier, et Billeret, chasseur du sixième léger, sont désignés pour monter les premiers. Les chasseurs du siége aux ordres du capitaine Spruling, adjoint à l'état-major, trois cents voltigeurs et trois cents grenadiers commandés par le chef de bataillon Delom du sixième léger et Dutoyat du soixante-

neuvième, s'élancent au pas de course; déjà les trois braves désignés sont sur la brèche. Le drapeau blanc est arboré, et l'intrépide gouverneur don André Harasti qui a fait une belle défense se rend à discrétion : six mille prisonniers, cent vingt-cinq bouches à feu et deux cents milliers de poudre tombent au pouvoir des vainqueurs : les généraux d'artillerie Eblé et Ruty, le général de division Loison, les généraux de brigades Simon, Férey, le colonel du génie Ralase, et le major Couche, furent cités avec éloge : le capitaine Gouache du vingt-deuxième de ligne mérite aussi une pareille distinction. Seul avec sa compagnie dans une reconnaissance, il avait tenu tête à deux escadrons de la garde anglaise, s'était formé en carré, et les avait contraints à fuir, après deux heures de combats. Le général Sainte-Croix s'était également distingué dans une autre reconnaissance, où il força les Anglais à se réfugier sous le canon d'Almeida. 1810.

Après la reddition de Ciudad-Rodrigo, le général Loison fut chargé par Ney de s'emparer du fort de la Conception. Le général Crawfurd, rencontré à Duas-Casas, est battu par Loison, et fait sauter le fort, plutôt que de le livrer à son vainqueur. Bientôt Masséna fait attaquer Crawfurd jusque sous le canon d'Almeida, et le contraint à se retirer sur l'armée anglaise qui exécute aussitôt un mouvement en arrière. Ney ouvre la tranchée

1810. devant Almeida, place plus forte que Ciudad-Rodrigo, mais cette dernière avait fourni de plus grands moyens d'attaque. Une bombe met le feu à la grande poudrière. Une explosion horrible détruit la majeure partie de la ville et les édifices publics : la garnison capitule. Ce siége, qui n'a duré que treize jours de tranchée ouverte, livre trois mille prisonniers, six drapeaux, et cent quinze pièces d'artillerie aux Français. Wellington, qui n'a pas fait un mouvement pour secourir cette forteresse, s'éloigne encore aussitôt après sa reddition. Masséna le suit, cherche à le gagner de vîtesse sur Coimbre en marchant par la rive droite du Mondego. Wellington profite d'un retard dans la marche des colonnes françaises qui attendaient leur artillerie ; il se poste sur Las-Sierra de Busaco et d'Alcoba, perpendiculaire à la rive droite du Mondego et qui couvre Coimbre. Le duc d'Elchingen, le duc d'Abrantès (Junot) et le général Reygnier, regardant cette position comme trop formidable pour l'attaquer, attendent l'arrivée de Masséna. Celui-ci, se considérant toujours comme *l'enfant gâté de la victoire*, ordonne d'en chasser les Anglais ; mais la valeur française ne peut rien contre ces rochers escarpés et les masses imposantes de soixante mille hommes qui les défendent : quatre-vingts pièces d'artillerie y jouaient à la fois : dix-huit cents morts et trois mille blessés, perdus dans les différentes attaques,

prouvèrent, mais trop tard, à Masséna que cette 1810.
position était inexpugnable. Les généraux Foy, Merle, Simon, étaient au nombre des blessés.

Enfin, après diverses manœuvres pour cacher son dessein, le prince d'Essling s'avance par la route d'Avelena de Cima, pour tourner la Sierra de l'Alcoba. Le général Sainte-Croix, avec deux régimens de dragons, avait reconnu jusqu'au sommet de la montagne sans être inquiété. Il en fut de même de l'armée. Wellington, à l'approche des Français, redescend l'Alcoba et passe le Mondego. Plus de prévoyance de la part de Masséna, ou peut-être moins de présomption eût évité à son armée une perte de cinq mille hommes, et n'aurait point détruit la confiance que ses talens militaires inspiraient aux soldats.

Les défilés de Serdao sont franchis. Le manque de vivres engage les soldats à s'en procurer par eux-mêmes dans Coimbre, et bientôt cette ville est pillée entièrement. La faute en est aux administrations qui suivent l'armée. Plus occupés de leur fortune particulière que du bien-être du soldat, dans toutes les occasions, le ramas d'employés qui s'attache à la suite des armées a causé de funestes désastres. Les blessés avaient été transportés jusqu'à Coimbre; ils y furent laissés sous la garde de cinq cents hommes, force insuffisante pour contenir une population exaspérée. La valeur de cette faible garnison et

1810. l'intrépidité des blessés qui, sur leur lit de douleur, tenaient encore leurs armes pour défendre chèrement un restant de vie prêt à s'exhaler, engage le colonel anglais Trant à leur offrir une capitulation honorable, et à les diriger sur Oporto, en les assurant qu'on aurait pour eux les égards qu'on doit au courage malheureux. Il n'en fut rien, les plus indignes traitemens devinrent le partage de ces infortunées victimes de l'imprévoyance de Masséna.

Les Français s'avancent de Leyria sur Moliana et Rio-Mayor. Un léger engagement a lieu à Alcoentre ; un combat plus sérieux est livré à Alenquer le 9 octobre ; l'infanterie légère enlève à la baïonnette les redoutes qui défendent la route ; les généraux Reygnier et Montbrun poursuivent l'ennemi vers Villa-Franca ; le duc d'Abrantès vers Sobral. Le général Clausel, malgré son infériorité, l'attaque sur le Monte Grace, et le culbute au-delà de ce dernier village. Des retranchemens sont élevés sur la route de Bucellas par les Anglo-Portugais; Masséna les attaque sans obtenir de résultat, tandis que, du côté de Villa-Franca, ses autres colonnes se trouvaient en face des fameuses lignes de Torrès-Vedras, et prenaient position. L'intrépide Sainte-Croix périt, ce jour-là, en observant sur une hauteur l'approche des chaloupes anglaises qui tiraient sur un poste français. Les brillantes qualités de ce

jeune officier général, sa bravoure, son audace 1810.
et ses talens militaires l'avaient rendu cher à tous ses frères d'armes. La carrière la plus belle lui était ouverte.

La ligne occupée par Wellington devant Lisbonne était trop formidable pour que Masséna, éclairé par les résultats de la bataille de Busaco, tentât de l'en chasser ; les deux armées restèrent donc en présence sans agir. C'est ce que le général anglais demandait. Bientôt le manque de vivres se fit sentir dans les camps français ; on ne put s'en procurer qu'en envoyant de nombreux détachemens à la maraude. Les maladies, les fatigues et les paysans armés qu'il fallait sans cesse combattre, affaiblissaient chaque jour l'armée, tandis que les ennemis voyaient leur nombre s'augmenter sans cesse. Il ne restait à Masséna que trente-cinq mille hommes pour bloquer Wellington qui en comptait quatre-vingt quatorze mille. Enfin un mouvement rétrograde a lieu sur Santarem ; il est exécuté sans être inquiété par l'ennemi qui laisse prendre ainsi une ligne avantageuse à Masséna ; en avant de cette ville la droite de son armée est couverte par le Monte-Junto, la gauche sur le Tage. Attaqué dans sa position par Wellington, Masséna résiste et le contraint à se retirer sur Cartaxo. Pendant ce temps, Napoléon avait été prévenu aux Tuileries de la situation de son armée en Por-

1810. tugal par l'intrépide général Foy qui avait bravé tous les dangers pour se rendre à Paris par suite des instructions de Masséna. Il ordonnait une diversion favorable vers les frontières de l'Alentejo. Le général Drouet, comte d'Erlon, s'avançait en même temps de Valladolid avec sa division et se réunissait à l'armée de Portugal. Masséna alors put espérer encore de s'emparer de Lisbonne; mais la résistance de Badajoz, en arrêtant la marche des renforts qui lui étaient annoncés, rendit, à la fin de l'année, sa position encore plus critique. Les ressources de l'Alvilla et du pays de Santarem étaient épuisées; à peine si, en s'étendant jusqu'à Porto de Mos, on pouvait rapporter quelques vivres.

Tandis que ces événemens se passaient en Portugal, le duc de Bellune, cherchait à réduire Cadix. Maître des forts de Matagorda, il avait fortifié avec soin le port Sainte-Marie, Chiclana, et Puerto-Real. Des camps retranchés unissaient ces fortifications. Sur le point appelé Trocadéro, on établit une batterie de mortiers qui de neuf cents toises de distance lançait des bombes jusqu'à Cadix. Les malheureux prisonniers qui gémissaient sur les pontons devant cette ville cherchèrent à s'échapper, ceux du ponton *la Castille* et ensuite de *l'Argonaute*, eurent le bonheur de réussir à travers mille dangers. Le sort des autres ne devint que plus affreux, vainement les

assiégés tentèrent plusieurs sorties, elles furent 1810.
sans succès. Une expédition des Anglais pour s'emparer du château de Fuengirola, défendu par cent soixante hommes aux ordres du capitaine Mlokosiewietz, leur fut encore plus défavorable, quatre mille hommes et l'artillerie d'une escadre menacent cette faible garnison, elle résiste intrépidement et donne le temps au général Sebastiani, qu'elle seconde ensuite, par une sortie impétueuse, de venir culbuter ces assaillans. Le général anglais, lord Blayney, y fut fait prisonnier. Cinq pièces de canon et un grand nombre de prisonniers furent les résultats de cette victoire. Le chef de bataillon Bouitz, les capitaines Mlokosiewietz et Plachecki, les lieutenans Chelmicki, et le capitaine Antier du vingt-unième de dragons se distinguèrent parmi les braves qui contribuèrent au succès de cette journée.

Pendant ce temps l'adjudant commandant Victor Remond se soutenait vaillamment dans Riotinto, contre cinq mille hommes; et les culbutait ensuite à l'approche du général Pepin. Moguer, San-Bartholomo, Cartaga, Huelba furent encore témoins de la défaite des ennemis. Le général Girard bat complettement le marquis de la Romana à Bienvenida et lui cause une perte de deux mille cinq cents tués ou blessés et de huit cents prisonniers, ainsi que de quatre canons et d'immenses magasins. Les généraux Chauvet et Brayer, les

1810. colonels Raymond, du trente-quatrième, Chassereaux du quarantième, Vigent du soixante-quatrième, le chef de bataillon Monnot, commandant le quatre-vingt-huitième. Le major Gaidon du vingt-unième chasseurs, le chef de bataillon Marquet, le chef d'escradron Hudry, le capitaine Gritte du trente-quatrième, Lévêque du dixième hussards, Martin du soixante-quatrième, l'adjudant-major Lefèvre du quatre-vingt-huitième; l'officier du génie Anduard et l'aide-de-champ Duroc-Mesclop, se signalèrent par leur intrépidité.

Un renfort arrive à la Romana, il attaque le poste Castello de Los Guardios et Fuente Orejuna. Il est contraint de se retirer. Dans Fuente Orejuna, quatre-vingt-seize braves du cinquante-unième régiment résistent pendant treize heures à deux mille hommes, et ne peuvent être réduits. A Fuente de Cantos, le général Briche fait cinq cents prisonniers et enlève six pièces d'artillerie. La retraite de l'ennemi fut une déroute.

Dans le royaume de Grenade le général Sebastiani, obtenait chaque jour des succès nouveaux. A Castrit, aux montagnes de la Ronda et près de Carthagène en Murcie, les insurgés étaient également défaits, sans être plus soumis que ceux des autres provinces. Padul est le théâtre d'une déroute complète de deux mille paysans

par le chef d'escadron Rollet du seizième dragons. 1810.
A Montril et Almunéjar, le général Werlé culbute les Anglais et les force à se rembarquer. Mille prisonniers, quatre canons, deux drapeaux attestent le triomphe de Sebastiani à Rio-Almanzor, les généraux Milhaud et Rey l'avaient bien secondé. Les colonels Ormancey, Subervic, Aymard et Konopka se firent remarquer dans cette affaire, où dix mille hommes sous les ordres du général anglais Blacke avaient été défaits par quelques détachemens français.

Dans le nord de l'Espagne et au centre une foule de combats étaient livrés aux bandes d'insurgés appelées *Guérillas*. Battues sur un point, ces bandes reparaissaient aussitôt sur un autre; elles tiraient un égal parti de la difficulté du terrain et des avis des habitans sur l'approche des Français. Un tel genre de guerre était funeste surtout aux faibles détachemens, il était désormais impossible de voyager en Espagne sans une escorte formidable.

Siguenza, Brichuega, Saria, Tarancon, Veler, Belozado, Caldaso, Belmonte, Sahagua, Alejo, Fuente-Sauco, Pancorbo, Puebla de Sanabria, Fresno, Grado, Santona, Oviedo, Belmonte, Miranda, furent les théâtres de la défaite des *Guérillas*. Le combat de Cervera, dans la Catalogne fut funeste à la cavalerie espagnole: dans celui de la Bisbal, le général O' Donnell vengea

1810. cet échec sur les troupes du général Schwartz, bien inférieures en nombre. Ce succès électrisa le courage des Catalans, leur audace dès lors égala leur férocité et bientôt les Français furent obligés d'avoir constamment les armes à la main. Macdonald emploie contre eux les mesures les plus rigoureuses, elles sont sans effet, et ce général ne joue bientôt plus qu'un rôle secondaire dans cette partie de l'Espagne.

La modération de Suchet dans l'Aragon, l'adresse avec laquelle il gouverne cette province, l'ont entièrement pacifiée. Bientôt il est chargé du siége de Tortose, que devait entreprendre Macdonald. Vainement les ennemis veulent le faire renoncer à cette entreprise. Morella, Falset, Mora, Tivisa, Daroca, Uldecona, Ternel, le mont Fuenté-Santa, Elcuervo, Vinaros, la tour de Rapita, sont les témoins des succès de Suchet, et de l'inutilité des tentatives des Espagnols. Le 19 décembre, la tranchée est ouverte devant Tortose; le 31, l'artillerie fait une brèche praticable, Suchet va donner l'assaut le lendemain. La garnison bat la chamade et demande à capituler. Cent soixante-dix bouches à feu et huit mille prisonniers furent les résultats de la vigoureuse activité avec laquelle ce siége, qui termina cette campagne, avait été poussé.

1811. Le général Claparède commença l'année en rejetant derrière le Duero; le corps de Silveyra

revenu sur ce fleuve, après le passage du neuvième corps pour rejoindre Masséna, le poursuit sur Villa Ponte, le culbute dans les différentes affaires de Mondin, de la Coura et de Lamego; lui fait éprouver une perte de mille hommes, deux cents prisonniers et un drapeau. Claparède ensuite marche sur Celoriço; bientôt il défait le colonel Trant, à Covilha, et lui enlève une pièce de canon et un drapeau. Pendant ce temps, l'armée de Portugal, dont la situation devenait de plus en plus difficile, pouvait à peine se procurer des vivres. Wellington avait eu soin de faire détruire ou enlever tout ce qui se trouvait au loin, se fortifiait dans ses lignes et se préparait à effectuer le passage du Tage; de nombreux renforts viennent augmenter les troupes ennemies. Masséna fait pousser de fortes reconnaissances, le duc d'Abrantès le chasse de Rio-Major, il est blessé dangereusement dans cette affaire, où les voltigeurs déployèrent leur impétuosité accoutumée. Le général Foy amène quelques troupes, en revenant de Paris : elles ne pouvaient réparer les pertes que l'armée avait faites. Les soldats et les officiers étaient exténués de besoin; depuis plus de quinze jours ils n'avaient pas mangé de pain. Dans cette détresse générale, Masséna assemble ses généraux et se décide à la retraite : les pontons pour le passage du Tage sont brûlés au moment d'exécuter ce mouvement 1811.

1811. rétrograde, cette précipitation avertit Wellington, et tous ses corps sont prêts à suivre les Français. L'intrépide Ney est chargé, par Masséna, de faire l'arrière-garde, il ne pouvait mieux choisir. Les ponts de l'Alviella sont détruits, Ney se porte derrière la Lys pour retarder la poursuite de l'ennemi; le combat de Pombal devient funeste aux Anglo-Portugais; mais, Ney accablé par le nombre, quoique vainqueur, continue son mouvement derrière la Soure. Masséna s'y était arrêté pour faciliter la construction de deux ponts sur le Mondego. Menacé d'y être attaqué par les ennemis, il quitte cette position défavorable pour celle de Redinha que l'armée quitte bientôt; les sages et savantes dispositions de Ney arrêtent les Anglais pendant un jour. Le combat glorieux de Redinha fut des plus meurtriers pour les ennemis; une seule division avait résisté à leur armée entière. Masséna, ayant reconnu l'impossibilité de s'emparer de Coimbre, continue sa retraite. La lenteur de Wellington, ou peut-être son inhabileté, la favorise. Un nouveau succès à Chao-de-Lamas, signale encore les bonnes dispositions de Ney : dans le combat de Foz-d'Arunce, l'impéritie d'un chef de bataillon du trente-cinquième, causa de funestes désastres à ce régiment. Une terreur panique s'empara tout-à-coup de ce corps à la fuite de ses tirailleurs, son aigle fut perdu dans la Ceira, où l'officier qui le portait se noya.

De leur côté, les ennemis épouvantés par les cris 1811. des fuyards du trente-cinquième, se crurent chargés impétueusement et prirent aussi la fuite. Ney qui avait contribué par sa prudence et son intrépidité à rétablir l'ordre, passe la Ceira et détruit le pont. Cependant, cette affaire dans laquelle tout l'avantage était resté à Ney, puisqu'il conserva sa position et effectua sa retraite sans être inquiété, fut présentée sous un aspect défavorable; une funeste mésintelligence régnait entre ce maréchal et le prince d'Essling. Bientôt après l'arrivée à Celorico, Ney reçoit l'ordre de Masséna de se rendre en Espagne, c'était une perte cruelle pour cette armée, elle valait une victoire à l'ennemi. Le mouvement rétrograde se continue sur la Guarda; poursuivi vigoureusement par Wellington, Masséna passe la Coa. Son entêtement à tenir dans cette position, est sur le point de devenir funeste au général Reygnier; le combat de Sabugal, perdu par l'imprévoyance du général en chef, couvre cependant de gloire la division Reygnier, qui, pendant quatre heures, soutient intrépidement, sans être secourue, les attaques de toute l'armée ennemie, et se retire en bon ordre devant un ennemi étonné d'un si noble courage. Masséna, après ce combat, qu'il aurait pu rendre désastreux pour les ennemis en secondant le brave Reygnier, se jette sous les murs d'Almeida et de Ciudad-Rodrigo.

1811. Afin de ménager les vivres renfermés dans ces deux places, le prince d'Essling rentre sur le territoire espagnol, et se porte à Salamanque. Bientôt il renvoie le général Marchand pour soutenir la garnison de Ciudad-Rodrigo. Les Anglo-Portugais s'étaient rapprochés de leurs magasins de Coimbre, vingt mille hommes sous les ordres du général Spencer étaient restés devant Almeida qu'ils tenaient étroitement bloquée. Masséna sent enfin la nécessité de secourir cette place, renforcée par deux divisions d'infanterie et de la cavalerie du duc d'Istrie (Bessières). Il s'avance avec un convoi considérable, trente mille hommes l'escortaient, Wellington à cette nouvelle accourt seconder Spencer, ses forces devant Alméida sont portées bientôt à cinquante mille hommes. L'Agueda est traversée par Masséna sur le pont de Rodrigo, L'Azava l'est à Carpio, les positions de Marialva sont tournées, et l'avant-garde ennemie culbutée jusqu'au-delà de Gallegos. Wellington occupait un plateau d'un accès difficile, prolongé depuis Fuentes-de-Onoro jusqu'au fort de la Conception. Les Français marchent sur lui, le village d'Alaméda est enlevé, le général Ferey tient une partie de celui de Fuentes-de-Onoro. Le lendemain 4 mai, Masséna s'occupe de reconnaître les positions de l'armée ennemie, et donne l'ordre d'attaquer Navas-de-Avel et Pozo-Bello. Le général Ma-

cune enlève au point du jour ce dernier village 1811.
et le bois qui l'avoisine, l'intrépide Montbrun met en fuite la cavalerie du partisan don Julian, fond sur celle des Anglais, la culbute, et enfonce ensuite deux carrés de leur meilleure infanterie. L'aile droite de Wellington est en pleine retraite, le centre est attaqué vigoureusement à Fuentes-de-Onero par le comte d'Erlon, tandis que le général Reygnier contient la gauche; déjà le général anglais a donné l'ordre aux équipages et aux parcs de se retirer sur San-Pedro. Déjà on remarque sur toute la ligne anglaise l'hésitation, la vacillation confuse qui précède toujours une déroute. La cavalerie, aux ordres de Montbrun, obtient toujours des succès, et va s'emparer de Castelbom; deux divisions qui n'ont point encore donné s'avancent de Pozo-Bello au pas de charge, la superbe cavalerie de la garde les suit, Fuentes est entièrement occupé. Le triomphe est certain, Masséna arrête tout-à-coup ses colonnes !..... et la victoire échappe aux vainqueurs. Wellington a le temps de se reconnaître, de se reformer, il reprend la partie supérieure de Fuentès-de-Onoro, alors le combat cesse de part et d'autre. Il n'était que deux heures après-midi.

Bientôt Masséna, qui n'a pu avancer jusqu'à Almeida, a épuisé tous les vivres du convoi qu'il amenait. La disette se fait de nouveau sentir parmi ses troupes qui occupent encore une partie

1811, du champ de bataille. Il se détermine à battre en retraite, mais auparavant il fait donner l'ordre au général Brennier qui commande dans Almeida, d'en détruire les fortifications. Un chasseur du sixième d'infanterie légère, nommé André Tillet, parvient après mille périls jusque dans la place, et bientôt une horrible explosion a appris aux deux armées qu'Almeida n'offre qu'un monceau de ruines. Les onze cents hommes qui composaient la garnison, et le brave Brennier s'ouvrent en même temps un passage l'épée à la main, et rejoignent l'armée. La bataille de Fuentes-Onoro fut la dernière opération de l'armée de Portugal qui rentra dans ses cantonnemens aux alentours de Salamanque. Le duc de Raguse venait de remplacer Masséna, qui, quoique n'ayant point éprouvé de défaites, n'avait pas moins laissé échapper la victoire dans plus d'une circonstance.

Tandis que Masséna occupait encore Santarem, Soult marche sur l'Estramadure pour appuyer le siége de Badajoz, et contraindre les Anglais à dégarnir le Portugal, avant de pénétrer sur le Tage. Il s'avance sur Olivença, culbute à Usagre l'arrière-garde ennemie. Gazan défait Balesteros sur la route de Puamogo; Briche chasse Mendizabal de Mérida, et sabre à la Baloa le reste de son arrière-garde. Olivença capitule, trois mille prisonniers et dix-huit pièces de canon sont les résultats de cette conquête. Badajoz

se trouve alors entièrement bloquée par la marche de Soult sur la Guadina. Le fort de Pardaleras est emporté d'assaut par Auguste Petiet et Choiseul, aides-de-camp du maréchal Soult et le capitaine Coste des sapeurs. Les généraux Lacarrera et Mendizabal sont complètement battus dans la bataille de la Gebora, où les généraux Girard, Latour-Maubourg, Briche, Philipon, Bouvier-des-Éclats; les colonels Remond, Veiland, Quiot, Chamorin, Vinot, Desmarets, Muller, Hulot; les chefs d'escadron Tholosé, Saint-Chamans; les capitaines Petiet, Choiseul, Bory et Vincent furent cités comme s'étant distingués. Le lieutenant Lanchon, porte-aigle, du trente-quatrième de ligne, arrivé un des premiers dans le camp ennemi, encore occupé, y planta son aigle; les braves du trente-quatrième l'avaient suivi, et la position fut enlevée. Badajoz ouvrit ses portes après cette victoire; neuf mille hommes sortirent par la brèche avec tous les honneurs de la guerre et déposèrent leurs armes. Les capitaines Bagnac et Saint-Denis, et le sergent de mineurs, Peremony, contribuèrent par leur hardiesse à accélérer cette reddition. Le général Philipon fut nommé gouverneur de Badajoz. 1811.

Soult retourne en Andalousie en apprenant que Masséna évacue le Portugal. Mortier reste dans l'Estramadure; le général Latour-Maubourg s'empare, par ses ordres, du fort d'Albuquerque

1811. qui, aussitôt est rasé. Un autre détachement surprend Valencia; après quelques jours de tranchée ouverte, Campo-Mayor ouvre ses portes, ses fortifications sont détruites; en vain les Anglais veulent secourir cette place : le général Latour-Maubourg les culbute et leur fait éprouver une perte considérable.

Pendant ce temps, le duc de Bellune pousse le siége de Cadix que les insurgés cherchent à faire lever. Le général Pena et Graham se dirigent sur Chiclana avec l'armée alliée. Les sages dispositions du maréchal Victor donnent la victoire aux Français. La bataille de Chiclana fut meurtrière. On s'y battit de part et d'autre avec une égale valeur. Trois drapeaux et quatre pièces de campagne restèrent au pouvoir de Victor : les Anglais emportaient, dans leur retraite précipitée, l'aigle du huitième de ligne. Les vingt-quatrième, cinquante-quatrième, quatre-vingt-seizième, y combattirent avec la plus grande valeur. Par *suite* de ce combat, Balesteros est défait près de Séville, et les insurgés de la Sierra-Ronda sont dispersés. Les Anglais réparent cet échec en s'emparant d'Olivença, conquête facile, attendu le mauvais état des fortifications : ils bloquent étroitement Badajoz ; ensuite Soult accourt pour secourir cette ville, il rencontre l'ennemi sur la petite rivière d'Albuhera. Le peu de vigueur avec laquelle le général Godinot seconde les brillantes

charges de la cavalerie, relève le courage des Anglais. Une fausse manœuvre du général Girard, expose sa division à un feu meurtrier, et cause une déroute dans le reste de l'armée : l'artillerie, dirigée par le général Ruty, soutient seule le combat et arrête l'ennemi : la cavalerie la seconde, et Soult peut rallier son infanterie. Après deux jours d'inaction, il se décide à battre en retraite jusqu'à Llerena, où il prend une position importante, sans avoir été suivi par l'ennemi. La perte fut énorme de part et d'autre. Les généraux Werlé et Pépin périrent sur le champ de bataille. 1811.

Wellington vint, après ce combat, pousser en personne le siége de Badajoz. La valeur intrépide du général Philipon sauva la place. Après deux assauts meurtriers, les Anglais levèrent le siége à l'approche des ducs de Dalmatie et de Raguse. Bientôt Olivença est occupée de nouveau par les Français. Le général Latour-Maubourg culbute et détruit la cavalerie ennemie dans le combat d'Elvas. Les insurgés échouent dans leurs entreprises sur Ronda, Niebla et Séville. La tranquillité de l'Estramadure et de l'Andalousie paraît dès-lors assurée. Soult se porte dans le royaume de Grenade; il fait attaquer l'ennemi dans sa position formidable de Venta-de-Bahal, par Godinot, et le voit échapper par la lenteur de ce général. Baza, Las-Vertientes, Pinos-del-Rey, Mon-

1811 tijo, sont témoins de la défaite des Espagnols.

Balesteros avait reparu en Andalousie : Soult fait marcher contre lui au camp de Saint-Roch, et bientôt cet audacieux partisan a cherché son salut sous le canon de Gibraltar. Un secours, envoyé à Balesteros, débarque à Tarifa, le général Godinot est commandé pour le détruire : il échoue dans cette entreprise, et se brûle la cervelle, après une explication un peu vive qu'il a avec le duc de Dalmatie.

Pendant ce temps, le duc de Raguse observait Wellington sur le point de Placencia ; renforcé par le corps aux ordres du général Dorsenne le Paige, colonel des grenadiers de la garde, il marche sur Wellington qui assiège Ciudad-Rodrigo, et le force à s'éloigner. Les succès de Brodon et d'Aldea-de-Ponte, contraignirent les Anglais à précipiter leur retraite sur Almeida. Les généraux Montbrun, Thiébault et Wathiez, décidèrent de la victoire par l'habileté de leurs manœuvres. Marmont établit ses troupes entre Salamanque et Tolède. Bientôt trop de sécurité amène la défaite du général Girard dans le combat d'Arroyo-Molinos, où il est surpris par le général Hill. Le général Sémelé lave aussitôt sur Balesteros l'affront reçu par Girard ; il le bat complètement à Bornos, et le contraint à abandonner de nouveau le camp de Saint-Roch pour

se réfugier sous le canon de Gibraltar, tandis que 1811. Soult fait assiéger Tarifa sans succès par le général Leval. Un mouvement offensif de l'armée anglaise sur la Basse-Estramadure, cause la levée de ce siége. Wellington s'avançait sur Merida; le capitaine Neveu du quatre-vingt-huitième régiment, envoyé en reconnaissance à la Ronca avec trois compagnies de voltigeurs, rencontre l'avant-garde ennemie, aussitôt il se forme en carré, repousse plusieurs charges, et rentre à Merida sans être entamé. Il quitte ensuite cette place avec le général Drombrowski pour se réunir aux troupes de Soult.

Tandis que tant de combats signalaient la valeur française dans le midi de l'Espagne, les troupes, stationnées dans le nord, avaient continuellement les armes à la main contre les nombreux guérillas qui renaissaient sans cesse dans ces provinces. Le chef Porlier est battu dans les Asturies; mais ces victoires sont achetées par la perte du général Valletaux en Navarre. Espoz-y-Mina éprouve le sort de Porlier; l'armée de Galice est vaincue à Elsa par Dorsenne, Pol est culbuté par le général Bonnet dans les Asturies: le général Dubreton disperse les guérillas dans la province de Saint-Ander, et contraint Porlier et Mendizabal à une retraite précipitée. Les généraux Montmarie, Hugo, Lahoussaye et Darmagnac, battent complètement les bandes des pro-

1811. vinces du centre, sans pouvoir les détruire. A peine si le roi Joseph peut se rendre de Madrid à une maison de plaisance, située à une demi-lieue de la capitale : souvent de nombreux détachemens de sa garde sont à peine suffisans pour en imposer aux audacieux guérillas.

Après la prise de Tortose, dont il avait fait promptement réparer les fortifications, l'actif Suchet enlève de vive force le fort Saint-Philippe-de-Balaguer. Cette prise mécontente la junte espagnole; O'Donnel est remplacé par Campo Verde qui signale son arrivée en Catalogne par le combat de Tarrega, où les chasseurs du vingt-neuvième réparent la négligence des Italiens à se garder. Le major Meymat, les capitaines Famechon et Boullemagne, les lieutenans Verion, Busque et Dupont, et surtout le brave Dantze, simple chasseur, qui avait blessé le général espagnol Georget, furent cités avec éloges. Après ce combat, l'impétuosité du général Eugène lui devient funeste dans celui de Vals; heureusement Macdonald accourt, et l'intrépide Delort sabre les Espagnols et sauve la division italienne que le général Eugène qui la commandait avait si imprudemment engagée. Ce fougueux militaire mourut peu de jours après des blessures qu'il avait reçues. Les Espagnols veulent s'emparer du Mont-Jouy-de-Barcelone par trahison, l'activité du général Maurice Mathieu fait échouer ce dessein.

Après le combat de Vals, Macdonald part de Lérida pour Barcelone : dans sa route, les habitans de Marèse accueillent son avant-garde par une grêle de balles, et massacrent les blessés. La destruction de cette ville par le feu est leur punition. Cet incendie irrite les Catalans qui, du sommet des hauteurs, tirent continuellement sur les Français, et Macdonald n'est entouré, pour ainsi dire, que de blessés. Là, il apprend que le fort de Figuières a été livré par une trahison que la négligence du général Guyot a favorisée. Baraguey-d'Hilliers part aussitôt de Gérone, attaque Campo-Verde sous Figuières, et lui fait éprouver une perte de deux drapeaux, mille cinq cents quatre-vingt prisonniers, neuf cents tués et tous ses bagages. Les généraux Quesnel et Clément, les colonels Beurmann, Delcambre et Lamarque, les chefs de bataillon Emyon, Lebrun et Robilier, le chef d'escadron Brejaut, le maréchal des logis Ledoux, et le dragon Cuny du vingt-quatrième, se firent remarquer par leur bravoure. Les deux derniers avaient enlevé un drapeau ennemi. 1811.

Ce jour même Suchet investissait Tarragone, ouvrait ensuite la tranchée, repoussait toutes les sorties, battait en brèche, et livrait l'assaut après deux mois de fatigues et de dangers. Vingt-quatre drapeaux, trois cent quatre-vingt-quatre bouches à feu, neuf mille sept cents prisonniers qui voulaient fuir pour échapper à la

1811. fureur des assaillans, furent les résultats de ce siége mémorable qui valut le bâton de maréchal à l'intrépide Suchet.

Bientôt après, le nouveau maréchal s'empare du mont Serrat par un coup de main des plus hardis, deux drapeaux et dix pièces de canon y tombent en son pouvoir; le baron d'Eroles et les débris de ses troupes ne trouvent leur salut qu'en se précipitant dans des ravins. Figuières, vigoureusement attaquée, ouvre ses portes au milieu du mois d'août, tandis que Suchet marche sur Sagonte, qu'il contraint à capituler, après un siége opiniâtre, et avoir triomphé, dans la bataille de ce nom, de l'armée de Blacke, accourue pour délivrer cette ville. Le chef de bataillon Passelac s'y était particulièrement distingué, tous les Français rivalisèrent d'intrépidité. Ensuite, Suchet marche sur Valence dans laquelle Blacke s'est réfugié, l'investit, occupe San-Felipe, presse vigoureusement l'ouverture de la tranchée, bombarde la ville, et contraint Blacke à capituler. Seize cents prisonniers, et l'immense matériel renfermé dans cette place, sont les trophées de cette importante conquête qui attire sur l'armée de Suchet la munificence impériale, et fait donner à ce maréchal le titre de duc d'Albuféra.

ANNÉE 1812.

La meilleure intelligence semblait régner entre toutes les cours de l'Europe au commencement d'une année aussi glorieuse que funeste pour les armes françaises. Le peuple espagnol seul, irrité par l'injuste invasion dont il avait été la victime, opposait une résistance opiniâtre, malgré ses nombreuses défaites, à reconnaître la suprématie de Napoléon : ce peuple redoublait chaque jour d'efforts pour conquérir sa liberté. Secondé puissamment par l'implacable ennemie de la France, aucun sacrifice ne lui coûtait pour sortir glorieusement de cette lutte sanglante.

ARMÉE D'ESPAGNE.

Les récompenses que Napoléon venait d'accorder à l'armée d'Arragon, exaspérèrent au plus haut degré le peuple espagnol : du nord au midi l'orgueil national, humilié de voir les soldats français recevoir des dotations sur leur conquête, fit courir de nouveau aux armes pour venger cet outrage à l'indépendance des nations. Une tentative intempestive du général Montbrun pour s'emparer d'Alicante, quand il aurait dû se reporter

1812. de suite sur le Tage, après être arrivé trop tard pour seconder Suchet dans la prise de Valence, releva le courage des Espagnols. Les désordres commis par cette colonne à Villena et dans les villages sur la route d'Alicante, fermèrent ensuite les portes de cette ville à l'armée d'Arragon.

Durant le cours de cette expédition fâcheuse, Wellington, instruit de l'affaiblissement de l'armée française par l'éloignement de Montbrun et de Dorsenne qui s'était porté sur Pampelune, s'avance aussitôt vers Ciudad-Rodrigo qu'il investit, ouvre la tranchée, et contraint la garnison à capituler, après une défense opiniâtre. Cinq mille prisonniers, cent cinquante pièces de canon, furent, avec cette place, une perte cruelle pour l'armée française qui se trouvait à découvert, et était obligée de renforcer les troupes qui occupaient Salamanque.

Le changement continuel des commandans des divers corps de l'armée, rendait encore plus difficile la destruction des bandes de guérillas. Decaen ne fut pas plus heureux que le duc de Tarente à qui il succédait dans la basse Catalogne, quoiqu'il dispersât et battit les insurgés. Dans la haute, le général Maximilien Lamarque avait remplacé Baraguey d'Hilliers, et avait déployé autant de zèle que de talent. Le général Henriot, gouverneur de Lerida, dispersait sans cesse les bandes qui rôdaient autour de cette place. Le

général Maurice Mathieu en triomphait conti- 1812.
nuellement, soit par sa sagesse, soit par son intrépidité. Les Anglais par mer, et les Catalans par terre, se présentent devant Tarragone. Maurice Mathieu se met aussitôt en mouvement, fond sur les troupes du général Lascy, posté sur les hauteurs d'Atafulla, et le culbute. Une perte de deux mille hommes et de leur artillerie attestent la défaite des ennemis, à laquelle les généraux Lamarque, Hamelinaye, Devaux et Expert Latour ont puissamment contribué. Le colonel d'état major Charroy, les chefs d'escadron Schewertsgut, et Ceruly, le sergent Debenne et le grenadier Barbieri se distinguèrent par leur bravoure. Suchet avait envoyé Reille au secours de Tarragone; ce général n'arriva qu'après la victoire d'Altafulla. Pendant ce temps Decaen emportait le Grao d'Olot, et battait à Centelles, le brigadier Sarsfield. Le voltigeur Blache du vingt-troisième léger, s'empara d'un drapeau ennemi dans cette affaire : les généraux Clément, Beurmann et Plauzonne, les colonels Delcambre et Petit se firent remarquer par leur intrépidité dans cette expédition.

Bientôt Suchet marche pour soumettre Peniscola, fort situé sur un rocher isolé que la mer environne, et auquel on ne peut communiquer que par une langue de terre de trente toises de largeur seulement. Malgré les difficultés qu'op-

1812. pose la nature du terrain, la tranchée n'en est pas moins ouverte, et une batterie de brèche est établie après un bombardement de huit jours. Suchet somme alors le gouverneur don Garcia Navarro, de se rendre. Celui-ci, quoique pouvant tenir encore, préfère ouvrir ses portes aux Français, plutôt que de laisser les Anglais occuper cette place. Depuis long-temps ils cherchaient à en faire un second Gibraltar.

Tandis que Suchet assurait par la reddition de Peniscola, ses communications avec la Catalogne, Wellington quittait ses positions vers Almeida pour assiéger Badajoz. Le brave Philipon défendait toujours cette place, mais cette fois il fut moins heureux, ou plutôt il succomba sous le nombre. Après des prodiges de valeur et avoir fait perdre aux ennemis cinq mille hommes, tandis que sa garnison n'était que de quatre mille, il fut contraint, à la suite d'un assaut meurtrier, de se retirer avec une poignée de braves qui lui restaient, dans une église où il capitula. Cette défense héroïque, quoique blâmée dans le temps, n'en fit pas moins le plus grand honneur à ce général aux yeux des ennemis, et lui attira leur estime.

Soult accourait au secours de Badajoz, à deux jours de marche de cette place il apprit sa reddition, il en fut d'autant plus étonné qu'il comptait avoir été devancé par le duc de Raguse.

Mais celui-ci ne se mit en mouvement qu'après 1812.
la prise de Badajoz, et envahit la frontière de la province portugaise de Beira. Il paraît que le peu d'intelligence qui existait entre les commandans des divers corps d'armée, cause de tous les malheurs des Français en Espagne, avait guidé ce mouvement. Déjà Ney et Masséna en avaient donné un pernicieux exemple en Portugal. La prise de Badajoz, et bientôt la bataille des Arapiles en offrit d'également funestes.

Soult, après avoir voulu livrer bataille à Wellington qui la refuse, retourne dans l'Andalousie. Alors ce dernier marche sur le duc de Raguse qui, au lieu de secourir Badajoz, situé dans le commandement de Soult, avait investi Ciudad-Rodrigo et Almeida, et poussé jusqu'à Sabugal. A l'approche de Wellington, le duc de Raguse repasse l'Agueda qu'il avait traversé si inutilement, tandis qu'en se portant par Almaraz sur Mérida, il pouvait opérer avec le duc de Dalmatie une jonction funeste aux ennemis. Le pont d'Almaraz avait été fortifié. Un coup de main audacieux du général Hill rend les Anglais maîtres de ce point important, qui coupe à Marmont la route de l'Estramadure.

A cette époque des bruits de guerre dans le nord commençaient à se répandre : la garde impériale recrutée par les plus braves et les plus anciens soldats des corps qui servaient en Es-

1812. pagne, quittait la péninsule pour se porter sur le Niémen. Des cadres de nouveaux bataillons furent pris dans tous les régimens d'infanterie et de cavalerie. Leur départ excita la jalousie et les regrets de ceux qui restaient. L'armée d'Espagne n'allait plus être d'aucune importance aux yeux de Napoléon, tous ses regards allaient se porter sur la grande armée de Russie. Il n'en fallut pas davantage pour lasser la persévérance et refroidir le courage de ces braves.

Tandis que les Français s'affaiblissaient ainsi, Wellington au contraire recevait chaque jour de nouveaux renforts. Le 12 juin il passe l'Agueda, et marche sur Salamanque que Marmont évacue, laissant pourtant environ sept cents hommes dans trois couvens retranchés.

Attaqués par l'ennemi, ces braves lui font perdre treize cents hommes avant de se rendre. Pendant ce temps Marmont passe le Duero à Tordesillas, et prend position non loin de Polos. Rejoint par la division Bonnet, il reprend l'offensive, et suit l'armée ennemie, marchant parallèlement souvent à demi-portée de canon, sans qu'aucun engagement n'en résultât jusque sur la Tormès. Là, le général Bonnet s'établit sur un mamelon connu sous le nom des Aripiles, il était occupé par les Anglais qui en furent chassés. Marmont vint aussitôt s'y placer avec une batterie. Wellington se trouvait sur un autre mame-

lon, mais inférieur. Les deux généraux manœuvrèrent pendant plusieurs heures sans en venir aux mains. Enfin le combat s'engage, un faux mouvement du général Thomières va donner l'avantage à Wellington, le duc de Raguse veut y remédier : un éclat d'obus l'atteint au bras droit, cette blessure le contraint à quitter le champ de bataille. Bonnet qui le remplace est également blessé. Les diverses colonnes agissant sans ordre et sans être dirigées par un seul chef, perdent la bataille. L'armée française va être anéantie. Le général Clausel accourt, et la sauve en ralliant la gauche et le centre. Cette manœuvre savante et hardie rétablit l'ordre, le combat se prolonge jusqu'à la nuit, et Clausel passe la Tormès sans être inquiété. 1812.

La perte des Français était de sept mille hommes et onze pièces de canon. Les généraux Ferey, Thomières et Desgraviers étaient au nombre des morts. Le duc de Raguse, les généraux de division Bonnet, Clausel, et le général de brigade Menne étaient blessés. Les Anglais avaient perdu cinq mille hommes ; un de leurs généraux avait été tué, cinq autres blessés. Le jeune Guillemat, sous-lieutenant au cent dix-huitième de ligne, leur avait enlevé un drapeau au milieu de leurs rangs.

Trop de confiance de la part de Marmont avait causé ce désastre. Cette faute cependant peut

1812. être excusée si l'on considère qu'élevé à l'école de Napoléon, ce général a constamment vu les Français triompher d'ennemis bien supérieurs en nombre. La blessure qu'il reçut fut donnée comme motif des funestes résultats de cette bataille, qui, si elle avait été livrée quelques jours plus tard, n'eût pas eu d'aussi malheureuses suites, le roi Joseph accourant avec l'armée du centre pour seconder les opérations de Marmont.

Wellington occupe Olmeda, Valadolid, et Cuellar pour couper la communication de Clausel avec le roi Joseph qui manœuvre par sa droite sur Segovie. Après avoir laissé un détachement à Cuellar pour observer le Duero, il s'empare de Segovie, traverse les montagnes de Naval, de Serrada et de Guadarama. Son avant-garde perd six cents chevaux et trois pièces de canon dans un engagement opiniâtre à Majahouda, et n'en occupe pas moins le champ de bataille, le général Treilhard se trouvant trop faible pour résister à l'approche de l'armée. Joseph abandonne sa capitale, laissant douze cents hommes dans le Retiro. Wellington entre dans Madrid sans obstacle. Le commandant du Retiro a la faiblesse ou plutôt la lâcheté de se rendre à la première sommation. Bientôt Joseph évacue les bords du Tage et se retire sur Valence.

Soult, alors, dont les troupes avaient triomphé pendant ces événemens à Bornos et à Ossuna, lève

le siége de Cadix, soutient un combat meurtrier pour les Espagnols dans le faubourg de Séville et se retire sur Cordoue. Le comte d'Erlon, qui s'était également retiré sur les provinces de l'Estramadure, se joint à l'armée d'Andalousie à Huescar où Soult était arrivé par Grenade et Baza. La communication avec l'armée d'Arragon fut opérée à Yecla, sans que les ennemis eussent inquiété Soult dans sa retraite. Les avant-postes de Suchet étaient à Villena. Pendant ces mouvemens rétrogrades du roi Joseph, de Soult et du comte d'Erlon, le général Clausel occupait de nouveau Valadolid; mais il l'évacua à l'approche de Wellington et se replia sur Burgos, où il remit le commandement au général Souham par suite des souffrances que lui causait sa blessure des Arapiles Le général Dubreton resta pour défendre Burgos. Souham se porta à Briviesca. Le général anglais assiége aussitôt Burgos dont il ne peut s'emparer après trente-cinq jours de tranchée ouverte et avoir livré cinq assauts. La résistance de Dubreton fut aussi glorieuse que meurtrière pour l'armée anglaise. L'approche de Souham fit lever le siége. Un mouvement du duc de Dalmatie sur Madrid avait aussi contribué à cette détermination du circonspect Wellington qui se retira vers le Duero. Le treizième et quatorzième de chasseurs culbutent son arrière-garde dans la position sur l'Hormaza. Le major Latour-Foissac se distin- 1812.

1812. gua particulièrement dans cette affaire. Un autre engagement a lieu avec toute la cavalerie, et les Anglo-Portugais sont de nouveau culbutés pendant l'espace de huit lieues. Les Français bivouaquent à Villadrigo. Wellington a son quartier-général à Cordevilla. Le combat de Carrion et de Villà-Muriel précipite encore la retraite de l'ennemi dont le général avait été blessé à Villa-Muriel. Le général Foy s'y distingue par sa bravoure et ses brillantes qualités. Il manque d'être victime de sa loyauté, aux portes de Palencia, vers lesquelles il s'est avancé comme parlementaire. Souham s'établit à Cagalés ; le lendemain il occupe le faubourg de Valadolid. Foy s'empare de Simancas. Wellington se retire sur le Duero, faisant sauter tous les ponts pour retarder Souham. Onze officiers, quarante sous-officiers et soldats de la division Foy passent le Duero à la nage, conduits par le brave capitaine Guingret du sixième léger, combattent nus le régiment de Brunswick placé à l'extrémité du pont de Tordesillas et le mettent en fuite. Le lieutenant Rose du soixante-sixième, Geoffroi, voltigeur du sixième, les officiers Castagnac du soixante-neuvième, Jacquemard, Galot, Mollerat, Biziau et Gabriel du trente-neuvième se distinguèrent encore parmi ces intrépides nageurs. Souham occupe Valadolid et établit ensuite son quartier-général à Tordesillas, où il s'arrête pour obéir

aux ordres du roi Joseph qui s'avançait sur Madrid à la suite de Soult. Gineto, Belmonte, Occana, et Aranguez avaient été occupés sans obstacle par les Français. Le général Hill, reconnaissant l'impossibilité de défendre le Tage, guéable sur tous les points, se retire sur la Juarama. Bientôt il abandonne le Puente-Largo, détruisant toujours les ponts qu'il traverse. Il passe la Guadarama, et opère sa jonction avec Wellington à Panarauda, prenant poste sur la rive gauche de la Tormès. Soult les contraint dans le combat d'Alba, d'abandonner cette position. Tous les soldats brûlent de venger la défaite des Arapiles. Ils sont sur ce champ de bataille; une brume épaisse couvre l'ennemi et le soustrait à leur valeur. Vainement ils le poursuivent ensuite. Ils ne peuvent lui enlever que quelques milliers de prisonniers, et le général sir Paget. Wellington est à Ciudad-Rodrigo. La saison est trop rigoureuse pour attaquer cette place, Soult prend des cantonnemens entre le Duero et le Tage, ayant son quartier-général à Tolède. Le roi Joseph retourne à Madrid. 1812.

Suchet, dont la tranquillité avait été troublée par la nouvelle insurrection, que les progrès des Anglo-Portugais avait suscitée, culbutait sur tous les points ses nombreux adversaires, remportait la victoire de Castalla et marchait sur Alicante. Le général Decaen battait Lascy et le baron d'Eroles

1812. en Catalogne; le général Cafarelli en faisant lever le blocus de Santona, terminait glorieusement la campagne.

GRANDE ARMÉE.

Les intrigues du cabinet de Saint-James avaient encore excité la haine de la Russie contre la France, et la jalousie d'Alexandre contre Napoléon. D'immenses préparatifs d'attaque et de défense furent faits de part et d'autre. L'empereur d'Autriche, pressé par son gendre, de se déclarer, lui fournit un contingent, le roi de Prusse, se déclare également pour Napoléon et unit ses troupes aux siennes. Le roi de Naples accourt du fond de l'Italie, le prince Eugène quitte Milan; une armée formidable, composée de la majeure partie des troupes de l'Europe est rassemblée sur la rive gauche du Niémen; le vainqueur d'Austerlitz et de Friedland est à sa tête, une proclamation datée de Wilkowiski, le 22 juin, apprend à l'armée et à l'Europe l'ouverture de la campagne. Elle était ainsi conçue :

« Soldats! la seconde guerre de la Pologne est commencé : la première s'est terminée à Friedland et à Tilsitt. A Tilsitt, la Russie a juré éternelle alliance à la France et guerre à l'Angleterre, elle viole aujourd'hui ses sermens; elle ne veut donner aucune explication de son étrange

conduite que les aigles françaises n'aient re- 1812.
passé le Rhin, laissant par-là nos alliés à sa discrétion.

« La Russie est entraînée par la fatalité ! ses destinées doivent s'accomplir. Nous croit-elle donc dégénérés ? Ne serions-nous donc plus les soldats d'Austerlitz ? Elle nous place entre le déshonneur et la guerre, le choix ne sera pas douteux. Marchons donc en avant ! passons le Niémen, portons la guerre sur son territoire ; la seconde guerre de Pologne sera glorieuse aux armées françaises, comme la première ; mais la paix que nous conclurons portera avec elle sa garantie, et mettra un terme à la funeste influence que la Russie a exercée depuis cinquante ans sur les affaires de l'Europe. »

Loin d'attaquer les Russes par la route de Saint-Pétersbourg, sur la Courlande et la Livonie comme ils s'y attendaient, Napoléon franchit le Niémen à Kowno et se trouve maître des deux rives de la Wilia ; trois cent cinquante-cinq mille hommes d'infanterie et cinquante-neuf mille cinq cents de cavalerie composent son armée qui ne tardera point à être renforcée du corps aux ordres du duc de Bellune et de la division Daendels, encore entre l'Elbe et l'Oder, et à Dantzig. Les Russes comptaient deux cent trente-huit mille fantassins et quatre-vingt-neuf mille cavaliers divisés en trois armées, dont une de ré-

1812. serve. Une autre, non comprise dans ce nombre, était en Moldavie.

L'armée aux ordres de Barklay de Tolly, au lieu de défendre Wilna, se retire en détruisant les magasins rassemblés dans cette ville et met le feu au pont de la Wilia. La destruction de ce pont ne pouvait arrêter la marche des Français. Les deux rives de cette rivière étaient au pouvoir de Napoléon. Le duc de Reggio, passé sur la droite près de Kowno, avait par sa marche sur Jaswoyny et Stary, contraint le général Wittgenstein à évacuer la Samogitie et le pays situé en Kowno et la mer.

Napoléon, par la marche bien combinée de ses divers corps d'armée, les faisait appuyer les uns par les autres; le prince d'Eckmühl commandait le premier; le duc de Reggio, le deuxième; celui d'Elchingen le troisième; le vice-roi d'Italie le quatrième; le prince Poniatowski le cinquième; le maréchal Gouvion-Saint-Cyr le sixième; le général Reynier le septième; le duc d'Abrantès le huitième; le duc de Tarente le dixième; le neuvième, encore en arrière, obéissait au duc de Bellune. Le roi de Naples était à la tête de la cavalerie; les Autrichiens formaient un corps séparé sous les ordres du prince de Schwartzenberg : la garde impériale était commandée par les maréchaux Lefebvre et Bessières.

Le duc de Tarente avec les Prussiens avait

traversé le Niémen à Tilsitt et marchait sur Rossiéna. Les Autrichiens passent le Bug, se dirigeant sur Prujany : le général Bruyères entre dans Wilna, Napoléon y arrive bientôt. Déjà l'armée russe avait été coupée sans combattre, et désormais Bragation allait agir séparément de Barklay. En même temps Napoléon organisait la Lithuanie et donnait des ordres pour fortifier Wilna. La diète de la Pologne s'était rassemblée ; les Polonais, comptant recouvrer leur entière indépendance, allaient faire les plus grands efforts pour seconder leur libérateur. Le prince Ogienski forme, avec la jeune noblesse lithuanienne, une garde d'honneur pour l'empereur des Français ; cinq régimens d'infanterie et cinq de cavalerie sont créés comme par enchantement, et l'étendard des Sigismond et des Sobieski flotte au milieu de leurs rangs. 1812.

Afin de prévenir la jonction des armées russes, le prince d'Eckmühl marche sur Osmiana ; le général Bordesoult rencontre, à Soléschniki, le corps du général Doctorow qui, ignorant l'évacuation de Wilna par Barklay, s'avançait pour se réunir à lui. Une charge vigoureuse de Bordesoult suffit pour chasser les Russes de ce village ; Doctorow alors se porte sur Osmiana, le général Pajol y entrait par une autre porte en même temps que l'avant-garde ennemie. Les lanciers polonais eurent bientôt culbuté les Russes, alors le gé-

1812. néral ennemi hâte sa marche par Smorgoni, traverse précipitamment la Wilia, abandonnant ses bagages et ses traînards, et rejoint Barklay à Swentziani, sans que Nansouty, dirigé par Napoléon sur Mikhalcichki puisse l'atteindre, si ce n'est à Swir, où il culbute son arrière-garde.

Un changement subit dans l'atmosphère, une pluie abondante, un orage épouvantable cause la perte d'un grand nombre de chevaux, détériore les chemins et retarde l'arrivée des convois. Le manque de vivres se fait sentir, l'armée est bientôt réduite aux seules ressources qu'offre le pays. Les Russes en se retirant détruisent tout ce qu'ils ne peuvent emporter; si quelques magasins peuvent être sauvés par la marche rapide des divers corps d'armée, les soldats qui s'en emparent les ont bientôt livrés au pillage.

L'Ethmann des cosaques Platow, poussé par le prince Poniatowski, erre de Lida sur Ivie, Nikolaen, Nowogrodek, pour rejoindre le prince Bragation. Le général Grouchy l'avait également poursuivi et occupait Subosniky, Traby et Wischnen, avec la brigade Pajol et le premier corps. Alors Platow rétrograde et se dirige sur Minsk; il n'est pas plus heureux, Davoust est déjà dans cette ville : la route de Sloutsk est la seule qui reste, il la prend et marche vers Bobrouisk pour gagner Witespk par Mohilow.

A la gauche, Wittgenstein, battu par Oudinot

à Deweltovo, se retirait par Maliati sur Widzy et 1812.
Braslaw. Le corps du général Bagawout marche par Gedroitze sur Swentziani; Blarcklay poursuivi par Murat, était dans cette ville le 30 juin. Son arrière-garde commandée par le général Korf y fut culbutée le 3 juillet. Murat occupa le 4 Swentziani; le même jour, le duc de Reggio était à Avanta et Ney à Maliati: Korf est rejeté sur la Disna par le général Subervic. Les Russes veulent défendre le passage de cette rivière, l'artillerie de Montbrun les force à la retraite, et Sébastiani occupe Widzy, d'où l'empereur Alexandre s'est éloigné la veille. Nausouty est à Postawy et passe la Disna à Kozeni; le général Roussel d'Hurbal, avec le neuvième chevau-légers polonais et le deuxième hussards prussiens, culbute le général Pahlen à ce passage, et lui fait des prisonniers. Le duc de Tarente, pendant ce temps, établissait son quartier-général à Jakobschtadt; le duc de Reggio se présente devant Dünaburg et reconnaît les ouvrages de cette place après deux affaires d'avant-postes, il continue son mouvement sur Drissa. Le même jour, Sébastiani arrive dans cette ville avec cinq cents cosaques qu'il a pris dans sa route. La négligence des grand' gardes favorise une attaque des Russes. La division Sebastiani est repoussée l'espace d'une lieue jusqu'à Slobogdka, et perd une centaine d'hommes au nombre desquels est le géné-

1812. ral Saint-Geniez. Murat est à Opsa, avec le deuxième et troisième corps, une partie du premier, et les généraux Nansouty et Montbrun; Barklay est enfermé dans le camp retranché de Drissa. Le vice-roi, qui avait poursuivi Platow sur Minsk, est à Dokschitzi. Napoléon quitte Vilna, manœuvre sur Glubakoë, bien assuré que tous ses corps d'armée se couvrent les uns par les autres et que la capitale de la Lithuanie ne saurait être inquiétée par Bragation. Barklay apprend que le prince d'Eckmühl marche directement sur le Nieper. Il évacue subitement le camp de Drissa, et se porte à marches forcées sur Witepsk par la route de Polotsk, dans la crainte d'être coupé de cette ville. Alexandre reconnaît alors combien sa position va devenir critique, ses deux armées principales étant séparées l'une de l'autre. Alors il a recours aux proclamations, aux mots de patrie et de liberté, et excite ses peuples à s'armer contre les Français.

Bientôt, par suite des trois combats opiniâtres d'Ostrowno dans lesquels les Russes perdent trois mille hommes et dix canons, Napoléon établit son quartier-général à Witepsk, et se dirige sur Smolensk, après avoir récompensé, par des éloges, l'intrépide conduite du neuvième de ligne, composé aux trois quarts des *enfans de Paris*. Le vice-roi s'établit à Suray; le roi de Naples à Rudnic et Nikowo. Pendant ce temps l'aile droite

de l'armée française obtenait des avantages sur l'ennemi, occupait Mir et Romanow, et chassait Bragation sur Slutzk. Ce fut à cette époque que le roi Jérôme Bonaparte, mécontent d'être subordonné au prince d'Eckmuhl, quitta tout-à-coup l'armée pour se rendre aux eaux de Neundorf en Westphalie. 1812.

Bragation passe la Berezina à Bobruisk et se dirige précipitamment par Czigiriuka sur Staroï-Bikhow, après avoir perdu à Chalin un fort convoi d'artillerie. Le général Grouchy occupe Borisow, Kockanow. Lepel-Orsa est au pouvoir de Colbert. Le prince d'Eckmuhl quitte Minsk et arrive à Mohilow par Golowczina. Là, attaqué par Bragation, il remporte une victoire complète et contraint ce général à se jeter derrière le Nieper pour se porter ensuite sur Smolensk. La perte des Russes dans le combat de Mohilow fut quadruple de celle des Français.

Le duc de Reggio, attaqué de son côté à Polotsk, par le général Wittgenstein, répondit par une victoire à celle de Mohilow. Cependant la supériorité numérique de l'ennemi le contraignit à se porter sur la rive gauche de la Niszcza, entre Kliastitzi et cette rivière. Le lendemain, attaqué de nouveau dans cette position, il culbute l'armée ennemie à Oboiarzina et lui fait payer son audace par la perte de deux mille prisonniers et quatorze pièces de canon.

1812. A l'extrême gauche, le duc de Tarente fait marcher les généraux prussiens Grawert et Kleist sur Eckau, où un engagement opiniâtre leur procure la prise de six cents hommes et un drapeau. Le général Yorck occupe Mittaw, et la division Grandjean s'empare de Dünaburg, dont le duc de Tarente fait aussitôt réparer les fortifications.

La prise de quatre drapeaux, huit canons et deux mille Saxons faite par Tormasow à Kobrin, consola les Russes de ces défaites. La lenteur des mouvemens du prince de Schwartzenberg pour se porter sur Minsk occasiona cette défaite. Bientôt, cependant, le général autrichien venge cet échec dans la bataille de Gorodetchna, et fait éprouver aux Russes une perte de quatre mille cinq cents hommes. Tormasow se retire dans le plus grand désordre vers Ratno.

Sur ces entrefaites, Napoléon, après avoir donné quelque repos à ses troupes à Witepsk, marche sur Smolensk. Le combat de Krasnoï, où les ennemis sont culbutés par les lanciers du colonel Marbeuf, prélude à la sanglante bataille qui va se livrer sous les murs de Smolensk. Bragation s'était réuni à Barklay. Les Russes avaient dès-lors des forces imposantes à opposer aux Français. Ney est le premier qui débouche de Lubna sur cette ville, une des plus considérables et des plus belles de la Russie, entourée de murs entremêlés de tours dont plusieurs étaient armées de

canons de gros calibre. Trente mille hommes défendaient ces murs. Le reste des troupes placé sur la rive droite du Niéper pouvait se porter par trois ponts partout où sa présence serait nécessaire. L'empereur Alexandre avait ordonné à Barklay de défendre Smolensk et de livrer bataille. Napoléon ne demandait pas mieux : lui fournir l'occasion de combattre, c'était lui donner celle de vaincre. Après avoir reconnu la place et la position de l'ennemi, il dispose ses troupes. Ney attaquera par la gauche, Davoust au centre, et le prince Poniatowski sur la droite. La garde impériale, le vice-roi et Murat seront en réserve, tandis que le duc d'Abrantès agira par l'extrême droite. Mais, un faux mouvement égare ce général, et il n'arrive, au point où il doit déboucher sur l'ennemi, qu'après la fin de cette sanglante affaire. 1812.

Le signal est donné, un bataillon du quarante-sixième s'élance sur les retranchemens, déloge l'infanterie du chemin couvert, et la contraint à rentrer dans la place. Une telle audace étonne les Russes, et leur prouve déjà tout ce qu'ils ont à redouter de leurs intrépides adversaires. Bientôt une attaque générale est ordonnée, les faubourgs sont enlevés à la baïonnette, l'artillerie tonne contre les remparts : tous les chemins couverts sont au pouvoir des Français : des batteries battent en brèche : on va livrer l'assaut. Barklay se décide à

1812. la retraite; Smolensk est évacué, après avoir été livré aux flammes. Deux cents pièces de canon restent cependant au pouvoir des vainqueurs qui n'ont perdu dans cette journée qu'environ quatre mille hommes, tandis que les Russes ont vu leurs rangs diminués de onze mille.

Le combat de Valutina vint ajouter de nouveaux lauriers à ceux cueillis sous les murs de Smolensk ; mais ce triomphe coûta la vie au brave général Gudin. Une telle perte équivalait presque à une défaite. Huit mille Russes tués, blessés, ou prisonniers, attestèrent les succès des Français. Le maréchal Ney avait puissamment contribué à fixer la victoire.

Napoléon passe la revue de ses troupes sur le champ de bataille de Valutina, et distribue des récompenses : ensuite, il donne au cent vingt-septième régiment, nouvellement créé, un aigle pour prix de sa brillante conduite dans cette affaire. Murat marche sur Uswiat, où Barklay vient de se réunir à Bragation. L'armée russe, craignant d'être coupée dans les routes d'Elnia et de Dukhowschtchina, se porte vers Viazma. Wintzingerode se retire sur Bieloï, après un engagement avec la cavalerie du général Grouchy. Les Français s'avancent sur Dorogobuj. Barklay se replie sur Viazma, et ensuite sur Tzarewo-Zalomichtch, où il est remplacé dans le commandement en chef par Kutusow. Napoléon oc-

cupe Viazma, que deux bataillons du vingt-cinquième ont empêché de devenir la proie des flammes. Le 1er septembre, le grand quartier général est à Gjat. Là, on se prépare au combat. Kutusow est à Borodino, où il a fait élever des retranchemens. Les divers corps d'armée s'avancent vers ce point : le roi de Naples est à cheval sur la grande route à moitié chemin de Gridnewa; le prince Poniatowski à droite vers Budaiewo; le vice-roi à gauche vers Pawlowo, les premier et troisième corps avec la garde impériale auprès de l'empereur. Après trois jours de repos, Napoléon ébranle ses colonnes, et le 5, il arrive sur le terrain choisi par Kutusow pour livrer bataille. De nombreux retranchemens et des abattis faisant face à la Moskowa et au village de Maslowa, ont ajouté encore à l'inégalité et aux difficultés du terrain. Les bords de la Kologha protégeaient en outre la position de l'ennemi. L'empereur reconnaît la situation de l'armée russe, et ordonne aussitôt l'attaque. Le général Compans enlève Alexina et les bois qui l'avoisinent. Poniatowski emporte ceux d'Elnia : deux batteries, placées sur le pivot des opérations dans la redoute de Chewarino, incommodaient par leur feu les colonnes françaises, Compans reçoit l'ordre de s'en emparer. Après un combat opiniâtre, la conquête de la redoute est achetée au prix du sang de mille braves. La nuit met fin à ce combat dans lequel

1812. les Russes perdent sept canons et quelques prisonniers.

Le lendemain de ce prélude, à la sanglante bataille de la Moskowa, la journée se passa en reconnaissances et mouvemens de troupes. Le prince d'Eckmulh, avec trois divisions, s'établit entre Chewarino et le bois de Passarewo : le troisième corps occupa les hauteurs entre Alexina et Chewarino, ayant en réserve derrière lui le huitième. Le prince vice-roi resta à la droite de Borodino, ayant à sa droite la première et troisième division du premier corps ; le cinquième corps se lia par sa gauche avec Ney ; les corps de cavalerie se tenaient au pied de la redoute de Chewarino. Les deux armées étaient égales en nombre. Cependant tous les avantages se trouvaient du côté des Russes. Les ressorts de la religion et le danger dont la patrie était menacée, avaient exalté l'enthousiasme des soldats. De nombreuses distributions leur avaient été faites ; les Français, au contraire, manquaient de vivres dans leurs bivouacs.

Le 7 septembre, dès trois heures du matin, Napoléon donne ses ordres aux divers commandans des corps d'armée. A cinq heures le soleil se lève sans nuage, la veille il avait plu. « C'est le soleil d'Austerlitz ! » s'écria l'empereur. Cette exclamation qui se réalise bientôt, excite les soldats ; tous attendent le moment de fondre sur

l'ennemi. Un coup de canon parti de la batterie 1812.
de droite armée avec l'artillerie de la garde donne le signal. Les colonnes s'ébranlent au pas de charge. Deux redoutes sont enlevées par la division Compans et celle du général Gérard qui a remplacé le brave Gudin. En vain les Russes veulent les reprendre ; ils échouent dans cette entreprise et comblent les fossés de morts et de blessés. La cavalerie de Nansouty et Latour-Maubourg poussent l'artillerie et l'infanterie russe sur Seminskoe. Le général Friant enlève à la baïonnette la redoute en avant de ce village. Ney couronne les hauteurs de Chewarino. Le vice-roi s'avance par la gauche. Le général Plauzonne emporte le village de Borodino. Trop d'ardeur entraîne le cent sixième, qui vient de montrer la plus grande valeur, il franchit la Kologha et se porte sur Gorka. Plauzonne tombe frappé d'un plomb meurtrier. Les Russes se présentent hors des retranchemens de Gorka. Le cent sixième va être accablé par le nombre; le quatre-vingt-douzième accourt et le dégage. Ces deux régimens rentrent ensuite à Borodino. Morand passe la Kologha, et marche sur la batterie à droite de Borodino. Un combat opiniâtre s'engage sur ce point. Les efforts des Russes pour obtenir la victoire, ceux des Français pour la conserver, rendent cette lutte des plus sanglantes. Mille pièces de canon vomissent avec un épouvantable fracas

1812. la mort de part et d'autre. Déjà Montbrun n'est plus ; Auguste Caulaincourt est frappé par un boulet en terminant une brillante charge ; les généraux Huard, Compère, Marion, Lepel, ont eu le même sort. Nansouty, Grouchy, Rapp, Compans, Dessaix, Morand, Lahoussaye et une foule de généraux de brigade sous leurs ordres sont blessés. Enfin la victoire n'est plus incertaine. Les Russes sont dans une retraite complète après avoir perdu soixante pièces d'artillerie, et plus de trente mille hommes tués, blessés, parmi lesquels se trouvent trente-cinq généraux. Cinq mille prisonniers et deux généraux sont au pouvoir des vainqueurs qui ont eu vingt mille hommes hors de combat. Généraux, officiers et soldats, tous avaient fait leur devoir dans cette bataille qui reçut le nom de la Moskowa. Le maréchal Ney, par ses manœuvres et son intrépidité, contribua puissamment à son succès et reçut ensuite le titre de prince de la Moskowa.

Kutusow, qui se flatta dans ses rapports d'avoir détruit l'armée française et d'avoir pris le vice-roi, le prince d'Eckmulh, le duc d'Elchingen, etc., se retira précipitamment sur Moskow qu'il ne fit que traverser, se dirigeant sur Kolumna et Riasan. Le lendemain de la bataille de la Moskowa, le roi de Naples poursuit sur Moskow l'armée ennemie, où il entre le 16 après quelques engagemens avec l'arrière-garde russe. Le plus sérieux avait

eu lieu à Mosaïsk. Napoléon loge au Kremlin que quelques Moskowites exaspérés ont voulu défendre. Murat s'avance sur la route de Kolumna. Les divers corps d'armée décrivent un cercle autour de l'ancienne capitale de l'empire des Czars, sur les routes de Twer, de Wladimir, de Kasan et de Kaluga. Le premier corps occupe Moskow avec la garde impériale placée sous les murs du Kremlin. 1812.

Tandis que Napoléon triomphait sous Smolensk et dans les champs de la Moskowa, le duc de Reggio, après la bataille d'Oboiarszina, poussait de Walyntzy son avant-garde à Swolna. Les renforts reçus par l'ennemi l'engagent à se replier sur Polotsk, où le corps de Gouvion-Saint-Cyr vient le joindre. Attaqué dans cette position par Wittgenstein, il résiste avec son intrépidité accoutumée et va culbuter les Russes, lorsqu'un coup de biscaïen lui fait une blessure grave. Gouvion qui le remplace, prend l'offensive dès le lendemain, force l'ennemi sur tous les points et le contraint à la retraite sur Bielaia. La perte des Russes dans ces deux journées s'élevait à mille prisonniers, deux mille morts, quatre mille blessés dont trois généraux, et vingt pièces de canon. Les Français comptaient deux mille cinq cents hommes hors de combat. Le duc de Reggio, les généraux Verdier, Raglowich, Deroy et Sierbein étaient blessés; le bâton de maré-

1812. chal fut la récompense de Gouvion-Saint-Cyr.

Le duc de Tarente remporte également des avantages sur la Dwina et rend toutes les tentatives de l'ennemi infructueuses. Sur la droite, le prince de Schwartzenberg et le général Reynier contraignaient Tormasow à la retraite. Cependant la lenteur que le général autrichien mettait dans toutes ses opérations était d'un funeste augure. Il ne fallait rien moins que la confiance de Napoléon, dans la bonne foi de son beau-père, pour ne point s'apercevoir qu'il était la dupe de la plus indigne trahison. Les événemens lui dessillèrent enfin les yeux, mais il était trop tard. La conduite des Prussiens fut aussi insidieuse. Mais, moins dissimulés que les Autrichiens, ils laissèrent éclater plutôt leur haine contre les Français.

Napoléon n'a pas plutôt occupé le Kremlin qu'un incendie éclate sur divers points de Moskow. D'abord, on n'attribue ce malheureux événement qu'à l'imprudence; mais, bientôt, on ne peut plus douter que la malveillance et les ordres des autorités ennemies n'en soient les moteurs. Bientôt, cette immense cité devient la proie des flammes, et l'armée perd, en quelques jours, la majeure partie des ressources qui étaient seules capables de lui faire oublier toutes les privations qu'elle avait supportées avec autant de courage que de résignation.

Napoléon, toujours animé du désir de donner

la paix à l'Europe, profite de ces triomphes pour 1812.
la proposer à Alexandre. L'astuce de Kutusow, vendu à l'Angleterre, paralyse ces philantropiques projets. Le temps s'écoule, l'hiver approche, il se fait déjà sentir, et Napoléon, qui s'est fié à de vaines protestations, s'aperçoit, mais un peu tard, qu'il est la dupe de sa crédulité. Les Russes, sans dénoncer la rupture de l'armistice, attaquent l'avant-garde française sur la Nara. La bravoure du roi de Naples leur arrache la victoire au moment où Beningsen croit la remporter. La Nara est repassée en désordre. Cependant l'audace de l'ennemi devient de jour en jour plus grande. Les cosaques harcèlent sans cesse les avant-postes et les détachemens. Il devient urgent d'évacuer Moskow. L'armée ne saurait y passer l'hiver. Elle ne peut plus se procurer les subsistances qui lui sont si nécessaires.

La destruction du Kremlin est le signal du départ. Napoléon veut marcher par la route de Kaluga. L'ennemi s'est porté en force sur Maloiaroslawetz. Un combat opiniâtre s'y engage. Cette ville est prise et reprise plusieurs fois; enfin la victoire couronne la valeur française. Le prince Eugène, à qui l'on doit l'honneur de cette journée, restait maître du champ de bataille, quand Davoust arriva pour le seconder. Les Russes, de l'aveu même de Kutusow, avaient perdu près de dix mille hommes; les Français ne comptaient

1812. que quatre mille des leurs hors de combat. Dix-sept mille hommes aux ordres du vice-roi y avoient combattu contre plus de quatre-vingt mille ennemis. Le brave Delsons trouva une mort glorieuse à la tête de sa division. Le général de division Pino, les généraux de brigade Levie et Fontana furent blessés.

Malgré la victoire de Maloiaroslawetz, Napoléon, débordé sur plusieurs points par les nombreux adversaires qu'il avait devant lui, dut renoncer à se retirer par Kaluga. Il fallut se diriger vers Mosaïsk pour rejoindre la route de Moskow à Smolensk. Quoique le pays qu'on allait traverser fût entièrement ruiné, il n'y avait pas d'autre chemin à prendre. Harcelée par les cosaques qui se tenaient sur les ailes, en avant et en arrière, l'armée poursuivit sa retraite en culbutant les ennemis qui venaient l'assaillir. Dans ces divers engagemens, l'ethmann des cosaques Platow fut constamment battu. Son fils périt dans celui de Wereda; le général Tichkewitz y fut fait prisonnier.

L'âpreté de la saison ne tarda point à se joindre à la famine, pour accabler l'armée. Les chevaux, déjà épuisés par le manque de fourrage, ne pouvaient surmonter les obstacles du sol glissant sur lequel il fallait traîner l'artillerie. Bientôt, on fut contraint de faire sauter les caissons, de détruire les bagages et de briser les pièces de canon pour

priver l'ennemi de s'en servir. L'armée avait atteint Wiazma. Le corps du vice-roi allait y arriver. Les Russes l'attaquent. Le prince d'Eckmulh et Ney prennent part à l'honorable résistance d'Eugène qui se trouve à Nowaia-Istarowa entre deux armées ennemies. Au bout de cinq heures les Français sont maîtres du champ de bataille; les Russes se sont retirés en désordre au-delà de l'Ulitza. Mais cette victoire coûta cher, quatre mille braves étaient tués ou blessés. L'ennemi avait perdu six mille hommes. 1812.

Ney, qui, par son audace et la hardiesse d'une manœuvre savante avait sauvé le corps du vice-roi, est chargé de l'honorable mission de marcher à l'arrière-garde. Il se rend digne d'une telle confiance dans les combats qu'il soutient jusqu'à Smolensk, où l'armée arrive depuis le 9 jusqu'au 13 novembre.

Là, Napoléon qui comptait être joint par les divisions de réserve en infantérie et cavalerie sous les ordres du général Baraguay-d'Hilliers placé à Elnia, apprend que le général Augereau a capitulé près de Liackowa avec onze cents hommes d'infanterie, et que plusieurs escadrons de carabiniers, cuirassiers et dragons sous son commandement ont été détruits. Il rend le général Baraguay-d'Hilliers responsable de la conduite d'Augereau qui servait sous ses ordres, et oublie la belle conduite tenue par ce général bloqué peu

1812. de jours avant, dans Elnia, avec quatre cents hommes commandés par l'intrépide général Ravier Baraguay-d'Hilliers est disgracié, privé de ses titres, de ses honneurs et de son grade, et meurt ensuite à Berlin, de douleur d'avoir été ainsi récompensé d'une existence glorieuse et sans reproche.

Sur ces entrefaites, le général Wittgenstein avait repris l'offensive sur la Dwina. Gouvion-Saint-Cyr résiste avec intrépidité et fait éprouver de grandes pertes aux ennemis; mais accablé par le nombre, il est contraint après les combats glorieux et meurtriers de Polotsk et de Bononia, d'ordonner la retraite. Blessé au pied par une balle, Gouvion remet le commandement du deuxième corps au général Legrand qui se dirige sur Lepel par Uczazz et Secliszczc. Le général Wrède avec le sixième se retire par Babinitchi et Glubokoe sur Dokschitzi. Bientôt le combat de Czarzniki, dans lequel l'avant-garde de Legrand cède ce village aux forces nombreuses qui l'attaquent, amène la prise de Witepsk. Pendant ce temps le prince de Schwartzenberg, suivant toujours le même système, se retirait sur le grand-duché de Varsovie, laissant à l'amiral Tchitchagow la faculté de se porter sur Minsk, pour y détruire les magasins considérables qu'on y avait rassemblés.

L'arrière-garde aux ordres de Ney est à peine

à Smolensk que l'ordre du départ est donné, 1812.
Napoléon veut se rendre à Minsk. Il ignore que par la faute de Schwartzenberg et du gouverneur de cette ville, les immenses magasins qu'il y a fait préparer, sont tombés au pouvoir de l'ennemi, et que l'armée de Turquie jointe à celle de Tormasow est sur la Berezina. Les Russes attendaient l'armée au ravin de Merlino pour lui couper le chemin de Krasnoï. La valeur française s'ouvre un passage. En vain chaque corps est attaqué en avant de Krasnoï, tous sortent vainqueurs de ces combats et marchent sur Lyadi et Orscha. Cependant, Ney, après avoir culbuté l'ennemi, ne peut forcer le passage. La supériorité numérique des troupes fraîches qui se présentent, sans cesse, sont un obstacle insurmontable. Que fait l'intrépide Ney? ne prenant conseil que de son courage, il se dirige par sa droite sur le Nieper et traverse ce fleuve sur la glace à la hauteur de Gusinoe. Après plusieurs combats opiniâtres contre les cosaques de Platow, les braves du troisième corps atteignent enfin Orscha, quand déjà le reste de l'armée regardait leur perte comme assurée.

Tolotchin, Bobr et Borisow sont dépassés: l'armée se porte à Weselowo. Le deuxième corps, dont le duc de Reggio a repris le commandement, traverse la Berezina, et repousse les ennemis dans le bois qui traverse la route de

1812. Zabin. Le troisième et cinquième corps accourent pour le soutenir ; le reste de l'armée continue de traverser le fleuve sur deux ponts de radeaux faits à la hâte. Le duc de Bellune qui avait rejoint l'armée à Borisow, quitte cette ville, y laissant la division Partouneaux, qui ne doit en partir que le soir. Dans l'obscurité, cette division se trompe de route, prend celle de Studantzi, et tombe entre les corps de Platow et de Wittgenstein, qui la contraignent de mettre bas les armes.

Un des ponts sur la Berezina est brisé, on se porte en foule sur l'autre, le désordre devient à son comble. L'ennemi arrive sur ces entrefaites. Fort de quarante-six mille hommes, il attaque le duc de Bellune qui n'a plus que deux divisions pour protéger le passage. Celui-ci, réduit après une longue résistance à se rapprocher du fleuve, est contraint de s'ouvrir un passage à travers les malheureux Français qui cherchent à franchir le pont. L'artillerie ennemie tonne sur ce point. Ne retraçons pas ce tableau déchirant et épouvantable!!! — Le pont est livré aux flammes, et les généraux Platow et Wittgenstein ne peuvent faire une diversion favorable à Tichtchagow, battu complètement dans le bois de Zabin. Les trophées enlevés à Moskow, sont restés sur les bords de la Berezina, une quantité immense de bagages et d'artillerie tombe au pou-

voir de l'ennemi, épouvanté de l'affreux spec- 1812.
tacle qui s'offre à ses regards, sur les bords de ce fleuve.

La démoralisation de l'armée était à son comble. Une foule de soldats avaient jeté leurs armes. La voix et l'autorité des chefs était méconnue. On marchait sans ordre et en masse, soupirant après l'arrivée à Wilna, où l'on comptait trouver de nombreux renforts et des subsistances. Le froid était extrême, chaque jour il devenait plus âpre. Le 2 décembre, l'empereur était à Molodetchino; le 5 à Smorgoni. Là, Napoléon quitte l'armée pour se rendre à Paris, laissant le commandement au roi de Naples. Dès-lors le désordre devient plus grand encore. Le découragement entre dans tous les cœurs, et la garde impériale qui avait constamment conservé son ancienne discipline, se trouve en proie, après ce départ, à la funeste démoralisation de l'armée. Cependant quelques militaires doués d'une force d'ame surnaturelle ou d'un caractère extrêmement vif, conservent l'énergie qu'ils ont déployée durant le cours de cette campagne, et font face sans cesse aux continuelles attaques des cosaques qui harcèlent les flancs de l'armée. Miedniki, Wilna, Jeva et Kowno sont traversées, et les tristes débris d'une si belle armée arrivent enfin sur le terriroire du grand duché de Varsovie.

L'impéritie du comte Hogendorf, aide-de-

1812. camp de l'empereur et gouverneur de Wilna, a causé tous les désastres qui ont assailli les Français dès leur approche de cette ville. Non-seulement une perte irréparable en hommes a été faite, mais encore les trophées échappés aux désastres de la Berezina, le trésor et l'artillerie sont restés aux défilés de la montagne de Waka, à une lieue de Wilna, que la moindre prévoyance aurait rendu praticable. Ainsi le commandement de ce poste aussi honorable qu'important, donné à la faveur plutôt qu'au mérite, fait fondre sur l'armée de funestes malheurs plutôt que de les en éloigner.

Le corps d'armée sur la gauche a été également contraint de repasser le Niemen. Sur la droite, Swartzenberg est en pleine retraite. Bientôt le général prussien Massenbach, abandonne l'armée française pour se joindre aux Russes, par la plus indigne et la plus honteuse des trahisons. Le général d'York ne tarde point à suivre son exemple et a l'impudeur de l'annoncer lui-même au duc de Tarente, en terminant ainsi : « Quel que soit le jugement que portera le monde de ma conduite, j'en suis peu inquiet: le devoir envers mes troupes et la réflexion la plus mûre me la dictent; les motifs les plus purs, quelles qu'en soient les apparences, me guident. » Cette défection, qu'on ne saurait qualifier, contraint les restes de l'armée française à quitter les rives du Niémen

et à se porter sur la Vistule. C'est sur les bords 1812.
de ce fleuve, que tant d'exploits avaient rendu encore plus célèbre, que se termine la malheureuse et mémorable campagne de Russie.

ANNÉE 1813.

Les élémens venaient de détruire l'armée la plus belle et la plus nombreuse que Napoléon eût jamais commandée; nouveau Charles XII, sa fortune n'avait pu triompher des glaces de la Russie. Mais plus heureux que le rival de Pierre, il n'avait pas trouvé de Pultawa. Les faibles débris d'une si belle armée, toujours vainqueurs dans toutes les rencontres, n'ont point à rougir d'une défaite; bientôt ils conduiront de nouveau à la victoire une jeunesse avide de cueillir les lauriers qui ceignent le front des héros de l'Italie, de l'Allemagne et de la Moskowa. Une cinquième ligue contre la France, se tramait, ou plutôt était résolue depuis long-temps. Le cabinet de Saint-James allait enfin voir tous les peuples s'armer pour ses intérêts.

GRANDE ARMÉE.

La triste situation du peu de braves échappés

1813. aux rigueurs de l'hiver, mettait le roi de Naples dans l'impossibilité de rester sur la Pregel. Le 1er. janvier le grand quartier général quitta Kœnigsberg pour se porter à Marienburg, tandis que le vice-roi évacuait Marienwerder, afin de se réunir à Posen aux débris du sixième corps, pendant que ceux du premier formaient la garnison de Thorn. Dantzig, dont le général Rapp, aide-de-camp de l'empereur, était nommé gouverneur, reçut les divisions Heudelet et Grandjean. Ces troupes étaient chargées de défendre cette forteresse importante, dans laquelle se trouvaient des magasins et un arsenal considérable. On la regardait, ainsi que les places de l'Oder, comme seule capable de contenir la Prusse, dont le roi avait paru désapprouver la défection de ses généraux. Bientôt Murat arrivé à Posen, et quitte le commandement de l'armée pour retourner dans ses états. Eugène se voit contraint de le remplacer et profite de la station que l'armée russe fait sur les bords de la Vistule pour organiser le peu de troupes qui lui restent. Environ dix-sept mille hommes étaient encore en état de porter les armes. Avec aussi peu de monde, Eugène ne pouvait point garder les bords de la Vistule. Il se porte sur l'Oder. Les places de Stettin, Custrin et Glogau étaient occupées par des garnisons françaises.

Les Russes profitent du passage aisé que leur offre la glace qui couvre encore l'Oder et tra-

versent ce fleuve près de Custrin. Le général Poinsot, accouru avec deux bataillons et un escadron de cavalerie, les culbute et retarde ainsi leur mouvement sur les troupes du vice-roi, qui évacue Francfort et Berlin pour se porter sur la ligne de l'Elbe. Là, il prend une position capable d'arrêter l'ennemi et de lui donner le temps d'être rejoint par la nouvelle armée que Napoléon se hâte de créer en France. La Prusse s'était déclarée ouvertement. Cependant il était impossible au prince Eugène de garder depuis Dresde jusqu'à Magdeburg et Hamburg. Dresde alors est évacué. L'armée appuie sur Magdeburg, et se place sur la Saale, laissant par cette position celles des russes et prussiens incertaines sur les intentions de l'élève de Napoléon, et redoutant de le voir se porter sur Berlin si elles s'avançaient vers Mayence. Par de savantes manœuvres, Eugène arrête la marche des coalisés, qui cherchent à le tourner et à le couper du Mein. Le combat de Luneburg, de Mockern, l'attaque de Wittenberg, l'affaire de Celle et la reprise d'Harburg, prouve aux ennemis que la valeur française n'est point dégénérée, et l'épouvante se répand dans Berlin. 1813.

Tandis que le prince arrêtait ainsi les Prusso-Russes sur l'Elbe, les places de Thorn, Spandau et Czentoschau avaient capitulé, leurs garnisons devaient rentrer en France sur parole. Les villes de Dantzig, Stettin, Custrin, Glogau, Medlin

1813. et Zamosc forçaient l'ennemi, par la bravoure connue de leurs garnisons, à laisser de nombreux corps pour les tenir bloquées. Napoléon a quitté Paris ; la nouvelle armée qu'il vient d'organiser s'est mise en mouvement, bientôt elle arrive sur la Saale. Le vice-roi s'est avancé à sa rencontre, pour opérer sa jonction avec elle le plus près possible de Leipsig. La tête du pont de Halle est attaquée et enlevée. Eugène occupe Merseburg. Souham chasse l'ennemi de Weissenfels et le contraint à se replier derrière le ruisseau de Grunabach. Le grand quartier général et la garde impériale sont à Weissenfels. L'empereur marche vers l'Elster. Le prince de Moskowa s'avance sur l'ennemi qui occupe les hauteurs de Poserna, les autres corps manœuvrent sur Pegau et Zwenkau. L'artillerie de la garde tonne, les ennemis se hâtent de battre en retraite pour couvrir ces défilés. Ce combat glorieux pour les jeunes troupes françaises n'avait pas été meurtrier ; cependant les vainqueurs eurent à regretter la perte du maréchal Bessières, un boulet le renversa mort. Le vice-roi, en entendant la canonnade vers Lutzen, déboucha de Merseburg pour arriver sur le flanc de l'ennemi ; mais il était déjà trop tard ; la victoire avait couronné l'audace des jeunes soldats de la grande armée. La réunion de Napoléon et d'Eugène se fit près du modeste tertre élevé à la mémoire de Gustave Adolphe.

Wittgenstein, qui commandait en chef à la place de Kutusow, mort à Bunzlau, forme le projet, après le combat de Weissenfels, le 1er. mai, d'attaquer l'armée française par le flanc. La rapidité de la marche de Napoléon, empêche ce plan d'être exécuté. L'empereur Alexandre et le roi de Prusse étaient arrivés, Wittgenstein veut les rendre témoins de son triomphe, il s'avance le 2 sur les Français, dans la direction de Kaya. Le cri aux armes retentit dans les bivouacs. Starsiedel, Gross-Gorschen, Klein-Gorschen, Rahna, Kolsen, Lisdorf, Kitzen, Lutzen et les bords du Flossgraben et de l'Elster sont les témoins du succès des armées françaises dans la bataille qui prit le nom de Lutzen. Si Napoléon avait eu de la cavalerie, la destruction des coalisés était aussi certaine qu'à la bataille d'Austerlitz et d'Jena. Les troupes se conduisirent avec une valeur au-dessus de tout éloge. Napoléon dit lui-même aux généraux qui l'entouraient : « Depuis dix-sept ans que je commande, je n'ai jamais vu plus de bravoure et de dévoûment ». La perte des Prussiens et des Russes fut de dix-sept mille hommes ; celle des Français s'élevait à douze mille. Leipsig était occupée par le général Lauriston. Dès le lendemain de cette victoire, Napoléon poursuit l'ennemi sur la route de Dresde. L'Elster est traversé, la Fleiss et la Mulda sont franchies. Colditz, Gersdorf, Waldheim, Etzdorf et Lim- 1813.

1813. bach sont le théâtre d'engagémens dans lesquels les Russes sont défaits par le vice-roi. Le 8, les Français entrent dans Dresde. Le roi de Saxe est reconduit par Napoléon dans sa capitale qu'il avait abandonnée pour se retirer à Prague. Les ponts sur l'Elbe sont réparés et divers corps d'armée suivent la route de Bautzen. Ney occupe Torgau et prend position sur l'Elbe. Le général Charpentier culbute les Russes à Bischoffwerda, et leur fait éprouver une perte de deux mille hommes, dont cinq cents prisonniers. L'ennemi en s'éloignant détruit cette ville par le feu. Après ce succès, le vice-roi part pour aller prendre le commandement de l'armée qui se forme en Italie. Le duc de Tarente bat encore Miloradowitch à Goedau. Un léger échec à Kœnigswartha est bientôt réparé par le général Kellermann, tandis que Lauriston enlève la position de Weissig au général d'York, après un combat opiniâtre, et le contraint à repasser la Sprée.

Les ennemis se sont retranchés sur les hauteurs de Bautzen. Le roi de Prusse est à Kamschütz; l'empereur Alexandre, qui depuis Lutzen commandait en personne l'armée coalisée, est à Wurschen. Le combat d'Hockirch, prélude à la bataille de Bautzen, et fait perdre à l'ennemi une partie de ses positions fortifiées entre Bautzen et ce village. L'armée bivouaque derrière Auretz, Nadewitz et Burk, où elle est rejointe par le corps



du prince de la Moskowa, que les généraux 1813.
D'York et Barklay de Tolly ont en vain cherché à arrêter à Kœnigswartha. Napoléon, dès le point du jour, fait attaquer l'ennemi sur sa gauche. Alexandre, trompé par cette manœuvre, se persuade que les Français veulent s'ouvrir un passage sur Berlin, il renforce cette aile. Ce mouvement prévu par l'empereur des Français n'est pas plutôt exécuté que Soult reçoit l'ordre de marcher sur la droite, culbute les troupes aux ordres de Blucher. Soixante pièces d'artillerie de la garde font taire les batteries ennemies. Les retranchemens sont enlevés à la baïonnette, et la victoire couronne les savantes combinaisons de Napoléon. Dix-huit mille hommes tués ou blessés et trois mille prisonniers constatent la défaite des Prusso-Russes. Les Français ont perdu environ douze mille hommes. Les nouveaux soldats ont rivalisé de bravoure avec les vétérans de l'armée. Ney a déployé encore les talens et l'audace qui déjà l'ont illustré. Les ennemis sont en pleine retraite. Le septième corps poursuit l'arrière-garde russe commandée par Miloradowitch, l'atteint sur les hauteurs de Reichenbach, et la contraint, après un combat opiniâtre, à fuir précipitamment sur la Neiss. Les Mameluks et les lanciers de la garde avaient chargé les Russes avec une impétuosité sans égale. Le général de cavalerie Bruyères eut les

1813. deux jambes emportées par un boulet. Le grand maréchal du palais Duroc et le général de génie Kirgener furent frappés du même boulet. La perte du grand maréchal fut sensible à Napoléon. Jusque là, il l'avait regardé comme un ami fidèle et un serviteur dévoué.

La Neiss, la Queiss et la Bober sont traversées après quelques légers engagemens. Le combat d'Hainau est d'abord funeste à la division Maison, qui perd deux canons et une centaine de prisonniers; mais bientôt elle reprend ses premiers avantages, culbute l'ennemi et continue de le poursuivre sur Leignitz. Deux jours après, le général Sebastiani enlève aux ennemis, à Sprottau, vingt-deux canons, quatre-vingts caissons et cinq cents hommes. L'aile droite des Russes et les Prussiens fuyaient par les routes de Leignitz, Merschutz et Saræ, leur gauche par Lewenberg, Goldberg, Jaüer et Stragau. Dans la crainte d'être acculés dans la Haute-Silésie, ils demandent un armistice pour entrer en négociations sous la médiation de l'Autriche. Napoléon, ne se méfiant point de leurs intentions, l'accorde, et la ligne de démarcation du territoire que doivent occuper les deux armées, est aussitôt établie. Les places de Dantzig, Medlin, Custrin, Stettin et Zamosc devaient être ravitaillées tous les cinq jours, suivant la force de leurs garnisons. Celle de Glogau avait déjà été débloquée par les Français.

Napoléon se flattait de voir bientôt la paix succéder à cet armistice. Son espoir fut déçu, les coalisés n'avaient cherché qu'à se tirer de la situation critique dans laquelle ils se trouvaient. Après la bataille de Bautzen comme à Moskow, l'empereur des Français avait été la dupe de sa loyauté. Il avait perdu un temps précieux, donné le loisir à ses ennemis de réparer les pertes qu'ils avaient faites et de se mettre en état de recommencer la campagne avec avantage. L'Autriche qui s'était offerte comme médiatrice, loin de remplir ce noble rôle, avait profité de l'armistice pour faire avancer son armée sur les frontières de la Bohême; le jour de la reprise des hostilités, elle déclara la guerre à la France. La Suède avait également pris part à cette nouvelle coalition. Le prince royal, à la tête d'une armée de dix-neuf mille hommes, s'était avancé jusqu'à Berlin pour couvrir cette ville et combattre celui qui l'avait élevé aux premières dignités. Un autre général, célèbre, par ses campagnes dans la Belgique et l'Allemagne, autant que par sa dénonciation contre Pichegru, le vainqueur de Hohelinden enfin, était venu se ranger parmi les alliés. Oubliant que c'était contre ses anciens frères d'armes et contre les enfans de la France qu'il allait diriger les lances ennemies!

1813.

Quel que soit le motif qui a guidé les divers chefs de cette nouvelle coalition, il sera loin d'être honorable aux yeux de la postérité. Vaincre

1813. par la force des armes est aussi glorieux que noble; mais manquer aux engagemens les plus sacrés, ne point fournir des vivres à des garnisons qui ont trop souffert déjà d'un pénible blocus, et chercher à en corrompre les gouverneurs, est indigne de la loyauté et de la majesté d'un souverain. Une telle infraction à l'armistice aurait dû dès les premiers jours dessiller les yeux de Napoléon et régler sa conduite. La désertion du général Jomini, quels que soient encore les sujets de plaintes qu'il eût à former, est également indigne d'un militaire d'honneur. Heureusement la France n'est point sa patrie !......

Aux termes des conventions, les hostilités ne devaient commencer que six jours après la dénonciation de rupture; il n'en fut rien. Avant le 16 août le général Blucher occupa le territoire neutre laissé entre les deux armées. Divers engagemens eurent lieu par suite de la marche des ennemis sur les postes français. Après celui de Lowenberg, l'arrière-garde du général Lauriston, qui déjà s'était replié de Goldberg sur ce point, passa la Bober et en détruisit les ponts. Les Russes aux ordres de Langeron veulent la suivre. Ils traversent cette rivière à Zoblen, le général Rochambeau les contraint à repasser la Bober. Le prince de la Moskowa et le duc de Raguse s'étaient également retirés par Bunzlau derrière cette rivière.

Bientôt Napoléon accourt de Dresde avec sa 1813.
garde; il reprend l'offensive, fait jeter des ponts sur la Bober à Lowenberg, culbute les généraux d'York et Sacken sur Goldberg et Bunzlau, et contraint Blucher à se réfugier derrière la Katzback. Les généraux Maison, Lauriston, avaient puissamment contribué à ces avantages par leurs excellentes dispositions. Le maréchal Ney sur ces entrefaites poussait Sacken jusqu'à Leigniiz.

Napoléon apprend que Dresde est menacé par les Autrichiens; il dirige aussitôt sa garde vers cette ville, et fait attaquer Blucher à Goldberg par le général Lauriston. Les villages de Nieder-Au, Ober-Au, Seiffenau, les hauteurs du Wolfsberg sont les témoins de la résistance opiniâtre des Prusso-Russes, et du triomphe des Français. Bulcher effectue précipitamment sa retraite sur Jauer, après une charge à la baïonnette de la division Rochambeau. Sept mille alliés couvraient le champ de bataille, les Français avaient perdu cinq mille hommes. Après ce succès Napoléon part pour Dresde, Ney le suit. Macdonald est chargé de contenir Blucher. Ces deux généraux forment en même temps le projet de marcher l'un sur l'autre. Les bords de la Katzbach sont le théâtre d'une bataille meurtrière, les pluies abondantes qui sont tombées, ont grossi les ruisseaux et forment des torrens, les chemins sont impraticables; les Français gênés dans des défilés, ne peuvent

1813. se servir de leur cavalerie; l'artillerie n'arrive point assez à temps pour se mettre en batterie. Macdonald, obligé d'ordonner la retraite, perd ses canons et ses bagages dans le défilé de Nieder-Krayn. Il arrive enfin à Bunzlau, après de prodiges de valeur de son infanterie, accablée par des ennemis en nombre trois fois supérieur. Dix mille tués ou blessés, quinze mille prisonniers et trente pièces de canon étaient une bien grande perte pour l'armée française. A l'artillerie près, celle des ennemis en tués et blessés n'était pas moins considérable.

Tandis que Macdonald éprouve un si funeste revers sur la Katzbach, l'empereur arrive dans Dresde, où le maréchal Gouvion-Saint-Cyr s'est retiré devant Schwartzenberg qui s'avance avec cent cinquante mille hommes. Attaqués par six colonnes, ayant chacune en tête cinquante pièces de canon, les Français défendent vaillamment les ouvrages qui entourent la capitale de la Saxe : deux charges de cavalerie, commandées par le roi de Naples et Mortier, culbutent l'ennemi sur la droite et la gauche. Le centre s'éloigne devant le prince de la Moskowa; la nuit met fin à ce combat sanglant. Le champ de bataille est couvert de morts. Deux mille prisonniers restent au pouvoir des Français. Le lendemain un nouveau succès couronne l'audace de Murat. La garde et les autres corps de l'armée se signalent égale-

ment. La défaite de l'ennemi est complète, près 1813.
de trente mille prisonniers, quarante drapeaux et soixante pièces de canon sont entre les mains des vainqueurs. Le nombre des tués et des blessés était immense. Soixante mille hommes manquaient à l'appel, après ce combat, dans l'armée alliée. Les Français n'avaient pas eu quatre mille tués ou blessés. La perte la plus sensible pour les coalisés fut celle de Moreau. Cet ex-général français eut le genou droit fracassé et le mollet gauche emporté par un boulet en s'entretenant avec l'empereur Alexandre derrière une batterie russe. Quelle mort pour celui qui avait si souvent triomphé des ennemis de la France!...

Le lendemain les vaincus sont poursuivis, mille caissons ou voitures de munitions leur sont enlevés. Une foule de prisonniers sont ramassés, plus de dix mille blessés sont trouvés dans les villages environnans. Vandamme débouche par Kœnigstein, s'empare du camp de Pirna et de Hohendorff, bat quinze mille Russes aux ordres du prince de Wurtemberg, et leur enlève deux mille prisonniers et six canons. Le roi de Naples occupe Frogberg, Lichtenberg, Zethau et Seyta. Marmont entre à Dippoldiswalda, où l'ennemi abandonne douze mille blessés, il s'empare de Liebenau. Mortier prend position à Pirna.

Trop d'audace et une fausse manœuvre de Vandamme dans la bataille de Kulm, amènent la

1813. défaite de son corps d'armée. Cette affaire offre une particularité remarquable et jusqu'alors sans exemple. Les Français battus, cernés de toutes parts, forcés d'abandonner leur artillerie, s'emparent tout-à-coup d'une partie de celle des vainqueurs, l'emmènent avec eux et ne s'en dessaisissent que lorsque la difficulté des chemins les met dans l'impossibilité de la conduire plus loin. Cette funeste et glorieuse journée coûte dix mille hommes aux Français. Vandamme et les généraux Haxo et Guyot y sont faits prisonniers.

Tandis que Napoléon triomphe sur la Bober et à Dresde, le duc de Reggio marche sur Berlin, culbute l'avant-garde du prince royal de Suède, Bernadotte, près de Trebbin. Un combat sanglant est livré à Gross-Beren, qui, après avoir été pris et repris plusieurs fois, reste enfin au pouvoir des Français. Ney vient, après cette affaire, prendre le commandement en chef; il marche en avant et livre la bataille d'Juterbogk (ou de Dennewitz.) Le succès couronne d'abord son audace, mais accablé par le nombre, il perd dix mille tués, blessés ou prisonniers et vingt-cinq pièces de canon. Les ennemis comptèrent sept mille hommes de moins dans leurs rangs après ce combat. Les échecs éprouvés sur la Katzbach, Kulm et Juterbogk, ont fait perdre à Napoléon tous les fruits de la victoire de Dresde. En vain il triomphe des ennemis partout où il se présente,

en personne; les commandans des divers corps 1813. d'armée n'en battent pas moins en retraite aussitôt qu'il n'est plus auprès d'eux, et bientôt les colonnes françaises se trouvent réunies près de Dresde par des mouvemens aussi bizarres, qu'imprévus de l'empereur. Les trois armées coalisées, dont il avait su jusqu'alors empêcher la jonction, se trouvent réunies par suite de ces mouvemens rétrogrades. Dès-lors Nopoléon doit songer à défendre le passage de l'Elbe, il appelle les réserves qu'il a laissées sur le Rhin. Les coalisés de leur côté renforcent leur armée de soixante mille hommes, ce qui rend toujours sa force numérique double de celle des Français.

Deux ponts sont jetés au confluent de l'Elbe et de la Schwartz-Elster, par Blucher. Malgré la vigoureuse résistance des généraux Morand, Fontanelli et Bertrand, l'ennemi franchit ce fleuve. Ney se retire sur Delitsch devant le prince royal de Suède. Les Polonais pendant ce temps, malgré leur valeur, se replient sur Penig et Mittweda. Le prince de Schwartzenberg arrive à Marienberg. Napoléon se porte sur Blucher et Bernadotte, laissant le roi de Naples pour observer l'armée de Bohême, et Gouvion-Saint-Cyr à Dresde. Au lieu de livrer bataille aux Français, les coalisés marchent sur Leipsig pour couper les communications. Napoléon manœuvre en conséquence, la bataille de Dessau est livrée, trois

1813. mille hommes et six canons attestent la défaite des Prussiens qui se retirent par Zerbst sur Postdam et Berlin. Wittenberg est occupé de nouveau par les Français. Bernadotte se retire sur Berlin.

Les Bavarois gagnés par les coalisés déclarent la guerre à la France. Napoléon est contraint alors de se replier sur Leipsig pour ne point être coupé par l'ennemi. Son plan de défense sur l'Elbe est devenu d'autant plus inexécutable qu'il n'a que cent cinquante-six mille hommes, ses adversaires en comptent trois cent quarante-neuf mille dans leurs rangs. Attaqués à Wachau, long-temps les Français résistent avec avantage et demeurent maîtres du champ de bataille, mais la réunion des alliés qui s'opère pendant les deux jours suivans, les force à se replier sur Leipsig. Environné de tous côtés, Napoléon rapproche ses troupes et fait occuper Weissenfels par Bertrand pour assurer sa retraite par les débouchés de la Saale. Holzhausen, le pont de Connevitz, Stœtteritz, Probstheyde, Halle, Schœnfeld et Saint-Teckla, sont le théâtre du triomphe des Français. La victoire s'est déclarée en leur faveur. La défection des Saxons et des Wurtembergeois, change tout-à-coup la face du combat. En vain les généraux Delmas, Vial et Rochambeau, les colonels Mayrot et Forgeot, veulent le rétablir, une mort glorieuse arrête

leur généreux élan; cependant les ennemis ne 1813.
sont pas moins repoussés sur tous les points, quoique leurs forces soient quadruples de celles des Français. Le manque de munitions empêche Napoléon de livrer le lendemain une seconde bataille; il faut qu'il se retire sur Erfurth pour s'en procurer de nouvelles. Son quartier-général est porté à Leipsig. La destruction de cette ville pouvait arrêter la marche de l'ennemi. Ce barbare moyen, malgré la défection des Saxons, répugne au grand cœur du monarque français. Il rend au contraire le roi de Saxe libre de ses actions, quoique ce prince loyal et généreux se montre toujours son constant allié, et qu'il n'ait plus auprès de lui qu'un seul bataillon qui soit resté fidèle avec le général en chef Zeschau. Un combat opiniâtre s'engage aux portes de cette ville; partout les ennemis sont repoussés, mais Napoléon ordonne un mouvement rétrograde sur Lutzen. Il ne veut pas causer la ruine de Leipsig. Il n'a tenu dans cette ville que pour assurer la retraite des corps qui sont encore en arrière. Le pont de Lindenau doit être détruit, à l'approche de l'ennemi. Le général Dulauloy est chargé de cette mission; loin de l'exécuter en personne, comme l'honneur et le salut de l'armée le lui prescrivent, il s'en rapporte à quatre sapeurs et un caporal. La sotte ignorance de ces employés subalternes, cause par trop de

1813. précipitation un désastre irréparable. Trente mille hommes et une quantité immense de caissons et de canons tombent au pouvoir de l'ennemi par suite de ce malheureux événement. Le prince Poniatowski, ce fidèle et généreux allié des Français, unique héritier du trône de Pologne, périt dans l'Elster, en voulant le franchir. La terreur que ce désastre cause au reste de l'armée, la met dans une déroute qui ressemble à une défaite. C'est ainsi qu'elle arrive à Erfurth, d'où Napoléon opère sa retraite sur le Mein.

Les ennemis l'avaient précédé à Gelnhausen et à Wurtzburg, ils furent forcés d'évacuer la ville à l'approche de l'avant-garde. Plus en force à Hanau, les Bavarois conduits par Wrède, comptaient détruire l'armée française, ils eurent bientôt à se repentir d'une telle audace. Ce fut sur les cadavres sanglans de ces perfides que ceux qui leur avaient appris à vaincre, franchirent la route qu'ils voulaient leur fermer. Dix mille tués, blessés ou prisonniers, plus de cent drapeaux et des pièces de canon, attestèrent la défaite des coalisés. Les vainqueurs avaient perdu de quatre à cinq cents hommes.

Quoique Napoléon après cette victoire eût pu reprendre l'offensive et poursuivre l'ennemi, il n'en opéra pas moins sa retraite par Francfort sur le Rhin. Arrivé à Mayence, il donna des ordres pour ajouter aux fortifications de cette ville et

pour la défense d'un fleuve sur le bord duquel les coalisés étaient surpris de se trouver après les défaites qu'ils avaient essuyées au commencement de cette campagne. 1813.

La retraite de Napoléon au-delà du Rhin contraignit le prince d'Eckmulh à se retirer dans Hamburg avec le corps d'armée qui tenait l'Elbe inférieur. Le général Woronzow vient aussitôt former le blocus de cette place. Les coalisés alors marchent sur la Hollande, défendue seulement par six mille hommes de troupes de ligne; malgré leur valeur, ils ne peuvent résister et se portent derrière la Meuse, après quelques combats meurtriers pour l'ennemi.

Gouvion Sain-Cyr était dans Dresde avec vingt-cinq mille hommes, le général Tolstoi était resté pour l'observer. Saint-Cyr fond sur lui à Racknitz, le culbute malgré ses retranchemens et lui enlève douze cents prisonniers et six pièces de canon. Attaqués ensuite par des forces trop supérieures, les Français rentrent dans Dresde d'où ils ne peuvent sortir, pour se porter sur Torgau et Wittenberg afin de s'y réunir aux garnisons de ces villes et s'ouvrir un passage jusqu'aux frontières de l'empire. Saint-Cyr alors capitule à condition qu'il rentrera en France. Arrivé à Altenburg, le général Chasteller lui signifie qu'il ne peut aller plus loin; au mépris des lois de la guerre, la garnison de Dresde doit rester prison-

1813. nière. Une telle violation avait jusqu'alors été sans exemple!......

Les autres places encore au pouvoir des Français sont alors forcées de capituler. Stettin bloqué depuis le mois de février, ouvre ses portes le 5 décembre, le général Grandeau en était gouverneur. Le blocus de cette place offre peu d'événemens remarquables. Une longue maladie du général Grandeau, empêché long-temps ce brave de diriger la garnison qui aurait pu sous ses ordres se couvrir de gloire. La belle défense du général Ravier dans le fort de Damm peut seule donner une place à ce blocus dans l'histoire. Homme de tête et de cœur, Ravier n'imite pas la conduite des généraux enfermés dans Stettin dont il est séparé d'une lieue. Chaque jour il fait des sorties, culbute l'ennemi, détruit ses ouvrages, et porte la terreur dans leurs rangs. Dans celle du 7 avril il leur avait enlevé une pièce de canon. Enfin il se voit contraint de déposer les armes avec la garnison de Stettin dont il dépend. Mais ce n'est point sans avoir opposé une honorable résistance auprès du gouverneur et avoir prouvé que le général Dufresse n'aurait point dû être chargé de traiter de la capitulation. Une note ajoutée en marge du registre du conseil de défense par le général Dufresse, lui-même, en présence des membres de ce conseil, dans la dernière séance, devient pour l'intrépide Ravier un témoignage irrécusa-

ble de tout ce qu'il avance. Après cette capitulation prématurée, le général Dufresse demeure dans Stettin, tandis que les autres généraux sont conduits à leurs destinations respectives : l'intrépide Ravier est envoyé sur les frontières de la Russie avec les braves qui composaient la garnison de Damm. Le major du génie Chulliot, qui avait été adjoint à Dufresse pour traiter avec l'ennemi, passa au service prussien avec le grade de colonel, et dirigea ensuite le siége de plusieurs places. 1813.

Torgau, Zamosc et Medlin, attaqués plus vigoureusement que Stettin, font une défense digne des généraux qui les commandent et ne capitulent qu'à la dernière extrémité. A Dantzig, l'intrépide Rapp, vainqueur dans toutes les sorties, soutient un siége aussi meurtrier qu'opiniâtre, et ce n'est que lorsqu'il voit sa garnison épuisée par les maladies et la famine, qu'il consent enfin à livrer les décombres des remparts qu'il a si glorieusement défendus, pour rentrer en France avec les faibles restes de son intrépide garnison. Mais le sort de celle de Dresde lui était réservé. Les glaces de la Russie revirent ces braves, qui seraient tous morts les armes à la main, s'ils avaient pu prévoir qu'un traité solennel et sacré fût aussi indignement violé. Officiers et soldats, tous s'étaient distingués dans ce siége mémorable, qui coûta plus de vingt mille hommes à la France. Entre autres le nom de Chambure était

1813. dans toutes les bouches. Ce courageux officier, par son audace et celle de la compagnie franche qu'il commandait, causa les plus grands dommages aux assiégeans, et les tint continuellement sur pied par la terreur qu'il leur inspirait.

La reddition de ces places termina la funeste et glorieuse campagne d'Allemagne. Les forteresses de Magdeburg, de Wittenberg, de Custrin, de Glogau, les citadelles de Wurtzburg et d'Erfurth et la ville d'Hamburg étaient les seules au pouvoir des Français au-delà du Rhin. Les princes de la Confédération avaient été contraints de tourner leurs armes contre Napoléon.

ARMÉE D'ITALIE.

Toutes les troupes stationnées en Italie avaient été envoyées à la grande armée d'Allemagne. Le prince vice-roi fut chargé d'organiser une nouvelle armée pour contenir l'Autriche des intentions de laquelle on se méfiait, et pour défendre au besoin les frontières. Eugène trouva dans son activité et son génie les ressources qui lui manquaient. Dès son arrivée à Milan, il ne cessa de s'occuper de la prompte exécution des ordres de l'empereur; en moins de trois mois, cinquante mille hommes furent versés dans les faibles cadres qu'on lui avait laissés, et l'armée d'observation déjà organisée se porta en avant de l'Adige.

L'intention du vice-roi était de prendre position sur la Save. L'Autriche venait de déclarer la guerre à la France. Le quartier général fut établi à Gorizia. Wipach, Alben et Laybach furent occupés par les divisions Grenier et Lecchi. Le général Palombini couvrait Trieste. Pendant ce temps les Autrichiens, entrés en Illyrie, traversaient la Save à Sizseck et Agram, et s'avançaient sur Karlstadt et Fiume, où le général Jeanin fut contraint de se retirer par suite de l'insurrection des Croates, gagnés par les sourdes menées du cabinet de Vienne. Bientôt par les mêmes moyens la Dalmatie, Raguse, les Bouches du Cattaro se déclarent contre les Français. Eugène alors change sa ligne d'opérations; il reporte ses principales forces à la gauche, menacée par la réunion des masses autrichiennes. Villach et Roseck deviennent le théâtre d'un combat opiniâtre, dans lequel les jeunes soldats se montrent dignes de servir sous les aigles, qui tant de fois ont marché à la victoire. Pendant ce temps, l'aile droite évacuait Fiume et se retirait sur Materia. Kraimburg venait d'être également évacué par le général Pino. Le vice-roi ordonne de le reprendre, et le général Belotti entre en vainqueur dans cette ville. Bientôt, Eugène marche sur Feistritz, où les Autrichiens se sont retranchés, et le général Grenier leur enlève cette position, d'autant plus importante qu'ils pouvaient se porter direc-

1813. tement de ce point sur Tarvis, ou dans la vallée de la Haute-Save. Les généraux Quesnel, Campi, Dupeyroux, Schmitz, les colonels Pegot, du quatre-vingt-quatrième, Fontenelle, de Marzy, et le chef de bataillon Fonvielle se distinguèrent dans ce combat, ainsi qu'une foule d'officiers, de sous-officiers et de soldats. Un faux renseignement arrête l'attaque d'Eugène sur Stein, où le général Belotti vient imprudemment se jeter, tandis qu'il doit marcher au pont de Tshernuz. La défaite de ce général force Pino, qui s'avançait de Fiume sur Trieste, à suspendre son mouvement, et oblige le vice-roi à s'établir derrière la Drave et la Save. Le combat de Saint-Marien est livré par les Autrichiens, qui voient bientôt les lauriers qu'ils y ont cueillis se changer en cyprès. Dans ceux de Weichsenburg, de Jelschane et de Fiume, de nouveaux succès couronnent la valeur française. Plusieurs pièces d'artillerie et bon nombre de prisonniers vengent l'échec essuyé à Stein. Les affaires de San Hermagos, de Tshernuz et de Czirznitz, quoique glorieuses pour l'armée d'Eugène, n'ont aucun résultat avantageux. Bientôt, au contraire, par la défection de la Bavière, le vice-roi est contraint d'établir la ligne de ses opérations sur l'Isonzo.

Le corps de droite quitte Ober-Laybach le 27 septembre, Trieste est évacué le même jour, à l'exception du château que le colonel Rabié

défend glorieusement pendant un mois avec une 1813.
poignée de braves. Le vice-roi établit son quartier-général à Gradisca. Le corps de gauche exécute son mouvement rétrogade par la vallée de la Fella. Le général Hiller manœuvre sur Tarvis pour hâter la retraite des Français. Grenier, loin de se laisser intimider, attend intrépidement l'ennemi à Saifnitz. Trois bataillons du quarante-deuxième, cent deuxième et cent trente-unième, malgré leur infériorité numérique, culbutent les Autrichiens au-delà de la montagne. L'adjudant commandant Montfalcon, le major Vautier du cent deuxième, les chefs de bataillon Dousse et Scharff des cent deuxième et cent trente-unième. L'adjudant-major Carel et le sergent de voltigeurs Lemoine, du cent trente-unième, contribuent par leur bravoure au succès de cette journée, qui assure la paisible retraite de Grenier.

Du côté du Tyrol, le général Gifflenga, après l'affaire de Muhlbach, culbute l'ennemi à Oricha, le bat à Prunecken, à Nieterndorf. Forcé de céder au nombre, il remporte cependant encore des avantages à Percha, Prunecken et Muhlbach, quoiqu'il n'ait que quinze cents hommes contre huit mille, et prend position à Volana. Le vice-roi, par suite de cette retraite, étend son armée en échelons vers l'Adige, et manœuvre savamment pour s'établir derrière

1813. la Piave, tandis que Gifflenga vient occuper les positions de Rivoli, de la Corona et de Ferrara, déjà illustrées par tant de combats. L'ennemi occupait Bassano. Eugène veut les en chasser, ses colonnes se mettent en mouvement, rien ne résiste à leur impétuosité; cinq cents morts, trois cents prisonniers et une pièce de canon, attestent la défaite de l'ennemi. Le général Grenier prend position à Cavallino. Le vice-roi se place à Bassano. Le mouvement sur l'Adige se continue ensuite. Les ponts de Bassano, de Fontaniva et sur la Brenta sont rompus. Le général Bonnemain avec l'arrière reste derrière l'Alpon, à San Martino, Vago et San-Michele. Sur ces entrefaites, Trieste capitule, après une honorable résistance : Sebenico ouvre ses portes par trahison, Spalatro se rend aux Anglais, le blocus de Palma-Nova est resserré ; Venise se prépare à une vigoureuse résistance.

Les combats d'Ossenigo, de Belluno, de Vo et de Campagnola, sont la suite d'un mouvement sur Roveredo, pour détourner la marche des corps qui filent sur Brescia. Les ennemis perdirent dans ces différentes affaires quatorze cents hommes; celle des Franco-Italiens ne dépassa pas deux cent cinquante; bientôt le combat de Caldiero, suite de l'engagement de Vago, cause une nouvelle perte de deux mille quatre cents hommes et de deux pièces de canon aux ennemis qui avaient

eu dix-huit mille hommes d'engagés contre onze mille. Les positions des Autrichiens avaient été enlevées avec la plus grande intrépidité, leurs ouvrages furent détruits. Bientôt ils reviennent en plus grand nombre attaquer San-Michele. Une vigoureuse résistance du général Jeanin les contraint à la retraite après une perte de treize cents hommes. 1813.

Un débarquement d'Anglais et d'Autrichiens a lieu vers les embouchures du Pô, ils s'emparent des forts de Goro, de Volano et de la ville de Ferrare. Le major Merdier, avec trois bataillons du quarante-deuxième, marche aussitôt, culbute l'ennemi et rentre dans cette ville. Pendant ce temps le vice-roi repousse les ennemis jusqu'à Bevilacqua, avec une reconnaissance sortie de Legnago. Il est blessé à la cuisse dans cette affaire. Un égal avantage signale la marche du général de Conchy sur Rovigo et Boara, où les Autrichiens perdent quatre cents tués ou blessés et neuf cents prisonniers; les Français n'achètent la victoire qu'au prix de cent cinquante tués ou blessés.

Cependant la faiblesse numérique des vainqueurs les contraint de nouveau à la retraite. Le roi de Naples vient d'abandonner lâchement la cause de sa famille et de sa patrie. Il oublie qu'il ne doit la couronne dont Napoléon a ceint sa tête qu'au courage des guerriers contre les-

1813. quels il tourne ses armes. Son armée occupe la Romagne ; cette défection favorise les progrès des Autrichiens dans le Tyrol, en Dalmatie et en Italie. Le vice-roi, toujours vrai *chevalier sans peur et sans reproche*, fait face de tous côtés à ses nombreux adversaires, et se prépare à la nouvelle campagne qui va s'ouvrir, en donnant une autre organisation à sa petite mais intrépide armée.

ARMÉE D'ESPAGNE.

Les désastres essuyés par les Français, en anéantissant les espérances des troupes employées en Espagne, avaient augmenté l'audace des ennemis. Dès-lors le roi Joseph ne se trouva plus en sûreté qu'au milieu de l'armée dont il prit le commandement. La retraite sur l'Ebre fut ordonnée. Wellington manœuvre pour tourner la ligne prise sur ce fleuve, qu'il traverse sur les ponts de San-Martino et Fuente-de-Arenas, se dirigeant par la grande ronte de Bilbao. Il attaque Joseph à Vittoria; le manque d'ensemble dans les opérations, fait perdre cette bataille. La majeure partie de l'artillerie, les bagages, les trésors, tombent au pouvoir des Anglo-Espagnols qui auraient été défaits, si les généraux Clausel et Foy avaient pu arriver pour prendre part à l'action. Les ennemis ne surent pas profiter de l'avantage que leur avait donné l'inexpérience de Joseph.

Les Français poursuivis faiblement se rallièrent sous les murs de Pampelune; ils avaient perdu six mille tués ou blessés et huit cents prisonniers. Une marche hardie des généraux Clausel et Foy qui s'avançaient pour se réunir au gros de l'armée, les sauve d'un échec; ils échappent aux vainqueurs et se réfugient en France, tandis que les débris de la bataille de Vittoria atteignent les gorges de Roncevaux et la vallée de Bastans. Wellington alors assiège Saint-Sébastien et bloque Pampelune. Le fort de Pancorvo avait ouvert ses portes au comte de l'Abisbal après un bombardement de plusieurs jours. 1813.

Tandis que Joseph évacuait ainsi le nord de l'Espagne, l'armée aux ordres de Suchet cueillait de nouveaux lauriers en Catalogne, en Arragon et dans le royaume de Valence. Les combats d'Yecla, de Biar, funestes aux ennemis, furent suivi de celui de Castalla dans lequel le général en chef, cédant aux sollicitations de ses généraux, attaqua imprudemment les Anglais dans une position formidable. Cependant malgré leurs pertes, les Français ne laissèrent aucun trophée entre les mains des ennemis. Bientôt Suchet apprend que les Anglais ont débarqué près de Tarragone. Il vole au secours de cette place et en fait lever brusquement le siége. Trente pièces de canon et d'immenses magasins de vivres sont les heureux résultats de cette marche rapide. Pendant cette

1813. brillante expédition, le général Harispe arrêtait sur le Xucar les forces réunies d'Elio et du duc Del Parque; et le général Habert culbutait ce dernier à Carcaxente. Ensuite ces deux généraux entrent dans San-Felipe, et le général Musnier s'empare de Reguena. Lamarque livre le combat de Banalos et chasse l'ennemi de cette ville; malgré ces succès, le duc d'Albufera se détermine à évacuer le royaume de Valence. La retraite de Joseph lui prescrit le devoir de se retirer dans la Catalogne, en laissant toutefois des garnisons dans les places fortes pour lui rouvrir au besoin le chemin de Valence.

Napoléon avait appris à Dresde les revers essuyés par l'armée d'Espagne et sa rentrée sur le territoire français. Il ordonne aussitôt au duc de Dalmatie d'aller, prendre le commandement de cette armée, avec les pouvoirs les plus étendus. Soult est bientôt à Bayonne. Il réorganise ses divisions, fait tracer des camps retranchés, élever des fortifications et met en état de défense les places et forts de Bayonne, Saint-Jean-Pied-de-Port, Navarreins, Socoa et Lourdes. Ensuite il ordonne de marcher à l'ennemi pour débloquer les places de Pampelune et de Saint-Sébastien. La lenteur, le défaut d'ensemble, l'hésitation dans les mouvemens font échouer cette entreprise qui coûte dans l'affaire de Çubiry huit mille hommes hors de combat, et double le courage

des ennemis. Ils pressent alors le siége de Saint-Sébastien, l'artillerie tonne contre les murs de cette place confiée au général Emmanuel Rey, qui en est gouverneur. Des brèches deviennent praticables, les Anglais marchent à l'assaut, ils sont repoussés et long-temps leurs tentatives rendues inutiles. En vain Soult veut la secourir de nouveau, il échoue encore dans le combat d'Irun. Enfin, après une longue résistance sur des monceaux de ruines, et n'ayant plus que des baïonnettes pour se défendre, le brave Rey capitule après avoir soutenu un second siége, aussi opiniâtre et meurtrier que le premier, dans le fort Lamothe, où il s'est retiré. Cette honorable et glorieuse défense a duré deux mois et neuf jours. 1813.

Après la reddition de Saint-Sébastien, Wellington franchit la Bidassoa, et s'empare, à la suite d'un combat opiniâtre, des postes formidables de la Croix-des-Bouquets et de la Baïonnette. Le chef de bataillon Gillet, du quatre-vingt-huitième, fait une glorieuse résistance dans ce dernier poste; les braves qu'il commande se font massacrer plutôt que de se rendre. Pampelune ouvre ses portes, la garnison est conduite en Angleterre, tandis que Soult s'empresse de fortifier ses lignes. Attaqué par des forces supérieures, il est contraint d'en abandonner une partie, et Wellington établit son quartier général à Saint-Jean de Luz. Le

1813. sol de la patrie est souillé par la présence de ses plus implacables ennemis.

La retraite du maréchal Suchet sur la Catalogne n'avait point été inquiétée. L'amour et le respect que la majeure partie des habitans lui portaient contint l'armée ennemie. Aucun coup de fusil ne fut tiré jusqu'aux frontières de la Catalogne. Suchet établit son quartier général à Barcelone, mais il quitta bientôt cette place pour se porter au secours de Tarragone vivement assiégée. Après en avoir éloigné l'ennemi, il en fait sauter les fortifications, reconnaissant l'impossibilité de la conserver plus long-temps. Les combats du Lobregat et du col d'Ordal, quoique glorieux par l'intrépidité que les Français y déploient et les avantages qui en sont les résultats, ne sont pas moins suivis de la retraite de Suchet sur Girone, où il s'établit. Dans ce dernier combat, le maréchal des logis Honné donne des preuves de la plus brillante valeur. En même temps le duc de Dalmatie se retirait sur l'Adour après l'engagement sur la Nive et la bataille de Saint-Pierre d'Irube. Ces deux combats avaient coûté seize mille hommes aux ennemis, et dix mille Français; c'était une perte énorme dans les circonstances malheureuses qui accablaient la France.

ANNÉE 1814.

Les lauriers de Fleurus, de Marengo, d'Austerlitz, de Friedland, de Wagram et de la Moskowa, jonchaient les routes sur lesquelles les alliés s'étaient avancés vers la France. Les braves qui les avaient cueillis n'étaient plus; ensevelis au milieu des sables brûlans de l'Egypte, sur les monts des Espagnes, ou sous les glaces de la Russie, ils ne laissaient à ceux qui venaient les remplacer que le souvenir de leurs exploits et le sol de la patrie à défendre. Le mot magique de liberté ne retentissait plus. La nation affaissée sous un sceptre de fer ne courait plus aux armes pour conserver son indépendance et renouveler les prodiges des armées de la révolution.

GRANDE ARMÉE.

Malgré les pertes cruelles que la France venait d'essuyer, malgré la démoralisation des officiers et des soldats, le dégoût, la fatigue, les calamités de tout genre, l'épidémie qui enlevait chaque jour des milliers d'hommes accourus des dépôts pour périr entassés dans les hôpitaux, Napoléon comptait encore organiser pendant l'hiver une

1814. armée capable de résister à ses nombreux ennemis dans la campagne qui s'ouvrirait au printemps. Les souverains alliés avaient appris à leurs dépens combien l'activité d'un tel génie était à redouter. Ils ne lui donnèrent pas le temps d'accomplir ses projets. Dès leur arrivée sur le Rhin, ils résolurent de précipiter le passage de ce fleuve. En même temps ils appelaient sous les drapeaux tous leurs sujets en état de porter les armes, afin de forcer celui qui avait si souvent triomphé d'eux à accepter la paix qu'ils lui offraient : « confirmant à l'empire Français une « étendue de territoire que n'a jamais connue la « France sous ses rois, parce qu'une nation va- « leureuse ne déchoit pas pour avoir, à son tour, « éprouvé des revers dans une lutte opiniâtre et « sanglante où elle a combattu avec son audace « accoutumée. »

Tandis que, par suite de cette déclaration, une correspondance très-active avait lieu entre le prince de Metternich et le duc de Vicence pour traiter de la paix, les alliés pénétraient en France par la Suisse et traversaient le Rhin; d'autres troupes s'avançaient par la Hollande, rentrée sous la domination du prince d'Orange; l'Alsace, la Lorraine et la Bourgogne allaient être entièrement occupées, les corps chargés de la défense des frontières se trouvant trop faibles pour s'opposer à cette invasion. Napoléon part de Paris

pour se mettre à la tête des troupes qu'il a fait 1814.
rassembler à Châlons-sur-Marne, vole à Saint-Dizier, bat l'avant-garde russe commandée par le général Lanskoï, et veut se porter sur les Voges pour manœuvrer sur les derrières de l'armée ennemie, lorsqu'il apprend que Blucher s'avance sur Paris. Aussitôt, il marche avec soixante mille hommes par la forêt de Monteriender sur Brienne, dont les alliés se sont rendus maîtres. Un combat opiniâtre et sanglant est livré sur le théâtre où Napoléon a appris les élémens de l'art de la guerre. Après des prodiges de valeur, les Français restent enfin maîtres des décombres fumans de cette malheureuse cité. Les ennemis se sont retirés vers la Rothière. Attaqués le lendemain par les vainqueurs, ils se portent en arrière de ce village. Deux jours se passent dans l'inaction, les alliés en profitent pour réunir leurs forces. Bientôt Napoléon ne saurait leur résister; il veut se retirer à Troyes et Arcis-sur-Aube. Il commence son mouvement, Blucher alors l'attaque; la présence des souverains coalisés électrise les troupes ennemies, elles s'avancent, malgré la neige épaisse qui tombe, avec une impétuosité qu'elles n'ont jamais déployée; les Français leur résistent avec leur intrépidité accoutumée, et la victoire est incertaine : un combat terrible à la baïonnette s'engage à la Rothière. Accablés par le nombre, les Français se retirent par le pont de Lesmont qu'ils

1814. font sauter. Le général Gérard, après une glorieuse résistance à Dienville, agissait de même. Trente-six mille hommes avaient résisté glorieusement dans cette sanglante affaire à cent six mille coalisés.

L'armée française s'avança vers Troyes sans être poursuivie; malgré les désertions, elle montait encore à quarante-trois mille hommes. Quelques affaires d'avant-postes ont bientôt lieu; à la faiblesse de ces attaques, Napoléon reconnaît qu'il n'est pas suivi par le gros de l'armée ennemie, en deux marches il se porte à Nogent-sur-Seine. Là, il apprend que les Russes et les Prussiens conduits par Blucher, s'avançaient par Château-Thierry, Laferté-sous-Jouarre et Meaux sur Paris. Déjà, le duc de Tarente avait évacué la première de ces villes après le combat d'Epernay, et détruit ensuite le pont de Laferté. Sur une autre route le prince de Schwartzenberg arrivait à Sens et poussait ses avant-postes jusqu'à Melun. Napoléon se dirige aussitôt sur Sezanne; les routes marécageuses de Villenoxe ne peuvent l'arrêter, les soldats traînent à force de bras l'artillerie. Cinq cents chevaux fournis par le maire de Barbonne les aident, et bientôt la garde de Napoléon se déploie dans les plaines entre Blaye et Champeaubert. Le général russe Alsufieff, commandant l'arrière-garde, veut en vain résister. Entouré de tous côtés par les manœuvres

savantes de Napoléon, il est mis dans une déroute 1814.
complète ; de huit mille hommes qui composaient ce corps, quinze cents parviennent à s'échapper. Alsufieff, les généraux sous ses ordres, cent officiers, quatre mille prisonniers, trente pièces de canon et deux cents voitures restent entre les mains des vainqueurs; deux mille Russes s'étaient noyés dans un lac, les autres avaient péri. Les Français n'avaient perdu que six cents hommes. Le même jour Nansouty s'empare de Montmirail, où il fait six cents prisonniers. Le général Sacken, renforcé par le général d'York, se montre en avant de Montmirail : il veut déboucher par le village de Marchais; le général Ricard s'y défend intrépidement, et trois fois reprend ce poste, que trois fois il a été obligé de céder. Une manœuvre habile de Napoléon fait dégarnir le centre ennemi pour renforcer la droite, tandis que l'intrépide Friant et le duc de Trévise marchent sur la ferme de l'Epine-aux-Bois. Ney profite de ce faux mouvement de Sacken, à la tête de la vieille garde, il se précipite sur la Haute-Epine. La cavalerie et la division de gardes d'honneur chargent en même-temps, les Russes cherchent leur salut dans la fuite. Leur déroute est des plus complètes. Huit mille tués, blessés ou prisonniers, six drapeaux et vingt-six pièces de canon attestent le triomphe des Français. Bientôt le combat de Château-Thierry augmente

1814. ces trophées de trois canons et dix-huit cents prisonniers, douze cents morts gisaient sur le champ de bataille; deux mille fuyards furent massacrés par les paysans, exaspérés de tous les maux qu'ils enduraient; quatre cents prisonniers furent encore faits sur la Marne par les généraux Colbert et Defrance.

Blucher veut venger ces échecs, il s'avance vers Montmirail, le combat de Vauchamps est livré. La valeur française triomphe encore, dix drapeaux, quinze canons, deux mille prisonniers et sept mille tués ou blessés, attestent la défaite du général prussien. La cavalerie aux ordres de Grouchy contribue puissamment à ce beau succès. Blucher repasse la Marne et se retire au-delà de Châlons, pour réunir les débris de ses différens corps battus sur tous les points, tandis que Napoléon envoie à Paris les trophées de ses victoires.

Le prince de Schwartzenberg dans les combats de Sens, de Nogent, de Montereau et de Cuterelles, éprouve de grandes pertes; mais trop supérieur en nombre pour ne point poursuivre sa marche, il contraint les ducs de Reggio, de Bellune et de Tarente à se retirer derrière l'Ières, où ils ne sont point attaqués; la défaite de Blucher et des autres corps de l'armée de Silésie, forçant Schwartzenberg à reprendre ses anciennes positions derrière la Seine et l'Yonne.

Les corps de Wittgenstein, de Wrede et du prince 1814.
de Wurtemberg couvrent ce mouvement.

A ces nouvelles Napoléon part de Montmirail, culbute le général Pahlen, commandant l'avant-garde de Wittgenstein à Mormant et lui enlève onze canons, quarante caissons et deux mille hommes. Pendant ce temps, le duc de Bellune prenait trois canons et mille prisonniers à la division bavaroise qui occupait Valjouan. Sans l'indécision du général Lhéritier, il n'échappait point un seul homme de cette division. Le général Pelleport chassa le même jour les Russes de Montmirail et leur fit cent prisonniers. Napoléon attaque le prince de Wurtemberg à Montereau, le bat complètement; six pièces de canon, quatre drapeaux et trois mille prisonniers sont les résultats de cette victoire, après laquelle l'empereur s'écrie : « Mon cœur est soulagé, je viens de sauver la capitale de mon empire! »

Les rives de la Seine sont libres, le prince de Schwartzenberg se concentre sur Troyes où il appelle l'armée de Silésie; Orléans est dégagé; Provins est repris par Oudinot; le seul point de Nogent est encore occupé par Wittgenstein, qui a reçu l'ordre d'y tenir jusqu'à la dernière extrémité, et l'abandonne en apprenant que Napoléon débouche par Montereau. Le combat de Mery n'amène que la destruction de cette ville. Les alliés refusaient

1814. une bataille générale, tandis que les Français au contraire la désiraient ardemment, ils étaient assurés du succès. Troyes est évacué et l'empereur est reçu aux acclamations des habitans. Les souverains coalisés demandent un armistice pour traiter de la paix. Lusigny est désigné pour le lieu des conférences. Pendant ce temps, Napoléon fait observer Blucher par Marmont et Ney, tandis que les ducs de Tarente et de Reggio suivent Schwartzenberg en pleine retraite sur Chaumont et Langres. Blucher passe l'Aube près de Vaudémont, sans être aperçu, et marche contre Marmont qui se replie à son approche sur Laferté-sous-Jouare, où il se réunit au duc de Trévise. Le pont de la Marne est brûlé : les deux maréchaux se retirent sur Meaux, déjà attaqué par le général Sacken. A ces nouvelles, Napoléon accourt. L'armée de Silésie est poussée vers Soissons dans le plus grand désordre. C'en est fait d'elle. Elle va être détruite sur les bords de l'Aisne : la faiblesse du général Moreau la sauve; chargé de défendre Soissons, il se laisse intimider par l'approche des troupes de Winzingerode, Bulow et Woronzow qui arrivent par le nord de la France, et livre ses portes. Ce malheureux événement sauve Blucher et double ses forces en réunissant l'armée du Nord à celle de Silésie.

La reprise de Reims par le général Corbineau ne put compenser la perte de Soissons. Le combat

de Craone est sanglant pour les deux armées et 1814.
n'amène aucun résultat. Le champ de bataille seulement reste aux Français. Une attaque infructueuse a lieu sur Laon. Alors Napoléon se retire sur Soissons que Woronzow avait évacué. Là, il apprend que Reims vient d'être occupé de nouveau par les Russes, il marche pour les chasser de cette ville et leur fait éprouver une perte de cinq mille hommes et de onze canons. Leur général, le comte de Saint-Priest, est blessé à mort. L'ennemi est également chassé de Châlons et d'Epernay. Sur ces entrefaites, Schwartzenberg, informé de la marche de Napoléon contre Blucher, reprend l'offensive et livre les combats de Bar et de Laferté, où la victoire est longtemps disputée par les Français, malgré leur extrême infériorité numérique. Les affaires de Bar-sur-Seine et du pont de Barce furent également glorieuses pour les armes françaises, malgré l'évacuation de Troyes qu'elles entraînèrent. La Seine devint alors, de ce côté, la ligne de défense des généraux français. Schwartzenberg se concentre à Arcis, et bientôt oblige le duc de Tarente à continuer sa retraite sur Provins. Napoléon marche sur l'Aube, chassant devant lui tout ce qui voudrait s'opposer à son passage. Les combats de la Fère-Champenoise, de Plancy et de Mery, préludent à celui du défilé d'Arcis, qui amène la jonction de Napoléon avec le duc

1814. de Tarente. Les Français avaient combattu et triomphé dans cette journée d'un ennemi dix fois plus nombreux. Cependant Schwartzenberg, à la tête de cent mille hommes, attendait en bataille l'attaque des Français. Napoléon ne juge point à propos de tenter imprudemment les hasards des combats; il ordonne la retraite sur la route de Vitry, que des marais rendraient presqu'impraticable sans une haute chaussée et cinq ponts. Les généraux Montfort, Maulmont et Chassé, sous la direction du duc de Reggio, sont chargés de l'arrière-garde; ils la dirigent avec autant d'intrépidité que de talent. Vitry était à l'abri d'un coup de main. Les Français bivouaquèrent hors de la portée de canon de cette place. L'empereur établit son quartier-général à Faremont pour se porter le lendemain sur Saint-Dizier, et pousser son avant-garde sur Doulésant. Cette manœuvre hasardée n'obtint pas les résultats que l'empereur se promettait; il n'en eût pas été de même s'il eût manœuvré par Provins et Sens pour se rapprocher d'Auxerre, des sources de l'Yonne, de l'Armançon et de la Seine.

La prise d'un courrier de Napoléon envoyé au duc de Tarente, découvre aux souverains coalisés les desseins de leur ennemi. Aussitôt, ils forment le projet de le laisser manœuvrer sur les derrières de leur armée et de s'avancer sur Paris.

Blucher traverse l'Aisne, le duc de Raguse se retire 1814.
sur Fismes et s'y réunit au duc de Trévise. Un ordre de Napoléon leur prescrit aussitôt de se porter sans délai sur Châlons ou Epernay. C'était découvrir la route de Paris. Le général Winzingerode, suivant Napoléon avec toute sa cavalerie et son artillerie, lui persuadait que l'armée entière des coalisés était à sa poursuite.

Tandis que les savantes manœuvres de Napoléon lui procuraient journellement des victoires, et qu'une poignée de braves défendaient le sol de la patrie contre les masses innombrables des ennemis, dans les provinces du nord-est de la France ; le maréchal Augereau s'efforçait de préserver celles de l'est de l'invasion dont elles étaient menacées. La conduite timide du général autrichien Bubna le seconde, et Lyon est mis à l'abri d'un coup de main. La Savoie était envahie, le général Dessaix s'était retiré sur l'ancienne frontière de France, Montmellian fut évacué et les Français s'établirent sur l'Isère. Un leger engagement dans lequel les ennemis n'eurent pas l'avantage eut lieu au poste des échelles. Celui du fort Barraux ne fut pas moins glorieux. Les pays entre l'Ain et la Saône sont occupés par les Autrichiens. Augereau marche contre eux, les culbute et les contraint d'évacuer ces contrées, tandis que le général Marchand les repousse vers Chambéry après les engagemens d'Aix, d'An-

1814. nay et le combat du pont de la Caille. Ce mouvement est désapprouvé par Napoléon, c'est vers Genève et le pays de Vaud qu'Augereau doit agir. Le combat de Saint-Julien, sous Genève, est alors livré et la victoire couronne l'intrépidité des recrues françaises qui se sont mesurées contre un ennemi bien supérieur en nombre. Cependant, Bubna qui reçoit chaque jour des renforts, avance sur la Saône. Les combats de Poligny, de Macon, et de Saint-Georges contraignent Augereau à se replier sur Lyon et à évacuer cette ville, après le combat du Limonest, quoique les Français soient restés maîtres du champ de bataille et que la perte des ennemis soit triple de la leur. La Savoie est également évacuée et les aigles impériales cherchent un refuge derrière l'Isère dont tous les ponts sont détruits.

Dans le midi, l'armée d'Espagne cédait également peu-à-peu le terrain, quoique remportant sans cesse des avantages sur les ennemis. Soult, par d'habiles manœuvres, culbutait, tour à tour, les colonnes des coalisés ; mais contraint de céder au nombre, il se repliait, même après la victoire. La bataille d'Orthez, le combat d'Aire, le passage de l'Adour au-dessous de Bayonne, laissaient aux Anglo-Espagnols la route de Bordeaux entièrement libre. Le général Beresfort se dirige sur cette ville, tandis que Wellington suit le ma-

réchal Soult, qui se retire sur Tarbes, laissant à son arrière-garde le soin d'arrêter l'ennemi à Maubourguet et Vic-Bigorre. Bientôt le combat de Tarbes prouve à Wellington que les Français, quoique battant en retraite, peuvent encore lui disputer la victoire. 1814.

Le duc d'Albufera, par suite des progrès de l'ennemi, était contraint également de se replier peu à peu sur Perpignan, se trouvant trop affaibli par la perte des corps qu'il était forcé de diriger sur Lyon. Mais, cette perte devait être réparée par la rentrée des garnisons laissées en Espagne, que Ferdinand avait promis de renvoyer en recouvrant sa liberté.

Tandis que par tant de combats divers, les Français illustraient à jamais leur résistance contre leurs nombreux adversaires, un congrès pour traiter de la paix se tenait toujours à Chatillon. La victoire de Champaubert avait relevé les espérances de Napoléon; il refusa les propositions qui lui étaient faites; ensuite la marche des coalisés sur Paris vint suspendre ces négociations ouvertes seulement pour la forme et dans l'espoir de ralentir l'impétuosité du monarque français. Bientôt l'Angleterre annonce hautement l'intention de rendre aux Bourbons l'antique héritage de leurs pères. Une diversion favorable aux alliés se fait dès-lors dans les esprits; les uns par le souvenir de ce qu'ils étaient autrefois,

1814. les autres par le désir d'obtenir de nouvelles faveurs sous un nouveau gouvernement, s'apprêtent à abandonner la cause de Napoléon, mettant dès ce moment dans leur conduite une politique cauteleuse qui ne saurait les compromettre quelle que soit l'issue des événemens.

Le double combat de la Fère champenoise, livré par les duc de Raguse et de Trévise, et les intrépides gardes nationaux sous les ordres des généraux Pacthod et Amey, ouvrent aux coalisés la route de Paris. Dans ce dernier combat, où six mille braves luttèrent pendant une journée entière contre vingt mille cavaliers ennemis et une formidable artillerie, on doit citer particulièrement les majors Bergnon, commandant deux bataillons de la Sarthe, Durévoir, commandant un autre régiment de gardes nationales; Auger, chef d'un bataillon d'Indre-et-Loire; Drouot, colonel du cent quarante-neuvième; et Favart, lieutenant au même régiment, qui s'était emparé d'une pièce d'artillerie au milieu d'une charge. Les généraux Pacthod, Amey, Jamin, Delort, Bonté et Thevenot, étaient au nombre des prisonniers. Marmont et Mortier se retirent sur Paris. Le général Compans, chargé de l'arrière-garde, soutient les charges de l'ennemi dans les combats de Sézanne et de Chailly, et ne cède qu'au nombre. Ceux de la Ferté-Gaucher, de Montis, de Trilport, de Meaux, de Monsaigle près Ville-Pa-

risis, quoique glorieux pour les armes françaises, 1814.
livrent le passage de la Marne aux coalisés, et leur armée arrive au pied des hauteurs qui environnent Paris.

Déjà l'impératrice et le roi de Rome avaient quitté la capitale, le roi Joseph s'y trouvait encore en qualité de lieutenant de l'empereur. La garde nationale en armes était hors des barrières, et allait donner le bel exemple de défendre intrépidement ses foyers. Le maréchal Moncey était à sa tête. Le canon gronde, les Français font des prodiges de valeur, ils disputent le terrain pas à pas. Le roi Joseph abandonne aux maréchaux Marmont, Mortier et Moncey le soin de défendre la capitale. Il fuit comme il avait fui en Espagne!..... L'ardeur des troupes et des généreux gardes nationaux n'en est point ralentie; tous jurent de mourir sous les murs de la reine des cités plutôt que d'y laisser pénétrer les ennemis. Le duc de Raguse entre en négociations avec les coalisés, il capitule; Mortier se joint bientôt à lui, et Moncey, averti par un parlementaire, fait cesser le feu à ses intrépides cohortes. C'était le 30 mars. Bientôt les souverains alliés traversèrent le champ de bataille couvert des cadavres sanglans de leurs soldats, pour faire leur entrée dans Paris, et purent juger par eux-mêmes quelle était la valeur de ceux qui avaient défendu cette ville, et combien sa con-

1814. quête leur aurait coûté sans la capitulation du duc de Raguse. Ensuite ce maréchal, par un autre traité, quitte la position dans laquelle il s'est retiré à Essonne pour se porter par Versailles, sur un point en deçà du théâtre des hostilités entre les armées de Napoléon et celle des alliés. Ce mouvement détermine l'abdication de Napoléon à Fontainebleau, revenu en toute hâte de Saint-Dizier vers Paris lorsqu'il s'est aperçu que Schwartzenberg, au lieu de le suivre, a marché sur la capitale.

Napoléon, abandonné par la majeure partie de ceux qui naguères rampaient encore à ses pieds, désigne l'île d'Elbe pour sa retraite, n'emmenant avec lui qu'une poignée de braves qui, après avoir partagé ses dangers et ses triomphes, ne veulent point l'abandonner dans son infortune. Le royaume de France succède à l'empire. Le comte d'Artois, frère de Louis-Stanislas-Xavier, est déclaré lieutenant général, en attendant que le roi ait accepté la Charte constitutionnelle.

Tandis que ces événemens se passaient à Paris et dans les environs, les généraux opposés aux ennemis dans les diverses provinces menacées, ou dans les places fortes, continuaient de conserver l'honneur des armes françaises. C'est ainsi que Magdeburg, Hamburg, Mayence, Anvers et une foule d'autres villes soutenaient avec avantage des siéges opiniâtres. Sur la frontière du

nord, le général Maison, avec quelques braves, 1814.
faisait trembler les nombreux ennemis qui voulaient pénétrer en France par cette partie. Dans le sud-est, Augereau défendait l'Isère avec une égale valeur, tandis que dans le midi, Soult, retiré jusqu'à Toulouse, où il comptait opérer sa jonction avec Suchet, battait complètement Wellington sous les murs de cette ville, et lui prouvait avant de terminer la campagne que les Français étaient toujours aussi intrépides que courageux.

ARMÉE D'ITALIE.

L'ingrate et honteuse défection du roi de Naples, Joachim Murat, contraignait le prince Eugène à se replier sur le Mincio. Menacé dans cette position par les Autrichiens et par les troupes de Murat, il fait un changement de front et livre au général Bellegarde la bataille du Mincio qui vient ajouter un nouveau laurier à ceux qu'il a déjà cueillis. Les affaires de Borghetto, de Salo et de Gardone, font rejaillir une nouvelle gloire sur l'armée franco-italienne. La valeur des troupes françaises semblait s'être augmentée depuis la défection de Murat. Les rangs s'étaient accrus des braves qui servaient dans le royaume de Naples, et qui avaient abandonné le perfide beau-frère de Napoléon, en apprenant qu'il tournait

1814. ses armes contre la France. Les troupes stationnées dans les états romains et la Toscane avaient également rejoint le vice-roi; alors le général Grenier fut détaché sur le Pô et le Taro. La première opération de ce général fut de faire chasser les Napolitains de Guastalla par le général Bonnemain. Le combat de Parme prouva encore aux troupes de Murat qu'elles étaient loin d'être invincibles : les Autrichiens accourent au secours des vaincus et Reggio est occupé. Les Anglo-Siciliens débarquent en Toscane; Murat se trouve avec peine près de ces alliés : quelques discussions s'élèvent, pendant ce temps aucun événement remarquable ne se passe, si ce n'est le combat de la Sturia et la prise de Gênes, évacuée par les Français avec tous les honneurs de la guerre. Eugène, mettant à profit le repos dans lequel l'avait laissé ses ennemis, s'était préparé à fondre sur eux, lorsque les nouvelles de l'abdication de son père d'adoption vinrent tout-à-coup arrêter son généreux élan. Il nomma alors des commissaires pour traiter de l'évacuation de l'Italie, et les Français quittèrent bientôt ce théâtre de tant de brillans exploits!!!

ANNÉES 1815.

La France commençait à respirer, les plaies nombreuses dont elle avait été affligée se cicatrisaient par degrés, lorsque tout-à-coup Napoléon sort de l'île d'Elbe et débarque au golfe Juan. En vingt jours il traverse la France, et arrive à Paris. Le roi avait quitté la capitale pour se retirer en Belgique; à cette nouvelle, les souverains coalisés reprennent les armes, et leurs phalanges, qui déjà s'éloignaient des rives du Rhin, accourent pour affronter encore les hasards des combats.

GRANDE ARMÉE.

Dès son arrivée aux Tuileries, Napoléon avait rendu aux régimens les numéros qu'ils avaient illustrés par tant d'exploits. Tous les anciens militaires étaient rappelés : de nouvelles levées complétaient les cadres : encore quelques mois, et huit cent mille hommes sous les armes fondront sur les nombreuses cohortes qui ne devaient les succès de l'année précédente qu'à leur supériorité numérique. Les places fortes sont mises en état de défense; le commandement en est

1815. confié à des officiers expérimentés et d'une intrépidité reconnue; des fortifications de campagne s'élèvent aux principaux débouchés des frontières, bientôt la France entière ressemble à un vaste camp retranché. Cependant, au milieu de ces importantes occupations, l'empereur met tout en usage pour détacher son beau-père de la coalition et pour éviter une guerre dont il ne doute pourtant pas du succès. Enfin, après deux mois de tentatives inutiles, il reconnaît qu'il s'est abusé d'un vain espoir; alors il forme le projet de prévenir l'agression des alliés et de commencer les hostilités avant qu'ils ne puissent être en mesure. Aussitôt, les différens corps qui devaient composer la grande armée et marcher à la conquête de la Belgique, se mettent en mouvement dès les premiers jours de juin pour se réunir vers Avesnes. Le 14, l'armée campe sur les points de Ham-sur-Heure, à la rive droite de la Sambre, et Solre-sur-Sambre; de Beaumont où se trouvait la garde impériale et l'empereur, et de Philippeville. Sa force numérique s'élève à cent vingt-deux mille quatre cent quatre hommes et trois cent cinquante bouches à feu. Les ennemis pouvaient rassembler en peu de jours une force double de celle des Français; cent vingt mille Prusso-Saxons et trois cents pièces d'artillerie, sous les ordres de Blucher, avaient ordre, en cas d'alarme, de se réunir en arrière de Fleurus.

Cent quatre mille Anglo-Hollandais avec deux 1815.
cent cinquante bouches à feu, avaient reçu pour rendez-vous général la position des Quatre Bras, à l'embranchement des routes de Bruxelles à Charleroi, et de Nivelles à Namur. Wellington les commandait.

Napoléon forme son plan d'attaque d'après ces renseignemens; vingt mille hommes de cavalerie réunis en un seul corps vont s'élancer au milieu des cantonnemens ennemis. Tandis que le reste de l'armée fondra sur les Prusso-Saxons, la cavalerie empêchera leur réunion avec les Anglo-Hollandais. La défection du général Bourmont qui passe à l'ennemi avec les colonels Clouet et Villoutreys nécessite des changemens dans ce plan. Une proclamation mise à l'ordre du jour électrise les troupes. Elle s'exprime ainsi;

« Soldats! c'est aujourd'hui l'anniversaire de Marengo et de Friedland, qui décida deux fois du sort de l'empire. Alors, comme après Austerlitz, comme après Wagram, nous fûmes trop généreux! nous crûmes aux protestations et aux sermens des princes que nous laissâmes sur le trône. Aujourd'hui, cependant, coalisés entre eux, ils en veulent à l'indépendance et aux droits les plus sacrés de la France, ils ont commencé la plus injuste des agressions; marchons donc à leur rencontre; eux et nous, ne sommes-nous plus les mêmes hommes?

1815. « Soldats ! à Jéna contre ces mêmes Prussiens, aujourd'hui si arrogans, vous étiez un contre trois, et à Montmirail un contre six. Que ceux d'entre vous qui ont été prisonniers des Anglais, vous fassent le récit de leurs pontons et des maux affreux qu'ils ont soufferts.

« Les Saxons, les Belges, les Hanovriens, les soldats de la confédération du Rhin, gémissent d'être obligés de prêter leurs bras à la cause des princes ennemis de la justice et des droits de tous les peuples; ils savent que cette coalition est insatiable. Après avoir dévoré douze millions de Polonais, douze millions d'Italiens, un million de Saxons, six millions de Belges, elle devra dévorer les états du deuxième ordre de l'Allemagne. Les insensés! un moment de prospérité les aveugle. L'oppression et l'humiliation du peuple français sont hors de leur pouvoir : s'ils entrent en France ils y trouveront leur tombeau.

« Soldats, nous avons des marches forcées à faire, des batailles à livrer, des périls à courir; mais, avec de la constance, la victoire sera à nous. Les droits, l'honneur et le bonheur de la patrie seront reconquis. Pour tout Français qui a du cœur le moment est venu de vaincre ou de périr. »

Le 15 juin, à la pointe du jour, les colonnes se portent en avant. Le pont de Marchiennes est enlevé aux Prussiens; bientôt Charleroi est oc-

cupé par le général Pajol. Le pont du Chatelet 1815.
est surpris par Gérard. Les troupes de l'aile gauche s'avancent sur les Quatre Bras. Le prince de la Moskowa les commande : il doit y prendre position. Trompé par de faux rapports, Ney n'exécute point cet ordre et arrête son avant-garde à Frasne. Napoléon marche sur Fleurus, et culbute vingt mille Prussiens postés dans les bois en avant de ce village et leur fait éprouver une perte de deux mille hommes. Le général Ziethen était à leur tête. A cette nouvelle, Blucher se hâte de réunir ses troupes à Namur. Wellington, de son côté, précipite la marche de ses divisions vers les Quatre Bras. Malgré les ordres réitérés de l'empereur, Ney retarde encore son mouvement vers cette position, et donne le temps aux ennemis de l'occuper. Cependant Napoléon lui avait fait dire *que le sort de la France était entre ses mains.* Le général Gérard attaque les Prussiens à Ligny et Vandamme à Saint-Amand, tandis que Grouchy repousse la cavalerie ennemie. Ligny est pris et repris plusieurs fois. La garde impériale marche sur ce village et l'emporte à la baïonnette. Alors les Prussiens battent en retraite sur plusieurs directions, laissant le champ bataille couvert de vingt-cinq mille hommes; un grand nombre de prisonniers, six drapeaux et quarante pièces de canon étaient en outre au pouvoir des Français, qui avaient perdu huit mille hommes. Blucher, ren-

1815. versé de son cheval, était resté long-temps au milieu des cuirassiers français sans être reconnu. Si le maréchal Ney qui enfin s'était décidé à marcher sur les Quatre Bras, n'eût point encore tâtonné dans ce mouvement, et se fût emparé de cette position, les avantages de cette journée auraient été incalculables; manœuvrant alors sur les derrières de l'armée prussienne, il changeait sa défaite en une destruction totale.

Napoléon s'avance sur les Quatre Bras d'où il chasse l'arrière-garde de Wellington qui s'est retirée derrière la Dyle. Les ordres sont donnés pour livrer bataille le lendemain. Grouchy doit manœuvrer, après avoir contenu les Prussiens, pour déborder la gauche de l'armée anglo-hollandaise du côté de Saint-Lambert. Le centre de cette armée était posté en avant du village de Mont-Saint-Jean où se joignent les deux chaussées de Nivelles et de Charleroi. Elle occupait une position formidable sur un beau plateau, sa droite appuyée à des ravins, sa gauche couronnant les hauteurs de La Haie. Les Français se portent en avant; jamais ils n'ont montré plus d'ardeur. Napoléon est placé sur une éminence près de la ferme de Belle-Alliance. Le corps du général prussien Bulow se présente au loin dans la direction de Saint-Lambert. Aussitôt les dispositions sont prises pour l'arrêter en attendant que Grouchy l'attaque sur ses derrières. Une vive canon-

nade est engagée. Jérôme Bonaparte obtient des 1815.
succès sur la gauche. La Haie-Sainte est au pouvoir de Ney qui, emporté par trop d'ardeur, débouche sur le plateau malgré la défense de Napoléon. La cavalerie est forcée de soutenir cette attaque. La position de Wellington devient des plus critiques. La valeur française triomphe de tous les obstacles qu'oppose la nature du terrain; l'épouvante s'empare des troupes ennemies; déjà, une partie fuit sur la route de Bruxelles; Blucher arrive, l'espoir succède à la crainte. Un mouvement rétrograde de trois bataillons de la droite, occasioné par un malentendu, étonne la cavalerie française qui est sur le plateau et la rend indécise. Ney bat en retraite, Napoléon lui amène quatre bataillons de la garde et lui ordonne de se reporter en avant. Le combat est rétabli; la victoire même va couronner l'audace française. Le terrible cri de *sauve qui peut* retentit dans les rangs de la droite; bientôt il est répété dans toute l'armée. Le désordre devient à son comble. Les ennemis profitent de cette terreur panique et marchent en avant. Bientôt ils sont arrêtés par huit bataillons de la garde conduits par Cambronne. Sommé de déposer ses armes, ce général répond : *la garde meurt et ne se rend pas*, et tombe percé de coups. En vain Napoléon cherche à rallier les fuyards; ses efforts sont inutiles. Alors, il veut s'élancer au milieu des rangs ennemis pour y trouver une

1815. mort glorieuse. Soult l'arrête et l'entraîne sur la route de Charleroi. La défaite se change en une déroute complète; généraux, officiers, soldats, tous fuient pêle-mêle; aucun ordre n'est donné. La première route qui se présente est celle que suivent les fuyards. Les ennemis surpris d'une telle victoire, les suivent avec ivresse. Cependant ils hésitent à dépasser la frontière. Ils redoutent encore les Français; ils savent que ceux-ci n'ont perdu que trente-sept mille hommes dans la bataille du Mont-Saint-Jean (ou de Waterloo,) tandis qu'ils ont acheté la victoire au prix de cinquante huit mille de leurs meilleures troupes. La nouvelle d'une seconde abdication de Napoléon et de son prochain embarquement à Rochefort, excite leur audace; ils franchissent la frontière et marchent à la hâte sur Paris. Arrivés autour de cette capitale, ils hésitent encore: la vue des hauteurs de Montmartre et de Belleville les glace de terreur. Ils se rappellent alors que le roi de France les suit. Ils veulent se faire un mérite de le replacer sur son trône, se réservant bientôt de le dépouiller de tous les trophées conquis depuis vingt-cinq ans par la valeur française. Les monumens publics même deviennent l'objet de leur fureur jalouse, et la généreuse fermeté de Louis XVIII peut seule sauver la capitale.

L'armée retirée derrière la Loire, est un sujet

de continuelles alarmes pour les alliés; ils exi- 1815.
gent son licenciement et mettent tout en usage pour indisposer contre leur souverain, des braves qui seraient les plus fermes appuis de son trône et de la patrie.

ANNÉE 1823.

La France déjà restreinte à ses anciennes limites en 1814, avait été contrainte de céder aux alliés à perpétuité, comme prix de leur généreuse intervention en 1815, pour le rétablissement du roi sur son trône, les places de Landau, Sarrelouis, Philippeville, Marienbourg et Versoix. Elle dut également rétrocéder à la Savoie et aux Pays-Bas, le territoire obtenu par le premier traité de Paris; il fallut raser les fortifications d'Huningue, illustrée par son héroïque résistance, et recevoir les alliés pendant cinq ans dans seize forteresses, savoir: Condé, Valenciennes, Bouchain, Cambrai, Le Quesnoi, Maubeuge, Landrecies, Avesnes, Rocroi, Givet avec Charlemont, Mézières, Sedan, Montmedy, Thionville, Longwy, Bitche et la tête de pont du Fort-Louis. Une armée d'occupation de cent cinquante mille hommes, s'appuyant sur ces places frontières et commandée en chef par le duc Wellington, resta comme une garantie pour

1823. la sécurité de l'Europe et pour la *sûreté intérieure* de la France. Les alliés laissaient au roi cinq années pour consolider son gouvernement. Enfin la totalité des engagemens que fut obligée de contracter la France, y compris l'entretien des troupes étrangères, s'éleva à près de deux milliards.

La philosophie de Louis XVIII, le libéralisme des ses idées, la sagesse de son gouvernement, pallièrent, pendant les premières années de cette occupation, les maux qui accablaient son peuple. Enfin le sol de la patrie fut délivré de la présence des cohortes étrangères, qui, en envahissant ses provinces en qualité d'alliées du roi, s'y étaient conduites encore plus en ennemies qu'alors qu'elles y avaient pénétré comme telles. Etranger à tout ce qui se passait au-dehors, l'auguste monarque qui par les plus grands sacrifices avait acheté l'éloignement de ses généreux alliés, ne s'occupa qu'à réparer les désastres de cette dernière invasion.

ARMÉE D'ESPAGNE.

Les liens de famille et l'amitié qui unissaient les gouvernemens de France et d'Espagne, ainsi que la philantropie de Louis XVIII, avaient décidé l'envoi à Barcelone de plusieurs médecins distingués par leurs talens et leur zèle pour les progrès de la science médicale. Un cordon sanitaire avait été

établi pour préserver les provinces méridionales 1823. du funeste fléau qui ravageait la Catalogne. Bientôt ce cordon devint nécessaire pour contenir les constitutionnels en armes sur les frontières, et protéger les royalistes qui venaient chercher un asile en France. Le roi Ferdinand, prisonnier dans son palais, appela des libérateurs, sa voix retentit en-deçà des Pyrénées, et la guerre d'Espagne fut résolue. Louis XVIII l'annonça lui-même dans son discours d'ouverture des chambres, en s'exprimant ainsi : « Cent mille Français, à la tête desquels marchera celui que je me plais à nommer mon fils, vont franchir la frontière. Si la guerre est inévitable, je mettrai tous mes soins à en resserrer le cercle; elle ne sera entreprise que pour conquérir la paix que l'état de l'Espagne rendrait impossible; que Ferdinand VII soit libre de donner à ses peuples les institutions qu'ils ne peuvent tenir que de lui, et qui, en assurant leur repos, dissiperont les justes inquiétudes de la France; dès ce moment les hostilités cesseront. »

Ce fils de France était le duc d'Angoulême, prince aussi distingué par sa bravoure personnelle que par ses brillantes qualités et son esprit conciliateur. Déjà la loyauté de sa conduite dans le midi en 1815 et les mots d'*union et oubli*, l'avaient rendu cher aux Français. Le généralissime, en arrivant à Bayonne, adresse aux troupes de

1823. l'armée d'Espagne, le 3 avril, la proclamation suivante :

« Soldats! la confiance du roi m'a placé à votre tête pour remplir la plus noble mission; ce n'est point l'esprit de conquête qui nous a fait prendre les armes; un motif plus généreux nous anime; nous allons replacer un roi sur son trône, réconcilier son peuple avec lui et rétablir dans un pays en proie à l'anarchie, l'ordre nécessaire au bonheur et à la sûreté des états.

« Soldats! vous respecterez et ferez respecter la religion, les lois et les propriétés, et vous me rendrez facile l'accomplissement du devoir qui m'est imposé, de maintenir les lois de la plus exacte discipline. »

Le passage de la Bidassoa s'exécute au pas de Behobie. Quelques transfuges français et italiens ne peuvent tenir contre une compagnie du neuvième léger; l'élan est donné, l'armée entière va faire son devoir et prouver que la valeur française n'est point dégénérée pendant quelques années de paix. Le régiment espagnol d'impérial Alexandre, abandonne Irun à l'approche du prince généralissime. Les partisans du roi d'Espagne s'empressent d'accueillir les Français et de s'enrôler sous les étendards des généraux qui ont donné à leurs troupes le nom d'armée de la Foi. Celle de Catalogne, aux ordres de Moncey, se prépare à franchir la frontière du côté de Perpignan. Le

général Bourck marche sur Saint-Sébastien et rejette dans la place les troupes qui occupent les dehors. Ernani, Tolosa, Vittoria reçoivent bientôt le duc d'Angoulême dans leurs murs. Logrono, défendu par neuf cents hommes, est emporté de vive-force par l'avant-garde. Le jeune Matreau, tambour au vingtième de ligne, s'élance le premier sur les remparts, et devant les ennemis immobiles d'étonnement à l'aspect de tant d'audace, ouvre une des portes de la ville à ses camarades. La décoration de la Légion-d'Honneur devient le prix de sa bravoure. 1823.

Le général Molitor marche de Tudela sur Sarragosse, qui livre ses portes sans résistance. Le duc de Reggio s'avance de Burgos vers Valadolid. Le prince de Hohenlohe et ensuite le général Lauriston bloquent Pampelune. Sur tous les points les Espagnols se retirent sans combattre. Le corps commandé par Moncey se dirige sur Barcelone. Bientôt la Sierra-Morena est franchie et le prince entre dans Madrid, après avoir conclu un armistice avec le comte de l'Abisbal qui abandonne la cause des cortès et se retire en France. Les chefs des troupes espagnoles agissent sur tous les points sans ensemble et battent en retraite à l'approche des Français: la majeure partie de l'armée n'a pas encore eu l'occasion de brûler une amorce, et la moitié de l'Espagne est conquise.

Le roi Ferdinand, toujours prisonnier des

1823. cortès, a été entraîné à Séville. Le duc d'Angoulême dirige le général Bourmont sur cette ville, tandis qu'il organise à Madrid une régence que le général Morillo s'empresse de reconnaître. Ballestéros ne tarde point à suivre cet exemple. Le seul Mina oppose une active résistance dans la Catalogne et se montre par la rapidité de ses marches, sur plusieurs points dans le même jour. Contraint par suite du mauvais état de sa santé de chercher un asile dans Barcelone pour se remettre de ses fatigues, il n'en organise pas moins la défense de cette place que le général Curial vient bientôt investir.

Séville est évacuée par les cortès. Ils se retirent dans Cadix avec le roi et sa famille. Le duc d'Angoulême à cette nouvelle quitte Madrid et marche sur Cadix. Chiclana, le Port Sainte-Marie et le Port Royal sont occupés par les Français. La marine seconde avec zèle et bravoure l'armée de terre.

Le généralissime ordonne l'attaque du Trocadéro, seul obstacle qui puisse empêcher l'approche de Cadix. Des ouvrages formidables rendent ce fort inexpugnable, dix-sept cents hommes d'élite sont chargés de sa défense. La tranchée est ouverte, les soldats y travaillent avec autant de gaîté que d'ardeur, malgré le feu soutenu des assiégés. Cependant les lenteurs d'un siége conviennent peu à la bouillante ardeur du prince. Exposé au feu

de l'ennemi comme le premier soldat de tranchée, il reconnaît par lui-même la situation du fort et fait sonder les canaux qui l'avoisinent par des officiers du génie. Une attaque de vive force est ordonnée. Les soldats s'avancent en silence dans la tranchée, se forment en colonne à la hauteur de la seconde parallèle, franchissent le canal et s'élancent sans tirer sur les retranchemens. La victoire couronne leur audace et les bonnes dispositions du prince qui a marché au milieu de ses braves et arrive avec eux sur les murs où flottait naguère le drapeau des cortès. 1823.

Mille prisonniers, trois cents blessés, cent cinquante tués et quarante-cinq pièces d'artillerie attestent la défaite de cette garnison et l'impétuosité avec laquelle les Français ont enlevé des retranchemens que peu d'instans avant les Espagnols regardaient comme inexpugnables. Tous les régimens se sont conduits avec la plus grande intrépidité. Les troisième, sixième et septième bataillons de guerre de la garde royale, et les trente-quatrième et trente-sixième de ligne ont l'honneur de cette journée. Le prince de Carignan, qui avait obtenu du prince généralissime la permission de marcher avec les premiers pelotons, y mérite par sa brillante valeur le titre de premier grenadier de France, titre si glorieusement porté par l'intrépide Latour-d'Auvergne.

Cette victoire jette la consternation dans Ca-

1823. dix, et la fermeté du duc d'Angoulême triomphe enfin de l'obstination des cortès. Le roi d'Espagne est libre. Il est reconduit à Madrid par les vainqueurs. Les places fortes qui tiennent encore ouvrent leurs portes. Le reste de l'Espagne se soumet : ainsi se termine en quelques mois, une guerre qui fait autant d'honneur à la bonne discipline et la fidélité des troupes qu'à leur intrépidité. De l'avancement, des récompenses sont accordées à ceux qui se sont distingués, et le bâton de maréchal de France brille enfin entre les mains des généraux Lauriston et Molitor. Le beau fait d'armes du Trocadéro, digne de figurer à côté de tous ceux qui ont illustré la valeur française, dévoile à la nation qu'elle possède dans le duc d'Angoulême un capitaine digne de conduire ses phalanges à la victoire ; et prouve à l'Europe que le soleil d'Austerlitz, quoiqu'éclipsé à Waterloo, peut encore briller de tout son éclat.

FIN.